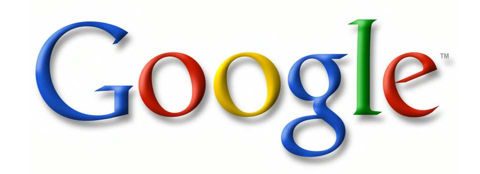



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 02266601 4

LA
PHILOSOPHIE
DU XVIIIME SIÈCLE
DÉVOILÉE PAR ELLE-MÊME.

Cet Ouvrage se trouve

A LYON, chez PERISSE FRÈRES, Libraires, rue Mercière, n.° 33.

IMPRIMERIE DE PERISSE FILS,
Imprimeur du Roi.

LA

PHILOSOPHIE

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

DÉVOILÉE PAR ELLE-MÊME.

OUVRAGE adressé aux Pères de famille et aux Instituteurs chrétiens, et suivi d'Observations sur les notes dont Voltaire et Condorcet ont accompagné les Pensées de Pascal.

PAR M. GOURJU,

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE, DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'ACADÉMIE DE LYON.

Je tâche d'y tourner l'impie en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
LA FONTAINE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { LE NORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine, n°. 8.
MÉQUIGNON fils aîné, Libraire, rue St.-Severin, n°. 11.

1816.

LA

PHILOSOPHIE

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

DÉVOILÉE PAR ELLE-MÊME.

TROISIÈME PARTIE,

Où l'on expose la doctrine des philosophes sur l'homme, sur Dieu, sur la morale, sur la politique, etc.

CHAPITRE PREMIER.

Suite du récit de ce qui s'est passé dans l'assemblée des philosophes : cinquième séance. — Doctrine des philosophes. — Du grand livre de la nature. — Ce que les philosophes ont lu dans ce livre. — Du pur état de nature. — De l'origine et de la nature de l'homme. — De son identité avec les animaux et les plantes, etc.

Nous avons suivi jusqu'à présent la philosophie dans tous les assauts qu'elle livre au christianisme. Il reste à la considérer dans les dogmes qu'elle prétend lui substituer : c'est le spectacle que je vais vous présenter, en continuant le récit de ce

qui s'est passé dans l'assemblée de ses illustres fondateurs.

La cinquième séance venoit de s'ouvrir : déjà même les esprits s'étoient fortement échauffés, lorsqu'un de nos sages entre avec précipitation et en riant aux éclats. Tous les yeux se fixent sur lui ; il se hâte de se placer sur son siége, et il demande qu'on fasse silence. Ensuite, « il raconte » en pouffant de rire, que son coiffeur lui avoit » dit tout en le poudrant. Voyez-vous, Monsieur, » quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je » n'ai pas plus de religion qu'un autre ; à ces mots, » toute l'assemblée se lève, la salle retentit » d'acclamations et de cris de joie. La révolution » que nous méditons ne tardera pas à se con- » sommer, s'écrie-t-on de toutes parts, il faut » absolument que la superstition et le fanatisme » fassent place à la philosophie. » (*Œuv. chois. de La Harpe*, *t.* 1.)

A bas les prêtres ! disoient les uns. — A bas les rois ! crioient les autres. — A bas toutes les religions ! — A bas la Bible !

Cette Bible, plus que tout le reste, les jetoient dans une fureur dont ils n'étoient pas les maîtres. « Toujours des livres, s'écria Rousseau avec hu- » meur ; quelle manie ! je les ai tous refermés. » Il en est un seul ouvert à tous les yeux : c'est » celui de la nature ; c'est dans ce grand et su- » blime livre que j'apprends à servir et à adorer

» son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas » lire, parce qu'il parle à tous les hommes » un langage intelligible à tous les esprits. » (*Prof. de foi.*)

Rousseau dit vrai, crièrent tous les philosophes; la *nature !* voilà notre seul livre, nous n'en voulons pas d'autres : j'y ai lu, dirent-ils tous à la fois, l'histoire inconnue jusqu'à nous du premier état de l'homme, que nous appelons le *pur état de nature.*— J'y ai vu le *système de la nature.*—*La nature.* —*Le code de la nature.* —*La philosophie de la nature.* —*L'interprétation de la nature, etc.* (*) — Peuples que nous venons éclairer, écoutez donc ce qu'une lecture approfondie de ce *grand livre* nous a enfin découvert !

« O homme ! dit Rousseau, en donnant à sa » voix un ton qui commandoit le respect et la » soumission, de quelque contrée que tu sois, » quelles que soient tes opinions, écoute : voici » ton histoire telle que j'ai cru la lire, non dans » les livres de tes semblables qui sont menteurs, » mais dans la nature qui ne ment jamais. Les » temps dont je vais parler sont bien éloignés. » Combien tu as changé de ce que tu étois ! Jeté » d'abord parmi les animaux dans d'immenses » forêts, tu as observé et imité leur industrie ; il » t'a été donné de t'élever ainsi jusqu'à l'instinct

(*) Ce sont les titres de plusieurs livres de nos philosophes.

» des bêtes. Bientôt tu as surpassé tes maîtres
» en te nourrissant habilement de la plupart des
» alimens que les bêtes se partagent entre elles.
» Ensuite, perfectionnant de plus en plus tes fa-
» cultés intellectuelles, tu es devenu un animal
» sociable, intelligent, raisonnable, savant et en
» même temps méchant et corrompu. Aussi pour-
» quoi t'es tu mis à penser ? je l'ai dit ; l'homme
» qui réfléchit est un animal dépravé : quelquefois
» tu tombes dans l'imbécillité. De tous les animaux,
» tu es le seul sujet à cet accident. N'est-ce point
» que tu retournes ainsi dans ton état primitif,
» état digne de l'auteur qui t'a donné l'être ? »
(*Disc. sur l'inég.*)

On écoutoit Rousseau avec attention, et on alloit l'applaudir ; mais malheureusement pour lui, il eût l'inadvertance de parler de Dieu et de la religion. Aussitôt, plusieurs de ses auditeurs témoignèrent leurs mécontentemens par une grimace d'humeur ; d'autres firent entendre des murmures : à force de philosophie, ils étoient venus à bout de reconnoître que c'étoit par une erreur grossière que Descartes, Newton et tous les philosophes anciens et modernes avoient lu le nom de Dieu dans *le livre de la nature*. Selon eux, ce nom ne s'y trouve pas. Telle est l'opinion d'un homme fameux qui, après avoir observé soixante ans la marche régulière des astres, n'a cessé de se glorifier jusqu'à sa mort, de ne re-

connoître aucun ordonnateur de cette marche et qui a prétendu que la scélératesse ou l'imbécillité peuvent seule nous y montrer autre chose qu'un pur hasard, ou une fatale nécessité. Telle est aussi l'opinion de l'auteur des *Ruines*, qui a corrigé si heureusement la philosophie de Rousseau, sur l'origine et sur la nature de l'homme; ce grand philosophe ne parle que *d'une puissance secrète qui anime l'univers.*

« Quand cette puissance, dit-il, forma le globe » que l'homme habite; elle imprima aux êtres qui » le composent des *propriétés essentielles* qui » devinrent la règle de leurs mouvemens indivi» duels, (cela est clair du moins.) Voulant » exposer l'homme au choc de tant d'êtres divers » et cependant préserver sa vie fragile, elle lui » donna la faculté de sentir. » (*Ruin.*, *t.* 5.) Il est bien évident en effet, qu'être organisé de manière à recevoir et à sentir un coup de griffe que me donne le lion, c'est avoir le moyen de m'en défendre; grâces soient rendues à la *puissance secrète* de l'arme puissante dont elle m'a muni contre le danger.

« Long-temps automate, continue le sublime » philosophe, l'homme subit l'action des êtres de » la nature sans en rechercher la cause; dans » l'état brut où il étoit, il falloit que des essais » répétés et lents lui apprissent l'usage de ses or» ganes; il étoit sans idée de la morale, de la

» divinité, des lois, etc. Nous ignorons l'époque
» où il s'avisa de faire quelques réflexions sur le
» soleil qui l'éclairoit, sur le feu qui brûloit : ce
» qu'il y a de certain, c'est qu'il ne commença à
» y penser qu'après avoir parcouru une longue
» carrière dans la nuit de l'histoire. Alors voulant
» se rendre compte de l'action puissante et irré-
» sistible que tous les êtres exerçoient sur lui, il
» tomba dans l'étonnement; et, passant de la sur-
» prise d'une première pensée, à la rêverie de la
» curiosité, il forma une série de raisonnements.»
(*Ibid. c.* 22.)

C'est, comme on voit, une riche mine pour la philosophie que ce *pur état de nature* qu'elle a imaginé : nos sages l'exploitèrent vigoureusement. Quelles richesses immenses et extraordinaires ils en firent sortir ! Nos lecteurs, dirent-ils, ne douteront pas que nous n'ayons enfin éclairci le mystère de l'homme et expliqué à fond l'origine, les développemens, l'usage et l'abus de ses facultés. Je l'ai dit, et je le répète, ajouta Rousseau; ils apprendront sur-tout, *comment l'homme étant essentiellement bête et bon, les hommes sont devenus spirituels et méchans* ? O ! l'heureuse extase, poursuivit-il en élevant les yeux au ciel, que celle que j'ai eue dans le bois de Vincennes où ces grandes vérités m'ont été révélées : « je me sentis
» tout-à-coup l'esprit ébloui de mille lumières; des
» foules d'idées vives s'y présentèrent à la fois avec

» une force et une confusion, qui me jetèrent dans
» un désordre inexprimable ; je sentis ma tête prise
» par un étourdissement semblable à l'ivresse : une
» violente palpitation m'oppressa, souleva ma poi-
» trine ; ne pouvant plus respirer en marchant,
» je me laissai tomber sous un arbre de l'avenue,
» et j'y passai une demi-heure dans une telle agi-
» tation, qu'en me relevant j'aperçus tout le
» devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans
» avoir senti que j'en répandois. Ce fut l'effet que
» produisit sur moi la lecture d'une question pro-
» posé par l'académie de Dijon : *Le rétablisse-*
» *ment des sciences et des arts, a-t-il contribué*
» *à épurer ou à corrompre les mœurs ?* » (*Lett.*
à M. de Malesherbes.)

Plusieurs philosophes admirèrent. Diderot se cachoit pour rire. Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ses voisins. — Qui ne riroit, lui répondit tout bas Diderot, de l'éloquente description que Rousseau vient de faire de son extase ? Elle eût lieu en effet dans le bois de Vincennes ; mais voici de quelle manière : Un jour que Rousseau s'y promenoit avec moi, il me fit part de l'intention où il étoit de traiter la question de l'académie de Dijon. Quel parti prendrez-vous ? lui demandai-je. — Le parti de l'affirmative, me répondit-il. — C'est le pont aux ânes, prenez le parti contraire, et vous verrez quel bruit vous ferez. — Vous avez raison, dit-il, après y avoir réfléchi un

moment, je suivrai votre conseil. (*Mém. de Marm., l. 7., t. 2, p. 240. Cours de litt. de La Harp., t. 16, p. 256, et Dict. hist., art. Rouss.*)

Rousseau avoit cessé de parler; l'illustre Robinet vint à son tour, et dit : Vous venez d'entendre quelques pages du *livre de la nature ;* en voici d'autres qui ne sont pas moins curieuses.

Descartes disoit; *donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde : La nature* qui est une ouvrière bien plus habile, n'en a pas tant demandé. Il ne lui a fallu qu'un point; heureusement elle l'a eu ce point, je ne sais comment; mais enfin elle l'a eu. Vous allez voir comment elle l'a mis en œuvre.

Ce point en a pondu un autre, ceux-ci un troisième et ainsi de suite: par ces pontes multipliées et qui continueront éternellement, nous avons obtenu le soleil, les étoiles, les planètes, et tous les corps qui existent. C'est ainsi, qu'au commencement du dix-septième siècle ont paru subitement sur notre horison étonné, les satellites de Jupiter et ensuite ceux de Saturne. Ces planètes longtemps stériles venoient enfin de les pondre péniblement; le fait est incontestable, puisque ce fut alors pour la première fois, qu'à l'aide d'une lunette, on commença à les apercevoir : voilà déjà l'univers produit, et comme vous le voyez à bien peu de frais.

Maintenant, tournez le feuillet du *grand livre ;*

vous y verrez le mystère de l'homme aussi heureusement expliqué : son entendement est produit par des *fibres ovales*, sa mémoire par des *fibres ondulées ou spirales*, sa volonté par des *fibres guillochées*, ses sensations par des *faisceaux de sensibilité*, et son érudition par des *protubérances d'entendement*. (*De la nat.*, *t.* 1, *t.* 4, *c.* 11.) Et c'est d'un point primitif que tout cela est sorti ! vous en conviendrez ; il n'est pas possible d'être plus fécond. J'ai dit.

Ensuite, parut un disciple de Telliamed ; j'ai appris de mon maître, dit-il, que le soleil et la terre alternativement obscurs, lumineux, sont comme deux pelotons de lumière qui se dévident successivement, et dont l'un se grossit tandis que l'autre diminue. Quant aux hommes, il est constant qu'originairement ils ont été des poissons. Le sublime *livre de la nature*, nous répète à chaque page cette grande vérité. Combien d'animaux on a surpris et on surprend encore tous les jours, dans leur passage de l'état de poisson à celui d'homme ? D'ailleurs, nous portons sur nous-mêmes la preuve de cette merveilleuse transformation : regardons notre peau à travers un microscope, nous la verrons écaillée ; c'est le cachet indélébile de la nature, qui n'a pas voulu que dans aucun temps nous pussions méconnoître notre première origine.

Voltaire étouffoit de rire, en entendant débiter

toutes ces rêveries : « malgré les imaginations de
» Maillet, dit-il à ses voisins, il y a peu de gens
» aujourd'hui qui croient descendre d'un turbot
» ou d'une morue, malgré l'extrême passion
» qu'on a depuis peu pour les généalogies. Pour
» étayer ce système, il faut absolument que toutes
» les espèces et tous les élémens se changent les
» uns et les autres ; les métamorphoses d'Ovide,
» deviennent le meilleur livre de physique qu'on
» ait jamais écrit. » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. coquilles.*)

Mais c'étoit là des *concepts*, bien intéressants pour Diderot : il étoit tout occupé de leur *dépouillement et du grand acte de la généralisation ;* il s'agitoit avec violence pour faire *évanouir les spectres corporels*, qui empêchoient ces *notions d'entrer dans son entendement.* Enfin, elles y entrèrent. Jeune homme ! cria-t-il alors d'une voix de tonnerre, ces grandes vérités t'accablent : sois comme moi *l'interprète de la nature ;* elles t'éclaireront. Tu verras que, « il n'y a
» jamais eu qu'un animal prototype de tous les
» animaux dont la nature n'a fait qu'allonger,
» raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer
» certains organes. Qu'on imagine en effet les
» doigts de la main réunis, et la matière des
» ongles si abondante, que, venant à s'étendre et
» à se gonfler, elle enveloppe et couvre le tout,
» au lieu de la main d'un homme, on aura le pied

» d'un cheval.» (*Int. de la nature*, *p.* 33.) Maintenant, t'étonneras-tu d'avoir été poisson avant que d'être homme ? Tu aurois pu aussi bien être fourmi ou éléphant. Quelles *transformations les élémens de l'animalité*, ne peuvent-ils pas *éprouver* dans le cours de plusieurs millions d'années ? (*Ibid.*, *p.* 191 *et suiv.*) Au reste, je soumets ces savantes interprétations aux lumières de notre illustre chef.

Aussitôt, tous les yeux se tournèrent sur Voltaire; on sembloit le prier de décider par son autorité la grande question de l'identité de l'homme et de la bête, qui, pour la première fois, venoit de se présenter à l'esprit humain. J'ai réfléchi longtemps sur cet objet, dit le grand homme, et la force de mon génie m'a fait enfin découvrir que, « selon toutes les apparences, Archimède et une » taupe sont de la même espèce, quoique d'un » genre bien différent; de même qu'un chêne et un » grain de moutarde sont formés par les mêmes » principes, quoique l'un soit un grand arbre, » et l'autre une petite plante. » (26ᵉ. *Lett. phil.*)

Il y a ici plus que de l'apparence, dit Helvétius; « n'est-il pas vrai que si la nature au lieu de doigts » flexibles, eût terminé nos poignets par un pied » de cheval, les hommes seroient encore errants » dans les forêts, comme des troupeaux fugitifs ? » Entre l'homme et l'animal, il n'y a donc qu'une » différence accidentelle, celle qui vient de l'or-

» ganisation. L'homme a des sens plus fins et plus
» délicats : de-là, une plus grande abondance
» d'idées chez lui ; de-là, la supériorité de son
» ame sur celle de l'animal,» (*De l'esp., dis.* 1, *c.* 1.)
De-là enfin, le génie mathématique que nous admirons dans Archimède, et qui manque à la taupe.

Cette dernière conséquence déplut à Diderot. La taupe privée du génie mathématique ! Quelle idée bizarre ! il est vrai qu'elle a les yeux petits et cachés ; mais en revanche, elle l'emporte sur nous par la finesse du toucher et de l'ouïe : pourquoi donc, dit ce grand philosophe, ne marcheroit-elle pas l'égale d'Archimède en géométrie ? « Des cinq
» sens dont notre machine est pourvue, un seul
» suffit pour pénétrer dans les secrets les plus
» retirés de cette science. En voulez-vous une
» preuve ? Considérez l'huître dans sa coquille,
» je ne sais pas au juste ce qu'elle y fait ; mais je
» la soupçonne fort, de s'élever aux spéculations
» les plus sublimes de l'arithmétique et de l'algè-
» bre : de sonder les profondeurs de l'analyse, de
» se proposer les problêmes les plus compliqués
» sur la nature des équations, et de les résoudre
» comme si elle étoit un Diophante. » (*Lett. sur les sourds et muets*, *p.* 251 *et* 252.)

Condillac écoutoit avec surprise. « Quelle nou-
» veauté de vues ! s'écria-t-il enfin, quelle finesse
» de réflexions ! quel coloris de style ! Combien
» ce grand homme est riche de ses propres idées. »

(*Trait. des sens.* 319.) Il donna les plus grands éloges à *l'analyse* profonde, qui avoit conduit Diderot jusqu'à ces *concepts;* et rien n'étoit plus juste. Cette analyse est précisément celle dont il a fait usage dans son traité des *sensations;* ouvrage où il démontre si bien en animant une statue, et en la remplissant à propos de toutes sortes d'idées, que nous sommes capables des spéculations les plus abstraites, et des actes les plus héroïques, pourvu que nous sachions seulement sentir.

C'étoit une belle route, que celle que Diderot venoit d'ouvrir aux *restaurateurs de la raison.* Néanmoins, ils n'y entrèrent pas dans ce moment; ils étoient pressés d'arriver à un dogme qui leur tenoit plus à cœur, et auquel leurs principes les conduisoient naturellement : c'est que nous n'avons point d'ame.

J'ai fait disparoître la moitié de celle qu'on nous accorde, dit Condillac. Les anciens philosophes en faisoient une substance, qui pense et qui sent; c'étoit un abus. A l'aide de *l'analyse* rigoureuse qui me dirige dans toutes mes recherches, je l'ai heureusement réduite à n'être qu'une substance qui sent. Ce qui suffit pour expliquer toutes nos facultés et toutes nos opérations intellectuelles et morales : c'est ici un point capital sans lequel il n'y a point de métaphysique. Aussi j'y reviens dans tous mes ouvrages.

portés de joie : non, nous n'avons point d'ame ; nous n'en voulons point. Il n'y a pas de différence essentielle, entre nous et les bêtes.

On parle beaucoup, reprit La Métrie, de la faculté de penser et de sentir; mais on ignore où cette faculté réside. Quant à moi, je le sais bien positivement : elle est toute entière dans la substance médullaire. Notre ame n'est donc autre chose que cette substance. J'en conclus que, « elle » est bien certainement de la *même pâte et* » *de la même fabrique* que celle des animaux. » (*l'Hom. pl.*) Formés d'un germe éternel, quel » qu'il ait été, à force de se mêler entre eux, ils » ont produit ce beau monstre qu'on appelle » homme. (*Syst. d'Epic.*) Ainsi tout le règne » animal est composé de différens singes, à la tête » desquels Pope a mis Newton. » (*Ibid.*)

Bon, dit un de nos sages, voilà qui rentre dans mes idées; « les hommes et les animaux ont tous » même origine. On n'est pas éloigné de regarder » les uns et les autres, comme des développemens » de la terre mise en fermentation par le soleil. » Révélons promptement ces secrets au peuple.

Faisons plus, dit l'auteur de la *philosophie du bon sens*, prouvons lui que ce sont des vérités incontestables : je soutiens, moi, que, « il ne peut » y avoir aucune différence entre l'homme et le » chien. En voici la preuve : je réduis en forme » l'argument que fait le chien ; si je saute, je suis flatté ;

» flatté ; si je ne saute pas, je suis battu : sautons » donc. Certainement on ne trouvera pas une plus » grande force de raisonnement dans l'homme. »

Cela est clair, s'écrièrent plusieurs philosophes ; il ne manque à ce chien que la parole, pour *marcher notre égal.*

Vous croyez que c'est beaucoup, reprit vivement La Métrie, qui triomphoit sur cette matière : erreur grossière, « un rien empêche les animaux » de parler; mais ce foible obstacle sera peut-être » un jour levé. Les hommes qui parlent doivent » songer qu'ils n'ont pas toujours parlé. » (*Les Anim. plus que mach.*)

Tirons la conséquence, ajouta Diderot; » il » est démontré, qu'entre moi et mon chien, il » n'y a de différence que l'habit. » (*Vie de Sen.* 377.)

Et de moi à un chou, quelle est la différence ? demanda un philosophe, mais d'un ton à faire sentir, qu'il étoit en état de répondre lui-même à cette sublime question, et qu'il n'interrogeoit que pour donner lieu aux assistants de développer de plus en plus leurs *facultés.*

Il n'y en a point d'autre, lui répondit-on, que la conformation et un peu plus d'*ame* en vous que dans le chou; c'est une conséquence évidente de ce grand principe : « l'homme est celui de tous les » êtres connus qui a le plus d'ame, comme la plante » est celui qui en a le moins. » (*L'homm. pl.*)

Le philosophe qui avoit interrogé, fit un signe de tête accompagné d'un sourire qui annonçoit sa satisfaction d'avoir été deviné. L'identité de nature dans l'homme, dans l'animal et dans la plante, dit-il en analysant les raisonnemens de ses confrères, peut être démontrée géométriquement. Sous les auspices de Condillac, nous avons appelé comme d'abus, de la vieille opinion, qui jusqu'au dix-huitième siècle a fait de l'homme un être *pensant*; nous ne voyons en lui que des sensations : c'est un être *sensitif* et rien de plus. Mais les animaux sentent, l'homme est donc dans la classe des animaux : mais les plantes sentent, l'homme est donc dans la classe des plantes. Seulement il est au premier rang; ce qui doit suffire à son orgueil.

Plusieurs de nos philosophes se regardèrent en se félicitant de la main et des yeux : un seul d'entre eux avoit exprimé ce raisonnement, mais tous avoient le sentiment intime qu'ils étoient capables de le faire. Voyez, disoient-ils, avec quelle rapidité les idées se suivent dans notre système : c'est comme une boule placée sur un plan incliné, et que rien ne retient; il faut qu'elle roule.

Par *Belzébut*, dit le *grand homme*, j'aime cette manière de matérialiser nos ames : elle est extrêmement adroite; il faut que j'en fasse usage dans mes mélanges. Là, on verra une douzaine de *bons* philosophes, qui, par des inductions sem-

blables à celles que nous venons d'entendre, s'élèvent de la contemplation des animaux et des plantes, à cette grande vérité que la matière peut devenir un être pensant. « Un homme violent et » mauvais raisonneur entend leurs discours et » leur dit, vous êtes des scélérats dont il faudroit » brûler les corps pour le bien de vos ames. Nos » philosophes se regardent tout étonnés ; l'un » d'eux lui répond avec douceur, pourquoi nous » brûler si vite ? » Ensuite, il lui fait observer que si c'est une certaine portion de matière et non un esprit qui pense en nous, c'est un nouveau sujet d'adorer Dieu. « Le brutal, n'ayant rien de » bon à répliquer, parle beaucoup et se fâche » long-temps. » Mais enfin, on lui impose silence en lui disant : « pensez et laissez penser » votre frère ; ne le mettez pas en quartier, parce » qu'il croit que Dieu pourroit donner l'intelli- » gence à toute créature. » (*Mél.*, c. 20 *et* 21.)

Nos sages ne pouvoient assez admirer l'art profond avec lequel le *grand homme* déguisoit, changeoit, égayoit cette grande question de la spiritualité de l'ame, et de bon mot en bon mot, arrivoit enfin, on ne sait comment, à cette conclusion désirée, que nous ne sommes que matière. Ce petit conte est très-plaisant, dirent-ils, il rendra sensible aux moins intelligents la sottise de nos adversaires, et par contre-coup la bonté de notre cause ; ils se fâchent, et ils veulent nous brûler,

parce que nous croyons que la matière peut penser : donc ils ont tort.

Il est temps, poursuivit le *grand homme* enchanté de cette découverte, de dire enfin leur fait à « nos Seigneurs les théologiens, gens qui voient » si clairement la spiritualité de l'ame qu'ils fe- » roient brûler, s'ils pouvoient, le corps de ceux » qui en doutent. » (*Lett à Form.*, 15 *déc.* 1732.)

— Encore ? Oh ! pour le coup, nous avons cause gagnée ; quel homme raisonnable voudroit penser comme ces barbares ?

« Ils sont *indignes*, reprit Voltaire, d'avoir une » ame immortelle ; » mais achevons de les écraser par l'autorité. « *Il est certain*, leur dirai-je, que » plusieurs Pères de l'Église, dans les premiers » siècles, ont cru l'ame humaine, les anges et » Dieu corporels. » (*Mél. c.* 19 *et* 21.) Tirez-vous de là, si vous pouvez.

Ils ne le pourront pas, dirent plusieurs de nos sages, *on ne dispute jamais sur un fait*. Ensuite, ils remercièrent le *grand homme* de la force inattendue qu'il venoit de donner au langage philosophique, en y introduisant ces expressions heureuses ; *il est certain*, *il est incontestable*, *il est hors de doute*, *etc.* : ce sont, disoient-ils, des tours ingénieux auxquels le commun des lecteurs ne résiste pas.

Cependant Rousseau lançoit sur tous ces discoureurs des regards furieux ; il brûloit comme

eux du désir de détruire les anciennes idées religieuses; mais il y avoit un point où il vouloit s'arrêter. Il ignoroit que dans ce genre de révolutions, il faut, si on veut demeurer le maître, porter tout à l'excès, ou se résoudre à ne travailler que pour faire triompher à la fin, ceux qui déploient plus de hardiesse. Il avoit amassé des argumens de la plus grande force, contre les systèmes extravagants et pernicieux de ses confrères : (*Prof. de foi.*) mais ceux-ci, ne lui permirent pas de les exposer; ils étoient trop satisfaits des lumières qu'ils avoient acquises. Voilà, crièrent-ils, le système de l'homme simplifié, éclairci, et dégagé d'un grand nombre d'idées fausses. (*Rap. du phy. et du mor. dans l'homm.*, *t.* 2, *p.* 80.) Voilà, que nous pouvons enfin être perfectionnés comme les chevaux qu'on élève dans les haras. (*Ibid.*, *t.* 1, *p.* 481.) Ils trouvèrent même des moyens de faire à volonté des enfans d'esprit, ce qui devenoit désormais la chose du monde la plus facile.

CHAPITRE II.

Suite de la cinquième séance, et du même sujet. — Identité de l'homme avec les pierres. — Espérances qu'ont les philosophes de faire quelques jours des hommes par des procédés chimiques. — Leurs progrès étonnants dans la connoissance de la matière.

Nous sommes en beau chemin, dit Helvétius : il est démontré aujourd'hui que l'homme, l'animal et la plante ne sont plus qu'une seule espèce; mais ne nous bornons pas là : « la découverte de l'attrac-» tion peut nous faire soupçonner que tous les » corps, ceux mêmes qui ne sont pas organisés, » ont encore la faculté de sentir. » (*de l'esp. disc.* 1, *c.* 4.) Suivons cette idée, nous les rapprocherons de l'espèce humaine; et enfin nous nous assurerons qu'ils lui sont identiques. Par là, toute la nature sera ramenée à l'unité.

Laissez-moi faire, dit l'auteur du *Système de la nature*, enhardi par tout ce qu'il venoit d'entendre : je vous réponds que bientôt cette identité ne sera plus un problème. C'est chez moi une vérité capitale que l'arrangement de l'univers, la formation de tous les êtres, la faculté que nous

avons de penser, notre liberté, sont un effet des *mouvemens nécessaires de la matière*, de son *énergie*, de ses forces *d'attraction* et de *répulsion*.
— La preuve ? me direz-vous. — Ce n'est pas ce qui m'embarrasse : en voici non pas une, mais mille et des plus claires. Ecoutez-moi.

Et le philosophe de se jeter aussi-tôt avec un courage héroïque dans le plus lourd, le plus diffus et le plus embrouillé de tous les fatras; et une partie de son auditoire de s'endormir profondément : ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre sans pitié jusqu'au bout. Voyez, dit-il, mais beaucoup moins briévement que je ne le rapporte ici, combien en suivant mon principe tout devient clair dans la nature de l'homme : « les passions sont des » façons d'être d'un cerveau attiré et repoussé par » les objets; et cela se fait suivant les lois physiques » de l'attraction et de la répulsion. Les injures » repoussent le cerveau : voilà pourquoi, nous » nous mettons en colère. Deux beaux yeux atti- » rent notre cerveau : c'est ce qui produit la passion » de l'amour, passion qui étant soumise aux lois » de l'attraction, diminue et augmente en raison » inverse du quarré des distances. D'où vient que » ces deux courtisans se haïssent ? C'est parce » que le pôle boréal du cerveau de l'un n'est pas » tourné vers le pôle austral du cerveau de l'autre, » et qu'il est de la nature de deux aimans de se

» repousser quand les pôles du même nom sont
» opposés l'un à l'autre. » (*)

Plusieurs philosophes étoient dans le ravissement en entendant ces merveilleuses découvertes. Ils firent retentir la salle d'applaudissements prolongés, qui réveillèrent enfin leurs autres confrères. L'auteur, par plusieurs raisons dignes de la philosophie, étoit cher à l'auguste assemblée; on l'engagea à *jeter* promptement *ces idées au public*, ce qu'il fit en se cachant sous un nom emprunté. *Ce que c'est que de venir au monde à propos*, et d'être un personnage important dans une secte, l'ouvrage, tout ennuyeux, tout absurde qu'il est, fut prôné par les savants, et dévoré par des hommes de tout état et même par des femmes. Voltaire le réfuta, (*Quest. enc.*) en parla avec un un profond mépris, et en conseilla la lecture. (*Quest. enc.*) Malgré tout le zèle de ses partisans, son triomphe ne fut pas de longue durée; il *tomba* bientôt *de lui-même*. (*Volt.*) Mais sa doctrine s'est conservée: c'étoit celle de plusieurs philosophes qui l'ont publiée dans une multitude d'ouvrages. Elle est parvenue ainsi à leurs successeurs, qui en conservent fidèlement le dépôt. L'un d'eux en a fait depuis quelques années, pour certains membres de *l'Institut* et les autres ama-

(*) C'est le précis exact que donne Holland, d'une partie du 5e. chapitre du *Système de la nature*. (*Réf. ph. sur le Syst. de la nat.*, c. 8.)

teurs, une nouvelle exposition selon sa méthode qui est belle et vraiment philosophique. Elle consiste à supposer qu'une chose peut être, et à raisonner ensuite sur cette chose comme si elle étoit réellement. «Nous sommes conduits, dit-il,
» à soupçonner quelque analogie entre la sensi-
» bilité animale, l'instinct des plantes, les affinités
» électives et la simple attraction gravitante qui
» s'exerce en tous sens, entre toutes les parties de
» la matière. Que faut-il de plus ? Il ne reste plus
» qu'une difficulté : est-ce par la sensibilité qu'on
» expliquera les autres attractions, ou par la gra-
» vitation qu'on expliquera la sensibilité ? Voilà
» ce que dans l'état présent de nos connoissances,
» il est impossible de prévoir.» (*Rap. du phy. et du mor. dans l'h., t. 2, p.* 393 *et* 394.) Quoiqu'il en soit de la solution de cette question qu'on trouvera certainement un jour, la philosophie nous déclare expréssement que ce sont là des choses qui ne doivent plus être séparées. Ainsi a été établi sur des bases inébranlables ce *système* si hardi, *si étonnant et en même temps si simple qu'il n'y a point d'ame.*

Concluons, dit un des orateurs de l'assemblée : l'attraction qui unit les parties de la pierre, l'instinct qu'on remarque dans les plantes, la sensibilité de l'homme et de l'animal, tout cela est originairement une même propriété différemment modifiée ; il est donc démontré que l'homme,

l'animal, la plante et la pierre ne diffèrent pas entre eux.

Prenez garde, s'écrièrent plusieurs philosophes, il ne faut rien outrer; autrement notre philosophie seroit prise en défaut. « Il y a une différence » bien marquée entre certains végétaux, et des » animaux tels que nous. C'est qu'ils dorment et » que nous veillons, que nous sommes des ani- » maux qui sentent, et qu'ils sont des animaux » qui ne sentent pas. Il en existe une aussi entre » la tuile et l'homme, c'est que l'une tombe toujours » et l'autre ne tombe jamais de la même manière.»

Rousseau se courrouçoit de plus en plus; j'ai déjà fait observer qu'il ne lui étoit plus possible de faire entendre sa voix. Il se pencha vers un de ses amis : « n'admirez-vous pas, lui dit-il, ces » misérables sophistes dont la mauvaise foi aime » mieux donner le sentiment aux pierres, que » d'accorder une ame à l'homme ? » Mais ce qui lui paroissoit si pitoyable, devenoit de nouveaux traits de lumière pour plusieurs de nos sages. Ils ne désespérèrent plus de trouver l'art de faire des animaux et des hommes, par des procédés de physique et de chimie. Ils avoient de la matière entre les mains : ils pouvoient imprimer du mouvement à cette matière; de-là, à la sensation et aux idées, le passage étoit facile : ce sont deux choses qui se touchent. (*Interp. de la nat.*, *p.* 191.) Quelques-uns avoient déjà essayé de franchir ce

passage ; des anguilles et de petits hommes étoient sortis tout vivants de leurs fourneaux de reverbère. (*Syst. de la nat.*) Il est vrai qu'ensuite on avoit reconnu que leurs yeux s'étoient trouvés en défauts ; mais c'est toujours un beau commencement : on verra mieux dans la suite, et certainement nous aurons des hommes produits immédiatement par la chimie : cette science est portée aujourd'hui à un si haut point de perfection, que nous pouvons tout en attendre. D'autres philosophes n'avoient pas fait l'expérience ; mais ils prouvoient qu'elle peut réussir. (*Rap. du phy. et du mor. dans l'homme.*)

Le *hasard* en décidera à son gré, dit l'un d'entre eux ; il est le maître de tout : en attendant, jouissons des connoissances précieuses que nous avons acquises : étonnons notre siècle en les lui communiquant, et par-là, méritons lui à jamais le nom de *siècle des lumières*. Dans quelle extase seront nos lecteurs, lorsqu'ils nous entendront dire ? O homme ! souviens-toi que si tu jouis de la vie et du sentiment, tu le dois à la chaleur du soleil, à la vertu attractive, et aux autres forces de la nature. Que sais-je ? Tu t'es trouvé sur la terre, par un heureux hasard à-peu-près comme des vers sur les chairs où ils ont pris naissance ; car il est reconnu (*Enc. art. corps. Rapp. du phys. et du mor.*) que c'est le hasard, la corruption, l'attraction, ou l'énergie de la matière qui produit

ces vers, et en général tous les insectes qu'on trouve de temps en temps sur certains corps. Ne crois pas cependant avoir toujours été ce que tu es aujourd'hui. « Les élémens de l'animalité, épars » et confondus dans la masse de la matière se sont » réunis, parce qu'il étoit possible que tout cela » se fit. Embrion formé de tous ces élémens, tu » as passé par une infinité d'organisations et de » développemens, dont chacun a occupé la na- » ture pendant des millions d'années. » (*Interp. de la nat.*, *p.* 191 *et* 192.) C'est ainsi que tu es devenu enfin *un animal à deux pieds*, *et sans plumes*, selon la belle définition d'un ancien, si souvent répétée par notre digne chef. O homme ! voilà ton origine expliquée, et j'ose dire qu'elle l'est bien plus clairement, bien plus philosophiquement que dans la Genèse, où l'on nous conte comme a des enfans, que dans le principe un être infini en puissance a créé un homme et une femme, qu'il leur a donné la faculté de se reproduire, et que de-là est sorti tout le genre humain.

Tant de belles découvertes imprimèrent un mouvement extraordinaire à la *machine* de nos philosophes. *Leurs molécules organiques ébranlées par l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus et sourd*, *eurent la conscience de la hauteur à laquelle elles s'étoient élevées*, *et où il n'est peut-être pas donné à*

tous de les suivre et de respirer. Alors, plus que jamais, se sentant *pénétrés d'un saint respect et d'une admiration profonde pour eux-mêmes*, *ils furent forcés de s'estimer préférablement aux autres.* Quoi de plus flatteur en effet pour un amour propre éclairé, que de ne voir en soi que de la matière ? Cette substance nous est enfin connue, dirent-ils; nous avons pénétré dans son essence, et nous y avons découvert ce qu'aucun mortel avant nous n'avoit pu y apercevoir.

Bien plus que tout cela, dit l'un d'entre eux, nous y avons vu des choses que jusqu'à ce jour elle avoit invinciblement rejetées, du moins si on en croit les Chrétiens et les prétendus philosophes, qui pendant si long-temps en ont imposé au monde. (*)

(*) Bayle ne passe pas pour un *prétendu* philosophe : voici cependant ce qu'il a eu la *foiblesse* de dire dans son dictionnaire, art. *Leucippe.*

« Si une substance qui pense n'étoit une, que de la manière » qu'un globe est un, elle ne verroit jamais tout un arbre, elle ne » sentiroit jamais la douleur qu'un coup de bâton excite. Voici un » moyen de se convaincre de cela : considérez la figure des quatre » parties du monde sur un globe, vous ne verrez dans ce globe » quoi que ce soit, qui contienne toute l'Asie, ni même toute une » rivière ; l'endroit qui représente la Perse n'est point le même » que celui qui représente le royaume de Siam, et vous distinguez » un côté droit et un côté gauche dans l'endroit qui représente » l'Euphrate. Il s'ensuit de-là, que si ce globe étoit capable de » connoître les figures dont on l'a orné, il ne contiendroit rien qui » pût dire, *je connois toute l'Europe*, toute la France, toute la » ville d'Amsterdam, toute la Vistule, etc. Chaque partie du globe

Oh ! les ignorans ! cria-t-on avec un rire mêlé d'indignation. — Oh ! les superstitieux ! — Oh ! les fanatiques ! — Oh ! les *chevaux de bât !*

Oui : ils sont tout cela, reprit un philosophe et nous ne devons pas nous lasser de le répéter. Mais voyez, je vous prie, de quels épouvantables préjugés ils ont infecté les esprits, et combien ces préjugés sont enracinés. C'est une croyance universellement répandue et qui aux yeux de tous les savans, a l'évidence d'une vérité géométrique que l'homme est composé de deux substances. Je tremble que nous ne puissions réussir à persuader le contraire au public.

Et pourquoi ? lui répondit-on ; on nous croira, si nous avons soin de parler comme des hommes qui sont eux-mêmes persuadés. Et les passions ?

» pourroit seulement connoître la portion de la figure qui lui » écherroit, et comme cette portion seroit si petite, qu'elle ne » représenteroit aucun lieu en son entier, il seroit absolument inu- » tile que le globe fût capable de connoître ; il ne résulteroit de » cette capacité aucun acte de connoissance, et pour le moins ce » seroient des actes de connoissance fort différens de ceux que nous » expérimentons ; car ils nous représentent tout un objet, tout un » arbre, tout un cheval, etc. : preuve évidente que le sujet affecté » de toute l'image de ces objets n'est point divisible en plusieurs » parties, et par conséquent que l'homme en tant qu'il pense n'est » point corporel ou matériel, ou un composé de plusieurs êtres. S'il » étoit tel, il seroit très-insensible aux coups de bâtons, vu que la » douleur se diviseroit en autant de particules qu'il y en a dans les » organes frappés. Or, ces organes contiennent une infinité de » particules ; et ainsi la portion de la douleur qui conviendroit à » chaque partie, seroit si petite qu'on ne la sentiroit pas. »

oubliez-vous, qu'elles sont toutes intéressées au dogme que nous allons publier? Les conséquences en sont si avantageuses pour elles! Le cœur! le cœur! gagnons le cœur; *l'esprit est toujours sa dupe.*

C'étoit là une vérité incontestable; c'en étoit une aussi qu'en dépit de la raison, les passions décident la grande question de l'immatérialité de l'ame en faveur de nos philosophes. Cependant, ils jugèrent que dans une affaire aussi délicate, il falloit user de prudence. Il y a peu d'esprits, dirent-ils, d'une trempe assez forte pour digérer cette sublime conception de la philosophie, que l'homme n'est que matière, si on la leur présente sans préparation; car, entre nous, il y a beaucoup d'orgueil dans notre espèce. La plupart des hommes ont de la peine à se persuader qu'ils ne sont rien de plus qu'un chien, une plante, une pierre. L'intérêt de la philosophie demande qu'on ménage leur foiblesse. Déclarons que nous ne voulons point décider s'il y a en nous deux substances distinctes, ou s'il n'y en a qu'une seule; que de telles recherches sont au-dessus de nos forces, qu'elles sont oiseuses et ne mènent à rien, que nous nous bornons uniquement à ce que l'expérience peut nous apprendre de certain sur nos opérations intellectuelles et corporelles; qu'au reste nos résultats s'accordent également bien avec l'une et l'autre de ces deux hypothèses,

d'une substance unique ou de deux substances. (*De l'Esp. dis.* 1, *c.* 1.) *Il semblera que nous n'y touchons pas*; mais ensuite nous entasserons tant de phrases sur l'attraction, sur les affinités chimiques, sur l'instinct, sur la sensibilité, sur l'irritabilité, sur le cerveau, sur les nerfs, sur l'organisation, que nos lecteurs ne pourront pas s'en tirer, et qu'ils finiront par être matérialistes sans savoir comment ils le sont devenus.

Nos sages s'applaudirent beaucoup de ce tour ingénieux, dont plusieurs d'entre eux ont fait depuis un si heureux usage. C'est ainsi que *la philosophie s'est avancée à pas de géant*, *tandis que la lumière l'accompagnoit et la suivoit.* Diderot, voyoit ces progrès d'un œil content; mais, hélas! dit-il, que d'efforts nous avons encore à faire pour arriver aux limites de la science! Grâce à nos raisonnemens profonds, il est évident que « la matière en général est divisée en matière » morte, et en matière vivante. Mais comment se » peut-il faire que la matière ne soit pas une, ou » toute vivante ou toute morte? La matière » vivante est-elle toujours vivante, ou la matière » morte est-elle toujours et réellement morte? La » matière vivante ne meurt-elle point? La matière » morte ne commence-t-elle jamais à vivre? Si » une molécule de matière vivante s'applique à une » molécule de matière morte, le tout sera-t-il » vivant ou sera-t-il mort? La matière vivante se

» combine-

» combine-t-elle avec de la matière vivante ?
» Comment se fait cette combinaison ? quel en
» est le résultat ? J'en demande autant de la matière
» morte ? est-ce un être réel et préexistant, ou
» n'est-ce que les limites intelligibles de l'énergie
» d'une molécule vivante, unie à de la matière morte
» ou vivante » ? (*Interpr. de la nat. p.* 195 *et suiv.*)

Le philosophe ajouta beaucoup d'autres questions de la même force ; on s'empressa d'y satisfaire tout comme si on les avoit comprises. Non, dit-il, » si les hommes sont sages, ils ne répondront à mes questions futiles que dans mille ans » au plutôt, ou peut-être même, ils ne daigneront » jamais y répondre. » (*Ibid. p.* 204.)

Cet arrêt étoit sévère : heureusement pour notre siècle, la philosophie n'étoit pas d'humeur à s'y soumettre. Il est dans son essence d'inspirer à ses sectateurs » une ardeur de savoir, une activité de » l'esprit qui ne veut pas laisser un effet sans en » rechercher la cause, un phénomène sans expli- » cation, une assertion sans preuve, une objection » sans réponse. » C'est le témoignage que vient de lui rendre un homme qui, « dans l'âge où l'on » a sa première énergie, où tous les penchans » sont bons, où la vérité a des charmes si puis- » sans, a été témoin de ce grand et beau mouve- » ment qu'elle a imprimé aux esprits, » et qui fera à jamais la gloire du dix-huitième siècle. (*Elog. de Marm.*) Il n'étoit donc pas en son pouvoir

d'attendre mille ans, pour s'occuper des questions de Diderot. Elle voyoit des *effets* dont il falloit *rechercher la cause*, *des phénomènes à expliquer*, *des objections* qui demandoient *une réponse :* elle discuta ces questions dans le moment même, et bientôt elle en eut résolu le plus grand nombre. Et certes, ce ne sont pas des assertions sans preuve qu'elle nous a données : nous savons aujourd'hui, à n'en pas douter, que « la matière » inanimée est capable de s'organiser, de vivre et » de sentir. » L'auteur *du Rapport du physique et du moral dans l'homme*, nous assure qu'on est *forcé de l'avouer*. (*t.* 2, *p.* 364.) Il fait plus : à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, il nous flatte de l'espérance d'opérer nous-mêmes quelque jour cette merveille. (*Ibid. p.* 361.) Preuve incontestable que dans les questions proposées par Diderot, et plus encore dans les conséquences que la philosophie se croit en droit d'en tirer, il y a autre chose que des *futilités*.

Nos philosophes étoient enchantés de ces *élans* de leur *génie*. Nous n'avons plus à craindre, dirent-ils avec Diderot, d'être *déposés dans l'abîme de l'oubli :* oui, nous *surnagerons sur la vaste étendue des siècles* ; et que laissons-nous derrière nous, ajoutèrent-ils avec dédain, *des arpens d'une nuit immense*.

En effet, avant le dix-huitième siècle, les hommes s'occupoient de substances spirituelles ;

ils étoient loin de sentir que « cette étude est im» possible et dangéreuse, que l'ignorance la plus » invincible est le terme auquel conduit à leur » égard le sage emploi de notre raison, » (*Ibid. préf. xxxv.*) qu'il ne peut exister aucun rapport entre ces substances et notre organisation; qu'enfin, elles ne présentent rien *à digérer à notre cerveau.* Nos philosophes jetèrent sur ces temps de ténèbres un regard de pitié, et ils n'y pensèrent plus : ils étoient trop occupés de la matière et de ses vertus miraculeuses, qui, long-temps cachées et inconnues, venoient enfin, après tant de siècles, de se manifester à *l'activité de leur esprit*, et satisfaire *l'ardeur de savoir*, dont ils étoient embrasés. Ils en firent à l'envi les uns des autres des tableaux magnifiques. Tout curieux qu'ils sont, je ne les présenterai pas ici; il suffira pour ceux qui voudront en prendre une idée, de connoître celui qu'a tracé dans ces derniers temps, l'un de leurs plus hardis disciples, l'auteur de la *Religion universelle.* Le spectacle ravissant d'une matière non-seulement organisée, mais, ce qui en est aujourd'hui une suite, douée de la vie, du sentiment et de la pensée, a mis en action la petite bluette de feu éther dont il a fait son ame. Son organisation s'est échauffée presque une fois, et, dans son enthousiasme, il a entonné cet hymne demi-poétique.

« Ici, la matière rampe sous la forme d'un ar» buste flexible; là, elle s'élève sous la forme

» majestueuse du chêne : ailleurs, elle se hérisse
» d'épines, se colore en fleurs, se mûrit en fruits....
» Sous la forme d'animaux, elle rampe en insecte
» et reptile, elle s'élève en aigle,... elle s'élance
» dans l'air sur les aîles agiles de l'oiseau....Elle rugit
» en lion, mugit en bœuf, ramage en oiseau,
» articule des sons en homme et combine ses
» idées, se connoît et se meut elle-même : c'est,
» ajoute-t-il avec l'accent de la douleur, le terme
» connu de ses perfections ici-bas.» (*t.* 1, *p.* 366.)

J'abrège le récit de cette mémorable séance. Quel homme, fût-il même philosophe, pourroit en supporter les détails : elle avoit été longue; nos sages y mirent fin en se félicitant les uns les autres du *pas de géant* qu'ils venoient de faire faire à la philosophie. Pour le coup, dit un d'entr'eux, tout va tomber à ses pieds. Les peintures hideuses et burlesques que nous ferons de *l'infâme*, prépareront son triomphe ; nous l'acheverons par les explications savantes et neuves que nous donnerons de la nature et de l'origine de l'homme. — Quel appât pour nos lecteurs, dit un second; ils y mordront, si nous savons le leur présenter avec art. — Il faudra bien qu'ils y mordent, ajouta un troisième. Ou cessez d'être Chrétiens, leur dirons-nous, ou renoncez aux étonnantes idées dont nous allons enrichir l'esprit humain. Vous le voyez; l'alternative est pressante. — C'est ce qu'il faut bien leur faire toucher au doigt, dit à son

tour un quatrième philosophe, ils ne balanceront pas un moment.

Un argument aussi heureusement imaginé, produisit sur un de nos sages l'effet qu'on devoit naturellement en attendre. *Le feu éther*, *l'atôme*, *la molécule organique*, *la substance médullaire*, la matière enfin, quelle qu'elle soit, car on a le choix, qui *sentoit* en lui, et composoit son ame en bondit de joie. Elle *combina ses idées et articula* en philosophe les *sons* suivans : il est impossible que nous ne fassions pas sentir à nos lecteurs, ce que cet argument a de force; il nous suffira de leur dire. « *Bons jeunes gens*, je vois que vous êtes ravis d'admiration; rien de plus juste que ce tribut que vous payez aux travaux de nos sages. Quels vastes trésors de science ils ont amassés en un petit nombre d'années ! Ils viennent vous les communiquer ces trésors; ils les ouvrent à vos yeux, il ne tient qu'à vous d'y puiser. Ce n'est point leur intérêt personnel qui les inspire; ils n'ont d'autre désir que de vous être utiles, de vous éclairer, de vous régénérer. Quelle reconnoissance ne leur devez-vous pas. Mais que faut-il, pour vous mettre en état de jouir de ces précieux avantages : vous l'avez entendu? étudier avec vos nouveaux maîtres qui valent bien, je pense, ceux que vous avez suivis jusqu'à ce jour; *le grand livre de la nature ouvert à tous les yeux*, *et qui parle à tous les hommes*

une langue intelligible, *à tous les esprits*, et secouer comme eux le joug de ces infâmes livres qu'on vous représente comme divins, et que le bon sens désavoue. Tant que vos têtes seront courbées sous ce joug ridicule, toute entrée dans votre esprit sera fermée aux admirables connoissances que nous vous apportons. Vous demeurerez plongés dans l'ignorance et la sottise des siècles qui ont précédé celui où la bienfaisante nature nous a fait naître, pour répandre par-tout la lumière. Car faites-y bien attention, avec nous vous calculez, vous mesurez, vous combinez, vous faites ou vous projetez des expériences; enfin, vous raisonnez, l'esprit jouit d'une liberté que rien ne limite; *vous êtes les maîtres de la campagne, vous n'avez plus qu'à courir*. Avec vos auteurs sacrés, vous êtes privés de tous ces avantages. Ces misérables tyrans de la raison vous contraignent dans tous les sens, et ne vous laissent pas un seul chemin par lequel vous puissiez arriver à cette haute philosophie que nous venons vous révéler. Avec eux plus *d'attraction*, *de répulsion*, *d'organisation*, *d'êtres sensitifs*, *de pôle austral*, *de pôle boréal*; vous ignorez l'origine de l'homme, sa nature, sa destination; vous ne savez ce que vous êtes, ce que vous avez été, ni ce que vous deviendrez un jour. Vous vous agitez dans une *inquiétude automate*, ou vous végétez tristement couchés dans *l'étendue de la sottise humaine*.

Ce discours fut adopté par nos sages. Ils y mirent les modifications que leur *organisation*, ou *l'intérêt* de leur cause leur firent juger nécessaires; mais ils le conservèrent quant au fond. Il exprime en substance les motifs que les matérialistes présentent à leurs lecteurs, pour les détacher du Christianisme. Doit-on s'étonner, s'ils ont si bien réussi à se faire des prosélytes ?

CHAPITRE III.

Entretien de Voltaire et de d'Alembert.

Nous avons vu Voltaire, matérialiste dans le cours de la séance précédente; il ne l'étoit plus à la fin. L'auteur du *Système de la nature* et les autres athées l'avoit ennuyé : d'ailleurs, l'aspect sous lequel les objets se présentoient à lui, avoit changé, grâce à la mobilité de son imagination. Il devenoit donc spiritualiste, et il devoit l'être jusqu'au moment où quelque ébranlement nouveau, imprimé à ses fibres le rameneroit au matérialisme. « Il me semble, dit-il, à d'Alembert » lorsque l'assemblée fut séparée, qu'il y a de » l'absurdité à faire naître des êtres intelligens, » du mouvement et de la matière qui ne le sont » pas. — *Non liquet*, répondit celui-ci qui ne » trouvoit de certitude que dans ses calculs. » Pourquoi tant s'occuper de l'ame ? on cherche

» son siége, il est dans l'estomac : ce qui me le » prouve, c'est que jamais je ne dis si bien que » lorsque je fais une bonne digestion. » (*Corr.*, *lett. du* 27 *juil.* 1770, *etc.*) — Et, que pensez-vous de nos compagnons d'armes ? — Ils sont bien hardis et bien zélés. — Oui, c'est ce qui me plait en eux. « Ils ont éminemment pour être mes » amis le titre qui suffit toujours auprès de moi, » et qui dispense de tous les autres, une haine » furieuse contre le christianisme. » (*Cours de litt. t.* 16, *part.* 1, *p.* 316.) — C'est bien quelque chose. — Mais comment trouvez-vous leurs systèmes ? — Il y a de quoi rire aux larmes. — Les laisserons-nous paroître ? — Pourquoi non. — Les hommes sensés s'en moqueront. — Qu'importe, il y aura toujours bon nombre de mauvaises têtes dont ils brouilleront les idées ; autant de gagné pour nous ; et vraiment, nous sommes heureux de trouver des hommes qui veuillent bien se rendre ridicules, pour les intérêts de la philosophie.

Cette réflexion, dit Voltaire, me paroît judicieuse ; mais je ne veux point partager le mépris du public prêt à tomber sur eux. — Vous avez raison, répondit d'Alembert. — Je me moquerai donc tout le premier de ces systèmes. — Vous ferez bien ; toutefois usez de ménagement. « Les » philosophes sont les plus honnêtes gens, et les » plus éclairés de la nation ; leurs adversaires sont » de la canaille littéraire. — Je sais que c'est la

» partie la plus sage de la nation, ce sont les seuls » qui travaillent au bonheur du genre humain; » (*corr.* 23 *janv. et* 4 *fév.* 1757.) mais je ne puis leur pardonner de n'être pas amusans. Voyez le *Système de la nature*; « il y a dans ce système » confus quatre fois trop de paroles, et c'est en » partie pour cette raison qu'il est si confus. » (*Quest. enc.*) Nos autres amis méritent le même reproche, ou d'autres qui ne sont pas moins graves. — Il est vrai que « leurs systèmes sont » bons à faire des phrases, ce sont des idées » creuses qui font dire qu'on est sublime. » (25 *mars* 1776 *et* 6 *mars* 1777.) Mais encore une fois, tout cela est bon pour les sots, c'est-à-dire, pour la multitude. — Oui, je le vois, « nous » sommes dans la fange des siècles pour tout ce » qui regarde le bon goût. Par quel fatalité est-il » arrivé que le siècle où l'on pense, soit celui où » l'on ne sait plus écrire. (*) (30 *sept.* 1765.) Il » n'y a que vous, qui écriviez toujours bien, et » Diderot parfois. » (*Ibid.*) — O grand homme! — « Vous vous êtes mis à côté de Pascal, par » votre livre de la *destruction des jésuites.* » (*lett.* 150.) Nous ferons bien en sorte que le libraire en vende un assez bon nombre d'exemplaires, pour couvrir les frais d'impression. (*Ibid.*)

(*) Horace a répondu depuis long-temps à cette question, il dit: *scribendi rectè sapere est et principium et fons.*

— Si cet ouvrage est si parfait, c'est qu'en l'écrivant j'avois sous les yeux le chapitre du *jansénisme* de votre *siècle de Louis XIV*, qui m'a puissamment inspiré. Vous savez que je vous mets bien au-dessus de tous les écrivains. « Je pense » qu'en lisant Despréaux, on conclut et on sent » que les vers lui ont coûté, qu'en lisant Racine, » on le conclut sans le sentir, et qu'en vous lisant, » on ne le conclut, ni on ne le sent : et je conclus, » moi, que j'aimerois mieux être vous que les » deux autres. » (25 *janv.* 1770.) Je suis content de cette idée ; je vous jure que je la débiterai dans une séance publique de l'académie. (*él. de Boil.*)

Ce sera très-bien fait, dit Voltaire ; Corneille est à bas depuis mon commentaire. Je ne crains plus que Racine ; il faut, mon cher philosophe, le mettre aussi à sa place, c'est-à-dire, fort au-dessous de moi. Aussi bien, la philosophie a de grands griefs contre lui ; il a renoncé au théâtre, à l'âge de trente six ans ; il étoit dévot, et ce qu'elle doit encore moins lui pardonner, il a fait *Esther et Athalie*. Ces deux pièces sont deux terribles argumens contre nous : on en conclut en les lisant, que l'Écriture-sainte, n'est pas un livre aussi méprisable que nous voulons le persuader ? — Hé bien, nous les *travaillerons*. Il faut, grand homme, les peindre au public comme de mauvaises pièces. — C'est ce que j'ai fait depuis long-temps pour *Esther* : mais Athalie ? — Du courage ;

avec le talent que vous avez pour travestir les ouvrages, pouvez-vous douter du succès! Commentez-la. — La chose n'est pas aisée; et puis on connoît ma réponse à quelqu'un qui me conseilloit de faire un commentaire sur les tragédies de Racine : écri-« vez au bas de chaque page, *excellent*, *admi-» rable.*» Mais attendez : la philosophie m'inspire dans ce moment une idée heureuse. Je ferai en son honneur, comme je l'ai annoncé à nos amis, une tragédie qui aura pour titre : *les Guèbres*. « Vous en direz beaucoup de bien; sur-tout, vous » la ferez jouer, cela est important pour la bonne » cause. » (15 *août* 1769.) Moi, de mon côté, j'aurai soin de prévenir le public en sa faveur; «si » quelque ouvrage de théâtre, dirai-je, pouvoit » contribuer à la félicité publique par des maximes » sages et vertueuses, on convient que c'est celui-» ci. La nature seule y parle, ajouterai-je; il ne » s'agit que d'humanité.» (*Préf. des Guèb.*) J'insinuerai parlà, qu'elle est bien supérieure à *Athalie*, où il n'est *visiblement* question, ni d'humanité, ni de nature. En même temps je travestirai cette dernière tragédie, tantôt en mon nom, tantôt sous le nom d'un milord anglois, que j'introduirai adroitement comme interlocuteur. Il en résultera que, considérée sous tous les rapports, c'est une des plus froides, des plus misérables, et des plus dangéreuses pièces qui aient encore paru sur notre théâtre. (*Ibid.*) Cependant, pour prouver

que ce n'est pas une *détestable envie* qui me fait parler, je dirai que *c'est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain.* (*Ibid.*)

Ensuite Voltaire, exposa la parodie qu'il se proposoit de faire de cette *misérable pièce*, ou de ce *chef-d'œuvre*, et qu'il a insérée dans la préface de sa tragédie des *Guèbres*. Voilà qui est excellent, lui dit d'Alembert, je suis entièrement de votre avis. « J'ai toujours regardé *Athalie* comme un » chef-d'œuvre de versification, et comme une » très-belle pièce de collége.... C'est plutôt l'art » de la versification, que celui du théâtre qu'il faut » apprendre chez Racine. Je suis persuadé, que » les idées de religion contribuent sans que nous » nous en apercevions, au peu d'intérêt qui sou- » tient cette pièce.... D'ailleurs, à quoi sert toute » cette prophétie de Joad, qu'à faire languir » l'action qui n'est pas déjà trop animée. » (*) (11 *déc.* 1769.) — Elle n'est bonne qu'à cela. Que nous annonce en effet le grand-prêtre ? que *l'or sera changé en plomb.* (*Préf. des Guèb.*) Est-il rien de plus puéril et de plus froid. Je n'aime pas à entendre dire à notre ami Marmontel, que « nous n'avons rien dans notre langue, qui ap- » proche de ce morceau dans le genre lyrique. »

(*) C'est un géomètre qui parle ; mais ce géomètre avoit été élevé par la philosophie, au grade de *Chancelier du Parnasse*. On voit de quelle manière il en remplit les fonctions.

(*poét.*, *t.* 2, *p.* 427.) — Il a d'autant plus de tort que dans d'autres circonstances, il parle avec assez de mépris de Racine, aussi bien que de Boileau. — Oui : je sais qu'il arracha un jour *Racine*, des mains de Madame Denis, en lui disant : *Quoi ! vous lisez ce polisson.* (*cours de litt. de La Harpe t.* 12.) L'expression est un peu forte. — Je voudrois, mon cher maître, qu'on ne louât que vos pièces. « Seules, elles ont du mouvement et de » l'intérêt, et ce qui vaut bien cela de la philo» sophie. Vous nous faites voir qu'en fait de tra» gédies nous ne sommes que des enfans bien » élevés, et les autres peuples de vieux enfans. » Osez, et nous pleurerons, et nous frémirons, » et nous dirons : voilà la tragédie, voilà la na» ture. Corneille disserte, Racine converse, et » vous nous remuerez. » (*) (31 *oct.* 1761.) — O grand philosophe ! — O grand homme ! — Vrai sage ! — Génie universel ! — Homme éloquent ! — Écrivain unique !

Nos deux philosophes passèrent une partie de la nuit à s'encenser mutuellement, et à se répéter les éternels complimens, dont ils ont rempli leurs deux volumes de lettres. L'éditeur à qui nous devons ce précieux recueil, nous prévient qu'il leur fait autant d'honneur que les lettres de

(*) Cette éloquente instance nous a valu *Olympie*, et ce qui a suivi.

Racine et de Boileau, en font peu à ces deux illustres poëtes ; et il faut le croire. Il n'y a en effet aucune comparaison à établir entre les deux correspondances.

CHAPITRE IV.

Sixième séance. — Division qui éclate entre les déistes et les athées. — Clameurs et raisonnemens des athées.

La séance du lendemain fut orageuse : quelques-uns de nos sages, ne pouvoient approuver qu'on attaquât l'existence des esprits ; ils voyoient bien qu'on ne tarderoit pas d'en venir à celle de Dieu même. Or, l'athéisme n'entroit point dans leur plan de philosophie. Ce n'est pas qu'ils eussent fort à cœur la gloire de la divinité, ni même son existence ; il n'y en avoit aucun, sans en excepter Rousseau, *le défenseur de la cause de Dieu*, car c'est le nom qu'il se donne, qui ne se crût autorisé par le *grand livre de la nature*, à lui refuser ou à borner quelques-uns des attributs qu'on a toujours adorés en lui, comme découlant nécessairement de son essence. Le culte qu'il exige, sembloit sur-tout révolter leur raison ; les uns n'en vouloient d'aucune espèce ; les autres le limitoient le plus qu'il leur étoit possible, et, sous

prétexte qu'il doit être essentiellement intérieur, ils le réduisoient à-peu-près à rien ; mais ils craignoient de se rendre absurdes, en se déclarant ouvertement athées. D'ailleurs, vraie ou fausse, leur opinion étoit qu'il falloit *reconnoître* un Dieu ; ne dût-on jamais lui rendre aucun culte, ils vouloient qu'on crût en lui, ou du moins qu'on tint sur ce sujet le même langage qu'eux.

Aussi-tôt que la séance fut ouverte, ils se hâtèrent de prendre la parole et d'exposer leurs différens systèmes. Les athées leur répondirent par de violens murmures : il y avoit dans cette assemblée quelques hommes assez indifférens à tout, excepté à la destruction du christianisme ; ils furent effrayés de ces signes, avant-coureurs d'une division prête à éclater entre ces deux classes de philosophes. Mes amis, dit l'un d'entr'eux, gardons-nous de disputer les uns contre les autres ; ce seroit le moyen de nous détruire : il doit régner parmi nous une liberté entière de penser. *Dans notre nombre, il n'y en aura pas deux qui aient exactement les mêmes opinions :* tant mieux ; nous dérouterons par là, les *zélateurs* qui entreprendront de nous attaquer ; il leur sera impossible, *s'ils veulent s'entendre et être entendus, de trouver en nous une philosophie commune à tous.* Qu'ils dénoncent au public la philosophie du dix-huitième siècle ; nous les accuserons, nous, *de ne s'être jamais bien défini ce qu'ils entendent par ces*

paroles ; (El. de Marm.) ce qui leur fermera la bouche. Nous sommes heureusement d'accord sur ce qui fait l'essence de la philosophie : vous le savez; il suffit, pour être philosophe, de n'être pas Chrétien, et nous sommes tous animés de la haine la plus implacable contre *l'infâme.* Le reste me paroît peu important. Parmi nous, les uns croient qu'il est un Dieu, d'autres en doutent, et d'autres le nient ; que chacun abonde dans son sens; mais écoutez un conseil, dont sans doute vous approuverez la sagesse; nous nous proposons d'éclairer le peuple : pour le faire avec succès, il faut y procéder par degrés. Si nous nous présentons subitement à lui comme des *hommes sans Dieu*, il reculera d'effroi. Bornons-nous donc dans le principe, à attaquer les dogmes particuliers du christianisme. « Proposons avec circonspection, » même avec respect et pour l'amour du genre » humain, quelques doutes fondés sur la gloire » même de l'Être-Suprême. » (*Ém.*, *t.* 3.) Insensiblement nous écarterons le Dieu des Chrétiens, et nous en mettrons un tout philosophique à la place; je vous réponds que ce nouveau dieu ne jètera pas de profondes racines dans les esprits, et encore moins dans les cœurs : un souffle suffira pour le détruire. Une fois que les hommes en seront là, ils n'auront qu'un pas à faire pour atteindre à la perfection de la philosophie qui consiste comme on sait, à douter de tout.

Ce discours calma pour quelques momens les deux partis. Les plus pénétrans d'entre les athées ne voyoient depuis long-temps dans les dogmes des déistes qu'un acheminement à l'athéisme, ou plutôt ils sentoient que *le déisme n'est*, comme dit Bossuet, *qu'un athéisme déguisé*. Laissons agir les déistes, dirent-ils à leurs amis, ils travaillent pour nous.—Y pensez-vous? Tout le fruit de la philosophie est perdu, si on admet un dieu. On nous prêchera de nouveau une providence, la distinction du vice et de la vertu, les récompenses et les peines futures, en un mot, tous les dogmes du christianisme qui gênent le plus les passions. — Bon! est-il question d'aucun de ces dogmes parmi nos frères les déistes? Ils sont trop éclairés sur leur *intérêt* pour les professer: autant vaudroit être Chrétien. Ils reconnoissent un Dieu, mais sans tirer aucune de ces conséquences: c'est comme s'ils les rejetoient.—D'accord; mais quelques-uns sont partisans de ces dogmes. — Un peu: cela leur fournit de temps en temps quelques belles phrases: c'est-là tout l'usage qu'ils en font et qu'ils veulent en faire. — Mais leurs lecteurs iront plus loin: ils admettront ces dogmes odieux. — Leurs lecteurs admireront leur éloquence, et ils s'en tiendront-là. Allez; ne croyez pas que les déistes, quels qu'ils soient, forment jamais un véritable adorateur de Dieu. Ils nient ou révoquent en doute les peines futures: ils

proscrivent le culte extérieur et public, et tous les autres moyens qui servent à alimenter et à fortifier les sentimens religieux. Qu'on adopte une fois leurs systèmes, à la longue, ces sentimens s'affoibliront et finiront par s'éteindre. On commencera par être athée de cœur. De-là, à l'athéisme d'esprit, vous savez qu'il n'y a plus qu'un pas.

Les déistes étoient loin de soupçonner tant de foiblesse dans leur sublime philosophie. Ils ne demandoient qu'à se faire entendre du public ; la victoire devoit sur-le-champ se déclarer pour eux ; il y avoit plus : ils passeroient pour les seuls et véritables *défenseurs de la cause de Dieu.* « Les » déistes, dit Diderot, peuvent seuls faire tête » aux athées : les superstitieux (c'est-à-dire les » Chrétiens,) ne sont pas de leur force. » (*Pens. phil.*) « Qui est-ce qui se soucie parmi ceux-ci de » la cause de Dieu ? dit à son tour Rousseau ; elle » ne touche guère les prêtres. Lorsque dans ma » profession de foi j'établirai l'existence du grand » Être, ce sera une vérité neuve et frappante » que je découvrirai aux hommes. » (*Lett. à M. de Beaum.*) Tous se flattoient d'un triomphe facile : tous avoient assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour penser qu'à leur voix la multitude se fixeroit invariablement dans le sentier glissant où ils alloient l'entraîner.

Pleins de cette confiance, ils débitèrent avec chaleur ce que leurs lectures ou leurs réflexions

leur avoient appris sur la divinité. Leurs discours étoient défigurés fréquemment par des erreurs grossières ; mais souvent aussi ils étoient sublimes. On sentoit qu'alors ils étoient dans le vrai. Jamais Voltaire et Rousseau, n'avoient paru si éloquens. Le langage de Diderot, étoit devenu clair et sensé. — Quoi ! Diderot déiste ? dira-t-on. — Et pourquoi non ? Voltaire n'a-t-il pas été tour-à-tour déiste, athée, spiritualiste, matérialiste, chrétien, spinosiste, fataliste, pyrrhonien, etc. Avec l'imagination de nos philosophes, on a la facilité d'être en un instant tout ce qu'on veut. Diderot avoit été autrefois théiste avec Shaftesbury, (*Ess. sur le merite et la vert.*) la veille il étoit matérialiste : bientôt nous le reverrons athée. Quand les circonstances ou ses intérêts l'exigeront, il prendra le langage du christianisme. (*de l'éd. publ.*) Dans ce moment il en veut aux athées; il va les écraser avec un ancien argument de Descartes qu'il s'appropriera, et dans lequel il répandra avec art tous les mouvemens de la plus belle éloquence.

« Convenez, dit-il, qu'il y auroit de la folie à » refuser à vos semblables la faculté de penser » — Sans doute; mais que s'ensuit-il de là ? — Il » s'ensuit que si l'univers, que dis-je, l'univers, » si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille » fois plus distinctes d'une intelligence que vous » n'avez d'indices que votre semblable a la faculté

» de penser, il est mille fois plus fou de nier qu'il » existe un Dieu, que de nier que votre semblable » pense. Or, que cela soit ainsi; c'est à vos lu- » mières, c'est à votre conscience que j'en appelle. » Avez-vous jamais remarqué dans les raisonne- » mens, les actions et la conduite de quelque » homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, » de sagacité, de conséquence que dans le méca- » nisme d'un insecte? La divinité n'est-elle pas » aussi clairement empreinte dans l'œil d'un » ciron, que la faculté de penser dans les écrits » du grand Newton? Quoi! le monde formé » prouveroit moins une intelligence que le monde » expliqué? Quelle assertion! l'intelligence d'un » premier être ne m'est-elle pas mieux démontrée » par ses ouvrages, que la faculté de penser dans » un philosophe par ses écrits? Songez donc que » je ne vous objecte que l'aile d'un papillon, » quand je pourrois vous écraser du poids de » l'univers.» (*Pens. phil.*)

Cette véhémente tirade fut vivement applaudie par les déistes, et huée par les athées. Bon, dit Diderot; «mon discours ne plaît pas à tout le » monde; il n'est donc pas détestable.» (*Ibid.*)

Ces paroles énigmatiques ne furent pas entendues. Les athées faisoient trop de bruit dans ce moment. Imposons silence à ces fanatiques, dirent-ils; nous sommes perdus, si leurs discours percent dans le public.

En même temps se mettant à crier et presque à hurler : guerre ! guerre à la Divinité ! dirent-ils, « il y a un combat à mort entre la philosophie et » Dieu : il faut que l'un ou l'autre succombe ! » A bas pour toujours, *ce fantôme impuissant* que les aveugles mortels *prennent bassement pour leur unique maître !* (*les cab.*) — « A bas » le dogme de l'existence de Dieu, qui est le plus » grand et le plus envenimé de tous nos préjugés ! » » (*lib. de pens.*, *p.* 265.) — « A bas un être que le » délire avoit composé de la réunion des contra- » dictions les plus absurdes et les plus insensées ! » (*le bon sens*) — La cause universelle, ce dieu » des philosophes, des Juifs et des Chrétiens n'est » qu'une chimère et un fantôme.... L'imagination » des hommes enfante tous les jours de nouvelles » chimères qui excitent en eux les mouvemens » de la terreur; et tel est le fantôme de la divi- » nité. » (*lett. de Tras.*, *p.* 164 *et* 254.)

Nos athées ne se bornèrent pas à crier ; ils raisonnèrent : ils étoient possédés plus que les autres philosophes « de cette ardeur de savoir, de cette acti- » vité de l'esprit qui ne veut pas laisser un effet sans » en rechercher la cause, un phénomène sans ex- » plication, une assertion sans preuve, une objec- » tion sans réponse, une erreur sans la combattre. » (*élo. de Marm.*) Ils découvrirent facilement par quel abus de ses facultés, l'homme s'est dégradé au point de se soumettre à un Dieu. « Il a façonné

» ce fantôme dit l'auteur du *Système de la* » *nature*, dans l'atelier de la tristesse où il est » renfermé. » — O prêtres ! crièrent-ils tous à la fois, voilà votre ouvrage !

Il étoit assez difficile de comprendre comment les hommes avoient pu instituer des prêtres, avant que d'avoir aucune idée de la Divinité. *Ce phénomène* demandoit *une explication :* nos athées ne la donnèrent pas. Contens de *l'élan du génie* qui les avoit portés jusque là, ils dédaignèrent de pousser plus loin leurs recherches. Ils s'en dédommagèrent en vomissant mille imprécations contre les prêtres ; ce qui les soulagea un peu.

Mais comment est-on parvenu à faire recevoir aux hommes, une idée aussi *extravagante* que celle de la Divinité ? Nos philosophes traitèrent plus favorablement ce second *phénomène :* ils l'expliquèrent. « Pour accréditer cette chimère » étrange et nouvelle, nous dit l'auteur des » *Ruines* qui nous a conservé fidèlement la subs- » tance de leurs discours, on a élevé l'édifice » des sophismes les plus grossiers. Une machine, » a-t-on dit, ne se fabrique point elle-même : elle » a un ouvrier antérieur ; elle l'indique par son » existence. Le *monde* est une *machine :* donc il » existe un fabricateur. L'on n'a pas fait attention » que l'on ne faisoit qu'ajouter un échelon, en » ôtant l'éternité au monde pour la donner à

» l'ouvrier. Non content de ce premier paradoxe,
» on a prétendu que l'ouvrier avoit fabriqué sa
» machine sur un plan ou idée résidante en
» son entendement; » Comme un architecte construit un édifice sur un plan qu'il a dans l'esprit. (*Ruines*, *c.* 22.)

C'est sur-tout ici, qu'on sent à quels égaremens on est exposé faute de philosophie. Il n'y a personne qui ne soit tenté de trouver ces raisonnemens excellens. L'illusion à cet égard a d'autant plus de force, que depuis plusieurs siècles ils sont répétés par tous les savans, qui ont cru y voir une preuve sans réplique de l'existence de Dieu. Mais certainement, ils ont quelque vice caché qu'il n'est pas donné à tout le monde de découvrir, puisqu'ils ne font aucune impression sur nos philosophes athées, et que l'auteur des *Ruines* les trouve si ridicules, qu'il ne croit pas devoir se mettre en frais pour prouver qu'ils le sont.

Cette absurdité est fréquente dans les écrits de Rousseau : elle échappoit par fois à Voltaire lui-même. « Quand nous voyons, dit-il, dans ses
» *questions sur l'Encyclopédie*, *art. athéisme*,
» une belle machine, nous disons qu'il y a un bon
» machiniste, et que ce machiniste a un excellent
» entendement. Le monde est assurément une
» machine admirable; donc il y a dans le monde
» une admirable intelligence, quelque part où
» elle soit. Cet argument est vieux et n'en est

» pas plus mauvais. » Pendant que nos philosophes discouroient, quelques-uns s'approchèrent de lui : *acceptez*, lui dirent-ils, *un brevet d'athée*. (*les Cab.*) Ils avoient mal choisi leur moment : c'étoit un de ceux où Voltaire croyoit en Dieu. Il leur répondit avec politesse ;

Ah ! vous êtes trop bons : je sens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur....
Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule :
L'univers m'embarrasse ; et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger. (*Ibid*).

Vous êtes un *cagot*, lui dit Diderot qu'un tour d'imagination avoit dans un clin-d'œil ramené à l'athéisme. Ne voyez-vous pas que « c'est tout » gâter, que de laisser en place le grand-Être. » Vous êtes un *cause-finalier*, ajouta Helvétius. (*Cours de litt. de La Harpe*, *t.* 17.) « Si une » horloge n'est pas faite pour montrer l'heure, lui » répondit doucement Voltaire, j'avouerai alors » que les causes finales sont des chimères, et je » trouverai fort bon qu'on m'appelle *cause-finalier*, c'est-à-dire, un imbécile. Vous méprisez, » ajouta-t-il, les causes finales, parce que c'est » un argument rebattu. Mais cet argument si » méprisé est de Cicéron et de Newton. Il pourroit » par cela seul vous faire entrer en quelque défiance de vous même. » (*Quest. sur l'enc.*, *art.* *causes finales et Dieu.*)

CHAPITRE V.

Suite de la sixième séance et des raisonnemens des athées. — Leur fureur et leurs emportemens contre Dieu.

La dénomination de *cause-finalier*, étoit comme on vient de le voir, une des plus injurieuses et des plus méprisantes que les athées pussent donner à un philosophe. Les causes finales leur étoient en horreur. « Les observateurs, » disoient-ils, remarquoient une correspondance » parfaite des facultés et des fonctions, ou, selon » leur langage, des moyens et du but coordonnés » avec intention dans un sage dessein. Ils con- » cluoient qu'il y avoit un ordonnateur. » (*Rap. du phys. et du mor.*, *t* 1, *p.* 357 *et suiv.*) On sent combien cela pouvoit devenir embarrassant pour l'athéisme. La proscription des *causes finales* fut jurée.

On les avoit toujours regardées comme un principe; nos athées leur donnèrent le nom de *système* : c'étoit beaucoup pour eux; ils savoient ce que peuvent les mots sur les esprits. Ils s'enhardirent insensiblement, et enfin ils *prononcèrent* avec autorité cet arrêt consigné depuis dans le livre des *rapports du physique et du moral dans l'homme ;* « il n'y a point de causes finales : on

» apprendra de plus en plus à les rejeter à mesure
» que les propriétés de la matière, et l'enchaî-
» nement des phénomènes seront mieux connus.
» Il est temps de sentir le vide d'une philosophie
» qui ne rend véritablement raison de rien, pré-
» cisément parce que d'un seul mot elle s'imagine
» rendre raison de tout. » (*t.* 1, *p.* 357 *et suiv.*)

Quel principe, dirent-ils, substituerons-nous à celui dont notre raison vient de se délivrer ? — L'organisation : tout est compris dans ce mot. « Ces moyens et ce but coordonnés avec inten-
» tion, ne sont autre chose que des merveilles
» de l'organisation. » (*Ibid.*)

Ce principe a été depuis savamment développé. On a trouvé que dans *l'organisation*, se trouvent la *sensibilité et l'irritabilité*. Ce sont deux catégories auxquelles plusieurs idéologues modernes rapportent toutes nos connoissances et toutes nos opérations intellectuelles. Il est vrai qu'ils ne savent pas encore à laquelle de ces catégories, chacune de nos opérations appartient. Ils ont même des contestations assez fortes sur ce sujet. (*Ibid.*) Mais avec le temps tout s'éclaircira. « Qu'on emploie d'une manière convenable l'élec-
» tricité et le galvanisme ; on parviendra à lever
» quelques-uns des voiles qui couvrent encore
» ces mystères ; on déterminera le degré respectif
» d'intelligence, propre aux différentes races ; on
» formera, pour ainsi dire, leur échelle idéolo-

» gique; » (*Ibid*, *t.* 1, *p.* 427 *et t.* 2, *p.* 467.) et toutes les classifications se feront. Alors nous saurons au juste si c'est comme *sensible ou sensitif*, ou comme *irritable* que l'homme pense, juge, raisonne, veut, agit, etc., et nous cesserons enfin d'être une énigme pour nous-mêmes. Ajoutons à cela, qu'à l'aide de ces connoissances « la » marche du moraliste sera plus simple, plus » sûre, et plus ferme; en partant de l'organisation » humaine, il rendra, pour ainsi dire, palpable » les motifs de toutes les règles qu'il trouve; » (*t.* 2, *p.* 80 *et* 81.) car ce n'est que dans le » physique de l'homme, que la saine raison peut » chercher les bases de la morale. » (*p.* 70.) Nous verrons plus bas ce que la philosophie a découvert sur cette matière; et il demeurera démontré qu'il n'y a rien dans les paroles qu'on vient de lire, qui ne soit rigoureusement vrai.

Nos athées n'avoient pas encore pénétré dans toutes les conséquences qui découlent du grand et fécond principe de *l'organisation*; mais ils en voyoient déjà un grand nombre qui étoient de la plus haute importance pour eux. Nous voilà en état, dirent-ils, de démontrer que le délire seul a pu créer l'idée de Dieu. « Il n'existe pour nous » de causes extérieures que celles qui peuvent » agir sur nos sens, et tout objet auquel nous ne » saurions appliquer notre faculté de sentir, doit

» être exclu de ceux de nos connoissances. » (*) (*Ibid.*, *p.* 40.) Or, il est bien visible que nous ne pouvons pas appliquer à Dieu notre faculté de sentir : donc il n'existe pas pour nous ; donc *c'est une chimère étrange et nouvelle qu'on n'a pu accréditer qu'en élevant l'édifice des sophismes les plus bizarres.*

Au fait, au fait, au fait, s'écria l'auteur du *système de la nature*, tout cela est foible, insuffisant et ne tranche pas la question. Ne nous contentons pas de convaincre l'esprit humain d'extravagance, dans les preuves qu'il entasse sur l'existence de Dieu : donnons une démonstration rigoureuse que ce Dieu n'existe pas. Je la trouve cette démonstration dans la hardiesse que la philosophie nous inspire à le braver et à lui insulter. « S'il existoit, s'il étoit jaloux de ses prérogatives, » de ses titres, de son rang, de sa gloire, per- » mettroit-il que des mortels comme nous » osassent attaquer ses droits, ses titres, son » existence même ? » Non sans doute. Il n'existe donc pas. Voilà précisément, dit Voltaire, l'argument terrible de mon *bon Bekker*, contre l'existence du diable. « S'il y avoit un diable, disoit-il, » il se vengeroit de la guerre que je lui fait. (*Quest. sur l'enc.*, *art. Bekker.*)

(*) Ainsi dites hardiment que les vérités des nombres et celles de la morale agissent physiquement sur vos sens ou niez que ces vérités existent.

Il est impossible de se tirer de là, reprit l'auteur du *système de la nature*, concluons donc que « il n'y a de divinité réelle que celle de » nos philosophes; et celle-là n'est autre chose » qu'une vaste machine sous le nom de laquelle » nous désignons l'assemblage des matières, » agissant en raison de leur propre énergie, » *et qui a pour ame le feu éther*, a ajouté depuis l'auteur de la *Religion universelle*.

Oui : voilà notre dieu, s'écrièrent les athées; la raison n'en reconnoît pas d'autre : c'est le seul dont le nom se trouve écrit dans le *grand livre de la nature*.

L'auteur des *Ruines* y a lu depuis, comme nous avons vu, celui *d'une puissance secrète*, QUELLE QU'ELLE SOIT, *qui anime l'univers;* ce qui éclaircit extrêmement la matière. Sa raison a fait son dieu, de ce *je ne sais quoi*. Quant à la divinité reconnue aujourd'hui et depuis long-temps, par ceux qui n'ont pas l'avantage d'être philosophes, « elle n'est, dit-il, qu'un être chi» mérique et abstrait, une subtilité scholastique » de substance sans forme, de *corps* sans figure, » un vrai délire de l'esprit auquel la raison ne » peut rien comprendre. » (*c.* 22.)

Ainsi, quand les Chrétiens nous citent les idées que leurs livres saints donnent de la divinité et qu'ils ont la simplicité de trouver sublimes; quand ils nous disent avec tous les philosophes

des siècles précédens que Dieu est esprit, qu'il est le créateur, le conservateur de toutes choses, le père commun des hommes, qu'il est infini dans ses perfections; quand ils nous rapportent la définition qu'il a donnée de lui-même : *je suis celui qui est;* il faut leur répondre avec l'auteur des *Ruines*, que ce sont-là des *subtilités scholastiques de substance sans forme, de corps sans figure, un vrai délire de l'esprit auquel la raison ne peut rien comprendre.* Oh! que les athées parlent un langage bien plus clair à notre entendement!

Amis des hommes, leur dit l'auteur du *système de la nature*, tirons enfin nos semblables de leur *atelier de tristesse*, encourageons-les à briser le joug de la Divinité. Apprenons-leur cette grande vérité, que « l'athéisme est le seul » système qui puisse conduire l'homme à la » liberté et au bonheur. »

Hélas! s'écria Diderot d'un ton sombre et plaintif, l'homme autrefois étoit heureux; mais dans la suite des siècles, la nature produisit « un » misantrope furieux, un Timon, un homme qui » nourrit pendant trente ans dans une caverne, » le ressentiment de tout le mal que lui avoient » fait les hommes, et chercha pendant tout ce » temps, comment il exerceroit contr'eux une » vengeance terrible et durable, qui pût assouvir » toute sa haine. Un jour enfin, cet homme

» sortit de sa caverne tout rempli d'une idée qui » répondoit à ses fureurs. Il en sortit en criant » d'une voix épouvantable : *Dieu !* et il courut » ainsi le monde en jetant partout le même cri, » *Dieu ;* et ce mot répété et commenté répandit » toutes les calamités sur la terre. » (*Cours de litt. de La Harpe*, *t.* 16, *part.* 1, *p.* 35.)

L'assemblée fut saisie d'effroi à cette image terrible ; Diderot lui-même en étoit tout tremblant. Voilà, dit-il, ce que pour le bonheur des hommes, je ne cesserai d'enseigner dans mes conversations philosophiques, dont je veux que mes dignes admirateurs disent un jour, qu'*elles prouvent autant de génie que de courage.* (*Ibid.*) Qui pourroit le contester ? dirent quelques philosophes ; nul ne sait comme vous s'élever d'un vol hardi jusqu'au principe des choses. — Vous nous faites voir, ajouta l'astronome Lalande, que « il » n'y a de vrais philosophes que les athées. Si » quelqu'un ose dire encore que l'athéisme est » une doctrine perverse, ennemie de tout ordre » social et de tout gouvernement, je le dénonce » au public comme un scélérat ou un imbécile. »

Diderot ne les écoutoit pas ; dans ses accès philosophiques il n'entendoit, il ne voyoit personne ; mais continuant sur le ton de l'inspiration qui lui [illegible] famili[illegible] une homme ! s'écria-t-il, énor[illegible] d[illegible] athée. [illegible]
m[illegible] ils t'[illegible]

ce sujet : « il est vrai que je prêche l'athéisme ; je
» suis athée et je m'en fais gloire. (*) Un véri-
» table athée a nécessairement un caractère ferme
» et décidé, il est très-éclairé et il a profondé-
» ment médité et long-temps réfléchi. Un igno-
» rant, un homme foible, celui qui a des idées
» courtes, de la timidité dans le caractère ne sera
» jamais un véritable athée. » (*nouv. pens. phil.*)

Damilaville à ces mots s'écrie avec transport : ce portrait de l'athée ne convient à personne plus qu'à moi ; j'ai atteint la perfection de l'athéisme. Je fais plus que nier l'existence de Dieu : JE LE HAIS.

Ce trait fit plaisir à Voltaire. L'entendez-vous? dit-il à d'Alembert ; « il hait Dieu : j'aime l'intré-
» pidité de son ame ; il a l'enthousiasme de Saint-
» Paul : c'est un homme qui nous est nécessaire. »
(23 *décembre* 1769 *et* 13 *janvier* 1770.)

Cependant il paroissoit de mauvaise humeur. L'athéisme, sur-tout celui qui va jusqu'à la haine de Dieu avoit des charmes pour lui ; il venoit de le prouver ; mais il étoit effrayé des conséquences que cette doctrine pouvoit avoir pour la société. « L'athée fourbe, ingrat, calomniateur,
» brigand, sanguinaire, a-t-il dit depuis, raisonne
» et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impu-
» nité de la part des hommes ; car s'il n'y a point

(*) Hé ! Monsieur, répliqua le ministre, vous sauriez à ma place que si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

de

» de Dieu, ce monstre est son dieu à lui-même ;
» il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce
» qui lui fait obstacle. Les meilleurs raisonnemens
» ne peuvent pas plus sur lui, que sur un loup
» affamé de carnage.

» Le sénat de Rome étoit presque tout com-
» posé d'athées de théorie et de pratique, c'est-
» à-dire, qu'il ne croyoit ni à la providence, ni
» à la vie future. Le sénat étoit une assemblée
» de philosophes, de voluptueux, d'ambitieux,
» tous très-dangereux, et qui perdirent la répu-
» blique : factieux dans le temps de Sylla et de
» César, ils furent sous Auguste et Tibère, des
» esclaves athées.

» Je ne voudrois pas avoir affaire à un prince
» athée, qui trouveroit son intérêt à me faire
» piler dans un mortier, je suis sûr que je serois
» pilé. Je ne voudrois pas si j'étois souverain,
» avoir affaire à des courtisans athées, dont
» l'intérêt seroit de m'empoisonner; il me faudroit
» prendre au hasard du contre-poison tous les
» jours.

» Il est donc absolument nécessaire pour les
» princes et pour les peuples, que l'idée d'un
» Être-suprême, créateur, gouverneur, remu-
» nérateur et vengeur, soit profondément gravée
» dans les esprits. »

Telles étoient les pensées qui agitoient Voltaire, pendant que ses amis clabaudoient contre

Dieu. Il trouvoit pour cette raison qu'ils s'abandonnoient trop à leur zèle. D'ailleurs, leur imprudence trahissoit le secret de la philosophie. Il en fit ses doléances à son ami d'Alembert.

« Sur l'existence de Dieu, lui dit celui-ci, ils » me paroissent trop fermes et trop dogmatiques, » et je ne vois en cette matière que le scepticisme » de raisonnable. *Non* en métaphysique ne me » paroît guère plus sage que *oui : non liquet* est » la seule réponse raisonnable à presque tout. » D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de » la matière, je ne sais si on fait bien d'attaquer » directement et ouvertement certains points aux» quels, il seroit peut-être mieux de ne pas » toucher. » (25 *juillet et* 4 *août* 1770.)

Rien de mieux imaginé que cette philosophie de d'Alembert : elle a tous les avantages de l'athéisme, puisque douter de l'existence de Dieu, au fond c'est la nier; et elle n'en a pas les inconvéniens, puisque par là, on se dispense d'entrer en discussion avec les défenseurs de ce dogme ; ce qui peut devenir embarrassant. Aussi a-t-elle été adoptée, ou à peu près par nos athées modernes. Demandez-leur pourquoi les choses sont : elles sont, vous répondront-ils, parce qu'elles sont. —Ont-elles une cause ? — Oui, si elles en ont une. — Et cette cause quelle est-elle ? — Elle est ce qu'elle est. — « La matière mue, disent les » théistes, nous montre une volonté; la matière

» mue selon de certaines lois nous montre une » intelligence.» La cause première est donc intelligente. — Oui : si elle existe et si elle est intelligente. — Mais enfin, raisonnons. — Mais enfin, nous ne voulons pas raisonner, parce que « nous » ne voyons en cette matière que le scepticisme » de raisonnable. » D'ailleurs, abrutis comme vous l'êtes par vos vils préjugés, que pourriez-vous comprendre à notre langage ? Et tout fiers de cette force d'esprit qu'ils viennent de déployer, ils vous imposent silence, en vous lançant de cette hauteur à laquelle leur sublime génie s'est guindé, un regard de cette pitié insultante qu'un philosophe doit concevoir naturellement pour un homme qui ne l'est pas.

CHAPITRE VI.

Suite de la sixième séance. — Foible résistance que les déistes opposent aux athées. — Efforts de Rousseau et de Voltaire, pour les réconcilier ensemble. — Opinions de Voltaire sur Dieu et sur l'athéisme. — Sortie de Rousseau contre les athées. — Schisme qu'il fait avec eux, et avec les autres philosophes.

A force de clameurs, les athées s'étoient enfin rendus presque entièrement maîtres du champ de bataille. Les déistes cependant leur résistoient encore. Alors Rousseau, s'avança au milieu de l'assemblée. « Son objet étoit de rapprocher les » deux partis par une estime réciproque, et » d'apprendre aux philosophes qu'on peut croire » à Dieu sans être hypocrite, et qu'on peut être » incrédule (ou ne pas y croire,) sans être un » coquin. » (*lett. à Vern.*) Il avoit pour cela conçu le plan d'un roman dont les personnages, tous hors de la nature, devoient selon lui, rendre sensible cette grande vérité. L'un d'eux étoit un athée assez peu délicat, pour épouser malgré elle une fille dont il savoit les aventures, et qui faisoit venir auprès d'elle l'amant dont elle étoit

encore éprise, *au demeurant* homme d'un sens droit et d'une vertu accomplie. On sent qu'en effet deux amans traités avec tant d'égards n'avoient que faire d'être *hypocrites*, et que ce bon Wolmar, qui leur montroit une si grande confiance, ne pouvoit être un *coquin* à leurs yeux.

Voltaire se moquoit intérieurement du roman de Rousseau, qu'il regardoit comme le comble de l'extravagance; mais il goûta beaucoup ce projet de réunir les déistes et les athées : il faisoit dépendre de là le succès de sa conjuration. Après avoir loué les bonnes intentions de Rousseau, mes amis, dit-il, « ce seroit bien dommage que Jean-Jacques, Diderot, Helvétius, » d'Alembert, avec tous les autres philosophes » athées ou déistes, ne s'entendissent pas pour » écraser l'infâme. Le plus grand de mes chagrins » est de voir les imposteurs unis, et les amis du » vrai divisés. » (156 *lett. à d'Al. an.* 1765.) Deux larmes alors coulèrent de ses yeux : les athées en furent attendris. Le *grand homme* enhardi par ce succès, poursuivit ainsi son discours.

Je vous ai donné dans le cours de cette séance des preuves assez fortes, ce me semble, de l'existence de Dieu; et ce ne sont pas les seules à beaucoup près que j'ai répandues dans mes écrits. Mais je ne sais dans ce moment quel nuage s'élève entre ces preuves et moi : elles m'échappent entièrement. Je vois que « tout ce qui nous

» environne est l'empire du doute, et le doute est » un état désagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on » le dit, une ame telle qu'on l'imagine, des rela- » tions telles qu'on les établit ? Y a-t-il quelque » chose à espérer après le moment de la vie ? » Gilimer dépouillé de ses états, avoit-il raison » de se mettre à rire quand on le présenta devant » Justinien ? Et Caton, avoit-il raison de se tuer » de peur de voir César ? La gloire n'est-elle » qu'une illusion ? Faut-il que Mustapha dans la » mollesse de son harem, faisant toutes les sottises » possibles, ignorant, orgueilleux et battu, soit » plus heureux s'il digère, qu'un philosophe qui » ne digère pas ? Tous les êtres sont-ils égaux » devant le grand Être qui anime la nature ? En » ce cas, l'ame de Ravaillac seroit-elle égale à » celle d'Henri IV ? Ou ni l'un, ni l'autre n'auroit- » il d'ame ? Qu'un autre débrouille tout cela ; » pour moi je n'y entends rien. » (*lett. à Fréd.* 12 *oct.* 1770.) Mes démonstrations précédentes se réduisent à des probabilités, et à des doutes qu'il est inutile et ridicule de vouloir résoudre. (*De l'ame par Soranus*)

Je croyois aussi à un seul principe des choses, à un seul moteur; (*Princ. d'act.*) mais je crains de m'être trompé : il me semble qu'il pourroit bien y avoir deux principes, deux causes. (*Quest. sur l'enc.*, *t.* 9.) Bayle met dans un si beau jour les argumens des Manichéens sur ce sujet ! Mais,

pourquoi ce *grand dialecticien a-t-il refuté Spinosa ?* « J'ai toujours eu quelque soupçon » qu'il n'a pas compris son système. J'ai toujours » cru, sur-tout, que Spinosa ne s'entendoit pas » lui-même, et que c'est la principale raison pour » laquelle on ne l'a pas entendu. » (*Ibid. art. Dieu.*) C'est dommage, car « je ne connois que » lui qui ait bien raisonné. » (*lett. à d'Alembert*, 16 *juin* 1773.)

Voltaire, fut interrompu par des battemens de mains des athées, et par des cris : vive le *grand-homme ;* il est enfin décidément des nôtres. Qui de nous eût osé l'espérer après son énergique profession de foi sur les *causes finales ?*

Où se terminera la chaîne de mes idées ? poursuivit-il. Je l'ignore. En attendant de nouvelles lumières ou de nouveaux doutes, je m'en tiens à la doctrine de mon *petit juif* (Spinosa,) *qui pense que Dieu n'existe pas.* (*les syst.*) Mais, mes amis, « ce juif admet une cause intelligente » formatrice ; c'est la base de son système : vous » ne l'avez pas lu et il faut le lire. Il est très-» confus, écrit en mauvais latin, et il n'y a pas » dix personnes en Europe qui le lisent d'un bout » à l'autre, quoiqu'on l'ait traduit en françois ; » mais n'importe : encore une fois, il faut le lire : » vous verrez que Spinosa, avouoit une intelli-» gence agissante dans ce grand tout qui consti-» tuoit la nature ; il y avoit là de la philosophie,

» mais je suis forcé de dire que je n'en trouve au-
» cune dans vos nouveaux systèmes. Aussi, pour-
» quoi voulez-vous aller plus loin que Spinosa,
» et plonger par un sot orgueil votre foible
» raison dans un abîme où il n'a pas osé des-
» cendre ? Sentez-vous bien l'extrême folie de
» dire que c'est une cause aveugle, qui fait que
» le quarré d'une révolution d'une planète est
» toujours au quarré des révolutions des autres
» planètes, comme le cube de sa distance est
» au cube des distances des autres au centre
» commun ? Ou les astres sont de grands géo-
» mètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les
» astres. » (*Quest. sur l'enc., art. athées et art. Dieu.*)

Les athées furent consternés de ces dernières paroles. Quoi! disoient-ils entr'eux, déjà le *grand-homme* nous échappe ! Quelle foiblesse ! il ne voit donc pas que c'est faire rétrograder honteusement la philosophie, que de revenir du prétendu dieu de Spinosa, à une cause intelligente qui a formé et qui conserve l'univers ? Un grand éclat de rire que Voltaire fit entendre tout-à-coup, les arracha à ces affligeantes pensées et fixa toute leur attention.

Ce n'est pas de vous que je ris, leur dit-il, mais de l'arrangement de l'univers, qui dans ce moment me paroît tout-à-fait bizarre. Je ris de ce mélange de terres et de mers dont notre globe

est composé, et de la manière *gauche* dont il tourne sur lui-même et autour du soleil; je ris de ces plantes, ou inutiles, ou venimeuses dont sa surface est couverte, je ris de ces animaux malfaisans qui l'habitent; et sur-tout je ris de l'homme, de sa *raison si ridicule et qui approche tant de la folie*, et de ce déluge de maux dont il est sans cesse assiégé. Quel plaisant spectacle! *le plus triste héraclite* en le contemplant tel que je me le figure, *deviendroit un démocrite.* Ma foi, si c'est une intelligence qui a formé tout cela, cette intelligence étoit bien bornée.

Bon, dirent les athées : voilà heureusement le *grand-homme* qui revient à nous.

Attendez, leur dit-il; je trouve ici le sujet de plusieurs *contes philosophiques* très-divertissans, et sur-tout celui que je donnerai au public sous le titre de *songe de Platon.* « Il semble à ce » philosophe que le grand *Démiurgos*, l'éternel » géomètre, ayant peuplé l'espace infini de globes » innombrables, voulut éprouver la science des » génies qui avoient été témoins de ses ouvrages: » il donna à chacun d'entr'eux un petit morceau » de matière à arranger. Démogorgon, eût en » partage le morceau de boue qu'on appelle la » *terre;* et l'ayant arrangée de la manière qu'on » la voit aujourd'hui, il prétendoit avoir fait un » chef-d'œuvre : il fut bien surpris d'être reçu » avec des huées. » Ensuite viendra une satire

sanglante du Créateur et de ses ouvrages. Demogorgon honteux, conviendra en rougissant qu'il a mal fait; mais qu'il n'a pu mieux faire parce qu'il n'en savoit pas davantage.

Voilà, je crois, poursuivit le *grand-homme*, un des plus jolis contes qui soient sortis de ma plume. Je soutiens, comme je le dois, *qu'il faut adorer l'auteur des choses et être juste; c'est la voix de nos cœurs qui nous le dit.* J'ai été souvent témoin du respect avec lequel dans la conversation même le docteur Clarke, à l'exemple de Newton, se recueilloit et inclinoit la tête avant que de prononcer le nom de Dieu : mais je crois pouvoir rire et faire rire les philosophes de l'impuissance et du peu d'intelligence du pauvre génie Demogorgon, dans l'arrangement de notre globe *terraqué.* « L'œuvre des six jours est » sujette à être critiquée. » C'est ce que j'écrivois à mon cher d'Alembert, au sujet d'une de mes tragédies (*Olympie*,) que j'assurois avoir été achevée en six jours.

Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer; ai-je dit quelque part : oui; pour être dans mes momens de belle humeur l'objet de mes plaisanteries, et de mes sarcasmes.

Les athées ne se sentoient pas de joie. Voilà, disoient-ils, la bonne manière d'amener tout doucement les jeunes gens à l'athéisme. Avouons-le : auprès du *grand-homme* nous ne sommes en

ce genre que des enfans. Cependant le *grand-homme* continua ainsi.

Je m'explique, je pense : vous voyez l'usage que je prétends faire du *grand-Être*, dans quelques uns des momens où je penserai à lui ; néanmoins sans être un *cagot*, comme on me l'a reproché, je suis d'avis que nous le *laissions en place*. « Pesez avec moi s'il faut pour le bien commun » de nous autres animaux misérables et pensans, » admettre un Dieu rémunérateur et vengeur qui » nous serve à la fois de frein et de consolation, » ou rejeter cette idée en nous abandonnant à » nos calamités sans espérance, et à nos crimes » sans remords. La première de ces deux opi- » nions à laquelle j'adhère de cœur et d'ame, n'a- » t-elle pas un prodigieux avantage sur la seconde. » Il s'agit de consoler notre malheureuse exis- » tence. Qui la console, vous ou moi ? Mon » opinion est utile au genre humain, la vôtre est » funeste ; elle peut, quoi que vous en disiez, » encourager les *Néron*, *les Alexandre VI et* » *les Cartouche ;* la mienne peut les réprimer.

» Vous même, poursuivit-il en s'adressant à » l'auteur du *Système de la nature*, vous avouez » que la croyance d'un Dieu a retenu quelques » hommes sur le bord du crime : cet aveu me » suffit. Quand cette opinion n'auroit prévenu » que dix assassinats, dix calomnies, dix juge- » mens iniques sur la terre, je tiens que la terre » entière doit l'embrasser. »

L'auteur du *Système de la nature* se sentant si vivement pressé, prit la parole pour repousser un argument aussi terrassant. « Oubliez-vous, » dit-il, que la religion a produit des milliasses » de forfaits ?

— » Dites la superstition qui règne sur notre » triste globe, répartit Voltaire; elle est la plus » cruelle ennemie de l'adoration pure qu'on doit » à l'Être-suprême. Détestons ce monstre qui a » toujours déchiré le sein de sa mère; ceux qui » le combattent sont les bienfaiteurs du genre » humain. C'est un serpent qui entoure la religion » de ses replis; il faut lui écraser la tête sans » blesser celle qu'il infecte et qu'il dévore.

— » Je crains qu'en adorant Dieu on ne de- » vienne bientôt superstitieux et fanatique.

— » Mais n'est-il pas à craindre qu'en le niant » on ne s'abandonne aux passions les plus » attroces, et aux crimes les plus affreux ? Entre » ces deux excès, n'y a-t-il pas un milieu très- » raisonnable ? Où est l'asile entre ces deux » écueils ? Le voici : Dieu et des lois sages.

— » Mais il n'y a qu'un pas de l'adoration à » la superstition.

— » Il y a l'infini pour les esprits bien faits.

— » Laissez-là votre Dieu; c'est un être in- » croyable. Ne voyez-vous pas que si l'on pré- » sume des rapports entre l'homme et lui, il » faudra lui élever des autels, lui faire des

» présens, etc. Si l'on ne conçoit rien à cet être;
» il faudra s'en rapporter à des prêtres qui....

— » Le grand mal de s'assembler au temps des
» moissons pour remercier Dieu du pain qu'il
» nous a donné ! Qui vous dit de faire des
» présens à Dieu ? l'idée en est ridicule. Mais
» où est le mal de charger un citoyen qu'on ap-
» pellera *vieillard ou prêtre*, de rendre des actions
» de graces à la Divinité au nom des autres ci-
» toyens, pourvu que ce prêtre ne soit pas un
» *Alexandre VI*, ou quelqu'un de ces scélérats
» dont l'histoire nous a transmis les crimes ? Ces
» derniers cas sont rares : l'état du sacerdoce est
» un frein qui force à la bienséance.

» Un sot prêtre excite le mépris ; un mauvais
» prêtre inspire l'horreur ; un bon prêtre, doux,
» pieux, sans superstition, charitable, tolérant,
» est un homme qu'on doit chérir et respecter.
» Vous craignez l'abus, et moi aussi. Unissons-
» nous pour le prévenir, mais ne condamnons
» pas l'usage quand il est utile à la société, quand
» il n'est pas perverti par le fanatisme ou par la
» méchanceté frauduleuse. » (*Quest. sur l'enc.*,
art. Dieu.) ».

Ici les athées furent sur le point de faire éclater leur fureur. Un Dieu et des prêtres ! crièrent-ils : des prêtres ! crioient aussi les déistes : où en sommes-nous ? Est-ce Voltaire ? Est-ce un *fanatique* qui dit ces énormes sottises ? Le *grand-*

homme s'aperçut de ce mouvement : il le réprima aussitôt par ces douces paroles qu'il adressa à l'auteur du *Système de la nature.*

« J'ai une chose très-importante à vous dire.
» Je suis persuadé que vous êtes dans une grande
» erreur, mais je suis également convaincu que
» vous vous trompez en honnête homme.

— » Ma probité est hors de doute : je veux
» qu'on soit vertueux, même sans Dieu.

— » Ces sentimens sont beaux ; mais je vous
» demanderai toujours si, quand vous avez prêté
» votre argent à quelqu'un de votre société, vous
» voudriez que ni votre débiteur, ni votre pro-
» cureur, ni votre notaire, ni votre juge ne
» crussent en Dieu. Vous avez tort, mais il faut
» respecter votre génie et votre vertu en vous ré-
» futant de toutes ses forces. » (*Quest. sur l'enc., art. Dieu et art. athées.*)

Les athées s'attendoient peu à un tel compliment : ils s'inclinèrent pour témoigner leur reconnoissance. Cela donna au *grand-homme* le courage d'ajouter ce qui suit.

Prenez garde aux suites de l'athéisme que vous prêchez. « L'athée de cabinet est presque toujours
» un philosophe tranquille ; mais l'athée de cour,
» le prince athée pourroit être le fléau du genre
» humain. Borgia et ses semblables ont fait pres-
» que autant de mal que les fanatiques de Munster
» et des Cévennes. Le malheur des athées de

» cabinet, est de faire les athées de cour. C'est
» Chiron qui élève Achille : il le nourrit de
» moelle de lion. Un jour Achille traînera le
» corps d'Hector autour des murailles de Troie,
» et immolera douze captifs innocens à sa ven-
» geance. » (*Quest. sur l'enc., art. Dieu.*)

A ce hardi discours aucun n'osoit répondre :
Par des traits trop puissans ils se sentoient confondre.

d'ailleurs, c'étoit Voltaire qui parloit : sous peine de perdre le brevet d'homme de génie qu'on avoit reçu de lui, il falloit se taire et écouter. Et puis, que leur demandoit-il ? d'admettre à tout hasard un Dieu d'une existence assez incertaine pour s'en moquer dans leurs satires et dans leurs contes, sauf à chercher en lui dans le besoin quelque consolation, et à le montrer de temps en temps aux grands de la terre comme le vengeur du crime. C'étoit bien la peine de le contredire ! Ils gardèrent donc le silence : ce qui put confirmer Diderot dans l'opinion où il étoit que « le déiste » seul peut faire tête à l'athée, et que le *supersti-* » *tieux* n'est pas de sa force ; » vérité importante pour la philosophie dont Rousseau ne tarda pas de fournir de nouvelles preuves.

Lorsque ce dernier vit les esprits heureusement calmés par Voltaire, il s'avança une seconde fois au milieu de l'assemblée ; là il exhala contre le christianisme tout le fiel dont son ame s'abreuvoit

en secret depuis long-temps. Son discours qui fut long et dont il a depuis composé le dernier chapitre de son *Contrat social* lui concilia, comme on devoit s'y attendre, la bienveillance des athées. Alors s'adressant à eux, il leur demanda grâce pour une profession de foi qui sera, dit-il, *purement civile.* « Le souverain en fixera les articles, » non pas précisément comme dogmes de reli- » gion, mais comme sentimens de sociabilité, » sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen » ni sujet fidèle. — Et quels sont ces dogmes ? » lui demanda-t-on. — L'existence de la Divinité » puissante, intelligente, bienfaisante, pré- » voyante et pourvoyante, la vie à venir, le » bonheur des justes, le châtiment des méchans, » la sainteté du Contrat social et des lois. » (*Contrat social*, *l.* 4, *c.* 8.)

Plusieurs athées murmurèrent. Quoi ! dirent-ils, encore ces dogmes qui nous rendent le christianisme si odieux ! — Que vous êtes simples ! leur répondirent d'autres athées dont les vues étoient plus profondes ; laissez-le faire, ne voyez-vous pas que c'est détruire ces dogmes que les rabaisser à n'être plus que des dogmes *purement* civils ! Quelle solidité peuvent avoir des articles de foi fixés par les hommes ? Allez : si jamais la philosophie peut amener un peuple à porter un décret par lequel *il reconnoit l'Être-suprême et l'immortalité de l'ame*, soyez sûrs que ce peuple

sera

sera athée de cœur ou d'esprit, peu importe, ou à la veille de le devenir.

Cependant, on proposa à Rousseau cette petite difficulté. De quel droit le souverain exigera-t-il des citoyens qu'ils croient les dogmes dont vous venez de faire l'énumération ? « Sans pouvoir » obliger personne à les croire, répondit-il, il » pourra bannir de l'état quiconque ne les croient » pas. Que si quelqu'un après avoir reconnu pu- » bliquement ces mêmes dogmes, se conduit » comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de » mort ; il a commis le plus grand des crimes, il » a menti devant les lois. »

Les athées se regardèrent avec étonnement. Tudieu ! dirent-ils, quelle rigueur pour maintenir une profession de foi *purement civile !* les Chrétiens que nous voulons peindre si intolérans, ne sont jamais allés aussi loin que le *bon*, *l'humain*, *le sensible Jean-Jacques.*

Pourquoi murmurez-vous ? leur dit-il : il ne s'agit que de nous entendre. « Ce n'est pas comme » impie que je veux que l'athée soit banni de l'état » ou mis à mort ; c'est comme insociable, comme » incapable d'aimer sincèrement les lois, la jus- » tice, et d'immoler au besoin sa vie à son » devoir. » (*Ibid.*)

Rousseau s'arrêta, attendant des applaudissemens pour cette distinction heureuse, à l'aide de laquelle il ne sacrifioit que le philosophe et mettoit

à couvert la philosophie. Les athées, malgré leur mécontentement ne purent s'empêcher d'en rire.

O Rousseau, mon cher et digne ami, lui dit Diderot, (*Encyc.*) à quoi pensez-vous donc? «Sans » doute il n'est point de vertu sans croire en Dieu; » point de bonheur sans vertu. Des athées qui se » piquent de probité, et des gens sans probité qui » vantent leur bonheur, voilà mes adversaires.» (*Ess. sur le mérite et la vertu*) «Non, je ne croirai » jamais ni à la bonne foi, ni à la probité d'un » prédicant de l'athéisme. Car si l'athée est éclairé; » (et il doit l'être, autrement il ne seroit pas » athée,) il sentira que de toutes les opinions » en matière de religion, c'est la sienne qu'il est » le plus dangereux de répandre pour le bonheur » de la société et la sûreté des citoyens.» (*Nouv. pens. phil.*, *p.* 31 *et* 36.) Mais quelle prise le gouvernement peut-il avoir sur lui? « Si j'avois le » malheur d'être athée, je nierois sans balancer » que je le suis si l'on exigeoit de moi une pro- » fession de foi. Un athée abjure toutes les reli- » gions pour n'en reconnoître aucune. On peut » donc, lorsqu'on a abjuré toutes les religions, » sans manquer à la vérité, se dire de la religion » dans laquelle on est né.» (*Ibid.* 38 *et* 39.) Vous voulez qu'on condamne l'athée au bannissement ou même à la mort. Hélas ! et moi aussi. Votre digne admirateur Mercier, me rendra témoignage, que j'employai un jour deux heures

de suite à lui prouver que les lois n'auroient pas tort de *brûler un athée* en place publique. (*De J. J. considéré comme l'un des premiers auteurs de la révolution, t. 2, p.* 137.) Néanmoins « c'est » un homme que je plains, parce que je le crois » dans l'erreur : je désire qu'il la reconnoisse, ma » religion me le commande. Mais je ne puis le » blâmer : c'est la force de sa raison qui l'a égaré. » (*) Il faut en convenir, l'existence de Dieu » répugne à la raison de ceux qui ne l'adorent » pas. » (*Ibid.* 37 *et* 25.)

Diderot, venoit d'exprimer une vérité profonde : c'étoit le véritable principe de l'athéisme qu'il dévoiloit sans s'en douter. « Si les objections contre » l'existence de Dieu, dit-il, ont paru insoutena- » bles au célèbre Sannderson, c'est qu'il avoit une » pureté de mœurs, et une ingénuité de caractère » qui manque aux athées. » (*Lett. sur les aveug.*)

» J'avoue naïvement, répondit Rousseau, que » sur l'existence de Dieu, ni le pour, ni le contre » ne me paroissent démontrés. (*Lett. à Volt.*)

(*) Voilà pourquoi, on ne compte aucun athée dans la multitude des hommes célèbres du siècle de Louis XIV. Aucun n'avoit une *raison assez forte pour l'égarer* : aucun n'avoit *un caractère ferme et décidé* ; aucun n'avoit *profondément médité*, *ni long-temps réfléchi* : ils étoient tous des *ignorans*, *des hommes foibles*, *d'un caractère timide* ; *leurs idées* étoient *très-courtes* : d'ailleurs ils *adoroient Dieu*. Aussi Diderot, n'a pas eu pour les grands écrivains de ce siècle cette *sorte de respect* qui les lui auroit fait juger dignes de travailler à l'Encyclopédie.

» Aussi les athées ne peuvent pas être coupables
» devant Dieu. Si donc la loi portoit peine de
» mort contr'eux, il faudroit commencer par faire
» brûler comme tel quiconque en viendroit dé-
» noncer un autre. (*nouv. Hél.*)

Depuis que Rousseau avoit commencé à parler, un groupe de philosophes s'étoit rassemblé autour de lui et se montroit disposé à l'applaudir. Il s'en aperçut, et cette vue lui inspira de la hardiesse. J'ai donc enfin un parti, dit-il en lui-même ; c'est mon génie qui me l'a fait : mon génie le conservera et l'accroîtra ; je puis même avec le temps attirer tout à moi. J'ai dans la tête le plan d'une religion universelle ; il faut que je l'expose, tous les hommes s'y rangeront, *si jamais il renaît parmi eux de la bonne foi et du bon sens ;* (*Rev.*, 2e. *prom.*) et alors quelle gloire pour moi ? Et cette gloire, je ne la partagerai avec aucun philosophe. Mais pour réussir dans ce noble projet, il faut que je change entièrement de ton et de conduite : j'ai été trop confiant jusqu'à ce jour ; comme Cléopatre dans *Rodogune*,

Je ne veux plus que moi dedans ma confidence,

mon masque est tout prêt ; je vais m'en couvrir le visage, et il ne se détachera plus pour personne, non pas même pour mes meilleurs amis.

Rousseau ayant pris ainsi irrévocablement son parti, ne garda plus aucun ménagement avec les

athées et la plupart des philosophes. Il les avoit fréquentés et même d'une manière très-intime, tant qu'il avoit eu besoin d'eux pour se produire. Il voyoit qu'il pouvoit désormais se passer de leur protection, il rompit avec eux sans retour. Il tonna d'abord contre leurs principes avec une éloquence foudroyante : il fit voir qu'il y a une absurdité manifeste à ne pas reconnoître un Dieu bienfaisant, et rémunérateur de la vertu dans une autre vie, « sortez de là, ajouta-t-il ; je ne vois » plus qu'injustice, hypocrisie et mensonge parmi » les hommes; l'intérêt particulier qui dans la » concurrence, l'emporte nécessairement sur » toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer » le vice du masque de la vertu. Que tous les » autres hommes fassent mon bien aux dépends » du leur, que tout se rapporte à moi seul, que » tout le genre humain meure, s'il le faut, dans » la peine et dans la misère, pour m'épargner » un moment de douleur et de faim ; tel est le » langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. » Oui : je le soutiendrai toute ma vie ; quiconque » a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, » et parle autrement, n'est qu'un menteur ou un » insensé. » (*Ém.*, *t.* 3.)

Ensuite attaquant les athées personnellement : pourquoi, leur dit-il, niez-vous que Dieu existe ? c'est que vous redoutez sa justice. « Tenez votre » ame en état de désirer toujours qu'il y ait un

» Dieu, et vous n'en douterez jamais.» (*Prof. de foi.*)

Les athées étoient en fureur. Le *drôle* a raison, disoit intérieurement Voltaire ; il ne fait qu'exprimer ce que j'ai dit autrefois dans ces vers traduits de *l'anti-Lucrèce :*

Ah ! si par toi le vice eût été combattu,
Si ton cœur pur et droit eût chéri la vertu,
Pourquoi donc rejeter au sein de l'innocence
Un Dieu qui nous la donne, et qui la récompense ?
Tu le craignois, ce Dieu; son règne redouté
Mettoit un frein trop rude à ton impiété.
Précepteur des méchans, et professeur du crime,
Ta main du précipice ouvrit le vaste abîme,
Y fit tomber la terre et le couvrit de fleurs.

mais gardons nous bien d'en rien témoigner dans ce moment.

Quant à Rousseau, il poursuivit avec la même intrépidité. *Discours superflus*, dit-il, vous voulez, à quelque prix que ce soit, vous élever au-dessus du vulgaire. « Où est celui d'entre » vous qui dans le secret de son cœur, se propose » un autre objet que de se distinguer ? Chez les » croyans vous êtes athées; chez les athées vous » seriez croyans. » (*Prof. de foi.*)

Les philosophes ne répondirent pas : ce n'étoit pas leur usage ; ils rétorquèrent, ce qui étoit beaucoup plus facile. «Triomphant quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. » (*Ibid.*) Rousseau qui étoit aussi philosophe

qu'eux les laissa également sans réponse, et continuant toujours sur le même ton : « je vous ai » consultés, dit-il; j'ai feuilleté vos livres, j'ai exa» miné vos diverses opinions. Je vous ai trouvés, » tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans » votre scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne » prouvant rien, vous moquant les uns des autres; » et ce point commun à tous me paroît le seul sur » lequel vous ayez tous raison. » (*Ibid.*)

Rousseau se leva en prononçant ces dernières paroles; et comme s'il eût voulu fuir la rétorsion dont il se sentoit ménacé, il sortit précipitamment de l'assemblée suivi de ses partisans. Va, *fou;* va, *plat énergumène*, lui cria Voltaire. —Va, *scélérat;* va, *monstre*, ajouta Diderot. —Qu'on le chasse, qu'on le chasse, cria-t-on de plusieurs endroits de la salle. —Il lui faut reprit Voltaire, *du bouillon*, *de la saignée et du régime.* (*Hom. aux quar. éc.*) C'est un impie, un athée, un *fou de village* qui écrit des *impertinences dignes de bicêtre :* qu'il aille *amuser les passans sur le pont-neuf.* (*les deux siècles.*)

Rousseau les entendit : « j'ai long-temps cru, » dit-il, qu'on pouvoit avoir de la probité sans » religion; je ne le crois plus. ».

Ensuite il envoya à Diderot, ce petit billet dont le contenu se retrouve dans la préface de sa *lettre à d'Alembert.* « J'avois un Aristarque sévère et » judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus; mais

» je le regretterai sans cesse, et il manque bien plus » encore à mon cœur qu'à mes écrits. *Si vous » avez tiré l'épée contre votre ami, n'en déses-» pérez pas; car il y a moyen de revenir vers » votre ami. Si vous l'avez attristé par vos pa-» roles, ne craignez rien; il est possible encore » de vous réconcilier avec lui. Mais pour l'ou-» trage, le reproche injurieux, la révélation du » secret, et la plaie faite à son cœur en trahison, » point de grâce à ses yeux; il s'éloignera sans retour.»* (*Ecclésiast*, c. 22, *v.* 26 *et* 27.)

Ces paroles étoient une allusion cruelle à une anecdote secrète, dont on peut voir le détail dans le troisième volume des *Mémoires* de Marmontel. « Ce fut comme un coup de stylet dont Rousseau » frappa Diderot; il est cruel, dit celui-ci, d'être » calomnié, de l'être avec noirceur, de l'être sur » le ton perfide de l'amitié trahie, et de ne pou-» voir se défendre : mais telle est ma position.... » Rousseau est bien sûr que je le laisserai jouir » de son outrage, plutôt que de mettre le public » dans la confidence d'un secret qui n'est pas le » mien, et en cela il est un agresseur malhon-» nête; il frappe un homme désarmé.» (*Mém. de Marmontel*, *t.* 3, *p.* 1 *et* 2.) Diderot ajouta quelques phrases pour repousser le reproche public de perfidie que lui faisoit *son cher et digne ami.* Selon La Harpe et Marmontel, il s'est pleinement justifié : et cela peut être; c'est

une question dans laquelle je n'entre point. Je vois l'honneur que l'un ou l'autre de ces deux philosophes, et peut-être tous les deux, ont fait à la philosophie dans cette circonstance décisive en suivant rigoureusement ses principes : cela suffit pour mon édification.

Ainsi commença cette longue et risible guerre que se firent depuis Rousseau et les chefs de la philosophie. Ils ne cessèrent de se reprocher mutuellement leurs paradoxes bizarres, leurs systèmes extravagans, leurs discours impies, l'orgueil qui les dominoit, leurs travers, leurs inconséquences. L'attaque fut vive de part et d'autre : quant à la défense, c'est de quoi on ne jugea pas à propos de s'occuper. Le public n'accorda la victoire à aucun parti, ou plutôt il l'accorda à tous les deux. Témoin du mépris avec lequel ils se traitoient respectivement, et parfaitement instruit des motifs de ce mépris, il jugea sans balancer que *sur ce point commun à tous*, *tous avoient également raison.* Rousseau se contenta de parler et d'écrire contre ses adversaires. Mais ceux-ci appelèrent de plus l'intrigue à leurs secours. On sait ce qu'il eut à souffrir de la tolérance philosophique de Voltaire, et de quelques-uns de ses amis.

CHAPITRE VII.

Du théisme et du christianisme de Rousseau. —Enthousiasme qu'il produit.

Cependant Rousseau étoit déjà loin du lieu de l'assemblée. Alors se tournant vers ses partisans; « fuyez, leur dit-il, ceux qui sous prétexte d'ex» pliquer la nature, sèment dans les cœurs des » hommes de désolantes doctrines, et dont le » scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif » et plus dogmatique que le ton décidé de leurs » adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux » seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils » nous soumettent impérieusement à leurs déci» sions tranchantes, et prétendent nous donner, » pour les vrais principes des choses, les inintelli» gibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur ima» gination. Du reste, renversant, détruisant, » foulant aux pieds tout ce que les hommes res» pectent, ils ôtent aux affligés la dernière conso» tion de leur misère, aux puissans et aux riches, » le seul frein de leurs passions; ils arrachent du » fond des cœurs le remords du crime, l'espoir » de la vertu, et se vantent encore d'être les » bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent» ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le » crois comme eux; et c'est, à mon avis, une

» grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas » la vérité. » (*Prof. de foi.*)

Cette preuve en effet est sans réplique; mais ce que Rousseau n'a eu garde de dire, c'est qu'appliquée à ses propres écrits, elle est aussi concluante que contre ceux des philosophes ses ennemis ou ses confrères. Ces écrits ont du bon sans doute : les derniers traits que j'ai cités en font foi. Il n'étoit pas même impossible qu'ils eussent constamment ce mérite. Que falloit-il pour cela? Que leur auteur moins possédé de la manie de se singulariser, s'efforçât de se renfermer dans le vrai. Il seroit grand aux yeux de la postérité : mais il auroit fait moins de bruit dans son temps.

« Osez, continua-t-il, confesser Dieu chez les » philosophes ; vous serez seul de votre parti » peut-être ; » (*Ibid.*) mais qu'importe? Ne suis-je pas seul ? et cependant je compte publier ma *profession de foi*, dans laquelle « je combattrai » le moderne matérialisme, et j'établirai l'exis- » tence de Dieu et la religion naturelle avec » toute la force dont je serai capable. » (*lett. à M. de Beaumont.*) Quelle sera simple, mes amis, quelle sera grande et imposante cette *profession de foi !* Écoutez-là, pour votre instruction.

Ensuite, Rousseau se mettant à discourir sur l'existence de Dieu, sur l'immatérialité et l'immortalité de l'ame, sur la liberté, sur la loi naturelle, répéta avec une éloquence qu'il poussa

quelquefois jusqu'à l'emphase, quelques preuves de ces vérités qu'on trouve dans tous les livres, et dans tous les cahiers de philosophie. Voilà, poursuivit-il, tout triomphant, ce que j'ai enfin découvert à force de recherches et de méditations profondes. Devenu ainsi, exclusivement le *défenseur de la cause de Dieu*, je révélerai aux hommes plusieurs vérités d'une très-haute importance, auxquelles sa gloire est intéressée. Bon père de famille, dirai-je, je vous recommande de ne pas faire connoître Dieu à vos enfans avant qu'ils aient atteint l'âge de quinze ou dix-sept ans. « S'ils l'apprennent plutôt, ils risquent de » ne le savoir jamais. » (*Ém.*, *t.* 2. *Did. Pens. phil.*) Pour moi, ce n'est *qu'après bien des années de méditation que j'ai pris le parti* d'admettre irrévocablement cette vérité. Oh combien il m'en a coûté pour m'élever jusque-là ! « Quoique j'aie souvent éprouvé de plus grands » maux, je n'ai jamais mené une vie aussi cons- » tamment désagréable que dans ces temps de » troubles et d'anxiétés, où sans cesse errant de » doute en doute, je ne rapportois de mes longues » méditations qu'incertitude, obscurité, contra- » diction sur la cause de mon être et sur la règle » de mes devoirs. » (*Prof. de foi.*) Conversez » toujours avec Dieu, attendrissez-vous à ses » bienfaits : bénissez-le de ses dons; mais ne le » priez pas. Que lui demanderiez-vous ? sur-tout

» point de génuflexion. Hé ! mon ami, reste de » toute ta hauteur, tu seras toujours assez près » de terre. » (*Ibid.*)

Quant à ses attributs, gardez-vous de les trop multiplier et de les étendre à l'infini. « S'il a créé » la matière, les corps, les esprits, le monde, je » n'en sais rien. Y a-t-il un principe unique des » choses ? y en a-t-il deux ou plusieurs, et quelle » est leur nature ? je n'en sais rien encore ; et que » m'importe ?... Dieu est éternel sans doute ; mais » mon esprit peut-il embrasser l'idée de l'éternité ? » Pourquoi me payer de mots sans idées ? Ce que » je conçois, c'est qu'il est avant les choses, qu'il » sera tant qu'elles subsisteront, et qu'il seroit » même au-delà, si tout devoit finir un jour. » N'allons pas plus loin. Dieu est juste : de là, je conclus qu'il existe des peines et des récompenses futures. « Mais ne me demandez pas » si les tourmens des méchans seront éternels : » je l'ignore et n'ai point la vaine curiosité d'é» claircir des questions inutiles. Que *m'importe » ce que deviendront les méchans ! Je prends » peu d'intérêt à leur sort.* Toutefois j'ai peine à » croire qu'ils soient condamnés à des tourmens » sans fin. Si la suprême justice se venge, elle se » venge dès cette vie. (*) — Vous et vos erreurs,

(*) Sans doute une expérience journalière, vient à l'appui de cette assertion de Rousseau. Remarquez que celui qui tient ce langage est le même qui vient de reprocher justement aux athées, *d'ôter aux puissances et aux riches le seul frein de leurs passions*

» ô nations, êtes ses ministres. Qu'est-il besoin » d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? Il est » dès celle-ci dans le cœur du méchant. Hélas ! » combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler, » qu'il soit donc heureux ainsi que moi. N'est-il » pas mon frère ?(*Prof. de foi.*) Les ames aimantes » et douces, ajouta-t-il avec l'accent de la sensi- » bilité, ne croient guère à l'enfer; et l'un des » étonnemens dont je ne reviens pas est de voir » le bon Fénélon, en parler dans son Télémaque » comme s'il y croyoit tout de bon. Mais j'espère » qu'il mentoit alors; car enfin, quelque véri- » dique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois » quand on est évêque.» (*Confes.*) Je fais cette observation pour sa gloire : car nul homme ne l'admire plus que moi. «S'il vivoit encore, je » chercherois à être son laquais pour mériter » d'être son valet de chambre.» (*Étude de la nat.*, *t.* 3, *n.* 607.)

« *Le défenseur de la cause de Dieu*, *le bon* » *Jean-Jacques* avoit parlé avec véhémence, il » étoit ému.» (*Prof. de foi.*) On le voit par la suite qui règne dans ses discours. Il reconnoît des peines futures, et en examinant si ces peines sont éternelles, ils nie nettement qu'elles existent. Le sort des méchans lui est indifférent, bientôt après ce méchant est son frère et un frère tendrement aimé. Il voit en Fénélon un menteur et un hypocrite, qui enseigne non-seulement dans

son Télémaque, mais dans tous ses écrits et dans tous ses discours, la doctrine d'un enfer à laquelle il ne croit pas; et il a pour lui une vénération si profonde que *pour mériter d'être son valet de chambre, il chercheroit à être son laquais :* humilité bien touchante sans doute dans un *précepteur du genre humain.* « Lecteurs attentifs, ne vous » pressez pas, je vous prie, d'accuser ici de contra- » diction un *rêveur tel que lui*, il n'a pu l'éviter » dans les termes, vu la pauvreté de la langue; » mais attendez : (*Em., t. 4. et cont. soc., l. 2., c. 4.*) » *le bon Jean-Jacques* avoit un esprit très-phi- » losophique; quoiqu'il ait voulu, pour ainsi dire, » à tout prix se ranger parmi les ennemis de la » philosophie ; » (*Rap. du phys. et du mor., t. 1, p. 272.*) ce que vous prenez pour inconséquence est le dernier effort d'une dialectique profonde et nerveuse, heureusement échauffée par la sensibilité la plus vive. On sait que « le » *grand rêveur* a écrit avec la *tête froide d'un* » *homme, et le cœur brûlant d'une femme.* Il » est le plus philosophe des orateurs, et le plus » orateur des philosophes. » (*nouv. édit. des lettres de Sév., t. 1, p. 1.*)

Cependant Rousseau, promène sur ses auditeurs des regards attendris. « Vous êtes émus, » leur dit-il, vous croyez entendre le divin Orphée » chanter les premières hymnes, et apprendre » aux hommes le culte des dieux. Emportez

» mes discours dans vos cœurs ; méditez-les, et
» si vous en demeurez aussi convaincus que moi,
» regardez-moi comme votre dernier apôtre et
» soyez mes prosélytes jusqu'à la mort. Mais je
» ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi.
» J'achèverai de vous dire ce que je pense, bien
» sûr que vous et tous l'univers vous gagnerez à
» penser comme moi. (*Ém.*, *t.* 3. *Prof. de foi.*)
» Quoique je craigne que tout ce que je dis ne
» soit qu'un tissu de rêveries. » (3e. *lett. de la mont.*)

Après ce court préambule, Rousseau débita au milieu des applaudissemens la seconde partie de sa *profession de foi*, dans laquelle il travestit avec tant de sincérité la doctrine et les preuves du christianisme. Cependant, dit-il, il ne faut pas renoncer à l'Évangile ; « c'est un livre que
» je regarde comme l'ouvrage de Dieu même, quoi-
» qu'il soit plein des choses incroyables, de
» choses qui répugnent à la raison, et qu'il est
» impossible à tout homme sensé de concevoir
» ni d'admettre. » (*Ibid.*)

Ces idées parurent très-raisonnables aux adorateurs de Rousseau. Elle ne doivent pas avoir de contradicteurs, s'écrièrent-ils. Si elles en ont, dit un poëte qui étoit présent, (l'auteur *des Mois.*) j'ai un argument tout prêt pour les réduire au silence. Je leur dirai.... *Taisez-vous.* Et moi, reprit Rousseau, je ne cesserai de crier qu'ils ne

ne m'entendent pas. Ce sera ma réponse à tous mes adversaires.

Barbarus his ego sum, quia non intelligor illis.

Je ne cite pas, ajoute-t-il, les choses contraires à la raison, dont l'Évangile est plein, parce que cela est inutile, et que « je n'écris pas pour ceux » à qui il faut tout dire. (*Ém.*, *t.* 2.) Toutefois » j'admets la révélation, quoiqu'elle ne soit pas à » beaucoup près démontrée pour moi, je suis » pénétré de respect pour Jésus-Christ. Son his- » toire ne peut pas être celle d'un homme : sa vie » et sa mort sont d'un Dieu, c'est une chose » néanmoins qu'il ne faut pas assurer trop positi- » vement. Que savons-nous ? Il est dans le cas de » tous les fondateurs de cultes, qui peuvent avoir » été des envoyés de Dieu, mais qui peut-être » aussi n'ont été que des visionnaires à qui la » tête peut avoir tourné, et qui n'ont pas vu les » choses comme elles sont. » (*Prof. de foi et lett. à M. de Beaumont.*)

« Je pense donc qu'il faut conserver l'Évangile, » mais il faut en même temps conserver mes » écrits ; l'Évangile comme la règle du maître, et » mes écrits comme le commentaire de l'écolier. » (4e. *lett. de la mont.*) O hommes ! lisez-les ces écrits : vous verrez avec quelle force je m'élève contre des vices malheureusement trop autorisés dans notre siècle ; tels que le duel, l'adultère, le

libertinage, etc. Oui : je déteste la débauche. « Que ne puis-je à ses horreurs, substituer les » charmes de la volupté !» (*lett. à M. de Beaum.*) C'est pour remplir ce vœu que j'ai fait ma *Julie.* (*) Les jeunes filles y apprendront l'art nouveau de se livrer à ceux qui les séduisent et même de les prévenir, si cela est nécessaire, sans cesser pour cela d'être *honnêtes et sages*, et les précepteurs, celui de se rendre maîtres du cœur de leurs écolières, et d'en disposer à leur gré à l'insçu de leurs parens sans cesser d'être *vertueux et philosophes !* O volupté ! c'est à toi que j'ai sacrifié toute ma vie; et dans ma vieillesse, lorsque je ne pourrai plus jouir de toi, j'écrirai mes *Confessions* pour avoir au moins le plaisir de savourer à longs traits les doux souvenirs que tu auras laissés dans mon ame.

Le *bon Jean-Jacques !* s'écrièrent plusieurs de ses partisans.

> Son cœur seul guide son pinceau.
> Qui sait aimer avec ivresse
> Doit être l'ami de Rousseau.

Disposons donc, ajouta ce grand-homme, les jeunes cœurs à la volupté. Je n'imagine rien de

---

(*) C'est sans doute une philosophie bien sublime que celle qui dit aux hommes : « *la vertu consiste à vous arrêter à tel degré de » corruption : ne descendez pas plus bas, ou vous cessé d'être » vertueux.* » Cette philosophie est celle de Rousseau et des philosophes appelés *déistes*. Quoique assez commode elle n'a pas prévalu, on a quelque chose de mieux.

plus propre pour y réussir, que les principes d'éducation que je me propose de publier. « Figurez-» vous d'un côté un *élève de ma façon*, et de » l'autre un polisson de collége lisant le quatrième » livre de l'Énéide, ou Tibulle, ou le banquet » de Platon; quelle différence ! combien le cœur » de l'un est remué de ce qui n'affecte pas même » l'autre ! O bon jeune homme ! arrête, suspends » ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien » que le langage de l'amour te plaise, mais non » pas qu'il t'égare. Sois homme sensible; mais » sois homme sage. » (*Ém.*, *t.* 3.) (*)

Le bon Jean-Jacques s'arrêta quelques momens pour calmer son émotion, et il continua en ces termes :

« Jeune homme, recevez dans votre âme, » encore flexible, le cachet de la vérité. » (*Prof. de foi.*) Écoutez votre ami, votre maître. Apprenez de lui ce que vous permet, ce que vous prescrit la *nature*. Si quelqu'un vous insulte, ne vous battez pas en duel contre lui, vous feriez une

---

(*) S'étonnera-t-on maintenant que Rousseau appelle les colléges de *risibles établissemens* ! On n'y apprenoit point aux jeunes gens à sentir les beautés de Tibulle, ni à prendre goût au langage de l'amour. L'objet de cette éducation *gothique* étoit d'en faire, non des hommes sensibles, mais des hommes sages. On avoit la sottise de penser que s'ils étoient sages, ils seroient toujours assez sensibles, ou du moins qu'ils le seroient comme doivent l'être des hommes vertueux : ce qui paroissoit suffisant avant que nous fussions éclairés des lumières de la philosophie.

sottise, et vous vous rendriez criminel, car j'ai démontré dans plusieurs de mes ouvrages que le duel est condamné par la saine morale, et par le bon sens; mais assassinez votre ennemi : non seulement *c'est le plus sûr et le plus court chemin*, mais vous en avez incontestablement le droit. (*Ém.*, *t.* 2.) Les Chrétiens prétendent que dans ce cas, l'Évangile ordonne de pardonner. C'est du rigorisme; et où n'en mettent-ils pas ? Je l'ai dit : « à force d'outrer tous » les devoirs, le christianisme (dont je vante » ailleurs la morale) les rend impraticables et » vains. » (*Em*, *t.* 4.) *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse;* (*S. Matthieu*, *c.* 7, *v.* 12.) c'est trop exiger de nous. Dans l'étude approfondie que j'ai faite de la nature, j'ai vu que « la pitié » rejète cette maxime, parce qu'elle n'est que de » justice raisonnée, et qu'elle inspire à tous les » hommes cette autre maxime de bonté naturelle » bien moins parfaite, mais plus utile que la pré- » cédente : *fais ton bien avec le moins de mal* » *d'autrui qu'il est possible* : » (*Disc. sur l'inég.*) car dans l'état de société « le bien de l'un fait » nécessairement le mal de l'autre. » C'est un de mes axiômes.

Nouveau cri d'enthousiasme de la part des admirateurs de Rousseau.

En *l'entendant* je suis meilleur :
Et je *sens* mon ame agrandie.

Bons pères de famille, continua-t-il, je vous le répète; écoutez-moi, écoutez l'ami de la vérité. Souvenez-vous de ce point important, de cette base fondamentale de toute société : c'est qu'au moment où vos enfans cessent d'avoir besoin de votre secours, ils ne vous doivent plus rien, que vous perdez tout empire sur eux; et que si vous restez unis ensemble, c'est uniquement en vertu d'une convention prise volontairement, et qui par sa nature est essentiellement révocable. (*Cont. soc. et aill.*) J'ai lu ces maximes dans le *grand livre de la nature.* Peut-être, craindrez-vous que si vos enfans en sont instruits, ils ne deviennent dans la suite ingrats et dénaturés ; mais vous avez un moyen sûr de prévenir un tel malheur : mettez-les à l'hôpital aussitôt après leur naissance : jamais ils ne connoîtront leur père, et par conséquent jamais ils ne l'outrageront en cette qualité. Je vous ai donné l'exemple d'une si sage conduite. C'est mon cœur qui me l'a dictée. (*Rêveries.*)

Il a un si bon cœur! s'écria-t-on,

L'amant enfin de la nature
Doit être l'ami de Rousseau.

Le poëte dont j'ai parlé plus haut se lève, et prenant le ton de l'emphase qui convient en pareil cas, Rousseau, dit-il,

Rousseau du despotisme a sauvé les humains....
Sages, jurez ici qu'armés contre l'erreur,
Vous mourrez, s'il le faut, martyrs de sa fureur.

Rousseau *recevoit tous ces hommages d'un air sec, distrait et dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grands, et qui fait trop de grâce de se laisser louer.* Peu s'en fallut même qu'il n'injuriât ses flatteurs. Il ressembloit assez à un orgueilleux et capricieux despote qui forceroit ses sujets à se prosterner devant lui, pour les repousser avec mépris d'un coup de pied.

Mes amis, dit-il, vous le voyez. «Je ne prendrai » la plume que pour le bien de mes semblables; » je serai animé en tout par le sincère amour du » bien, et par le zèle de la vérité. Eh ! quand il » n'y auroit pas un mot de vrai dans tout ce que » j'écrirai, on devroit honorer et chérir mes » rêveries comme les chimères les plus douces » qui puissent flatter et nourrir le cœur d'un » homme de bien. Oui : je ne crains point de le » dire ; s'il existoit en Europe un seul gouverne» ment éclairé, un gouvernement dont les vues » fussent vraiment utiles et saines, il me rendroit » des honneurs publics, il m'élèveroit des statues.» (*lett. à M. de Beaumont.*)

Ah ! dirent ses partisans, l'on reconnoît bien dans cet élan sublime la grande ame d'un philosophe qui s'ait s'apprécier et faire remarquer à son siècle ce qu'elle vaut. — Contemporains de ce grand homme, s'écria l'un d'entr'eux, il vous méprise, et vous le méritez. (*an 2440.*)

Hélas ! ajouta Rousseau d'un ton pathétique, « je connois trop les hommes pour attendre d'eux » de la reconnoissance. » Mais que prouve leur ingratitude, sinon qu'ils ne sont pas dignes de moi ? Au surplus, voici ce que je leur déclare : « Malheur à eux, si en lisant les livres où seront » déposées les sublimes leçons que vous venez » d'entendre, leur cœur ne bénit pas cent fois » l'homme vertueux et ferme qui ose instruire » ainsi les humains ! Malheur à eux, s'ils ne » sentent pas tout le prix de cet excellent livre » par lequel je crois effacer les fautes de ma vie » entière, de ce livre qui m'inspirera la confiance » de dire au juge suprême : daigne juger dans ta » clémence un homme foible ; j'ai fait le mal sur la » terre ; mais j'ai publié cet écrit. » (1re. *lett. de la mont.*) Oui : voilà ce que je dirai au *Dieu clément et bon que ma raison m'a montré ;* et il en sera attendri : et il m'accordera la récompense qu'il m'a préparée, et dont il m'a donné depuis long-temps un gage certain. Lorsque j'étois encore enfant, j'avois quelques inquiétudes sur le sort dont je dois jouir dans une vie future ; « je m'en » vais, dis-je, jeter cette pierre contre l'arbre qui » est vis-à-vis de moi. Si je le touche, signe de » salut ; si je le manque, signe de damnation. Je » jette la pierre, je touche heureusement l'arbre » et je suis assuré du ciel. Depuis lors je n'ai » point douté de mon salut. » (*Conf.*, *s.* 6.)

Pour me conformer au plan que je me suis prescrit, j'abrège les détails de cette scène entre Rousseau et ses sectateurs. Elle dura plusieurs heures, pendant lesquelles il put développer tout à son aise les merveilleux secrets de sa philosophie. Nous en avons déjà vu quelques-uns : en voici d'autres plus profonds et dont il a fait constamment usage.

J'ai vu l'esprit de mon siècle, a dit ce grand philosophe, et *j'ai publié* mes livres. Que faut-il pour faire *effet* sur mes contemporains ? débiter des généralités imposantes, des paradoxes brillants, des singularités hardies; embellir des lieux communs, prendre sous les dehors du scepticisme et d'une grande défiance de soi-même, un ton tranchant et dogmatique, et tenir sans cesse son imagination montée à l'enthousiasme : or quels livres réunissent dans un degré plus éminent que les miens, tous ces genres de mérite ? le vulgaire va donc tomber à mes pieds. J'aurai des adversaires sans doute ; je dois m'y attendre. Entrerai-je en lice avec eux ? Non certes, pour toute réponse je leur déclarerai que je les méprise. Si mes ouvrages vous déplaisent, leur dirai-je, « dites-le à » tout l'univers ; mais ne venez pas me le dire à » moi, car je sens que de ma vie, je ne pourrois » vous estimer. » (*Nouv. Hél. Préf.*) Il faudra bien alors qu'ils gardent le silence, ou le public subjugué par cet arrêt, ne verra en eux que des

sots. Je sais bien que les gens sensés riront de ma conduite, que je ne serai à leurs yeux qu'un adroit et peut être un vil charlatan : mais que m'importent leurs suffrages ? Est-ce à leur petit nombre que je me propose de plaire ? J'ai une voie plus courte et moins pénible pour arriver à la célébrité : je flatte l'orgueil; j'irrite le mécontentement de la classe inférieure de la société, qui est la plus nombreuse : combien d'intérêts je mets dans mon parti ! Et les jeunes gens ! les femmes ! j'ébranle leur imagination, j'émeus leurs sens, je donne à leurs passions favorites le ton et l'air des vertus ; c'en est assez, je compterai parmi eux des milliers d'enthousiastes ; ce sera un torrent qui en peu de temps entraînera tout : et comment résister à l'impétuosité de son cours ? je captive l'entendement de mes lecteurs à l'aide de leur imagination que je tiens dans un continuel enchantement ; je remue selon le besoin tantôt avec violence, tantôt d'une manière imperceptible et toujours avec une persévérance infatigable, ce fonds de corruption qui fermente sourdement dans leurs cœurs. Tous me suivront aveuglément comme leur ami, leur guide, et leur maître. O *bon Jean-Jacques !* comme tu vas rire en toi-même, lorsque tu verras la multitude des dupes que tu auras attachées à ton char.

C'étoit dans le lieu le plus secret de son cœur et seulement pour son usage, que Rousseau avoit

fait tous ces calculs : il n'eût garde d'en faire confidence à ses partisans; entre complices, il n'est pas toujours à propos de se dire tout : mais ces calculs perçoient dans tous ses discours, et rien n'étoit plus facile que de les découvrir. Plusieurs de ses auditeurs en ont fait depuis leur profit, et on ne peut les en blâmer : car ils étoient de la plus grande justesse; ce qui le prouve, c'est l'engouement excessif que Rousseau a produit, et qui dans certaines têtes est allé jusqu'au délire. Son parti si considérable de son vivant, et quelques temps encore après sa mort, a bien diminué depuis quelques années. Les prestiges du paradoxe peuvent éblouir au premier coup-d'œil, mais il n'appartient qu'à la vérité d'avoir des charmes durables. Notre révolution entreprise sous les auspice de ce philosophe devoit porter sa gloire au plus haut degré d'élévation, et affermir à jamais les autels qu'une espèce de fanatisme lui avoit érigés; et c'est notre révolution elle-même, qui, hâtant pour lui les momens de la justice, a renversé ces autels et la statue. Une foule de gens ont vu le mal qu'il a fait et ils l'ont apprécié : d'autres l'ont abandonné pour des raisons différentes, mais également décisives. Ils ont jugé qu'avec lui il n'y a pas à gagner autant qu'ils le désireroient à renoncer au christianisme : ils ne le trouvent pas assez philosophe. Ainsi tout s'est tourné contre lui, amis et ennemis de la morale et de l'ordre public.

Quoi donc ! dira-t-on, ce Rousseau si admiré autrefois n'étoit-il qu'un homme sans talens ? Je suis loin de le prétendre. Il avoit une imagination capable de tout animer et de tout embellir, une grande éloquence de style et même une excellente logique, lorsqu'il raisonnoit d'après de bons modèles.

CHAPITRE VIII.

Fin de la sixième séance. — Emportemens de Voltaire contre Rousseau. — Sa philosophie. — Statue que lui font élever ses sectateurs.

Revenons à l'antre où nos philosophes rassemblés partie athées, partie déistes, car tous les déistes n'avoient pas suivi Rousseau, continuoient à conspirer contre Dieu et contre la société. Nous les avons laissés dans une violente agitation. Voltaire sur-tout, éprouvoit des mouvemens convulsifs : sa bouche écumoit de rage. Malgré la bizarrerie de ses paradoxes, Rousseau montroit de l'éloquence et du génie ; il avoit un parti nombreux : ce sont des torts qu'un chef de secte ne pardonne pas. Je suis outré, dit le *grand-homme* à d'Alembert, contre *ce bâtard du chien de Diogène.* (4 *mai* 1759.) — Je le suis autant que vous, répondit celui-ci, mais l'intérêt de la philosophie

demande que vous vous modériez. Ne voyez-vous pas « qu'il jette de bonnes pierres à l'infâme. » Sans vous montrer, formez dans Genève » un parti contre lui et contre ses livres. » (31 *juillet* 1762.) — J'y consens; mais pour décharger ma bile, il faudra que je fasse la *Guerre civile de Genève*. Vous verrez comme j'y habillerai ce *polisson*. Je tracerai une peinture si dégoûtante de sa personne, de ses maladies, de ses infirmités, que personne ne sera tenté de lire ses ouvrages.

En même temps, il se leva pour réfuter et tourner en ridicule les sentimens de Rousseau : ce qui n'étoit pas bien difficile. Il le fit d'abord avec exactitude et avec décence; mais insensiblement il se laissa entraîner par sa passion, et après avoir commencé par des plaisanteries fines et légères, il finit par des injures grossières et atroces.

De là, il revint à la philosophie. Il récita la première partie de son poëme de la *loi naturelle*, où il prouve que Dieu a gravé en nous les idées de justice, les notions du bien et du mal moral, et la seconde partie de ce même poëme où il réfute les objections que Hobbes, Spinosa et d'autres philosophes ont faites, contre ces vérités. Malgré son excessive admiration pour Locke, il lui reprocha comme une erreur d'avoir eu une opinion contraire à celle qu'il venoit d'établir. « J'ai été » étonné, dit-il, de trouver dans le chapitre des

» *idées innées* de ce grand philosophe, que les » hommes ont toujours des idées différentes de la » justice. Si cela étoit, la morale ne seroit plus » la même, la voix de Dieu ne se feroit plus en» tendre aux hommes : il n'y a plus de religion » naturelle, etc. » Pour prouver que les idées de justice ne sont point innées en nous, il prétend sur la foi de certains voyageurs qu'il existe des peuples chez lesquels il n'y a aucun principe de morale. « Un homme comme le sage Locke, ne » devoit-il pas tenir ces voyageurs pour suspects? » Rien n'est si commun parmi eux que de mal voir, » de mal rapporter ce qu'on a vu, de prendre sur» tout dans une nation dont on ignore la langue » l'abus d'une loi pour la loi même, et enfin de » juger des mœurs de tout un peuple par un fait » particulier dont on ignore encore les circons» tances. » (*Dict. phil.*, *art. ath.*, *élém. de phil. de Newton*, *part.* 1, *c.* 6, *le phil. ign.*, *qu.* 35.) J'avoue, poursuivit-il, « *qu'il n'y a* dans le livre » de ce grand philosophe *que des vérités*. (*Siéc.* » *de Louis XIV.*) Mais Hobbes que je viens de » réfuter fut son prédécesseur en plusieurs choses » importantes, et le disciple a tiré du système de » son maître *des conséquences qu'on ne sauroit* » *lui pardonner.* » (*le phil. ign. qu.* 37.) Dans tout cela, Voltaire étoit parfaitement d'accord avec Rousseau, qui fait profession des mêmes principes et qui les démontre rigoureusement

dans son *Émile*, sans penser que par là il renverse tout l'échaffaudage de son *discours sur l'inégalité*.

Les partisans de Voltaire étoient étonnés de ce qu'ils entendoient, ils croyoient voir s'écrouler l'édifice entier de la philosophie. On se hâta de lui faire passer un billet écrit de la main d'une femme, car il y avoit aussi des femmes dans cette auguste assemblée. Voltaire l'ouvre et lit : *sœur Guillemette à frère Voltaire*, *salut :* c'étoit la Margrave de Bareith. Elle avertissoit son maître que les principes qu'il venoit de mettre en vers dans son poëme de la loi naturelle détruisent la liberté. « Les vertus, disoit-elle ensuite, ne sont » qu'accidentelles. C'est l'aversion des peines et » l'amour du plaisir qui ont porté l'homme à de- » venir juste. Je me suis fait une étude particulière » du cœur humain : je juge par ce que je vois, de » ce qui a été. Changez donc de langage, si vous » voulez que vos lettres continuent à me consoler. » Je vous jure mon grand juron, qu'elle m'édi- » fient infiniment plus que celle de Saint Paul à » dame *Élue*.» (*) (*lett. du* 25 *déc.* 1751 *et du* 1 *nov.* 1752.)

Frère Voltaire, rassura obligeamment d'un coup-d'œil *sœur Guillemette* et ses amis. Il pa-

---

(*) Quelle profonde philosophie dans *sœur Guil'emette !* et quelle découverte que celle qu'elle a faite d'une épître de *saint Paul*, *à dame Élue !* avant elle, on ne connoissoit qu'une épître de saint Jean à une pieuse mère nommée *Électe*.

roissoit leur dire : attendez, je saurai faire expier à *l'infâme* la joie passagère que je viens de lui donner. C'est ce qu'il fit en effet, en continuant à lire ce même poëme de la *loi naturelle* dont quelques passages les avoient tant allarmés. La joie se répandit sur leurs visages. Cette joie s'accrut bien sensiblement, lorsque leur digne chef se jetant sur la question de la liberté décida nettement, *qu'une bizarre destinée se joue de ce monde :* il sembloit qu'on les déchargeoit d'un poids énorme. « Tout est nécessaire, dit-il, dans
» le moral comme dans le physique; l'homme
» n'a pas plus de liberté que son chien; nous
» voulons nécessairement en conséquence des
» idées qui se présentent nécessairement à nous.
» Vous me demandez ce que deviendra la liberté :
» je ne vous entends pas. Comment la justice
» divine peut-elle punir des crimes commis né-
» cessairement ? Il y a des gens qui le savent,
» mais ce n'est pas moi. Tu insistes ; eh bien ! je
» te réponds que j'ai nécessairement la passion
» d'écrire ceci, et toi tu as la passion de me con-
» damner; nous sommes tous deux également
» sots, également les jouets de la destinée. Ta
» nature est de faire du mal, la mienne est
» d'aimer la vérité et de la publier malgré
toi. » (*Dict. phil. et quest. sur l'Enc.*, *art. chaîne des évènemens*, *liberté*, *destin.*) « Quelques plantes tiennent au règne animal, et

» sont en effet des animaux attachés à la terre.
» Ces animaux-plantes n'ont certainement point
» de liberté. Pourquoi en aurois-tu davantage ?...
» Par quel privilége ne serois-tu pas soumis à la
» même nécessité que les astres, les animaux,
» les plantes, et tout le reste de la nature ?... Ne
» vois-tu pas que si tu pouvois diriger à ton gré
» ta volonté, tu pourrois alors déranger les lois
» immuables. » (*de l'am. et ailleurs.*)

Je le répète : tout, dans ce monde, est soumis aux lois d'une inévitable nécessité. Tout y est lié, et tout l'est nécessairement sans qu'il soit possible de rompre un seul anneau de la chaîne éternelle des évènemens. Quelle a été la cause première et nécessaire de l'assassinat de Henri IV ? Le croiriez-vous ? Le mouvement du pied gauche d'un bramine dans l'Inde. *N'en riez point : rien n'est plus sérieux.* C'est le bramine lui-même, encore affligé de cette déplorable mort, qui a expliqué à un jésuite, la manière toute naturelle dont ce fatal évènement fut produit. « Voici, dit-il,
» comme la destinée arrangea la chose. J'étois
» jeune et étourdi : je m'avisai de commencer
» une petite promenade du pied gauche, au
» lieu du pied droit, sur la côte de Malabar. En
» avançant ce pied gauche, je fis tomber mal-
» heureusement dans l'eau mon ami Triban,
» marchand persan, qui se noya. Il avoit une
» fort jolie femme qui se maria avec un marchand

» arménien. Elle en eut une fille qui épousa un » grec, la fille de ce grec s'établit en France, » et épousa le père de Ravaillac. Si tout cela » n'étoit pas arrivé, vous sentez que les affaires » de France et d'Autriche auroient tourné différemment, le système de l'Europe étoit changé : » les guerres entre l'Allemagne et la Turquie » auroient eu d'autres suites ; les suites auroient » influé sur la Perse, sur les Indes, etc. Vous » voyez que tout tenoit à mon pied gauche, lequel » étoit lié à tous les évènemens de l'univers » passés, présens et futurs. »

A des raisonnemens aussi décisifs contre la liberté succéda un tableau de la vertu, qui parut neuf à tous les assistans et qui l'étoit en effet ; il me seroit impossible de rendre les traits ravissans sous lesquels elle fut présentée. Tout ce que je puis dire, c'est que jamais elle ne s'étoit montrée aussi douce et aussi accommodante. O vue délicieuse ! nul excès ne la faisoit reculer comme autrefois : elle s'associoit avec tout, excepté avec le christianisme. Les transports de nos philosophes redoublèrent comme de raison. Le *grand-homme* y mit le comble en récitant quelques morceaux choisis de ses ouvrages, où traitant la vertu et le vice avec la même légèreté et les couvrant l'un et l'autre d'un ridicule égal, il éteint à la fois dans les cœurs tout enthousiasme pour la vertu et toute horreur pour le vice ; et les établit ainsi dans

ce calme ou plutôt dans cette froideur et cette apathie, où l'on peut tout entreprendre sans craindre d'être troublé par *d'importuns préjugés* et par les *sots* remords qu'ils produisent : ce qui est la perfection de la philosophie.

Tous les assistans étoient dans une espèce d'ivresse. Voilà le moment, dit Voltaire à d'Alembert ; allons de la hardiesse, notre succès est infaillible.

D'Alembert se lève : vous avez entendu, dit-il, notre digne et illustre chef ; « ce n'est pas ici de » la philosophie froide et parlière, mais de la » philosophie en action. » (*lett. à Volt.*, 31 *octobre* 1761.) Il conclut en proposant d'élever une statue à son ami, pour prix des services importans qu'il venoit de rendre au genre humain. Vous la mériteriez bien davantage, lui dit Voltaire ; au reste, ajouta-t-il, avec une modestie touchante, ce ne sera pas à moi, mais à la philosophie que ce glorieux monument sera érigé. (*Corresp.*) La motion de d'Alembert fut décretée à l'unanimité, et aussitôt, on écrivit dans toutes les contrées de l'Europe pour quêter des souscriptions.

Les amis du grand-homme ne doutoient pas du succès : déjà ils voyoient cette statue sortir des mains de l'artiste toute rayonnante de gloire. Combien dans ce moment Voltaire parut grand à leurs yeux ! Qu'étoient auprès de lui tous les écrivains qui l'avoient précédé ? Nul n'a-

voit obtenu un tel hommage de ses contemporains. Quel coup pour les fanatiques !

Les souscriptions ne manquèrent pas à nos sages, Rousseau lui-même qui avoit souvent déclaré qu'il *n'aimoit* ni *n'estimoit* Voltaire, envoya la sienne que Voltaire refusa fièrement, malgré tous ses amis. (*Ibid.*) Frédéric qui avoit chassé autrefois de ses états ce chef des philosophes, et qui lui avoit fait subir à Francfort par la main d'un de ses officiers un traitement ignominieux pour l'un et pour l'autre, offrit également sa souscription. Voltaire n'eût garde de la rejeter; C'étoit lui-même qui l'avoit sollicitée par l'organe de son ami d'Alembert, afin, disoit-il, de faire réparer à ce prince par une action éclatante, son ancienne conduite qu'il regardoit comme une insulte faite à la philosophie. (*Ibid.*)

« Vous rompez, disoit le savant Leclerc à » Collins et à quelques françois libres penseurs » qui lui avoient fait une visite dans l'espérance » de le gagner à la philosophie, vous rompez » les plus sûrs liens de l'humanité; vous appre» nez à secouer le joug des lois; vous ôtez les » motifs les plus pressans à la vertu, et vous en» levez aux hommes toute leur consolation : et » que substituez-vous à la place ? Vous vous » figurez sans doute qu'on vous érigera des statues » pour les grands services que vous rendez aux » hommes : mais je dois vous déclarer que le rôle

» que vous jouez vous rend méprisables et odieux » à tous les hommes.» Les philosophes pouvoient-ils mieux faire sentir l'impertinence de ce discours qu'en érigeant une statue à leur digne chef ?

On peut se figurer les transports de joie auxquels se livrèrent nos philosophes lorsqu'ils virent pleuvoir les souscriptions. Ce triomphe éclatant de la philosophie fut célébré par des chants de réjouissance. «On se répandit en admiration sur la » révolution que le génie du grand-homme alloit » opérer, et l'on convint que c'étoit le premier » titre de sa gloire. Il donne le ton à son siècle, » disoit-on ; il se fait lire dans l'anti-chambre » comme dans le salon;» (*Œuv. chois. de La Harpe*, *t.* 1.) c'est lui qui va rendre la raison populaire. « En apprenant au peuple à penser, il » lui fera connoître l'usage qu'il doit faire de ses » forces. Le genre humain lui devra des obligations » éternelles.» (*Merc. de France*, 7 *août* 1790.)

Entouré de ses nombreux admirateurs, Voltaire ne pouvoit parler tant il étoit ému. On l'emporta au théâtre et jusque sur la scène..... Un histrion sortit de sa place; et s'érigeant de lui-même en représentant de la nation françoise, il mit une couronne sur la tête de ce nouveau roi ; reçois-la, lui dit-il,

Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne.

« Vous voulez donc me faire mourir de gloire, dit » le *grand-homme;* et s'adressant à d'Alembert, » le Nazaréen a-t-il reçu autrefois de semblables » honneurs ! »

CHAPITRE IX.

Septième séance. De la morale des philosophes.

« La société de nos sages, consolée de la » perte de Rousseau, et peu sensible à l'ingrati- » tude dont il faisoit profession trouvoit en elle- » même les plaisirs les plus doux que puissent » procurer la liberté de la pensée et le commerce » des esprits. » (*Mém. de Mar., l. VII, t. 2, p.* 311.) Ils se rassemblèrent de nouveau. Pour échauffer leur philosophie, Voltaire reprit le sujet qui le jour précédent leur avoit inspiré un si vif intérêt. « Il lut quelques chants du poëme de *Jeanne :* » cette lecture eut pour eux un charme inexpri- » mable. Chamfort chanta quelques-unes de ses » chansons impies et libertines : tout fut applaudi, » parce que tout faisoit rire : les grandes dames » écoutoient sans avoir même recours à l'évan- » tail : » (*Mém. de Mar. et œuv. chois. de La Harpe, t.* 1.) tant la raison avoit fait de progrès.

Les génies de nos sages *étoient* donc *à la hauteur*. Réduisons promptement en système, dirent-ils, les vives émotions que la philosophie

nous fait éprouver dans ce moment. Secrétaires, prenez la plume : écrivez le code de morale qui doit régir désormais toutes les sociétés. Ils s'assirent en disant ces mots ; et prenant pour la première fois une gravité de philosophes ou plutôt de législateurs, ils dictèrent du ton le plus imposant les maximes suivantes :

« La morale, dit La Métrie, tire son origine de » la politique, comme les lois et les bourreaux. »

Cruelle invention que cette politique ; s'écria un autre philosophe, sans elle nous serions bien à notre aise : « mais elle n'est pas si commode » que notre philosophie. La justice est sa fille ; » les gibets et les bourreaux sont à ses ordres. » O homme ! crains-les plus que ta conscience et » les dieux. » (*Disc. sur la vie heur.* 94 *et* 95.)

Fais plus encore, ajouta un troisième philosophe ; « méprise, foule aux pieds les idées de justice » et d'injustice, de vertu et de vice, de gloire et » d'infâmie ; ces idées sont purement arbitraires » et dépendantes de l'habitude. » (*lett. de Tras.*)

Non, reprit le second philosophe ; « il n'y a » ni vice, ni vertu ; il n'y a ni bien, ni mal » moral ; ni juste, ni injuste ; tout est arbitraire » et fait de main d'homme.... Lorsque je fais le » bien ou le mal, que je suis vicieux le matin, » vertueux le soir, c'est mon sang qui en est » cause, c'est ce qui l'épaissit, l'arrête, le dissout » ou le précipite.... Par rapport à la félicité, le

» bien ou le mal sont indifférens ; et celui qui
» aura une plus grande satisfaction à faire le mal,
» sera plus heureux que quiconque en aura moins
» à faire le bien. » (*Disc. sur la vie heur.*)

Vous m'ouvrez les yeux, dit l'auteur du *Système de la nature*, j'ai prêché dans vingt endroits de mon ouvrage qu'on doit tout sacrifier à la vertu. Mais de bonne foi, qu'est-ce que la vertu dans mon système ? Je serai beaucoup plus conséquent en disant, à votre exemple : « si l'homme d'après
» sa nature est forcé d'aimer son bien-être, il est
» forcé d'en aimer les moyens. Il seroit inutile
» et peut-être injuste de demander à un homme
» d'être vertueux, s'il ne peut l'être sans se rendre
» malheureux. Dès que le vice le rend heureux,
» il doit aimer le vice. » (*part.* 1, *p.* 152.)

Voltaire murmuroit de ce que ces philosophes levoient le masque avec trop peu de précaution. « Une telle maxime, disoit-il tout bas, est encore
» plus exécrable en morale que les idées de cet
» auteur sur la matière et sur le mouvement ne
» sont fausses en physique. » (*Quest. sur l'enc.*, *art. Dieu.*) Il l'a depuis refutée avec force : mais la philosophie n'y a rien perdu ; le *grand-homme* a eu soin de la reproduire sous d'autres formes plus séduisantes et plus dangereuses ; d'ailleurs, il a posé les principes dans sa doctrine favorite du fatalisme : c'est au lecteur intelligent à tirer la conséquence.

Pour Helvétius, il admiroit la hardiesse de ses amis, et il résolut de l'imiter. La loi qu'on vient de promulguer, dit-il sentencieusement est certainement la véritable loi de la nature, « car il » existe des hommes assez malheureusement nés » pour ne pouvoir être heureux que par des » actions qui mènent à la grève. Ils font ces » actions et ils sont nécessités à les faire : ils » seroient fous de vouloir être plus sages. Entre- » prendre de les en détourner, ce seroit imiter » un médecin qui diroit à son malade : *Monsieur,* » *n'ayez pas la fièvre*. Gardons-nous donc de les » mépriser, il faut les plaindre, se féliciter d'un » naturel heureux, et remercier le Ciel de ne nous » avoir donné aucun de ces goûts et de ces pas- » sions, qui nous eussent forcés de chercher » comme eux notre bonheur dans l'infortune » d'autrui. Pourquoi les blâmerions-nous ? Toutes » les actions sont indifférentes en elles-mêmes. » C'est aux besoins de l'état à déterminer celles » qui sont dignes d'estime ou de mépris, et au » législateur à fixer l'instant où chaque action » cesse d'être vertueuse et devient vicieuse. » (*l'esp. disc.* 4, *c.* 11 *et disc.* 2, *c.* 2 *et* 17.) (*)

(*) Excellens principes que Robespierre et les jacobins ont parfaitement compris ! Les *besoins de l'état* tel qu'il l'avoit constitué, demandoit que ce qui avoit été vertu jusqu'alors devînt crime, et que ce qui avoit été crime devînt vertu. Ils exercèrent leur *toute-puissance* de législateurs ; et la métamorphose fut faite à la grande gloire de la philosophie.

Vous oubliez une chose bien essentielle, dit-on à Helvétius. — Laquelle? — C'est que ces distinctions de vertu et de vice sont pour le peuple. Quant au philosophe, il sait à quoi s'en tenir. « Il se sert comme les autres du mot *crime* : » mais on auroit tort de penser que ce qu'il » appelle *crime* le soit en effet, indépendamment » des conséquences; et qu'il faille le punir, abs- » traction faite des motifs. Le crime qui nous » paroît le plus affreux devient louable et néces- » saire, lorsque le besoin du meilleur nous y » oblige. » (*Pyrr. du sag.*, 103.)

Lecteurs, l'effroi s'empare de vous : vous vous croyez transportés au milieu d'un club de jacobins; rassurez-vous, si la morale est bannie des écrits et des discours de nos philosophes, vous la retrouverez toute dans leurs cœurs. L'un d'eux s'en rend caution pour tous; il impose un moment silence à ses confrères : prévenons, leur dit-il, les méprises du public au sujet de nos maximes : avertissons-le que « les philosophes seroient bien » fâchés, si on accusoit leur cœur de la licence » de leur esprit : en écrivant contre la loi natu- » relle, ils la suivent à la rigueur : en disputant » sur le juste, ils sont justes vis-à-vis de la société. » (*Œuv. phil. de La Métr.*, *disc. prél.*)

Faisons plus, dit Diderot; commandons au public une *sorte de respect pour les athées*. « Ce » respect leur est dû, car s'ils sont bons et hu-

» main, et qu'ils aient des vertus et peu de vices,
» ce sera à la force de leur raison seule qu'ils le
» devront. » (*nouv. pens. phil.*, *p.* 33.)

L'argument étoit péremptoire : ils sont grands sans doute, ces hommes qui portent l'héroïsme de la vertu jusqu'à remplir à la rigueur des devoirs dont ils nous dispensent si généreusement, et dans lesquels ils ne voient que de bas et méprisables préjugés. (*) Plus ils s'abaissent en voulant bien être justes, et en se confondant par là avec ceux qui ont la *foiblesse* de croire à la vertu, plus ils ont droit à notre reconnoissance. Qui la mérite mieux que l'inconséquence et l'absurdité? (1)

Cependant Helvétius s'écrie, et la troupe des

(*) On sait que les philosophes donnent ce nom au dogme de l'existence de Dieu, à celui de l'immortalité de l'ame, aux principes de la morale, etc. Commène dans *Irène*, reproche à Léonce sa morale comme un préjugé : celui-ci répond :

La voix de l'univers est-elle un préjugé ?

« je laisse aux philosophes, dit La Harpe, répondre à Voltaire » qui a fait ce vers, au public qui l'applaudit, et à l'univers. » (*Cours de litt.*, *t.* 10.)

(1) Prétends-je donc nier les vertus civiles et domestiques de plusieurs philosophes ? A Dieu ne plaise que je me rende coupable d'une telle injustice. Mais ces vertus, ils ne les doivent point à la philosophie : tout ce qu'elles prouvent, c'est que par un heureux effet de leur tempéramment, de leur éducation, de leurs premières habitudes, ou de l'influence de l'opinion publique sur eux, ils valent mieux que leurs principes, comme les mauvaises mœurs de plusieurs Chrétiens, prouvent que leurs principes valent mieux qu'eux.

philosophes répète en chœur: « l'intérêt et le plaisir
» sont les seuls dieux qui soient dignes de notre
» culte. Brisons donc d'une main hardie le ta-
» lisman d'imbécillité auquel est attachée la puis-
» sance de ce génie malfaisant, (les rois et les
» prêtres) qui jaloux de leur domination veulent
» abrutir les peuples pour les tyraniser : décou-
» vrons aux nations les vrais principes de la
» morale ; apprenons-leur que la douleur et le
» plaisir sont les seuls moteurs de l'univers moral,
» et que le sentiment de l'amour de soi est la seule
» base sur laquelle on puisse jeter les fondemens
» d'une morale utile. — Et pure, ajouta Condor-
» cet : la morale n'est corrompue que par son
» mélange avec la religion. » *(vie de Turg.)*

Aussi, poursuivit Helvétius, nous allons l'en séparer pour toujours. « Ce n'est pas sur des
» principes aussi respectables que les siens qu'on
» doit fonder la probité, mais sur des principes
» dont il soit moins facile d'abuser, tels que sont
» les motifs d'intérêt personnel. Comment en
» effet ne leur donneroit-on pas la préférence ?
» Ils n'inspirent aucune de ces pieuses et saintes
» cruautés que condamne notre religion. Quel
» autre motif pourroit déterminer un homme à
» des actions généreuses ? (*) Il lui est aussi im-

(*) « Vous aimerez mieux sans doute, dit La Harpe, entendre
» ici Vauvenargues qui s'écrie : *notre ame est-elle donc incapable*

» possible d'aimer le bien pour le bien que d'aimer
» le mal pour le mal. Non : les hommes ne sont
» point méchans, mais soumis à leur intérêt : si
» on perd cet intérêt de vue, nulle idée nette de
» la probité, ni de l'esprit, et pour comble de
» maux, on est forcé d'admettre les idées innées. »
(*l'esp. disc.* 2, *c.* 5, 12 *et* 24, *et disc.* 3, *c.* 4.)

Nos sages s'arrêtèrent quelques momens, *pénétrés d'un saint respect et de cette admiration profonde* pour eux-mêmes que leur inspiroient ces intéressantes découvertes. O mes amis, s'écria l'un d'entr'eux; voilà, voilà la véritable morale : elle n'est ni sévère, ni guindée, celle-là : les principes en sont clairs, connus de tout le monde et à la portée des esprits les plus grossiers : la pratique en est facile et agréable. En vérité, si maintenant les hommes ne sont pas vertueux, ce n'est pas la faute de la philosophie. La douleur, le plaisir, l'intérêt, quels moteurs puissans pour les élever à la vertu la plus sublime ! Et c'est la philosophie qui les a découverts ! les prétendus sages qui nous ont précédés ne connoissoient pas tout cela.

Ces moteurs ne sont pas les seuls, reprit Helvétius toujours dans l'enthousiasme. O homme, vois combien la nature t'a fortement organisé

» *d'un sentiment désintéressé !* C'est le dernier mot d'un chapitre
» sur la pitié. » (*Cours de litt.*, *t.* 15.)

pour la vertu. « Veux-tu pénétrer jusqu'à son » sanctuaire ? Sois passionné; si tu cesses de l'être, » tu deviendras stupide. (*l'esp. dis.* 3, *c.* 8 *et* 16.) » Les moralistes anciens et modernes nous re- » commandent de réprimer nos passions et de » modérer nos désirs ; mais ce sont des pédans » épris d'une fausse idée de perfection, des dé- » clamateurs sans esprit, qui, concentrés dans une » petite sphère d'idées, répètent continuellement » ce qu'ils ont entendu dire à leurs mies. Rien » de plus dangereux dans un état que ces gens » sensés, idoles des gens modérés.... Ils ne sentent » pas que leurs préceptes seroient la ruine des » nations qui les adopteroient. » (*Ibid.*, *p.* 313 *et* 164.)

Diderot et les autres sages applaudirent à ces vues profondes : ils répétèrent chacun à leur manière ces admirables leçons. Voyez, je vous prie, dit l'auteur des *Mœurs*, l'énorme bévue de ces moralistes. « Ils déclament contre les passions » et ne se lassent point de vanter la raison. Est- » ce là philosopher ? Moi, je ne craindrai point » d'avancer qu'au contraire ce sont nos passions » qui sont innocentes, et notre raison qui est cou- » pable. » (*les Mœurs*, *p.* 80.)

Dans les principes de la philosophie, c'étoit là une vérité incontestable; Helvétius s'en saisit, et se hâta de la développer. « Les passions, dit-il, » sont le feu céleste qui vivifie le monde moral.

» Si l'humanité leur doit ses vices et la plupart de
» ses malheurs, ces malheurs ne donnent point
» aux moralistes le droit de condamner les passions et de les traiter de folies. La sublime vertu
» et la sagesse éclairée sont deux assez belles
» productions de cette folie, pour la rendre respectable à leurs yeux. Quelle ardeur pour la
» vertu ne peut point inspirer la volupté ? Le
» culte de Vénus et d'Artasté, est un objet digne
» de notre adoration et capable de nous consoler
» du malheur d'être. Les plaisirs des sens peuvent
» faire naître toute espèce de sentimens et de
» vertus : aussi je ne vois rien de plus merveilleux
» en politique que l'institution des anciens Samnites. Et Lycurgue ? Par quels moyens porta-t-il dans le cœur de ses concitoyens l'enthousiasme, et pour ainsi dire, la fièvre de la vertu ?
» En établissant des fêtes solennelles où les jeunes
» Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues,
» en dansant dans l'assemblée du peuple, et insultoient par des traits satiriques, ceux qui avoient
» marqué quelques foiblesses à la guerre, et célébroient par leurs chansons les jeunes guerriers
» qui s'étoient signalés par quelques exploits
» éclatans. » (*l'esp. disc.* 3, *c.* 8 *et* 15.) O pudeur ! quoi qu'on en dise, tu es un obstacle à la vertu. Aussi, prouverai-je dans vingt endroits de mes ouvrages que tu n'es *qu'un nom ou une invention de la volupté rafinée.* (*Disc.* 2, *c.* 15.)

Eh bien ! reprit l'auteur des *Mœurs*, vous l'avez entendu : voilà ce que nos moralistes atrabilaires auroient condamné. Ah ! les malheureux ! ils n'ont jamais connu la vertu, car ils n'ont jamais connu l'amour. « Quiconque est capable » d'aimer, est vertueux; comme aussi quiconque » est vertueux, est capable d'aimer. Ils étoient fous, » oui, complètement fous, quand ils se sont per- » suadés qu'il étoit beau de résister à cette passion, » et honteux d'y succomber. Les ignorans ! élevés » loin des écoles de la philosophie, ils ne savent » pas que suivre ses désirs, c'est le vrai moyen » de s'affranchir de leur importunité.» (*Mœurs*, *p.* 72 *et* 398.)

Prouvons, dit Helvétius, la fausseté de leurs systèmes par les conséquences absurdes qui en découlent. « Aristide surnommé le juste étoit, » selon le goût des Grecs, livré à la passion la » plus déshonnête. Platon étoit libertin : Socrate » déclaré par l'oracle d'Apollon le plus sage des » hommes, aimoit Alcibiade et Archélaüs : il avoit » deux femmes et vivoit avec toutes les courti- » sanes. Eh bien ! grâce aux principes de nos » moralistes, ces grands hommes, qui étoient » les plus vertueux des Grecs, n'auroient passé en » Europe que pour des hommes corrompus.» (*)

(*) Ce passage ne prouve pas que ces trois hommes célèbres aient été *réellement des monstres de libertinage* : mais supposons-le avec Helvétius; il prouve qu'en reconnoissant en eux cette dé-

(*l'esp. disc.* 2., *c.* 14.) Quel renversement de toute morale ! Voilà, cependant où conduisent ces ridicules principes. *Fadaise*, *fadaise* que cet amour qu'on nomme *socratique*, disoit Voltaire entre ses dents : c'est ainsi que j'en ai déjà parlé dans un de mes ouvrages, (*Dict. phil.*) des cagots m'en ont fait des reproches ; j'y reviendrai dans un autre écrit. (*Rais. par alph.*)

Un de nos sages brûloit depuis long-temps du désir de se faire entendre : enfin, il s'élance au milieu de l'assemblée : on n'y tient pas, dit-il ; jeunes gens, fuyez ces maîtres dangereux. » L'amour est un présent de la Divinité. On ne » doit pas rougir d'y être sensible, ni d'en suivre » les impressions qui n'ont rien de criminel, » qu'autant que nous les corrompons par la dé- » bauche. » (*Lett. juiv.* 46.)

Entendons-nous, reprit vivement Helvétius. « Le libertinage est criminel en France, » j'en conviens : mais pourquoi ? Parce qu'il » blesse les lois du pays : c'est un principe qu'un » philosophe ne doit jamais oublier, ou bien » il cesse d'être philosophe : mais il y a des » peuples chez lesquels il est autorisé par les lois » et même consacré par la religion. Je ne finirois

---

pravation, on n'est pas moins forcé de convenir qu'ils étoient des personnages *très-vertueux* ; ce qui fait voir l'avantage de la morale *philosophique*.

» pas,

» pas, si je voulois en donner la liste. (*) Bel
» exemple que je propose aux législateurs ! Hélas !
» les hommes sont si malheureux, qu'un plaisir
» de plus vaut bien la peine qu'on essaie de le
» dégager de ce qu'il peut avoir de dangereux
» pour un gouvernement. On y réussiroit si les
» femmes étoient communes et les enfans dé-
» clarés enfans de l'état. » (*l'esp.*, *disc.* 2, *c.* 14.)

Ou bien, dirent d'autres sages, si on fondoit à nos Phrynés des établissemens publics. Leur profession, qu'un préjugé barbare avilit encore aujourd'hui, deviendroit honorable.

L'idée parut heureuse à Voltaire. « Je fais assez
» de cas des c......, dit-il, »

Leur art est doux, est leur vie est joyeuse. (*pauv. diab.*)

En prenant donc ce sage parti, reprit Helvétius,
« le libertinage n'auroit politiquement plus rien
» de dangereux. Au reste, je déclare que c'est en
» qualité de philosophe et non de théologien que

(*) Ce n'est pas la seule liste favorable à la philosophie, qu'Helvétius pourroit produire et qu'il ne produit pas. « On ne finiroit » point, dit-il, si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples, » qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société. » (*Disc.* 2, *c.* 14, *n. k.*) Et pour preuve il en cite trois ou quatre. A la vérité, tout le monde ne convient pas de leur athéisme, ni même de l'exactitude des textes sur les quels Helvétius s'appuie. Sans doute ceux qu'il passe sous silence ne présentent pas les mêmes difficultés. Qui sont-ils donc ? direz-vous. On ignore leurs noms ; mais Bayle nous a appris *qu'ils habitent les terres australes et inconnues.*

» je fais ces propositions. » (*l'esp.*, *dis.* 2, *c.* 14.)
» On le voit, dirent en souriant quelques-uns de » nos sages : et vos discours n'en valent que » mieux. Vous êtes fidèle à la règle que nous avons établie, *de ne pas marcher sur les brisées de ces Messieurs-là.* (*les Mœurs*, *préf.*)

Ajoutez, dit l'un d'entr'eux, que vous parlez pour des philosophes. Il est juste qu'ils jouissent du fruit de leurs travaux. Pourquoi se refuseroient-ils aux plaisirs pour lesquels les sens ont été faits ? Ils sont les restaurateurs de la raison qui leur en a si bien fait connoître le prix. Si ce n'est pas sans plaisir qu'elle les trompe et les égare, ah ! qu'elle les trompe toujours ainsi ! (*Hist. de l'ame*, *p.* 173.)

Nos sages étoient en bonne disposition. Que de belles choses le sujet devoit leur inspirer ! Il leur en inspira en effet : leurs discours couloient de source. Je me garderai bien de les transcrire, parce que les lecteurs auxquels ce récit est destiné ne sont pas assez éclairés par les lumières de la philosophie, pour ne voir dans la pudeur qu'un ridicule préjugé. Il leur suffira de savoir qu'ils ne rougirent pas d'afficher le cynisme le plus grossier et le plus révoltant : et il ne faut pas s'en étonner; dans *l'Encyclopédie*, les anciens cyniques sont appelés *très-vertueux philosophes*, et certainement ils méritent cet éloge : ils étoient *très-vertueux ;* on vient de voir en quoi consiste la

vertu : ils étoient *philosophes et très-philosophes ;* aucune secte ne fronda jamais si universellement les préjugés.

L'un de nos sages, le *vertueux* Diderot, se senti pressé du même zèle que ces *très-vertueux philosophes.* Comme eux, il voulut parler *cruement.* La langue françoise s'y refusoit : il eut recours au latin, à l'anglois et à l'italien ; il ramassa en cinq ou six pages de ces différens idiômes, tout ce qu'il pouvoit savoir d'ordures, et les incrusta dans une des plus extravagantes productions dont la philosophie puisse se vanter.

Il falloit voir pendant tous ces discours, les jeunes gens à qui on avoit accordé les *honneurs de la séance.* La joie étinceloit dans leurs yeux : ils regardoient leurs maîtres avec admiration, et leur juroient un dévouement éternel. L'auteur de la *Pucelle* obtint sur-tout leurs suffrages. En vain ses vers blessoient toutes les convenances : en vain dans ses fictions il fouloit aux pieds les règles les plus communes du bon sens et du goût : son cynisme couvroit ses épouvantables absurdités, et répandoit sur tout ce qu'il disoit un charme si grand, que ces jeunes gens ne pouvoient s'en détacher. Ils firent de ce poëme leur *livre de philosophie :* honneur qui a été accordé depuis aux mêmes titres, mais dans un degré inférieur, à l'extravagant poëme de la *guerre des dieux.* On ne peut trop blâmer sans doute le dérèglement

d'esprit et de cœur des jeunes gens capables de goûter ces infâmes productions : mais on doit plaindre encore plus leur malheur et leur imprudence. Ceux qui méritent toute l'indignation des ames honnêtes, ce sont leurs perfides maîtres qui ont si cruellement abusé du talent qu'ils avoient de tourner agréablement un vers, pour corrompre le goût, le jugement et les mœurs de ces infortunés ; et qui les ont rendus libertins pour en faire des philosophes, et philosophes pour en faire des libertins.

CHAPITRE X.

Suite de la septième séance et du même sujet. — Nouveaux traits de la morale des philosophes. — Comment ils traitent le dogme de l'immortalité de l'ame.

Cicéron a dépeint depuis long-temps ces nouveaux instituteurs en parlant des Épicuriens auxquels ils ont succédé. « La volupté, dit-il, par » elle-même, ne sera jamais que la volupté et » pas autre chose. Tout ce que je vois de clair » dans la doctrine d'Épicure, c'est qu'il ne » cherche des disciples que pour leur apprendre, » que ceux qui veulent être voluptueux doivent » d'abord devenir philosophes. » Voilà en effet la

philosophie du dix-huitième siècle : c'est par là qu'elle se rend si intéressante.

Les discours cyniques de nos sages duroient depuis long-temps ; ils se turent enfin, moins par ennui que par lassitude. Alors, l'un d'eux se lève d'un air gracieux, et résumant toutes les maximes qu'on avoit débitées : voilà donc, dit-il, sous quels traits nous présenterons la philosophie pour lui gagner tous les cœurs. « Elle n'admet qu'une fé-
» licité temporelle ; elle sème les fleurs et les
» roses sous ses pas, et nous apprend à les cueillir.
» Le bonheur, nous dit-elle, est une sensation
» agréable, un plaisir ; en un mot, tout ce qui
» peut flatter le corps..... Il faut songer au corps
» avant que de songer à l'ame, ne cultiver son
» ame que pour procurer plus de plaisir à son
» corps. » (*Disc. sur la vie heureuse.*)

Oui : dit Helvétius ; « les passions physiques sont
» les seuls plaisirs réels. » (*de l'esp. disc.* 3, *c.* 15.)

C'est ce que Mahomet avoit parfaitement connu, dit un autre philosophe : quelle idée grande et profonde de récompenser de ce genre de bonheur, la foi de ses disciples dans son *charmant* paradis !

Aussi, ajouta Voltaire, vous avez vu que je me suis empressé de rendre à ce grand-homme, la justice qu'il mérite et qu'on lui a refusée trop long-temps. « C'est un imposteur et un brigand ;
» (*Quest. sur l'Enc.*) mais, quoi qu'on en dise, sa
» religion est la plus raisonnable de toutes. »

Bon ! s'écria-t-on, voilà une autorité pour nous. — Elle n'est pas la seule, reprit Voltaire ; en voici une que les Chrétiens ne peuvent pas récuser : c'est celle d'un de leurs livres sacrés, de *l'Écclésiaste.* — O grand-homme ! — Je donnerai un *précis* de ce livre, où l'on verra que l'auteur prêche exactement la même philosophie que nous. — Est-il possible ? — Rien n'est plus certain. *L'Écclésiaste* passe en revue les plaisirs, les travaux, les occupations des hommes sur la terre, et il ne trouve dans toutes ces choses que *vanité*, *peine et affliction d'esprit.* — Il n'y a rien là de commun avec notre philosophie. — Je le crois : mais aidez un peu comme moi à la lettre du texte, et vous verrez que *l'Écclésiaste* est un bon épicurien, qui, sous prétexte de déplorer les misères de l'humanité, n'est réellement occupé qu'à gémir de l'impuissance où il se trouve, à cause de son grand âge, de jouir plus long-temps des plaisirs qui ont fait autrefois tout son bonheur.

Ensuite, le *grand-homme* lut une partie de son *précis*. A chaque trait on se récrioit d'admiration : — Quoi ! *l'Écclésiaste* a dit cela ? — Et cela encore ? — Qui s'en seroit douté ? — Voilà bien nos maximes. — Quel sentiment délicieux dans ces deux vers !

O charme de la vie ! ô précieuse ivresse !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

ce qu'il y a de bon pour nous, ajoutèrent nos sages, c'est qu'on lira beaucoup le *précis* et très-peu *l'Écclésiaste* qui n'est pas, à beaucoup près, aussi divertissant.

Cet intéressant entretien fut interrompu par un gémissement profond, qui partit subitement de *l'organisation* de Diderot. Ce grand philosophe étoit *absorbé par le spectacle de ses pensées : il dépouilloit les concepts ;* et cet acte lui montroit la sensibilité comme un obstacle au bonheur, et par conséquent comme devant être désavouée par la raison : enfin, avec *un visage étincelant du feu de l'inspiration*, il éclata en ces termes, en s'adressant à une femme philosophe :

« Ah ! Madame, que la morale de l'aveugle » est différente de la nôtre ! que celle d'un sourd » différeroit encore de celle d'un aveugle ! quelle » différence y a-t-il pour un aveugle, entre un » homme qui urine et un homme qui sans se » plaindre verse son sang ? Nous-mêmes ne » cessons-nous pas de compâtir, lorsque la dis- » tance ou la petitesse des objets produit le même » effet sur nous, que la privation de la vue sur les » aveugles ? »

On étoit dans l'attente des merveilles que Diderot alloit enfanter : après plusieurs autres phrases aussi extraordinaires que celle qu'on venoit d'entendre, il donna enfin le mot de l'énigme.

« Franchement, dit-il, je ne doute point que

» sans la crainte du châtiment, bien des gens
» n'eussent moins de peine à tuer un homme à
» une distance où ils ne le verroient gros que
» comme une hirondelle, qu'à égorger un bœuf
» de leurs propres mains. Si nous avons de la com-
» passion pour un cheval qui souffre, et si nous
» écrasons une fourmi sans scrupule, n'est-ce
» pas le même principe qui nous détermine ! »
(*lett. sur les aveugles.*)

La conséquence étoit évidente : la pitié n'est point un sentiment moral; c'est une impression purement physique, un mouvement tout machinal que la raison doit réprimer comme pénible à celui qui l'éprouve : leçon sublime qui n'a pas été perdue; nous avons vu une horde de disciples de Diderot et de ses confrères se dépouiller de leur *sensibilité physique*, prouver par des actes multipliés et décisifs qu'ils en avoient arraché jusqu'au dernier germe, et demander hautement au peuple, dont par là ils *assuroient le bonheur*, la reconnoissance due à ce généreux effort qu'ils avoient fait sur eux-mêmes.

Pendant qu'on admiroit cette philosophie profonde, l'auteur du *Discours sur la vie heureuse* reprit la parole. Le bonheur, dit-il, n'exclut pas seulement la pitié, mais toute espèce de sentiment pénible; les remords sont de ce nombre : « il faut donc les étouffer; ils sont inutiles avant
» le crime : ils ne servent pas plus après que

» pendant qu'on le commet. La bonne philosophie » se déshonoreroit en pure perte, en réalisant » des spectres, en s'occupant de ces fâcheuses » réminiscences, et en s'arrêtant à de vains » préjugés. »

Appuyons de tout notre pouvoir cette décision, dit Helvétius; elle est précieuse pour la philosophie. Heureusement nous n'aurons aucune peine à la démontrer : elle découle évidemment de nos principes. Qu'est-ce donc, doit dire un vrai philosophe, que cette conscience et ces remords dont les moralistes font tant de bruit? Ce n'est que « la prévoyance des peines physiques auxquelles » le crime nous expose. Élevez-vous au-dessus des » lois; vous commettrez sans repentir l'action » malhonnête qui vous est utile. » (*de l'hom.*, *t.* 1, *s.* 2, *c.* 7.)

L'observation est incontestable, dit Voltaire. « Nous n'avons point d'autre conscience que » celle qui nous est inspirée par le temps, par » l'exemple, par notre tempéramment, et par nos » réflexions. » (*Dict. phil. et Quest. sur l'Enc.*, *art. conscience.*)

Je le prouve, dit Diderot; « dans quelque » contrée que ce soit, il n'y a pas un père qui, » sans la honte qui le retient, n'aimât mieux » perdre son enfant, un mari qui n'aimât mieux » perdre sa femme, que sa fortune et l'aisance de » sa vie. » (*Suppl. au voy. de Boug.*)

Et voilà cependant, reprit l'auteur du *Discours sur la vie heureuse* en haussant les épaules d'un air de pitié, ce que la superstition nous donne comme des devoirs imposés à l'homme. Non : « une ame mortelle n'a point de devoirs; on croit » lui faire beaucoup d'honneur de vouloir la dé» corer d'une prétendue loi, née avec elle : elle » n'est point la dupe de cet honneur-là. Une ame » bien *organisée* se contente de ce qu'elle est, » et ne porte pas ses vues plus loin. »

Nos philosophes se sentoient de plus en plus soulagés. Je n'ai qu'une crainte, dit l'un d'entr'eux; — Quelle crainte ? — C'est qu'on n'accuse notre doctrine de porter les hommes au crime. — Notre réponse est toute prête. « C'est calomnier la phi» losophie, dirons-nous, que d'imaginer qu'elle » invite au crime en délivrant des remords et des » *terreurs d'une autre vie ;* elle invite seulement » au repos dans le crime. » (*Mém. phil.*)

Cette distinction parut heureuse et suffisante pour mettre à couvert l'honneur de la philosophie. D'ailleurs, ajouta-t-on, il faut être conséquent : point de remords, s'il n'y a point de morale; point de morale, si notre ame est mortelle. Or, *très-certainement* elle est mortelle : comment pourrions-nous croire qu'il existe une autre vie ? Personne n'en est revenu. Il ne reste de nous après la mort que les parties de notre corps qui devenues insensibles, se dénaturent de plus en

plus, en prenant successivement toutes les formes que le hasard ou le mouvement veulent leur donner.

Il faut bien que cela soit, dit Voltaire ; car les livres des juifs n'osent pas assurer que nous ayons une ame immortelle.

Les philosophes s'inclinèrent en signe de l'admiration profonde, dont ils étoient pénétrés à la vue des ressources inopinées que leur digne chef trouvoit si à propos dans son génie. Écoutez-moi, ajouta-t-il ;

> Quel homme a jamais su par sa propre lumière,
> Si lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
> Notre ame avec nos sens se dissout toute entière,
> Si nous vivons encore, ou si tout est détruit ?

c'est le sens que je donne à un passage de *l'Écclésiaste*. Les *cuistres* seront étourdis de ce coup auquel ils sont loin de s'attendre ; mais ils n'oseront pas s'en plaindre, car ils seront prévenus que, loin de rien imputer à mon auteur, « j'ai adouci, » pour m'accommoder à notre temps, la dureté » des expressions originales qui convenoient sans » doute au temps où il écrivoit, » et qu'ainsi je les ai beaucoup ménagés.

C'étoit se débarrasser fort heureusement des paroles suivantes de *l'Écclésiaste*, qui ne s'accordent guères avec les vers qu'on vient de lire : « à la mort, la poussière rentrera dans la terre.

» d'où elle a été tirée, et l'esprit retournera à Dieu
» qui l'a donné, pour être jugé de tout ce qu'il
» aura fait de bien ou de mal. » (*c.* 12.) Toute l'assemblée rit aux éclats de ce tour d'adresse : il falloit toujours finir par là avec le *grand-homme.*

Quant à lui, il en conçut une nouvelle audace : et Moyse, poursuivit-il, ce grand docteur et ce législateur des juifs, a-t-il dit un mot de l'immortalité de l'ame ? Je sais bien qu'on *tire cette doctrine de ses écrits :* on ne cesse de nous objecter que plusieurs de ses lois, de ses récits, de ses instructions la supposent évidemment, mais ce ne sont là que des *inductions.* Jamais il ne l'a enseignée à ses hébreux : la preuve est sans réplique ; « s'il l'avoit annoncée, une grande école des
» juifs ne l'auroit pas combattue. »

Le *grand - homme* sourit en donnant cette preuve, et les assistans sourirent aussi. J'aime, disoit l'un, cette *secte* des Saducéens métamorphosée d'un trait de plume en *une grande école des juifs ;* et moi, disoit un autre, j'aime tout ce raisonnement ; voyez combien il est adroit : on pourra s'en servir un jour, pour prouver que Jésus-Christ n'a jamais enseigné l'immortalité de l'ame.

Pendant qu'on applaudissoit, le *grand-homme* ramassoit toutes ses forces et se disposoit à déduire du fait qu'il venoit de prouver, des conséquences terribles contre Moyse. « Pourquoi, dit-il
» avec véhémence, ne s'est-il pas servi *du moyen*

» *le plus efficace et le plus utile pour* [illegible]
» *un frein à la cupidité et au crime !* Tous [illegible]
» législateurs de l'antiquité ont établi [illegible]
» lois sur le fondement de l'immortalité [illegible]
» Moyse auroit bien pu en user de même..

Tous les législateurs de l'antiquité [illegible] philosophe de mauvaise humeur, c'est beaucoup dire : heureusement pour nous, on a démontré [illegible] contraire : mais quand cela seroit, nous devrions le cacher pour les intérêts de la philosophie. [illegible] voyez-vous pas que pour nos adversaires [illegible] seroit une preuve de plus que le dogme [illegible] mortalité de l'ame a été cru universellement.

C'est vous même, dit Voltaire en ricanant, [illegible] ne voyez pas où je veux en venir [illegible] suis bien homme à donner de l'appui [illegible] moi qui le crains, qui le déteste, qui [illegible] qui *n'y entends rien*, qui [illegible] monde pour avoir une [illegible] (*lett. à d'Al. et au roi de Pr.*) [illegible] ce moment de vilipender [illegible] ur qu'il étoit *indigne de cond*[illegible] : ils ce que je fais en lui reproc[illegible] aquer » *absolument* le dogme [illegible] crime et » hommes, une croy[illegible] Prouvons- » que ses propres [illegible] st pas aisée. » étoient, l'ont emb[illegible] toujours foible Et pour le mieux [illegible] le sage parti d'atta- anciens législat[illegible]

sagesse dont il a été bien éloigné. (*) Ce n'est pas que je regarde ces législateurs comme des prédicateurs du dogme d'une autre vie ; je ne suis pas si sot ; ce qui le prouve, c'est que je n'en cite que deux, Zaleucus qui n'en parle point formellement, et Charondas qui garde sur ce dogme le silence le plus absolu. Bien plus, je dirai et répéterai que « les lois de la Chine ne font aucune » mention des peines et récompenses d'une autre » vie. Je louerai en conséquence Confucius et » les autres législateurs de cet empire, de n'avoir » pas voulu affirmer ce qu'ils ne savoient pas. » Je compte même tirer de leur *sage réserve* à cet égard un excellent argument contre l'immortalité de l'ame. « Voyez, dirai-je à nos *Welches*, » cette différence entre les Chinois et tous les » grands peuples policés : elle est étonnante. Cette » doctrine pouvoit être utile, et le gouvernement » chinois ne l'a point admise. » Je sais bien qu'on m'objectera « que le culte des ancêtres établi à » la Chine de temps immémorial, est une preuve » incontestable que le peuple chinois a toujours » cru la permanence des ames. » (*lett. de quelques Juifs*, *t.* 2.) Mais je laisserai dire ; le coup sera porté : c'est tout ce qu'il m'en faut..... Eh bien ! que vous en semble ? Me soupçonnera-t-on main-

(*) Voyez sur ce reproche fait à Moyse, les *Lettres de quelques Juifs*.

tenant d'avoir quelque distraction nuisible aux intérêts de la bonne cause ?

Loin de nous une telle pensée, lui répondit-on : ô *grand-homme !* on le voit bien ; votre philosophie sait prendre au besoin les formes les plus opposées entr'elles : par là, elle fait face à tout en même temps.

Désormais donc, reprit Voltaire, dans la grande question de l'immortalité de l'ame, nous compterons pour nous les Chinois, cette nation dont je ne me lasse pas de vanter l'antiquité et la sagesse. Mais j'ai quelque chose de plus décisif encore contre ce dogme qui doit être en horreur à tout philosophe ; c'est ce qu'on chantoit publiquement sur le théâtre de Rome :

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Que j'aime ce vers ! il n'y en a point que j'aie cité aussi souvent et avec autant de plaisir.

Les philosophes le répétèrent tous en chœur. Ah ! dirent-ils, quand les françois seront-ils assez éclairés pour laisser chanter de telles maximes sur leur théâtre ? — Ils y viendront. — J'en doute : ils sont trop livrés à ce préjugé absurde, qu'attaquer l'immortalité de l'ame, c'est favoriser le crime et saper la société par les fondemens. — Prouvons-leur le contraire. — La chose n'est pas aisée. — Eh bien ! faisons plus : on est toujours foible quand on se défend : prenons le sage parti d'attaquer nous-mêmes.

Ce fut là l'opinion de l'auteur du *Système de la nature.* « Je dénonce, dit-il, le dogme de la » vie future comme une invention abominable et » qui nous porte à tous les crimes : il rend les » hommes enthousiastes, inutiles, lâches, atra- » bilaires, etc.

» C'est, dit Boulanger, un dogme barbare, » funeste, désespérant, et contraire à toute » législation. »

Nos philosophes se regardèrent avec étonnement : jamais ils n'avoient été si grands à leurs propres yeux. Quel tour de force, la philosophie vient de faire, dirent-ils ! — Soyons de bon compte, dit l'un d'entr'eux, c'est aussi un coup de désespoir : il faut qu'elle y ait recours ou qu'elle succombe. — Elle ne succombera pas ; elle a arraché à ses adversaires une de leurs plus fortes armes, et elle l'a tournée habilement contre eux : son triomphe est désormais assuré.

Reste à savoir ce qui rend, selon nos philosophes, le dogme de la vie future si dangereux pour la société. Un de leurs disciples ne nous l'a pas laissé ignorer. « Le foible opprimé, dit-il, y » trouve l'espoir d'une indemnité, la consolation » d'une vengeance future : l'oppresseur comptant » par de riches offrandes, arriver toujours à l'im- » punité, se fait de l'erreur du vulgaire une arme » de plus pour le subjuguer ; et les chefs des » peuples, les rois et les prêtres y voient de

» nouveaux

» nouveaux moyens de les maîtriser par le privi-
» lége qu'ils se réservent de répartir les grâces
» ou les châtimens du grand juge, selon des délits
» ou des actions méritoires qu'ils caractérisent à
» leur gré. » (*Ruin.*, *c.* 22.) Qui doute que ce ne soit là en effet le dogme de la vie future, tel qu'il a toujours été enseigné par les Chrétiens et par tous les vrais philosophes ?

Cependant, nos sages goûtoient le calme heureux que procure l'exemption des remords, la crainte d'une vie future ne leur en imposoit plus; peut-on s'effrayer de ce qui *certainement* n'existe pas ? ils trouvoient même, dans ces nouvelles idées, un préservatif puissant contre les appréhensions de la mort. La suprême destination de l'homme, disoient-ils, est d'aller engraisser la terre dont il est sorti ; nous sommes aujourd'hui des *bipèdes à direction verticale, distingués uniquement par là, et par l'ouverture de l'angle facial, des autres animaux ;* rendus à la terre, nous deviendrons oignons ou choux ; ensuite nous remonterons dans le règne animal où nous vivrons en reptiles ou en quadrupèdes. Voilà l'avantage qu'il y a d'appartenir au *grand tout*, on est successivement chacun des êtres de la nature : nous ne devons donc pas craindre la mort ; elle n'est rien, ce n'est qu'un changement de forme.

Et croyez-vous, dit Condorcet, que ce changement de forme soit nécessaire ou inévitable ?

On ne savoit où tendoit cette question. Condorcet s'expliqua : c'est un conte, dit-il, que nous fait la Genèse, lorsqu'elle nous dit que tous les hommes sont condamnés à mourir; c'est un conte non moins absurde que ce qu'on lit dans les auteurs juifs que la durée de la vie humaine ne s'étend guères au-delà de quatre-vingts ans. La vérité est que « nous ignorons si les lois générales » de la nature, ont déterminé un terme au-delà » duquel ne puisse s'étendre la durée moyenne » de la vie. Cette durée peut acquérir dans l'im» mensité des siècles, une étendue plus grande » qu'une quantité quelconque qu'on lui auroit » assignée pour limite. Les accroissemens de » cette durée sont réellement indéfinis dans le » sens le plus absolu. » (*Esq. d'un tabl. phil. des prog. de l'esp. hum.*, *époq.* 10, *p.* 382.) Vous voyez que cela nous conduit à concevoir l'espérance de ne pas mourir.

Condorcet avoit déjà tenu plusieurs discours qui caractérisoient un philosophe parfait, si jamais il en fut. Animé de la rage la plus violente contre la divinité, il ne pouvoit voir que des idiots dans ceux qui croient son existence. Sa *grande ame savoit les haïr;* et en *honnête-homme* il avoit juré de ne se réconcilier jamais avec eux, non plus qu'avec l'objet de leur culte. Tant d'intrépidité lui avoit mérité la confiance de Voltaire. « Ma grande consolation en mourant,

» dit-il à d'Alembert, c'est que vous soutenez
» l'honneur de nos pauvres Welches, en quoi vous
» serez bien secondé par Condorcet.» (*lett.* 101, *an.* 1773.)

Une telle confiance étoit flatteuse pour Condorcet, mais ce grand ennemi de Dieu sentit lui-même qu'il faisoit prendre avant le temps, un trop grand essor à la philosophie; aussi a-t-il laissé cette grande découverte dans le secret jusqu'à l'époque où il a vu le règne de la philosophie complètement établi. Alors il l'a fait briller tout-à-coup, comme un météore, aux yeux du public. Le moment ne pouvoit pas être mieux choisi : les François étoient la proie des bourreaux et des assassins soudoyés par sa faction : il falloit un baume à leurs maux; ils le trouvèrent dans l'espérance de ne pas mourir, dont la douce philantropie de Condorcet vint les flatter.

— Sous toutes les formes. C'est ici un coup décisif ; il ne faut rien négliger : systèmes, romans, pamphlets, épigrammes, ridicule, doit être employé tout ; oui, le peuple, tout peuple qu'il est, saura que « si l'autorité des rois vient de » Dieu, c'est comme les maladies et les fléaux du » genre humain en viennent ; (*Ém.*, *t.* 4 *et Cont.* » *soc.*) que la force, la stupidité, des terreurs pu- » sillanimes, sont la seule origine des trônes, et » qu'elles seules les soutiennent ; que les rois sont » les premiers bourreaux de leurs sujets ; (*Syst.* » *de la rais.*, *Desp. orient.*) que ce sont des bêtes » féroces qui dévorent les nations ; (*Hist. phil.*, » *t.* 4, *l.* 19.) qu'ils ressemblent au Saturne de la » fable, qui dévoroit ses propres enfans ; (*Ess.* » *sur les préj.*, *Desp. or.*, *Syst. soc.*, *etc.*) que » s'il en faut absolument, on se souvienne au » moins qu'un roi ne doit être autre chose que le » premier commis de la nation. » (*Hel. de l'hom. et Cont. soc.*, *etc.*)

Et dès qu'aux lois de Rome il ose être infidèle,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.
(*Br. act.* 1, *sc.* 2.)

Il est à remarquer que dans le même temps, Rousseau et ses partisans convenoient entr'eux de publier les mêmes principes ; ainsi le peuple ne pouvoit manquer de connoître ses droits. « Nations insensées, crioit le bon Jean-Jacques,

» vous avez donné à vos souverains les noms de
» *grand*, de *bien-aimé*, de *juste*, de *sage*, de
» *bon*, de *père de la patrie et du peuple*, de
» *délices de l'univers;* il n'y a jamais eu un roi
» qui ait gouverné pour l'utilité publique; leur
» intérêt personnel, et ils le savent bien, est
» premièrement que le peuple soit foible, misé-
» rable, et qu'il ne puisse jamais leur résister.
» (*Cont. soc.*) Des rois *pères de la patrie et du*
» *peuple!* imbéciles! ce n'est que dans les contes
» de fées qu'on trouve des rois qui aiment leurs
» peuples. (*Règne fantasque*) Voulez-vous sa-
» voir ce qu'est le gouvernement royal en lui-
» même? ne le considérez pas sous des princes
» tels que Titus, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle,
» Charlemagne, Charles V, Louis IX, Louis XII,
» Henri IV, et une foule d'autres dont l'histoire
» ne parle qu'avec éloge; mais sous des princes
» bornés ou méchans, car ils arriveront tels au
» trône, ou le trône les rendra tels. (*Cont. soc.*)
» Pour moi, je fais plus de bien que si j'étois
» prince; si j'étois roi, je ne serois plus bien-
» faisant; si j'étois roi et bienfaisant, je ferois sans
» le savoir mille maux réels pour un bien appa-
» rent que je croirois faire; si j'étois roi et sage, le
» premier bien que je voudrois faire à moi-même
» et aux autres, seroit d'abdiquer la royauté, et
» de redevenir ce que je suis. Vous aspirez à la
» liberté sous la sauve-garde des lois: des lois!

» Où est-ce qu'il y en a ? il n'en existe que des » simulacres. La définition de la loi est encore à » faire.» (*Ém.*, *t.* 4.) C'est un acte de la *volonté générale.* Je prouverai l'excellence de cette définition dans un ouvrage où j'exposerai enfin les vrais *principes du droit politique*, *de cette grande et inutile science qui est encore à naître* et que j'aurai la gloire de créer. (*Ibid.*) Mes élémens sont courts : ils se réduisent à quelques mots féconds et pleins de sens ; *liberté*, *égalité*, *souveraineté du peuple*, *etc.* Je me contenterai d'indiquer ces grands objets : mes disciples feront ensuite le commentaire.

Mais revenons à nos autres philosophes. Voilà, disoient-ils, des *vérités fortes que nous jetterons au peuple.* — Et qu'il faudra lui *jeter fortement*, ajouta l'un d'entr'eux : disons aux *prétendus maîtres de la terre.* « Fléaux du genre humain, illus» tres tyrans de vos semblables, rois, princes, » monarques, chefs, souverains, vous tous enfin » qui vous élevant sur le trône et au-dessus de » vos semblables, avez perdu les idées d'égalité, » de sociabilité, de vérité ; en qui la sociabilité, » la bonté, le germe des vertus les plus ordi» naires ne sont pas même développés ; je vous » assigne au tribunal de la raison : si ce globe » malheureux, roulant silencieusement au milieu » de l'éther, entraîne avec lui des millions d'in» fortunés attachés à sa surface et enchaînés au

» décret de l'opinion : si ce globe, dis-je, a été
» votre proie, et si vous en dévorez encore au-
» jourd'hui le triste héritage, ce n'est point à la
» sagesse de vos prédécesseurs, ni aux vertus des
» premiers humains que vous en êtes redevables,
» c'est à la stupidité, à la crainte, à la barbarie,
» à la perfidie, à la superstition : voilà vos titres. »
(*Syst. rais.*, *p.* 7 *et* 8.)

D'autres philosophes prirent la parole à leur tour, et tinrent exactement le même langage : ensuite ils se félicitèrent mutuellement de leur énergie. Certes, disoient-ils, ce n'est pas là parler en esclave, comme faisoient les Bossuet, et les anciens Pères de l'Église, et comme font encore aujourd'hui les lâches prédicateurs du christianisme, qui ne savent que présenter aux grands et aux rois, les lois de l'Évangile et un Dieu qui doit les juger rigoureusement sur ces lois : c'est parler en homme ; aussi, ajouta quelqu'un, notre langage fera des hommes, n'en doutons pas.

Ceux qui étoient plus modérés vouloient qu'on usât de ménagement à l'égard des princes et des hommes en place, du moins pour les intérêts de la philosophie. — Non, non, leur répondit-on, lorsqu'on traite de la justice, de la liberté, de l'humanité et de ses droits imprescriptibles, *il ne s'agit pas d'être poli*, *mais d'être vrai.*

Crions donc, dit l'un d'entr'eux, qui s'étoit déjà fait remarquer par sa véhémence, crions aux *tyrans du globe :* « descendez de votre trône, et,
» déposant sceptre et couronne, allez interroger
» le dernier de vos sujets : demandez-lui ce qu'il
» aime véritablement, ce qu'il hait le plus ; il
» vous répondra à coup-sûr qu'il n'aime véri-
» tablement que ses égaux et qu'il hait ses
» maîtres. (*) L'entendez-vous, tigres déifiés par
» d'autres tigres ; vous croyez passer à l'immor-
» talité ? Oui, en exécration. »

Voilà, dit un autre philosophe, des idées et un langage qui n'appartiennent qu'à la philosophie ; mais en vain elle fera rouler le tonnerre de sa voix, les rois ne l'entendront pas. — Eh bien ! répondit-on, on s'adressera au peuple.

C'est le plus sûr, ajouta Raynal. « Qu'est-ce
» qu'un homme ? dirai-je : est-il né pour l'indé-
» pendance ou l'esclavage ? Qu'est-ce que cet
» imbécile troupeau qu'on appelle nation ?
» Peuples lâches, imbécile troupeau, vous vous
» contentez de gémir, quand vous devriez rugir !
» peuple lâche, stupide, puisque la continuité
» de l'oppression ne vous donne aucune énergie ;

(*) Le succès de cette expérience étoit infaillible surtout en France où, comme on sait, la nation s'est de tout temps distinguée par sa *haine* pour ses rois, et par le *mauvais accueil* qu'elle a fait aux princes étrangers qui venoient les visiter.

» puisque vous êtes par millions, et que vous
» souffrez qu'une douzaine d'enfans appelés *rois*,
» armés de petits bâtons appelés *sceptres*, vous
» mènent à leur gré, obéissez, mais marchez
» sans nous importuner de vos plaintes, et sachez
» du moins être malheureux si vous ne savez
» pas être libre. Quoi ! vous balancez encore ?
» Qui peut vous retenir ?... la crainte que vous
» inspirent les satellites des despotes et les mi-
» nistres de leur cruauté ? (*) Quelle honte !
» Sages de la terre, philosophes de toutes les
» nations, faites rougir ces milliers d'esclaves
» soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs
» concitoyens aux ordres de leurs maîtres; sou-
» levez dans leurs ames la nature et l'humanité
» contre ce renversement des lois sociales; ap-
» prenez que la liberté vient de Dieu, l'autorité
» des hommes; révélez les mystères qui tiennent
» l'univers à la chaîne et dans les ténèbres; et
» que, s'apercevant combien on se joue de leur

(*) Ce sont les noms que les philosophes sont en possession de donner aux défenseurs de la patrie. « Se mettre au service, dit » Rousseau, c'est se louer à très-bon compte pour aller tuer des » gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande » estime parmi les hommes, et ils font un cas extraordinaire de » ceux qui ne sont bons qu'à cela. » (*Ém.*, *t.* 4.) Les philosophes ne partagent pas ce ridicule préjugé; la profession des Duguesclin, des Bayard, des Turenne, etc. est si vile à leurs yeux, que l'un d'entr'eux lui préfère de tout son cœur le bonheur et la gloire du chêne qui brûle dans son foyer. (*Les mois.*)

» crédulité, les peuples éclairés vengent la gloire
» de l'espèce humaine. » (*Hist. phil.*)

En lisant tous ces discours, ne croit-on pas entendre des *jacobins*, la poitrine enflée, les yeux étincelans, la bouche écumante, le poil hérissé, remplir leurs cavernes de leurs sinistres hurlemens ? Quelle prévoyance dans nos sages ; rien n'a échappé au zèle dont ils ont été animés pour la liberté et pour le bonheur du genre humain ; ils ont tout préparé jusqu'aux diatribes de nos plus virulens révolutionnaires : ils n'ont laissé aux *jacobins*, leurs disciples et leurs successeurs, d'autre travail que celui de l'exécution.

Ces cris séditieux retentirent en peu de temps dans toute la France, ils parvinrent jusqu'aux oreilles du prince qui la gouvernoit alors. Doué d'un jugement exquis, il en prévit les effets, mais au lieu de les réprimer, comme il lui eût été facile de le faire en déployant une juste sévérité contre les écrivains philosophes et les grands qui les protégeoient, il se contenta d'en gémir. « La mode des rois se passe, disoit-il à ses
» courtisans : voilà ce que nous ont valu les
» Anglois et la passion qu'on a inspirée aux
» François pour leurs lois, leurs usages, leurs
» opinions, leurs goûts : ils ont perdu mon
» royaume. Peut-être irez-vous jusqu'au bout,
» disoit-il au Dauphin, mais il n'est pas certain que
» votre fils vous remplace ou qu'il se soutienne. »

Voltaire jugea comme le monarque des fruits que devoit bientôt produire la philosophie. Il donna les plus grands éloges au zèle de ses amis. « Tout ce que je vois, dit-il, jette les semences » d'une révolution qui arrivera immanquable- » ment et dont je n'aurai pas le plaisir d'être le » témoin. » (*Lett. à M. Chauv.*, 2 *mars* 1764.)

Hélas ! dirent quelques philosophes en soupirant, pouvons-nous nous flatter d'une si douce espérance ? Voyez l'esprit des François : ah ! qu'ils sont loin d'apprécier les avantages d'une révolution entreprise pour renverser le despotisme *nobiliaire et sacerdotal.*

Je leur ferai connoître ces avantages, reprit Voltaire ; quelle honte, leur dirai-je, que vos voisins aient une patrie et que vous n'en ayez point : « a leur théâtre, on bat des mains au mot » *patrie*, et chez vous à celui d'amour. » (*Ép. déd. de Zaïre.*) A la vérité ce fait est démenti, soit par les applaudissemens qu'excitent les pièces toutes romaines de Corneille, soit par l'observation que j'ai faite moi-même que « ce poëte, ancien romain » parmi des François, a établi une école de » grandeur d'ame ; (*Mél.*) et que les Grecs, qui » étoient si passionnés pour la liberté, et qui ont » dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur » que dans les républiques, apprendroient à » parler dignement de la liberté même dans quel- » ques-unes de nos pièces, tout écrites qu'elles

» sont dans le sein d'une monarchie : » (*Préf. de Sémir.*) mais nos *Welches* n'auront garde de me contredire, je veux les *mettre au point de voir tout sans rien croire*; (*Tartul*) sur ma parole ils se plaindront de bonne foi d'être sans patrie, ils voudront en avoir une ; c'est très-bien, leur dirai-je alors, mais qu'est-ce qu'avoir une patrie ? lisez mon *Brutus* et vous l'apprendrez, c'est *vivre libre et sans roi*. Je suis content de ce demi-vers ; si jamais nos *Welches* sont en révolution, il faut qu'ils en fassent leur cri de ralliement.

Nos philosophes le répétèrent avec complaisance : oui, dirent-ils, vivons libres et sans roi. Autant que l'autel, le trône doit être en horreur à la philosophie.

« Et le trône et l'autel tomberont ensemble, » dit Chamfort ; ce sont deux arcs-boutans appuyés l'un par l'autre : que l'un des deux soit » brisé, l'autre va fléchir. » (*Mém. de Marm.*, *l.* 14, *t.* 4, *p.* 79.)

Chamfort prononça ces paroles avec un rire féroce; son ame entière étoit peinte sur son visage: « de tous les envieux répandus sur la terre c'étoit » celui qui pardonnoit le moins aux riches et » aux grands, l'opulence de leurs maisons et les » délices de leurs tables, dont il étoit lui-même fort » aise de jouir. » (*Ibid.*, *p.* 75.) « Notre vieux » régime, poursuivit-il, notre culte, nos mœurs,

» nos antiquailles de préjugés, tout cela fait
» honte et pitié à un siècle comme le nôtre; et
» pour tracer un nouveau plan, il faut faire place
» nette. » (*Ibid.*, *p.* 79.)

Quelques philosophes furent étonnés de la hardiesse d'une telle entreprise. « Franchement,
» leur dit Chamfort, l'édifice est si délabré qu'il
» faut le démolir de fond en comble, et bâtir sur
» un plan moins grotesque et plus régulier. Seroit-
» ce par exemple un si grand mal qu'il n'y eût
» pas tant d'étages, et que tout y fût de plain-
» pied ? Vous désoleriez-vous de ne plus entendre
» parler d'éminences, ni de grandeurs, ni de
» titres, ni d'armoiries, ni de noblesse, ni de
» roture, ni du haut, ni du bas clergé ? » (*Ibid.*, *p.* 77.)

Ah ! dit Voltaire, j'ai dans mon porte-feuille un beau chapitre sur les titres. Je l'insèrerai dans mes *mélanges de littérature et de philosophie.* Comme je me moque de nos *Welches*, qui sur ce point sont si éloignés du bon sens des Romains !
« César et Pompée s'appeloient dans le sénat
» *César et Pompée :* mais ces gens-là ne savoient
» pas vivre. Lorsque en Espagne un mendiant
» rencontre un autre gueux, il lui dit, Seigneur,
» votre courtoisie a-t-elle pris son chocolat ? Cette
» manière polie de s'exprimer élève l'ame et
» conserve la dignité de l'espèce. » Quelques exemples de ce genre, dont j'ai rempli mon

chapitre, feront toucher au doigt tout le ridicule qui se trouve dans l'institution des titres, et disposeront le peuple à mettre enfin à la raison tous ces *magots* que la sottise en a décorés.

Voilà qui est excellent : s'écrièrent les philosophes ! à bas les titres ! à bas les distinctions ! O hommes, vous êtes tous égaux, tous appelés par la nature à devenir membres du souverain, et à être enfin quelque chose sur ce *globe malheureux.*

Quelques-uns néanmoins ne pouvoient partager cet enthousiasme. Le système de nivellement peut vous flatter, dirent-ils; mais « il est » impraticable dans une vaste monarchie. Vous » nous annoncez une entreprise où nous croyons » voir plus de difficultés que de moyens.

» Croyez-moi, reprit tranquillement Chamfort, » les difficultés sont prévues, et les moyens sont » calculés. » Il ne s'agit que d'obtenir des *États généraux....* Et nous les obtiendrons bien certainement, dit un autre philosophe; Mably en a indiqué les moyens au Parlement, qui ne manquera pas de donner dans le panneau. (*Dr. et dev. du Cit.*, *lett.* 6.)

« Alors, poursuivit Chamfort, ce long amas » d'impatience et d'indignation, formé comme un » orage, et cet orage prêt à crever, partout la » confédération et l'insurrection déclarées, et au » signal donné par une province de France, tout » le royaume prêt à répondre par acclamation

» qu'il

» qu'il prétend être libre, les provinces liguées,
» leur correspondance établie; et de Paris comme
» du centre, l'esprit républicain allant porter
» au loin sa chaleur avec sa lumière : voilà l'état
» des choses ; sont-ce là des projets en l'air ? »
» (*Mém. de Marm. Ibid.*, *p* 80.)

A chacun de ces traits, Condorcet se pâmoit de joie. « Il arrivera donc, dit-il, ce moment où
» le soleil n'éclairera plus sur la terre que des
» hommes libres ; ce moment où les hommes ne
» reconnoîtront d'autre maître que leur raison,
» où les tyrans, les esclaves, les prêtres, et leurs
» stupides et hypocrites instrumens n'existeront
» plus que dans l'histoire et sur le théâtre. »
(*Esq. sur les progrès de l'esp. hum.*)

Oui ; ce moment viendra, reprit Chamfort, et il ne tardera pas : sachons seulement disposer avec vigueur des forces que la philosophie nous mettra entre les mains. « La meilleure partie de la
» nation composée de citoyens paisibles, désap-
» prouvera des projets qui pourroient troubler
» son repos et ses jouissances ; mais nous avons
» pour lui en imposer, cette classe déterminée
» qui ne voit rien pour elle à perdre au chan-
» gement, et croit y voir tout à gagner. Pour
» l'ameuter, nous avons les plus puissans mo-
» biles, la disette, la faim, l'argent, des bruits
» d'alarme et d'épouvante, et le délire de frayeur
» et de rage dont on frappera ses esprits. Quels

» orateurs que ces Démosthènes à un écu par
» tête, qui, dans les cabarets, dans les places
» publiques, dans les jardins et sur les quais,
» annoncent des ravages, des incendies, des
» villages saccagés et inondés de sang, des
» complots d'assiéger et d'affamer Paris : c'est là
» ce que j'appelle des hommes éloquens. L'ar-
» gent surtout et l'espoir du pillage sont tout-
» puissans parmi le peuple ; et il n'en coûtera
» pas beaucoup pour le soulever. Un de mes
» amis (*) soutient plaisamment qu'avec un
» millier de louis on peut faire une jolie sédition. »
(*Mém. de Marm. Ibid.*, *p.* 81.)

Cette magnifique perspective élevoit l'ame de plusieurs de nos philosophes. On le voit bien, s'écrièrent-ils, « c'est toujours le bras du peuple » qui exécute les révolutions politiques : mais » c'est la pensée des sages qui les prépare. » (*Merc. de Fr.*, 7 *avril* 1790) Quelques autres étoient effrayés. « Ainsi, dirent-ils à Chamfort, » vos essais sont des crimes, et vos milices sont » des brigands. » (*Mém. de Marm. Ibid.*, *p.* 83.)

» Il le faut bien, répondit froidement le phi-
» losophe, que feriez-vous de tout ce peuple en
» le muselant de vos principes de l'honnête et
» du juste. Les gens de bien sont foibles, per-
» sonnels et timides ; il n'y a que les vauriens

(*) Dans le texte il y a *Mirabeau*.

» qui soient déterminés. L'avantage du peuple
» dans les révolutions est de n'avoir point de
» morale. Comment tenir contre des hommes à
» qui tous les moyens sont bons ? Il n'y a pas
» une seule de nos vieilles vertus qui puisse nous
» servir : il n'en faut point au peuple, ou il lui en
» faut d'une autre trempe. Tout ce qui est néces-
» saire à la révolution, tout ce qui lui est utile,
» est juste : c'est là le grand principe. C'est ce qui
» nous fera trouver dans le peuple même des
» chefs intrépides, surtout dès le moment qu'ils
» se seront montrés rebelles, et qu'ils se croiront
» criminels ; car il n'y a plus à reculer, lors-
» qu'on n'a derrière soi pour retraite que l'é-
» chafaud. La peur, sans espérance de salut, est
» le vrai courage du peuple. On aura des forces
» immenses si l'on peut obtenir une immense
» complicité. » (*Ibid.*, *p.* 84.)

« Mais ne craignez-vous point, lui dit-on, que
» le peuple une fois déchaîné, sa force ne de-
» vienne dangereuse pour lui-même ? »

Nous tracerons aux conjurés, dit Raynal, *la ligne* dans laquelle ils doivent marcher, et s'ils s'en écartent. . . . . Je leur ferai une verte réprimande. (*) — Nous *éclairerons le peuple*, dirent d'autres philosophes ; « nous lui enseignerons à

(*) Il écrivit en effet à *l'assemblée constituante* pour condamner ses opérations philosophico-politiques. Sa lettre est curieuse et

» soumettre sa force à la loi. » (*Merc. de Fr.*, 7 *août* 1790.)

— Et si, poussé par ses chefs, il tourne contre nous cette force dont nous lui aurons appris l'usage ?

Nous saurons bien l'en empêcher, s'écrièrent Condorcet et Chamfort. D'ailleurs qu'avons nous à craindre ? Un philosophe ne trouve-t-il pas toujours au besoin quelques grains de poison ou un poignard ? (*)

« Mais, poursuivit Chamfort, en s'adressant à » ceux qui lui faisoient ces difficultés, je vois que » mes espérances vous attristent, vous ne voulez » pas d'une liberté qui coûtera beaucoup d'or et » de sang. Voulez-vous qu'on vous fasse des » révolutions à l'eau rose ? » (*Mém. de Marm. Ibid.*, *p.* 84.)

---

digne d'un philosophe ? En voici la substance : « j'ai eu raison » d'écrire ce que j'ai écrit, et vous avez tort de faire ce que vous » faites, quoique vous ne fassiez que ce que j'ai écrit, et que » dans vos systèmes de destruction, de nivellement et de per- » sécution, vous ne soyez pas même encore allés aussi loin que » je le recommande dans mes ouvrages. »

J'ai entendu plusieurs philosophes s'élever sincèrement contre les crimes de la révolution : mais, comme Raynal, ils se gardoient bien de condamner leurs principes, dont ces crimes sont le résultat. On dit que cet écrivain, si déchu aujourd'hui de l'étonnante réputation que lui avoit faite dans un temps le ton forcené de sa philosophie, a versé depuis des larmes amères sur ses égaremens passés, et qu'avant sa mort il étoit entièrement revenu à la foi des Chrétiens, qu'il avoit eu le malheur de combattre.

(*) La fin tragique de ces deux malheureux philosophes, a prouvé la vérité de ce qu'ils avancent ici.

Que vous avez peu de force d'ame, dit Voltaire; voyez les Anglois qui doivent être nos maîtres en révolution comme en philosophie: « il » leur en a coûté sans doute pour établir la » liberté dans leur pays. C'est dans des mers de » sang qu'ils ont noyé l'idole du pouvoir despo- » tique: mais ils ne croient pas avoir acheté trop » cher leurs lois. » (*Mél.*, c. 14.)

Voilà, s'écrièrent quelques philosophes en battant des mains, qui est bien plus fortement pensé que ce que Rousseau a écrit sur ce sujet. Ce *fou* épuise toutes les ressources de son éloquence pour établir les droits du peuple : il nous vante avec enthousiasme le *prix de la liberté*, *ses charmes*, *ses austères jouissances*, *ses privations*, *ses sacrifices*, *ses orages* : (*Précis de la révol. par Rab.*) il nous exhorte de toutes ses forces à briser les chaînes qui nous avilissent. Faut-il en venir à l'exécution ? Le drôle recule; la liberté, dit-il, est achetée trop cher par le sang d'un seul homme.

C'est un *pied-plat*, repartit Voltaire, *une espèce de charlatan sauvage*, *un hypocrite qui n'écrit que pour se contredire*, *et qui n'est pas mûr pour le raisonnement :* il ne sait pas calculer : « les autres peuples de l'Europe ont » commis plus de crimes, ils ont eu des guerres » civiles plus cruelles pour la servitude que les » Anglois pour la liberté. » C'est ce que je me

propose de faire observer adroitement : j'ajouterai ensuite un parallèle entre Charles I, mort sur un échafaud, et deux ou trois empereurs ou rois du continent, empoisonnés ou assassinés ; et je dirai : « pesez ces attentats et jugez. » (*Mél.*, *c.* 14.) Les François entendront ce langage : ils verront bien qu'il faut nécessairement choisir, et qu'ici le choix ne doit pas être douteux. Je les connois, mes François : « ils arrivent tard à tout, mais » ils arrivent : la lumière se répandra tellement » de proche en proche qu'on éclatera à la pre- » mière occasion, et alors ce sera un beau tapage.» (*Lett. à M. de Chauv.*, 2 *mars* 1764.)

Ah ! dit Raynal en poussant un profond soupir, quand viendra enfin cet ange exterminateur qui abattra tout ce qui s'élève et qui mettra tout au niveau ! (*Hist. phil.*)

Je voudrois, reprit Voltaire, qu'il commençât par l'Église. J'ai proposé à mon *Salomon du nord*, le roi de Prusse, un plan pour priver de leurs possessions les princes ecclésiastiques et les corps religieux. Combien je regrette qu'il ne soit pas à portée de dépouiller le Pape, et de mettre la main sur les trésors de Notre-Dame de Lorette ! « Il est beau de savoir railler les ar- » lequins faiseurs de bulles ; j'aime à les rendre » ridicules ; j'aimerois mieux les dépouiller. » (8 *juin* 1770.)

Vous avez raison, dit Raynal; mais qu'on n'épargne pas d'avantage leurs subalternes. « Le » souverain n'a rien de mieux à faire que de » se transporter dans les cloîtres avec un nombre » suffisant de satellites armés de fouets, et de » leur dire : sortez, canaille fainéante, sortez; » aux champs, à l'agriculture, aux ateliers, à » la milice : » (*Hist. phil.*, *t.* 10.) je dis plus : » il faudroit étouffer les ministres de la religion » sous les débris de leurs autels. » (*t.*6, *l.* 11, *c.* 24.)

Et les rois sous les débris de leurs trônes, dit *l'indulgent*, *l'honnête et sensible* Diderot. Le genre humain ne sera heureux que lorsqu'on aura étranglé le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre. Et tout-à-coup saisi d'un enthousiasme lyrique, il s'écrie avec *l'éloquence du sentiment :*

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrons le cou du dernier roi.

« Toute son ame étoit dans ses yeux et sur ses » lèvres : jamais physionomie n'a mieux peint la » bonté du cœur. » (*Mém. de Marm.*, *l.* 7, *t.* 2, *p.* 54.)

Tous les philosophes poussèrent un cri d'admiration. Pourquoi, dit l'un d'entr'eux, ce vœu n'est-il pas exprimé par un des prêtres dont la philosophie a *agrandi l'être !* Le succès que nous en attendons seroit infaillible.

Me voici, dit le curé Meslier, employez-moi pour remplir des vues aussi sages. J'adopte dans toute son étendue le vœu sublime de Diderot; je le consignerai même dans mon testament dont je vous rendrai dépositaires. (*) Dieu de ma raison, m'écrierai-je, Dieu des philosophes, à qui « je demande pardon en mourant d'avoir été » Chrétien, écoute le dernier comme le plus » ardent de mes souhaits. Je voudrois que le » dernier des rois fût étranglé avec les boyaux » du dernier prêtre. »

Quel triomphe pour la bonne cause qu'un tel testament ! s'écrièrent les philosophes. Voilà, dit Voltaire, qui est concluant contre *l'infâme*. Le masque lui est arraché à jamais par ce seul coup. (*Corr. de Volt. et de d'Al.*)

Mon cher confrère, dit à son tour d'Alembert à Meslier, je reconnois en vous un *fort honnête prêtre*. Quel élan de génie pour *un curé de village en Champagne !* si vos compatriotes ne sont pas ingrats, ils vous élèveront des autels. (*Lett. à Volt.*, 31 *mars* 1762.)

(*) Ce testament est-il véritablement l'ouvrage du curé Meslier ? C'est un fait dont il est permis de douter, puisqu'il n'a pour garant que le témoignage des philosophes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été publié par ces Messieurs, et qu'il a été pour eux un sujet de triomphe : Voltaire et d'Alembert en ont parlé avec les plus grands éloges: les sentimens qu'il exprime ne sont donc pas particuliers à son auteur, quel qu'il soit; ce sont ceux de la secte entière ; qu'elle s'applaudisse de ce titre de gloire : il est digne d'elle.

O *digne* prêtre, s'écria un enthousiaste, les belles paroles dont vous avez flatté nos oreilles, « ne présentent pas seulement un des résultats » les plus importans qu'on puisse tirer de l'étude » de la philosophie; c'est encore sous tous les » rapports le vœu d'un VRAI PHILOSOPHE, qui a » bien connu le seul moyen de tarir partout en » un moment, la source de la plupart des maux » qui affligent depuis si long-temps l'espèce hu- » maine. On écrira dix mille ans, si l'on veut, » sur ce sujet; mais on ne produira jamais une » pensée plus profonde, plus fortement conçue, » et dont le tour et l'expression aient plus de » vivacité, de précision, et d'énergie. » (*Enc. méth.*, *art. phil. anc. et nouv.*, *t.* 3, *p.* 239.)

Voltaire reprit la parole : je vous promets, dit-il au bon curé, d'employer tout l'ascendant que j'ai sur les esprits pour donner de la faveur à votre testament. Je pense aussi fortement que vous et Diderot : car quelle honte ne seroit-ce pas pour moi de me laisser surpasser en philosophie par des hommes qui ont été formés à mon école ? Oui : je le déclare; « un de mes souhaits » est de voir précipiter tous les jésuites au fond » de la mer avec un janséniste au cou, de » mourir sur un tas de bigots écrasés, de manger » leur cœur et de faire cuire leur langue. » Puis revenant aux expressions énergiques de Diderot et du curé Meslier, qui méritoient d'être

consacrées par sa bouche, il fit la *proposition honnête et modeste*, *d'étrangler le dernier des jésuites avec les boyaux du dernier des jansénistes.*

C'est ici surtout, qu'il importe de se rappeler *qu'on ne doit pas accuser le cœur des philosophes de la licence de leur esprit*, *qu'ils suivent à la rigueur la loi naturelle; qu'ils sont justes vis-à-vis de la société.*

Ils continuèrent long-temps sur ce ton. « Je » hais, crioit l'abbé Raynal, en s'agitant comme » un énergumène; je fuis la race humaine, com- » posée d'esclaves et de tyrans. Si elle ne peut pas » devenir meilleure, puisse-t-elle s'anéantir. » (*Hist. phil.*, *t.* 6, *l.* 11, *c.* 24.) Dans ce moment même il avoit un intérêt considérable dans la traite des nègres, mais, insensible à son intérêt particulier, et touché uniquement des malheurs de ses semblables, il déclamoit avec sa violence ordinaire contre cet *infernal* commerce. Il appeloit à grands cris un libérateur qui mît le fer à la main de ces *malheureux opprimés*, il le nommait d'avance un *héros*, *un grand-homme.* « Je tréssaille » de joie, dit-il, en prévoyant le jour où les » champs Américains s'énivreront avec transport » du sang Européen, qu'ils désirent depuis si » long-temps. Où est-il, ce grand-homme, ce » héros qui rétablira ainsi les droits de l'espèce

» humaine ? On le bénira partout, on élèvera » des trophées à sa gloire. » (*Hist. phil.*, *t.* 6, *l.* 11, *c.* 24.)

Tous ces vœux de la philosophie seront accomplis, dit Voltaire ; mais, encore une fois, « je n'aurai » pas le plaisir d'en être témoin. Les jeunes gens » sont bien heureux, ils verront de belles choses. » (*Lett. à M. de Chauv.*, *2 mars* 1764.)

Et nous les avons vues *ces belles choses*, et nous avons appris à connoître enfin la philosophie par ses œuvres. Aussi, lorsque j'entends les invitations pressantes, par lesquelles ses apôtres s'efforcent de ranger les jeunes gens sous ses drapeaux, il me semble qu'ils leur adressent ce discours. « Jeunes gens, contemplez ces ruines » immenses, et ces ruisseaux de sang qui les » arrosent. Voyez ce monstre orgueilleux et » atroce, armé d'un glaive ensanglanté, qui s'ap» plaudit auprès de ces horribles trophées élevés » dans les jours de son règne, et qui frémit de » l'impuissance où il est de les accroître encore : » ce monstre, c'est la PHILOSOPHIE. Venez ; que » nous vous présentions à cette infernale di» vinité : foulez aux pieds, pour parvenir jusqu'à » son trône, les cadavres de vos amis, de vos » proches, de vos frères, de vos pères, qui l'en» tourent, et qu'elle s'est immolés sans pitié ; et » là, fléchissant un genoux respectueux, abjurez » tout principe de morale ; ensuite offrez-lui

» votre encens, implorez ses faveurs jusqu'à ce
» que vienne le moment après lequel sa fureur
» soupire, de faire de vous ses victimes ou ses
» bourreaux, et peut-être successivement l'un et
» l'autre. »

CHAPITRE XII.

Suite du sujet précédent. — Vigueur avec laquelle la philosophie repousse les reproches des Chrétiens. — Comment elle s'efforce de se laver des crimes de la révolution.

RAPPROCHEZ, mon cher Belmont, les discours que je viens de mettre sous vos yeux de l'histoire de notre révolution : et sans doute vous vous demanderez à vous même, saisi d'étonnement : Comment se fait-il, que non-seulement la philosophie existe encore, mais qu'elle déploie toujours la même audace? Et que peut-elle répondre aux reproches dont les Chrétiens sont en droit de l'accabler ?

Ces questions, qui se présentent tout naturellement à l'esprit, me parurent dignes d'exercer le zèle de Valcourt. J'allai donc le voir pour les lui proposer ; l'entretien que j'eus avec lui est assez curieux pour que je croie devoir l'insérer

ici : il complètera l'instruction renfermée dans le chapitre précédent.

En entrant chez le philosophe, je le trouvai occupé à lire le poëme de la *guerre des dieux anciens et modernes*. Cette lecture remuoit agréablement son cœur ; il étoit dans une espèce d'extase. Quel admirable ouvrage ! me dit-il, je ne suis pas surpris de l'avidité avec laquelle nos jeunes adeptes le dévorent. Non : l'auteur de la *Pucelle* n'est pas mort ; il revit, du moins quant à la philosophie, et avec plus d'audace encore, dans le nouveau poëte. Venez, il faut que nous nous divertissions ensemble de quelques-uns de ses tableaux. Je le priai sèchement de m'en dispenser : voulez-vous faire le cagot ? me dit-il : ce seroit bien déplacé avec moi. Venez, vous dis-je, cela nous mettra en bonne disposition pour philosopher.

J'eus beau m'en défendre : malgré ma résistance, il prit son livre et lut à haute voix les morceaux qui lui parurent les plus philosophiques. Quelle philosophie ! mon cher Belmont, ou plutôt quel plat et épouvantable cynisme ! autant qu'il me fut possible, j'occupai mon esprit d'autres objets : je n'avois pas l'ame assez forte pour supporter une lecture, qui ne peut avoir d'agrément que pour les plus déhontés libertins. Néanmoins quelque distrait que je fusse, j'en entendis assez pour apprécier cette monstrueuse

production. La Philosophie me parut dans ce moment comme une dégoûtante prostituée, en qui l'ardeur du crime est devenue frénésie.

Quant à Valcourt, il ne trouvoit pas de termes assez forts pour exprimer son admiration. Quels tableaux ! s'écrioit-il ; non, il n'est pas possible d'y résister : en lisant ce poëme, on devient philosophe malgré qu'on en ait.

Je pensois, lui dis-je, que pour en sentir les beautés il falloit être déjà philosophe, et même à un très-haut dégré.

VALCOURT. Qui en doute ? Mais cette idée ne contredit pas la mienne. C'est aussi une vérité certaine, que ce poëme opère les dispositions qui rendent l'ame digne de l'admirer.

PONVAL. Tout cela prouve que l'auteur est entré parfaitement dans l'esprit de la Philosophie.

VALCOURT. C'est une gloire que l'envie ne peut lui contester : mais elle ne lui est pas particulière. Quelle élévation, quelle profondeur, quelle énergie dans plusieurs de nos écrivains modernes ! si je ne craignois de prononcer un blasphème, je n'hésiterois pas à mettre leur philosophie au-dessus de celle de leurs prédécesseurs. Du moins, considérée sous deux rapports, on ne peut nier qu'elle n'ait une supériorité bien marquée. D'abord elle est infiniment plus hardie ; en second lieu, les circonstances lui sont beaucoup moins favorables. Il s'en faut bien que les immortelles pro-

ductions de nos philosophes soient accueillies aujourd'hui comme elles l'étoient autrefois.

PONVAL. Cette disposition des esprits est sans doute bien affligeante pour la *bonne cause ;* mais je ne vois pas en quoi elle rehausse la gloire de ceux qui consacrent leur plume à sa défense.

VALCOURT. Comment ? Vous ne sentez pas quel désintéressement, quel courage ils doivent avoir pour exposer le fruit précieux de leurs veilles aux dédains et aux dégoûts d'un public, qui ne leur sait aucun gré des travaux qu'ils entreprennent si généreusement pour l'éclairer et l'échauffer en faveur de la philosophie ?

PONVAL. Ah ! je commence à comprendre.

VALCOURT. Ajoutez à cela une considération qui est d'une bien plus grande importance ; ce public dont le caprice seul dicte tous les jugemens, est injuste à l'égard de la philosophie ellemême. Il la méprise, il la dédaigne ; il n'a pour elle que dégoût et aversion ; malheureusement les monstres qui ont déshonoré notre révolution, ont paru se ranger sous ses drapeaux : ils se sont dits philosophes, et on l'a cru. Ils ont avili ce nom qu'avoient honoré tant de grands écrivains du dix-huitième siècle. On croit qu'il est honteux de le porter, et plus encore de le justifier par des écrits, après que de tels hommes ont osé s'en revêtir. Il faut que nos auteurs bravent une opinion aussi humiliante pour eux ; il faut qu'ils

en triomphent, qu'ils la foulent aux pieds. Jugez de la force d'ame qu'ils ont reçue de la nature ou de la philosophie, pour faire sur eux-mêmes un si sublime effort.

PONVAL. Cet effort est sublime, j'en conviens ; mais il n'est peut-être pas aussi pénible que vous pouvez l'imaginer. Il est des ames heureusement nées pour les grandes choses, qui font sans peine ce que des hommes communs n'oseroient pas tenter : dans ces actions qui nous étonnent, ils ne font que satisfaire un *besoin* de leur *nature*.

VALCOURT. Il me semble, mon cher Ponval, que vous ne rendez pas assez de justice à nos philosophes.

PONVAL. Il n'y a rien dans mes paroles qui vous autorise à me faire un tel reproche : bien au contraire, tout ce que j'ai dit prouve évidemment que ces écrivains ne sont pas à mes yeux des hommes ordinaires ; je sens toute la difficulté de leur position, et je vois en même temps le parti avantageux qu'ils savent en tirer pour leur gloire. Cela redouble la considération que j'ai pour eux : et en effet, il s'en faut bien que les philosophes soient dans un cas aussi favorable que les Chrétiens. Ceux-ci, défendent la cause de leur religion, mais ils le font après les Descartes, les Pascal, les Bossuet, les Mallebranche et une foule de personnages célèbres qui ont fait l'admi-

ration

ration de toute l'Europe, et qui passent encore aujourd'hui, je ne sais pourquoi, pour des hommes éminens en science et en vertu, quelle gloire peut-il leur en revenir ? Faut-il se faire tant de violence pour penser comme des écrivains qui jouissent de la réputation la plus distinguée, et pour se faire honneur d'avoir avec eux cette conformité d'opinion : l'amour-propre peut y trouver son compte. Les auteurs dont vous parlez combattent pour la philosophie et s'en font gloire; mais quand est-ce qu'ils montrent ce zèle et ces nobles sentimens ? après que ces principes ont servi de code aux Hébert, aux Chaumette, aux Robespierre, aux comités de nos assemblées nationales, et aux clubs; après qu'ils ont été longtemps leur patrimoine, si je puis me servir de cette expression, et qu'ils ont dirigé toutes leurs opérations révolutionnaires. Ou je n'ai pas encore la véritable idée de l'héroïsme, ou certes, voilà qui est grand, voilà qui est généreux, voilà qui mérite d'être cité dans les annales de la philosophie. Seule elle est capable de produire de telles merveilles : l'amour-propre ne peut y avoir aucune part.

VALCOURT. Je suis ravi de vous entendre tenir ce langage; mais il ne faut pas dire que la philosophie a servi de code aux monstres que vous venez de nommer, et qu'elle a dirigé toutes leurs opérations. C'est une chose dont nous ne conve-

nons pas : tout ce que nous voulons bien avouer, c'est qu'ils ont fait servir son nom auguste et ses bienfaisantes maximes à l'exécution de leurs sanguinaires projets : et vous ne devez pas parler autrement. Il faut toujours s'exprimer avec exactitude : c'est un grand art que la philosophie vous apprendra.

PONVAL. Je me suis énoncé selon l'opinion généralement reçue.

VALCOURT. Seriez-vous assez sot pour l'adopter ?

PONVAL. Je vous la propose dans l'espérance que vous voudrez bien m'en démontrer la fausseté. Vous savez que partout on s'exprime sur la philosophie comme je viens de le faire : elle s'est souillée, dit-on, dans cette révolution qui est son ouvrage, de crimes dont on chercheroit en vain des exemples chez les nations les plus féroces et les plus barbares, de crimes, qui, à force d'être multipliés et atroces, deviendront incroyables à la postérité. Le jacobinisme qui n'est autre chose que la philosophie développée et mise en exécution, (*) comprimé par les circonstances, ne soupire qu'après le moment où, redevenu libre, il pourra faire oublier ses

(*) Long-temps avant la révolution, l'auteur des *Helviennes* avoit annoncé les malheurs dont la philosophie nous menaçoit. Sa triste prédiction qui est restée bien loin de la réalité, étoit terminée par ces mots que l'évènement n'a que trop justifiés : *On dira ; les philosophes ont écrit, et le peuple a exécuté.*

crimes passés par d'autres crimes, dont ceux-ci n'auront été que l'ombre. Voilà ce qu'on entend de toutes parts : il n'y a sur ce sujet qu'un seul cri, qui retentit dans toute la France, et dans tous les lieux où notre révolution est connue.

VALCOURT. Ce sont là de belles phrases, et rien de plus. Nous nions avec force, que ces griefs soient fondés.

PONVAL. C'est très-bien ; mais on refuse de vous croire : au mépris de tout ce que vous pouvez dire, les inculpations dont vos ennemis vous chargent, se répandent et s'accréditent de plus en plus. Quels horribles préjugés il en résulte contre la philosophie !

VALCOURT. Et vous croyez que nos illustres écrivains en soient effrayés ? Non, non : ils les dédaignent comme de vaines clameurs poussées par le fanatisme, qui s'efforce de renaître de sa cendre. Que dis-je ? Cette disposition des esprits semble accroître leur courage, et leur donner une nouvelle vigueur. Les catholiques, leur dit-on, et surtout les prêtres, viennent d'éprouver la persécution la plus violente, la plus étendue, et la plus perfide dont l'histoire fasse mention. Cette persécution a été préparée par des écrivains philosophes ; elle a été opérée par des gouvernans philosophes ; des philosophes seuls pouvoient lui donner le caractère de noirceur et d'atrocité qui

la distingue ; c'est au nom et pour la conservation des principes philosophiques qu'elle a été excitée, échauffée et portée aux derniers excès. Les discours de ses auteurs en font foi ; et d'ailleurs, personne n'en doute.

PONVAL. Ces reproches sont terribles ; et je vois par votre exposé que vous ne cherchez point à les affoiblir. Maintenant, qu'est-ce que la philosophie peut y répondre ? Le sang des victimes qu'elle a égorgées fume encore : celles qui ont échappé à sa fureur, commencent à peine à respirer. Tout ici dépose contre elle ; il semble que de toute nécessité, elle est réduite à s'avouer coupable.

VALCOURT. Ce qu'elle peut répondre ? Ah ! vous montrez bien que vous ne la connoissez pas encore. C'est-ici que vous allez la voir triompher, qu'elle va briller à vos yeux d'un éclat qui vous forcera à lui rendre hommage ! lisez nos écrivains, et vous saurez jusqu'où vont ses inépuisables ressources. La persécution dont les Chrétiens se plaignent, finit à peine dans ce moment : à ne consulter qu'une prudence ordinaire, il semble que la philosophie devroit se condamner au silence le plus absolu : eh bien ! c'est dans ce même moment que, mettant à l'écart tout ce que les prêtres ont souffert, elle les dénonce par l'organe du *Citateur*, de l'auteur de *la Religion universelle*, et des autres écrivains qu'elle inspire,

non-seulement comme des intolérans et des persécuteurs, mais comme des hommes qui le sont, par caractère et par principes, comme des ennemis du genre humain, comme des monstres sans cesse altérés de sang. C'est dans ce moment qu'elle leur reproche « d'avoir porté par tout les » torches des furies, d'avoir retrouvé et aiguisé » de nouveau les poignards de la Saint-Barthé» lemi. » (*) (*Rel. univ.*, *t.* 4, *p.* 472.) Il faut l'avouer : ce sont là de ces coups terribles auxquels on ne s'attend pas, et que la philosophie seule sait porter. Maintenant, je vous le demande à mon tour : qu'est-ce que les Chrétiens peuvent répondre ? N'est-il pas vrai que les voilà hors d'état de se plaindre du passé, et d'accuser la philosophie ; que les voilà à jamais confondus, écrasés, pulvérisés.

(*) Il est à remarquer que ce fut en 1794 ou 1795, (an 3) que furent imprimées ces étranges paroles. A peu-près dans le même temps on dénonça à la convention nationale la *conspiration des prisons*. Des malheureux chargés de chaînes avoient, disoit-on, formé le projet de massacrer toutes les autorités publiques, et d'opérer une contre-révolution. Dans le même temps encore, on fusilloit sur les vaisseaux, des prêtres déportés qui du fond de l'empesté taudis où ils étoient entassés pour y mourir lentement, avoient conspiré contre l'équipage, etc., etc. Je rapproche ces trois faits, parce qu'ils sont de même nature et qu'ils font connoître parfaitement l'esprit de la philosophie, à prendre ce mot *esprit* dans tous les sens dont il est susceptible. On crut, ou l'on feignit croire à la réalité des conspirations des prisons et des vaisseaux. On croira également, ou l'on feindra de croire les dénonciations de nos philosophes contre les prêtres catholiques. On y est *intéressé*.

Vous savez avec quelle emphase, ils célèbrent les avantages de leur religion : à les entendre, elle est la plus irréconciliable ennemie du jacobinisme. Elle seule, disent-ils, en opposant aux fureurs du monstre ses douces maximes, peut les prévenir ou les enchaîner : et dans ce moment, à quoi, selon eux, est-elle occupée ? à consoler les victimes de la révolution des pertes qu'elles ont faites, à adoucir l'amertume des plaies qu'elles ont reçues des mains mêmes de la philosophie: voilà ce qu'ils disent, et on le croit. Plusieurs personnes séduites font des vœux pour la prospérité de cette religion ; elles secondent de tout leur pouvoir son rétablissement, pensant que c'est un moyen sûr de couper par la racine l'arbre fatal qui a produit tous les maux auxquels la France a été si long-temps en proie. Eh bien ! comment croyez-vous que nos écrivains traitent une opinion aussi injurieuse à la philosophie ?

PONVAL. Après ce que je viens d'entendre, je n'en suis nullement en peine. Au contraire, je suis persuadé que c'est ici une circonstance où brille tout le génie de ces grands hommes, et où ils couvrent leurs adversaires d'un opprobre ineffaçable.

VALCOURT. Vous avez très-bien jugé : comme il s'agit ici d'un coup décisif, ils ramassent toutes leurs forces. Ils nous représentent d'un côté le

règne de la philosophie, comme destiné à ramener l'âge d'or sur la terre, et de l'autre le rétablissement de la religion, comme le plus grand fléau qui puisse peser sur nos têtes. S'il a lieu aujourd'hui, demain « nous serons livrés aux bourreaux » et aux prêtres, plus cruels qu'eux ; demain » nous tomberons en holocauste sous le couteau » de nos prêtres descendus de ces féroces druides, » qui arrosoient de sang humain l'autel de leur » dieu Mars ; (*Rel. univ.*, *t.* 5, *p.* 449.) demain » nous verrons par milliers des auto-da-fé, et des » Saint-Barthélemi : demain la terre sera couverte » de sang et de cadavres. » (*Le Cit.*, *c.* 2.) Est-ce là, savoir montrer à ses adversaires un front menaçant ? Est-ce là, être philosophe ?

Où en sommes-nous ? disois-je en moi-même, pendant que Valcourt parloit ; est-ce donc ainsi que la philosophie se joue du public ? Elle *a su se faire un front à ne rougir jamais ;* insolemment assise sur les débris des temples des Chrétiens qu'elle a pillés, dégradés, renversés, elle ose leur reprocher leur prétendue intolérance. Sa bouche impure est encore toute souillée des sanguinaires décrets qu'elle a vomis contre les prêtres, ses mains sont rougies de leur sang, et elle a l'effronterie de les accuser dans ce moment de préparer des bûchers destinés à brûler ses sectateurs. A-t elle donc juré de faire un divorce complet avec le bon sens et l'équité ? Pense-t-elle

qu'à force d'impudence, d'invectives, de mauvaise foi, elle se lavera enfin des crimes dont elle s'est rendue coupable? Avec ces honteux moyens, elle peut bien en imposer aux sots et à ceux qui veulent être trompés; mais le nombre de ses dupes ne s'étendra pas plus loin. Ses excès, ses inepties suffisent pour ouvrir les yeux à ceux qui conservent encore un reste de bonne foi et de sens commun.

Vous pensez bien que je gardai pour moi toutes ces réflexions : continuant toujours à dissimuler, je dis à Valcourt lorsqu'il eut cessé de parler.

Il y a dans la conduite de nos philosophes, de la générosité, de la hardiesse et même quelque chose de plus : mais leur mérite n'est pas aussi grand que vous paroissez le croire; ils n'ont fait que profiter des beaux exemples, que leur ont laissés Voltaire et ses illustres coopérateurs : personne n'ignore que ces grands hommes savoient montrer du front dans le besoin.

VALCOURT. Cela est vrai; mais comme alors les circonstances étoient bien différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, on ne trouve pas dans leur conduite la mesure de l'audace dont un philosophe est capable. Nos écrivains viennent de donner cette mesure : voilà, comment les circonstances qui paroissent le plus nous contrarier tournent à notre avantage.

FONVAL. Cela me donne une haute idée de la philosophie, je vois qu'elle sait faire servir habilement à sa gloire ce qui devroit la couvrir d'une confusion éternelle. La chose étoit difficile : il falloit beaucoup d'art pour y réussir.

VALCOURT. Je vous ai bien dit que lorsque vous la connoîtriez, vous concevriez pour elle une estime proportionnée à son mérite.

CHAPITRE XIII.

Suite du même sujet.

CETTE estime s'accroîtra, dis-je à Valcourt, à mesure que vous me prodiguerez vos savantes instructions : néanmoins vos discours me laissent encore quelque chose à désirer. Il me semble qu'ils tendent plus à noircir le christianisme, qu'à disculper nettement la philosophie : je dois croire qu'elle est innocente des crimes de notre révolution, puisque vous me l'assurez et que les philosophes l'assurent avec vous; mais la chose n'est pas démontrée pour moi, et je voudrois qu'elle le fût, soit pour ma propre satisfaction, soit pour me mettre en état de répondre aux propos que j'entends tenir tous les jours, qui flétrissent h[illegible]ent la philosophie.

[illegible]T. [illegible]ux qui tiennent ces propos, [illegible]ont seuls un peu adouci les

» mœurs des hommes, dites-leur que sans eux » nous aurions deux ou trois *Saint-Barthélemi*, de siècle en siècle. » (*Lett. à d'Al.*, 9 *nov.* 1764.)

PONVAL. *Deux ou trois par siècle*, c'est beaucoup.

VALCOURT. Il n'y a rien à en rabattre : c'est le *grand-homme* lui-même, qui a fait ce calcul.

PONVAL. Je le dirai donc sur sa parole : mais on me répondra, qu'il y avoit des moyens moins violens que le jacobinisme pour *adoucir les mœurs*, et prévenir les *Saint-Barthélemi* dont nous sommes ménacés à chaque instant. C'est un fâcheux argument que ce jacobinisme : je voudrois bien que nos savans écrivains employassent leur sagacité ordinaire, à séparer nettement sa cause de celle de la philosophie.

VALCOURT. Rien de plus facile, mon cher Ponval ; dites-moi : est-ce Rousseau, Voltaire, Helvétius, Diderot, qui ont commis les crimes de la révolution ? Les ont-ils conseillés dans leurs écrits ?

PONVAL. Ils n'ont fait, ni l'un, ni l'autre : (*)

(*) C'est trop dire, sans doute : ma réponse n'auroit pas dû être aussi absolue, mais je voulois éviter toute discussion qui auroit alongé la séance sans me procurer de nouvelles instructions. Quoiqu'on puisse dire pour la justification de nos philosophes, il est très-vrai qu'ils ont conseillé en propres termes, ou d'une manière équivalente plusieurs crimes de notre révolution : ils sont les véritables pères des jacobins, qui, fiers de cette généalogie, avoient sans cesse leurs noms dans la bouche, et qui n'ont guère fait

peut-être même que s'ils avoient vécu jusqu'à ces derniers temps, bien loin de commettre les crimes dont nous parlons, ils en auroient été les victimes.

VALCOURT. Pouvez-vous attribuer ces crimes aux écrivains philosophes de nos jours ?

PONVAL. Je sais que plusieurs d'entr'eux en sont innocens : quant aux autres, j'ignore leur vie politique, et je me soucie fort peu de la connoître. J'aime à croire qu'on n'a aucun reproche à leur faire à cet égard.

VALCOURT. Voilà donc la philosophie complètement justifiée, puisque ni les anciens, ni les nouveaux écrivains philosophes ne sont coupables des crimes de la révolution.

PONVAL. Je connois ce raisonnement : je l'ai entendu répéter plusieurs fois par des philosophes; mais il ne m'a pas encore été donné d'en sentir toute la force. On ne dit pas que les crimes de la révolution ont été commis par tel ou tel philosophe, et encore moins par tous les philosophes. On sait bien que plusieurs d'entr'eux ont péri sous la hache des assassins, ou qu'ils

---

qu'apprendre par cœur et commenter leurs sophismes et leurs déclamations. On en a vu plusieurs preuves dans le chapitre précédent, et ces preuves ne sont pas à beaucoup près les seules qu'on pourroit donner. Cependant, je me garderois bien d'assurer que s'ils eussent vécu dans le temps de la révolution, ils en eussent approuvé toutes les horreurs. *L'intérêt* auroit appris à chacun d'eux ce qu'il lui importoit de faire.

n'ont échappé qu'avec beaucoup de peine à cette fatale hache. On sait qu'un grand nombre de ceux qui vivent aujourd'hui, ne parlent qu'avec horreur des excès dont la France et les contrées voisines ont été si long-temps le triste théâtre. Mais on dit que ce sont des philosophes qui ont préparé, ordonné et exécuté tous les crimes qui ont marqué d'une manière si horrible les jours malheureux, par lesquels nous avons passé : on dit que ces crimes doivent leur existence aux principes de la philosophie, et c'est là-dessus que je vous demande quelque éclaircissement.

VALCOURT. Je n'en ai point à vous donner. Que ceux qui intentent cette accusation, prouvent eux-mêmes ce qu'ils avancent.

PONVAL. Voici ce qu'ils disent. C'est en invoquant les principes de Rousseau, et de nos philosophes (*) sur la nature de l'autorité et sur les droits des peuples, qu'on a donné le signal de la révolution : c'est pour faire sur nous un essai de ces principes qu'on nous y a précipités. C'est en

(*) Nos philosophes ne sont point les inventeurs de ces principes : ils en sont seulement les copistes; ils les doivent au fanatique Jurieu si bien refuté par le grand Bossuet, et qui lui même n'avoit fait que copier Buchanan, Sidney, Milton, et les écrivains et orateurs séditieux qui bouleversèrent l'Angleterre sous Charles I. C'est avec ces principes qu'on a déjà fait deux révolutions qui marqueront dans les fastes de l'histoire, et qu'on fera toutes celles qu'on voudra entreprendre lorsque l'esprit philosophique aura mûri les hommes, pour l'indépendance et pour la révolte.

échauffant sans cesse les esprits sur ces mêmes principes, et en tirant les conséquences qui en découlent, qu'on l'a commencée, qu'on l'a continuée, et qu'on l'a enfin conduite à l'état de perfection où nous l'avons vue.

VALCOURT. Tout cela est vrai. Oui, ce sont les principes de la philosophie qui ont commencé et continué la révolution. J'en conviens, et j'aime à en convenir; parce que c'est faire d'elle un grand éloge en peu de mots. Et vous, mon cher Ponval, si vous êtes vraiment philosophe, c'est en cela surtout que vous devez admirer le génie de nos maîtres.

PONVAL. J'y suis tout disposé. Mais permettez-moi de vous demander si tous conviennent comme vous, que notre révolution est due aux progrès de la philosophie.

VALCOURT. Croyez-vous donc les philosophes assez sots, pour céder à d'autres une gloire qui leur a coûté tant de travaux? Ils n'ont jamais souffert qu'elle leur fut disputée : ce seroit même s'exposer à leur déplaire que de les louer foiblement sur ce sujet. Le coup mortel étoit porté au *fanatisme* et à la tyrannie : la révolution étoit dans toute sa force, lorsque des grands philosophes s'exprimèrent ainsi au sujet de la *vie de Voltaire*, par Condorcet :

« Il semble qu'il étoit possible de développer » davantage les obligations éternelles que le genre

» humain doit avoir à Voltaire : les circons-
» tances actuelles en fournissoient une belle
» occasion ; il n'a point vu tout ce qu'il a fait,
» mais il a fait tout ce que nous voyons. Les
» observateurs éclairés, ceux qui sauront écrire
» l'histoire, prouveront à ceux qui savent ré-
» fléchir que le premier auteur de cette grande
» révolution qui éclaire l'Europe, et répand de
» tous côtés les espérances chez les peuples, et
» l'inquiétude dans les cours, c'est sans contredit
» Voltaire. C'est lui qui a fait tomber la première
» et la plus formidable barrière du despotisme,
» le pouvoir religieux et sacerdotal. S'il n'eût pas
» brisé le joug des prêtres, jamais on n'eût brisé
» celui des tyrans. L'un et l'autre pesoient en-
» semble sur nos têtes et se tenoient si étroite-
» ment, que le premier une fois secoué, le
» second devoit l'être bientôt après. L'esprit
» humain ne s'arrête pas plus dans son indépen-
» dance que dans sa servitude ; et c'est Voltaire
» qui l'a affranchi, en l'accoutumant à juger
» sous tous les rapports ceux qui l'asservissoient.
» C'est lui qui a rendu la raison populaire ; et si
» le peuple n'eût pas appris à penser, jamais il
» ne se seroit servi de sa force. C'est la pensée
» des sages qui prépare les révolutions politiques,
» mais c'est toujours le bras du peuple qui les
» exécute. » (*Merc. de Fr.*, *sam. 7 août* 1790.)

PONVAL. Ce passage est clair ; mais ce que les philosophes regardent comme un titre de gloire, n'est pas tel aux yeux de leurs adversaires. Ceux-ci ne voient dans ces grands principes de *liberté*, *d'égalité*, *de souveraineté du peuple*, *de pacte social* que des instrumens terribles de désorganisation. Dès-le moment, disent-ils, où une nation en fait sa règle, où elle les pose pour base de ses opérations politiques, tout est bouleversé ; elle devient la proie des factions qui s'élèvent aussitôt, et qui la harcèlent, la déchirent et la mettent en pièces. Notre révolution en est une triste preuve.

VALCOURT. Ceux qui parlent ainsi ont raison. Mais par là même, ils prouvent l'excellence de ces principes. Pour rajeûnir Pélias, ne falloit-il pas qu'il fût coupé en morceaux par ses filles ? Nos maîtres n'ont cessé de le répéter, et les meneurs de notre première assemblée nationale, qui ont travaillé avec tant de courage *au grand-œuvre de notre régénération*, l'avoient parfaitement compris. Combien de fois n'ont-ils pas dit, que pour élever un édifice politique digne du siècle de lumière dans lequel nous vivions, il falloit d'abord détruire l'ancien dont la forme gothique blessoit la raison, et n'en pas laisser subsister pierre sur pierre ! Si nos principes ne produisoient pas ces admirables effets, ils ne serviroient de rien pour faire des révolutions. Ceux

qui les ont créés auroient manqué leur but. Autant vaudroit qu'ils n'existassent pas.

PONVAL. Il me semble que vous vous avancez beaucoup.

VALCOURT. Pas plus que nos maîtres : ainsi je puis braver tous nos adversaires. Je suis dans un poste, où il leur est impossible de me forcer.

PONVAL. J'en doute : ils vous objecteront que de tels aveux tendent à justifier ce que disoit Frédéric, *qu'il faudroit loger les philosophes aux petites maisons, pour qu'ils fussent les législateurs des fous, leurs semblables ; ou leur donner à gouverner une province qui méritât d'être châtiée.*

VALCOURT. Frédéric, quoique philosophe, n'a jamais eu la force d'oublier entièrement qu'il étoit roi : de là, ce coup d'œil peu juste que nous avons à lui reprocher dans l'examen qu'il a fait de certains objets de la plus haute importance. Nos maîtres ont vu aussi bien que lui, les suites un peu fâcheuses que peuvent avoir leurs principes mis en exécution. « Il est vrai, disent-ils, » que lorsque le bras du peuple exécute, sa force » peut devenir dangereuse pour lui-même. » (*Merc. de Fr.*, 7 *août* 1790.) Mais plus philosophes que ce roi, ils s'en consolent à l'exemple de Voltaire, (*Mél.*, *c.* 14.) et de Chamfort, en considérant que la liberté vaut bien la peine *qu'on l'achète par beaucoup d'or et de sang*, et qu'après

tout

tout, *on ne fait pas des révolutions à l'eau-rose.* Ensuite ils indiquent le remède qui est extrêmement simple, et qui se tire du mal même. Le voici : « après avoir appris au peuple à faire usage » de sa force, il faut lui enseigner à la soumettre » à la loi. » (*Merc. de Fr. Ibid.*)

Je regardai Valcourt d'un air qui lui fit assez comprendre que je n'étois pas bien convaincu de l'infaillibilité de ce remède. Ne vous hâtez pas de désapprouver, me dit-il; écoutez-moi plutôt jusqu'au bout. Nos maîtres ont prévenu toutes les objections : « ce second ouvrage, ajoutent-ils, » quoique difficile encore, n'est pourtant pas à » beaucoup près si long, ni si pénible que le » premier. » Qu'avez-vous à répliquer maintenant?

PONVAL. Rien du tout; mais toutes mes difficultés ne sont pas encore levées. Vous convenez, diront vos adversaires, que pour révolutionner *philosophiquement* un empire, il faut avant que de rien établir, commencer par *démolir tout de fond en comble.* Quand une fois les choses sont en cet état, lorsqu'il n'y a plus d'autorité pour réprimer le crime, qui empêchera les scélérats de voler, de piller, d'assassiner, de se baigner à loisir dans le sang?

VALCOURT. C'est ici que je vous arrête : je conviens qu'il n'y aura rien qui les empêche de se porter à ces excès; mais les principes dont vous parlez ne les conseillent pas. Tout au plus

pourroit-on leur reprocher de détruire momentanément les moyens destinés à enchaîner les malfaiteurs. S'il y a des scélérats qui se conduisent ainsi, c'est qu'ils sont des scélérats.

PONVAL. C'est déjà beaucoup, vous diront vos ennemis, que la philosophie rompe le frein qui les tient muselés. Mais il y a plus : c'est-elle, ajouteront-ils, ce sont ses funestes principes qui ont fait la plupart des scélérats dont la rage a déchiré la France et l'a inondée de sang. Grâces aux *lumières* dont elle est venue nous éclairer, ces monstres étoient des athées. Or, il n'y a point de crimes, je ne dis pas qu'un athée ne commette, mais dont il ne soit capable, et auquel il ne se porte sans remords s'il y trouve son *intérêt*. C'est une vérité dont conviennent les chefs mêmes de la philosophie. Alors je citai en substance, le morceau de Voltaire sur l'athéisme que vous avez vu plus haut. Je me disposois à en faire l'application : mais Valcourt, ne m'en laissa pas le temps; il avoit ses raisons.

Je vois ce que vous allez ajouter, dit-il, en m'interrompant précipitamment ; mais faute de connoître notre logique des abstractions, vous continuerez à déraisonner complètement, comme vous avez fait depuis que vous vous êtes mis à discourir sur notre révolution. Voici en deux mots, la solution de votre difficulté : nous sé-

parons par la pensée la révolution des crimes qui la souillent, ce qui nous est bien permis; nous concluons de là, par une suite de conséquences, qu'elle en est séparée par le fait. Nous aimons cette manière de raisonner qui est belle, profonde, et commode; et nous en faisons un fréquent usage. C'est un des moyens par lesquels la philosophie triomphe. Le partage étant fait de cette sorte, nous attribuons la révolution à la philosophie, puisque celle-ci l'a réclamée dès le principe, qu'il seroit absurde et injuste de vouloir la lui ôter, et qu'on la priveroit par là de ce qu'elle a fait de plus beau; mais nous nous gardons bien de la charger des crimes qui l'ont accompagnée. En vain les Chrétiens nous disent, que la révolution est intimément liée avec ces crimes, qu'ils sont au nombre des moyens par lesquels elle s'est opérée, que si on avoit voulu s'en abstenir, elle n'auroit jamais commencé, ou qu'elle auroit été arrêtée à chaque pas et forcée de rétrograder, nous leur répondrons : quelque liés que soient ces crimes à notre révolution, ils ne sont pas la même chose qu'elle; ils ne lui sont pas tellement nécessaires qu'elle n'ait pu exister sans en être souillée : elle pouvoit donc en être séparée, et nous l'en séparons en effet. En conséquence, nous prenons pour nous la révolution puisqu'elle nous appartient; et nous laissons les crimes aux scélérats qui sont venus s'en emparer. Ainsi

voilà la philosophie parfaitement lavée des crimes dont vous voulez la noircir.

Ce raisonnement n'étoit pas nouveau pour moi. On sait qu'il est continuellement dans la bouche de tous ces honnêtes gens abusés qui, après avoir épousé notre révolution dans son origine, lui sont toujours demeurés fidèles au milieu des horreurs qui la constituent, sans cependant approuver ces horreurs; néanmoins je fus aussi surpris que si je l'avois entendu alors pour la première fois: le ton d'assurance et d'emphase avec lequel Valcourt le débita, ne contribua pas peu à mon étonnement.

Je ne sais, lui dis-je, si cette distinction convaincra vos adversaires, je crains qu'ils ne la trouvent bien subtile.

VALCOURT. Tant pis pour eux; elle n'est pas moins solide : ce que nous savons, c'est que nos principes sont sûrs, nous l'avons démontré mille fois. L'essai que nous venons d'en faire n'a pas réussi pleinement comme nous l'avions annoncé : c'est un malheur, mais cela ne prouve rien contre nous. Pourquoi ne s'est-on pas tenu dans la *ligne* que nos maîtres avoit *tracée à la révolution ?* (*Lett. de Rayn.*) Qu'on nous laisse recommencer, et l'on verra si nous faisons de vaines promesses.

PONVAL. C'est à quoi vous ne déciderez pas facilement vos adversaires.

VALCOURT. Preuve qu'ils ont tort.

PONVAL. Et si ce second essai venoit encore à manquer, renonceriez-vous à vos principes ?

VALCOURT. Non ; parce qu'ils sont indépendans de l'expérience, et des applications qu'on en peut faire.

PONVAL. J'entends : il en est de votre philosophie, comme de celle que d'Alembert trouvoit dans Rousseau, « son caractère est d'être ferme » et inexorable dans sa marche. Vos principes » posés, lui disoit-il, les conséquences sont ce » qu'elles peuvent; tant pis pour nous si elles sont » fâcheuses, mais à quelque point qu'elles le » soient, elles ne vous le paroissent jamais assez » pour vous forcer à revenir sur les principes. » (*Lett. de d'Al. à Rouss.*)

VALCOURT. Pourquoi reviendrions-nous sur nos principes, ils sont incontestables. En savez-vous la raison ? C'est que nous les avons placés dans la haute région des spéculations, où il est impossible aux Chrétiens de les attaquer. Nous avons démontré qu'ils doivent faire le bonheur du genre humain, on n'a pas droit d'en exiger davantage.

Vous devez voir par toutes ces observations, continua Valcourt, en conservant toujours le même ton de confiance, combien sont peu fondées les calomnies qu'on se permet contre la philosophie : mais ce n'est pas là tout ce qu'on

peut dire pour la disculper. Le *Citateur* traite au commencement de son écrit la grande question qui nous occupe, et il la décide avec cette dextérité qui appartient aux philosophes, et qui n'appartient qu'à eux. Tout ce qu'il dit là-dessus se réduit à trois preuves, mais quelles preuves ! Chacune a la force d'une démonstration mathématique; et de plus, elles renferment en substance ce qu'on a dit jusqu'à ce jour pour la justification de la philosophie. Les voici :

1.° « Les septembriseurs et les gredins de ces » faubourgs malheureusement célèbres, n'avoient » pas commenté Rousseau et Voltaire.

2.° » Voltaire et les autres, ne conseillent pas » de s'emparer du bien d'autrui. (*)

3.° » On excite les brigands avec de l'argent, » de l'eau-de-vie, et par l'espérance du pillage. » (*t.* I, *XVI et XVII.*)

Donc. . . . .

PONVAL. Excusez-moi si je vous interromps. Nos maîtres prouvent-ils que, ni les brigands, ni ceux qui les faisoient agir n'étoient dans ces

---

(*) On a vu dans le chapitre précédent les souhaits de Raynal, ceux de Voltaire, les plans de spoliation que ce dernier faisoit en 1753 avec le roi de Prusse. Rousseau n'a jamais conseillé de dépouiller personne, mais avec ses principes sur les prétendus droits de *nature*, quelle sécurité peuvent avoir les propriétaires ? Diderot a fait un *code de la nature* qui au besoin peut servir de code aux brigands, etc., etc. Voilà comment Voltaire *et les autres ne conseillent pas de s'emparer du bien d'autrui.*

dispositions, où les crimes qui plaisent ne coûtent rien à commettre ? Prouvent-ils aussi que ces dispositions n'étoient pas en eux un effet de cet esprit que, selon les Chrétiens, la philosophie a rendu si commun depuis qu'elle a commencé à se répandre ?

VALCOURT. Il étoit bien nécessaire de me faire une telle question ; il ne s'agit point de cela dans le raisonnement que je vous rapporte. Voulez-vous que ces grands hommes se jettent hors de leur sujet ? Ils ont l'esprit trop juste pour faire de semblables fautes de logique.

Donc, concluent-ils, la philosophie n'a aucune part aux crimes de la révolution.

PONVAL. Ils devroient ajouter comme les géomètres, *c'est ce qu'il falloit démontrer.*

VALCOURT. Et c'est ce qui est démontré en effet : car *l'abbé* que le *Citateur* introduit sur la scène pour lui faire ce raisonnement terrassant, demeure confondu, accablé par la force de l'irrésistible vérité. « Je ne sais, dit-il, que vous ré» pondre .... vous êtes un athée. » Mon cher Ponval, vous ne devez pas être plus difficile que lui.

A ces mots, le philosophe leva la séance et me congédia, après m'avoir invité fort gracieusement à aller le voir toutes les fois que j'aurois l'esprit fatigué par quelques difficultés contre la philosophie. Vous voyez, ajouta-t-il, en me

serrant affectueusement la main, que je possède l'art de les lever : avec les lumières que je puise dans les ouvrages de nos maîtres, il n'en est aucune que je ne fasse évanouir en un instant. Je lui promis de profiter de ses offres et je me retirai.

Comme je n'avois pas l'honneur d'être *l'abbé du Citateur*, ni le *Jeannot* de Voltaire, ni *l'inspiré* de Rousseau, ni aucun des personnages que les philosophes sont en possession d'introduire dans leurs dialogues, pour triompher à l'aide des inepties qu'ils leur mettent dans la bouche, je ne fus rien moins que convaincu par les excellentes raisons que je venois d'entendre. Pour compléter le ridicule, disois-je en moi-même, après que je fus sorti, Valcourt auroit dû tirer la conséquence qui découle de tout ce qu'il vient de dire. Voici le discours que ce sujet auroit pu lui fournir.

« Ainsi, *bon jeune homme*, quand vous verrez » un état gouverné par les principes politiques » de nos philosophes, et cet état bouleversé et » mis en pièces par un effet nécessaire de ces » principes, réjouissez-vous ; la philosophie » triomphe. Quand vous verrez les chefs des » factions et leurs adhérens, bien imbus de sa » morale et de ses dogmes, les répandre de » toutes parts avec le plus grand zèle, les mettre » en pratique, en remplir tous les esprits, et

» en faire l'instrument de leurs succès; réjouissez-
» vous encore : la superstition, le fanatisme, et
» avec eux tous les crimes, vont disparoître pour
» toujours; il ne vous restera que les vertus.
» Quand ensuite vous verrez les propriétés
» violées, vos concitoyens emprisonnés, exilés,
» massacrés; lorsque vous verrez le glaive de la
» mort, se promener sous les formes les plus
» hideuses et les plus effrayantes sur toute l'é-
» tendue de votre infortunée patrie; ayez toujours
» le même langage et les mêmes sentimens. Un
» vrai philosophe peut bien se contredire, mais
» il ne doit jamais reculer : seulement, quoique
» les auteurs de ces crimes les commettent au
» nom et sous les auspices de la philosophie, et
» pour cimenter ses principes; quoiqu'ils dé-
» clarent que ce sont des sacrifices qu'ils offrent
» à cette idole de leur cœur, gardez-vous de
» convenir que ce soit elle qui les demande : ils
» nuisent trop à sa cause. Répétez froidement ce
» que disoit un journaliste de nos amis, au sujet
» des premiers meurtres révolutionnaires : ce sont
» les *pustules de la liberté*. Dites avec un philo-
» sophe de la seconde assemblée nationale que,
» *quelques gouttes de sang de plus ou de moins*
» *ne s'aperçoivent pas dans les veines du corps*
» *politique*. Ajoutez que tout se prépare pour le
» règne de la raison : dites-le d'autant plus har-
» diment que de toutes parts on consacre des

» temples à cette nouvelle [illegible]
» de toutes ces horreurs, que [illegible]
» ne cesse de faire entendre [illegible]
» dans leur temps ont retenti [illegible]
» *grâces à la philosophie*, [illegible]
» *la hauteur de notre destin* [illegible]

» Mais si après de violens [illegible]
» que vous vissiez les factions [illegible]
» crimes révolutionnaires [illegible]
» nisme emmuselé, et un gou[illegible]
» éclairé, vraiment religieux [illegible]
» anti-philosophique, travail[illegible]
» ordre et la justice ; si sou[illegible]
» gouvernement, vous voyez [illegible]
» rale de l'Évangile répandre [illegible]
» lumières et leurs consola[illegible] tre
» cupés à l'instruire de [illegible] de
» *jeune homme*, tremblez [illegible] à
» tremblez pour le genre [illegible] de
» est perdu, que le fanat[illegible]
» velle vie, que nous [illegible] *les*
» *croisades et la Saint-B*[illegible]
» prouvez au public ces [illegible]
» de doctes ouvrages [illegible]
» talent, faites un nou[illegible]

CHAPITRE XIV.

Suite de la huitième séance. — Derniers traits de la morale des philosophes. — Leurs maximes sur les liens qui unissent les pères avec les enfans, et les maris avec leurs femmes.

Je reprends la huitième séance de nos philosophes.

Voltaire, enchanté de l'heureuse destinée qu'il présageoit pour les jeunes gens, les recommanda à ses amis. C'est l'espérance de la philosophie, dit-il, *tâchons de les instruire.* (*Lett. à d'Al.*, 15 *sept.* 1762.) Il faut qu'ils se rendent dignes de *voir les belles choses* que le sort leur réserve. — Et même, ajouta-t-on, de les exécuter lorsque le moment en sera venu. — Oh ! dit un sage, certainement nous les ferons entrer dans ces heureuses dispositions. Que n'apprendront-ils pas à l'école de la philosophie ? Leurs yeux vont s'ouvrir : pleins de mépris pour les siècles qui les ont précédés, et solidement convaincus que le jour de la raison n'a lui encore que pour eux, ils ne verront dans nos différentes institutions qu'ignorance, sottise, préjugés absurdes et barbares. Devenus hommes, ils les renverseront d'un coup de pied, si les circonstances leur sont

favorables, et même s'il le faut, ils feront naître ces circonstances. Ainsi se consommera cette grande révolution que nos travaux vont préparer, et que tout philosophe doit hâter par ses vœux.

Ainsi soit-il, répondirent tous les assistans; mais ajouta l'un d'entr'eux, les leçons de la philosophie ne sont pas les premières que les jeunes gens recevront. Or, notre illustre chef l'a dit,

. . . . la main de nos pères
Grave en nos foibles cœurs ces premiers caractères
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
(*Zaïre*, *acte* 1, *sc.* 1.)

Le *grand-homme* se mit à rire. Rassurez-vous, dit-il; je me suis servi fort à propos de ces quatre vers pour établir notre précieuse doctrine de l'indifférentisme, mais ils ne doivent pas tirer à conséquence: sans recourir à la puissante main de Dieu, nous viendrons facilement à bout *d'effacer* les impressions religieuses, dont les *pédans et les cuistres* se hâtent d'infecter l'enfance. Parlons fortement à l'imagination, aux sens, aux passions; il n'en faudra pas davantage. D'ailleurs, en assiégeant les premiers momens de la jeunesse, comme je vous le recommande ici, nous préviendrons l'un des plus grands obstacles que nous ayons à redouter, l'effet de l'*exemple* et du *temps*.

Cette conduite, dit un sage, est très-judicieuse: mais les pères? .....—Eh bien ! les pères? Qu'ont-ils de commun avec ce que nous disons ici? — Ils voudront maintenir l'éducation qu'ils auront donnée ou fait donner à leurs enfans; ils s'opposeront à nos leçons.

Nos philosophes bondirent de fureur. Et de quel droit, s'écrièrent plusieurs d'entr'eux, les pères voudront-ils repousser la raison qui cherche à se faire jour dans l'esprit de leurs enfans. —Ils la repousseront sans examiner s'ils en ont le droit? —Eh bien ! avertissons les jeunes gens que ce sera là une voie de fait, un abus visible de l'autorité paternelle.

Faisons plus, dit un sage; remontons à la source du mal, attaquons cette autorité même. Plusieurs philosophes furent étonnés d'une telle hardiesse? Quoi! poursuivit-il, après avoir détruit tant de préjugés, vous en respecterez un qui peut être si nuisible à nos intérêts ? De bonne foi, croyez-vous que l'autorité paternelle soit une institution de la nature ?

Cette question étoit digne de la philosophie : elle fut discutée, et bientôt décidée contre les pères. On proclama hautement ce grand principe, que Rousseau de son côté faisoit entendre au milieu de ses partisans : *passé l'âge de la foiblesse, il n'existe aucune société naturelle entre le père et ses enfans.*

Il n'y a *qu'une tête à perruque*, dit Diderot, qui puisse prétendre le contraire. N'est-il pas évident que « toute espèce de dépendance étant » injuste, un fils ne dépend pas plus de son père » que celui-ci de sa progéniture ? » (*Code de la nature.*)

N'outrons rien ici, dit l'auteur des *Mœurs ;* j'ai calculé avec la plus grande précision les droits des pères sur leurs enfans ; j'ai trouvé qu'un fils doit toujours traiter son père avec respect. — Quoi ! même s'il n'est pas content de sa conduite ? *s'il n'en éprouve que des témoignages de haine ?* — Oui : mais « dans ce cas toute la dis» tinction qu'il lui doit, c'est de le traiter en » ennemi respectable. » (*Mœurs* 459.) Il n'y avoit rien à répliquer : on ne peut que s'extasier sur cette belle alliance de mots. L'art d'en faire de semblables appartient en propre à la philosophie.

Ces maximes, dit un autre sage, sont de nature à *faire effet* sur les jeunes têtes : mais je prévois un grand obstacle à leurs succès. — Quel est-il ? — L'amour mutuel qui unit le père et les enfans. — Cet amour, crièrent-ils tous à la fois, est fondé sur les préjugés. — Il est ridicule. — Il est contraire à toute raison. — Il est souvent incompatible avec *l'intérêt* qui est notre unique loi. — « Il est très-susceptible de dispense, » dit l'auteur des *Mœurs*, je viens de vous citer un

cas où la chose est incontestable. Tous furent de cet avis, et chacun prétendit prouver rigoureusement sa thèse; ce qui n'étoit pas difficile, les principes de l'athéisme et du matérialisme, et même ceux d'un certain déisme, une fois supposés.

Helvétius rioit : vraiment, dit-il, vous êtes d'habiles destructeurs des préjugés. En voilà un des plus palpables et des plus dangereux auquel vous sacrifiez dans ce moment : avez-vous oublié ce que Diderot nous apprit hier, que l'amour paternel et l'amour conjugal n'existent pas ? L'expérience en fait foi. « Qu'est-ce que les pères et » mères voient et aiment dans leurs enfans ? leur » nom, des esclaves, des joujoux, une occupa- » tion, et rien de plus; mais ces affections n'ont » qu'un temps. L'animal se sépare de ses petits » lorsque la foiblesse ne les tient plus sous sa » dépendance; et l'amour paternel s'éteint dans » presque tous les cœurs, lorsque les enfans ont, » par leur âge ou leur état, atteint l'indépen- » dance. » *(de l'Esp., dis.* 4, *c.* 10.)

Ces paroles étoient d'un observateur profond; nos philosophes en firent des commentaires longs et curieux. A mesure qu'ils parloient, ils sentoient croître leur haine et leur mépris pour les pères. Qu'est-ce donc, disoient-ils, que ces prétendus droits qu'ils exercent sur leurs enfans ? une usurpation, une tyrannie. O jeunes gens ! la philosophie vient encore vous délivrer de cet injuste joug.

Alors l'auteur des *Mœurs* éleva la voix, et fulmina contre les pères cette loi terrible qu'il avoit, disoit-il, puisée dans la nature et dans la raison, et dont il alloit faire retentir les *quatre parties du monde pour lesquelles il écrivoit :* « Les enfans » ne doivent pas plus à leur père pour le bienfait » de la naissance que pour le champagne qu'il » a bu, ou pour les menuets qu'il a bien voulu » danser. » (*part.* 3, *art.* 4.)

Il a de l'énergie, dirent quelques athées; c'est dommage qu'il croie en Dieu. — Ce n'est rien, leur répondit-on; il n'y croit qu'en déiste, vous voyez que cette foiblesse n'empêche pas de penser avec profondeur en matière de morale. La loi que ce philosophe venoit de révéler vola aussitôt de bouche en bouche; il faut, dirent nos sages, que les jeunes gens la retrouvent dans tous les écrits que nous destinons à leur instruction : mais pour qu'elle produise sur eux tout l'effet que nous en attendons, assaisonnons-la de certaines plaisanteries sur les pères et les mères. Que leurs yeux s'ouvrent enfin, et que ceux qui leur ont donné le jour deviennent par cette raison même, un objet de mépris pour eux. Grâce au génie exercé de nos philosophes, ces plaisanteries furent bientôt trouvées : elles les égayèrent pendant quelque temps; la décence ne me permet pas de leur donner place dans ce récit.

Diderot,

Diderot approuva comme tous ses confrères cette maxime de l'auteur des *Mœurs* si applaudie et si digne de l'être. Mais comme il étoit difficile en idées et en expressions philosophiques, il se permit de relever quelque défaut d'exactitude dans son énoncé. Le *bienfait de la naissance !* disoit-il, voilà un mot qui gâte tout. Non : la naissance n'est pas toujours un bienfait. « Dieu a permis, ou » le mécanisme universel qu'on appelle *destin* a » voulu, que nous fussions exposés à toutes sortes » d'évènemens : ces évènemens peuvent être » malheureux; dans ce cas la vie que tu as donnée » à ton fils est un tort que tu dois réparer. Et » comment le répareras-tu, ce tort ? Ecoute et » apprends quel est le chef-d'œuvre de l'amour » paternel : si tu es homme sage et meilleur père » que moi, tu persuaderas de bonne heure à ton » fils qu'il est le maître de son existence, afin » qu'il ne se plaigne pas de toi, qui la lui as » donnée. » (*Interp. de la nat.*)

Je ne puis pas être de votre avis, lui dit Helvétius. — Pour quelle raison ? — C'est qu'une telle confidence de la part d'un père seroit un service d'ami : or, par l'institution de la nature, il y a une guerre secrète entre le père et les enfans. Je le prouve : « l'homme hait la dépendance ; » de-là peut-être sa haine pour ses père et mère. » Vous savez que cette haine est un fait universel et reconnu qu'il étoit important d'expliquer, et

que j'explique dans ce moment. De leur côté, « les pères et mères ne voient dans leurs enfans » lorsqu'ils ont passé l'âge de la dépendance » que des héritiers avides. C'est la cause de » l'amour extrême de l'aïeul pour ses petits fils, » il les regarde comme les ennemis de ses » ennemis. » (*De l'esp.*, *dis.* 4, *c.* 10.)

Quelques-uns de nos philosophes, se regardèrent avec étonnement. Quel observateur ! dirent-ils, que cet Helvétius : il a vraiment pris la nature sur le fait : Pour le coup, le préjugé est à bas. Allons, mes amis, des dissertations, des romans, des contes dans lesquels nous peindrons *d'après nature*, les sentimens qui animent les pères et les enfans. Qu'ils apprennent enfin à se connoître : qu'ils sachent que l'intérêt, ce *mobile unique de toutes nos actions*, *d'où découlent tous nos droits et tous nos devoirs*, les arme les uns contre les autres.

Toutes nos leçons seront vaines, dit un sage, si nous n'attaquons le préjugé dans sa racine. Tant que les pères, les mères, et les enfans, formeront une société, il nous sera impossible de leur faire comprendre que la *nature* ne leur inspire que défiance, haine ou du moins indifférence mutuelle. C'est la fatale institution du mariage qui fait ici tout le mal.

La vérité de cette observation fut vivement sentie. C'est ainsi, dit-on, que nous sommes

punis d'avoir voulu sortir contre notre destination, du *pur état de nature*. O combien les bêtes sont plus sages que nous ! le mâle et la femelle s'unissent un instant pour avoir de la postérité. Aussitôt que cet objet est rempli, ou pour le plus tard, lorsque leurs petits peuvent se passer de leurs secours, toute société cesse entr'eux ; ils ne se connoissent plus. Pourquoi n'en est-il pas de même dans notre espèce ? Pour n'avoir pas tenu une conduite aussi raisonnable, voyez combien elle est restée au-dessous de l'instinct des bêtes.

On n'eut pas besoin de prouver ces assertions : elles étoient des conséquences évidentes des principes précédemment établis, que nos ames sont bien certainement *de la même pâte et de la même fabrique que celle des bêtes ; (La Mét.)* que l'unique chose qui nous distingue de nos *compagnons d'existence*, c'est que par un effet de l'organisation, tout leur esprit est intérieur, et le nôtre est au bout de nos doigts. (*de l'Esp.*) Le mariage fut donc déclaré un attentat contre la nature, qui ne pouvoit être trop promptement réprimé.

Il le sera, dit Helvétius, si les législateurs sont assez sages pour adopter le plan que j'ai déjà proposé, *d'établir la communauté des femmes*. J'ai long-temps *cherché à concilier nos plaisirs avec*

le bonheur public : et voilà ce qu'après *mille efforts d'esprit*, la philosophie m'a enfin inspiré.

Rien de mieux imaginé, lui répondit-on, pour nous ramener à grands pas au *pur état de nature* pour lequel nous sommes faits. Mais considérez combien, par leurs barbares institutions, les hommes se sont éloignés de cet heureux état : ils en ont entièrement perdu le souvenir et le goût. Comment espérer une loi qui nous y feroit rentrer si promptement ?

Et quel besoin, avons-nous des législateurs ? reprit vivement un de nos sages. La philosophie n'a-t-elle pas en elle-même tout ce qu'il lui faut pour rétablir par le fait cette précieuse *communauté* des femmes, après laquelle elle soupire ?

Les philosophes sourirent, en signe qu'ils entendoient à demi mot. Usons de prudence, dirent-ils, la question de l'adultère est délicate, et les préjugés qui le condamnent ont jeté dans tous les esprits de profondes racines. Pour ne pas les effaroucher, contentons-nous de poser les principes, et laissons tirer les conséquences à nos lecteurs. — Sauront-ils du moins les tirer ces conséquences ? — En doutez-vous ? nos principes seront si sensibles, et les passions rendent les hommes si clairvoyans. D'ailleurs, n'avons-nous pas notre ressource ordinaire : celle du ridicule et de la raillerie ? Ce sont des armes sous lesquelles il faudra bien que le fantôme de

l'adultère succombe : surtout proscrivons son odieux nom, c'est l'effroi des ames foibles ; elles ne peuvent l'entendre prononcer qu'aussitôt leur imagination frappée ne se figure un crime énorme, effet et source des plus affreux dérèglemens; car, c'est sous ces traits que nos *froids et atrabilaires* moralistes se plaisent à peindre l'adultère. Présentons-le à nos lecteurs sous des noms plus doux, et qui réveillent dans leur esprit l'idée d'un *passe-temps agréable et honnête* que la philosophie autorise, et qui est évidemment dans l'ordre et selon les lois de la nature.

Nos sages vinrent ensuite, selon leur usage, à quelques exemples en prose et en vers de cette ingénieuse méthode et s'en divertirent beaucoup. Mes vœux sont comblés, s'écria l'un d'entr'eux tout transporté de joie; l'antique barbarie de nos mœurs va enfin disparoître. Quand un mari et une femme ne s'aimeront point, quand leurs cœurs éprouveront l'atteinte de quelque passion que la loi trop sévère du mariage ordonne d'étouffer, ils sauront vivre de bonne amitié, sans se gêner dans leurs inclinations respectives, et avec la politesse qu'ils se devroient s'ils avoient toujours été étrangers l'un pour l'autre : que ces maximes commodes s'établissent d'abord chez les grands, déjà disposés par nos leçons à les mettre en honneur; que de là, elles se répandent dans la classe moyenne de la société, et ensuite parmi le

il pas mieux recommander aux époux de se faire violence, de se supporter patiemment, et de corriger par la raison, par des égards, et des déférences réciproques, ce qu'il peut y avoir de fâcheux et de repoussant dans leur humeur.

Fi donc ! lui répondit-on : voilà une maxime du christianisme et de l'ancienne philosophie. Le plaisant bonheur à présenter aux hommes, qu'un état continuel de guerre avec eux-mêmes !

D'ailleurs, dit l'auteur des *Mœurs*, il ne faut pas revenir sur nos principes. Je vous ai fait convenir hier que « suivre ses désirs, c'est le » vrai moyen de s'affranchir de leur importu- » nité ; » cela est clair et s'applique à tout. Mais ici il y a plus ; je ne dis pas que l'incompatibilité des humeurs rend la concorde *difficile* entre deux époux, mais *impossible*. Les *superstitieux ne peuvent pas se tirer de là.*

Enfin, reprit le premier philosophe, que le divorce dans le cas où cette incompatibilité d'humeur existe soit contraire au droit civil ou au droit religieux, ce n'est pas ce qui doit nous inquiéter. Il est du *droit naturel* dont nous allons promulguer le sacré et vénérable code, et par lequel seul nous voulons que les hommes soient désormais gouvernés : cela nous suffit. Il faut qu'une législation vraiment philosophique nous autorise à faire différens essais dans le mariage, jusqu'à ce qu'enfin nous trouvions dans la per-

sonne avec laquelle nous nous serons unis, une humeur parfaitement assortie à la nôtre.

Nos sages s'applaudirent de cette invention heureuse qui au gré de leurs vœux, réduisoit, le mariage à n'être plus qu'une formalité vaine et illusoire. Nous avons, donné disoient-ils, deux solutions d'un problème dont aucun législateur ne paroit s'être douté : *Par quel moyen peut-on conserver dans le mariage la plus grande liberté possible ?* Nos disciples auront le choix.

Je vois quelque chose de plus parfait encore, dit l'auteur des *Mœurs;* c'est la suppression de cette formalité du mariage, qui n'est qu'une gêne imposée mal à propos à la liberté que nous tenons de la nature. L'ancienne morale, les lois, les maximes d'honneur, flétrissent le concubinage; ils est temps qu'enfin la philosophie leur impose silence. « Sous quel prétexte qua-
» lifie-t-on le concubinage de crime ? C'est une
» union durable entre deux fidèles amans qui
» n'ont qu'un cœur, qu'une volonté, qu'une ame.
» L'instinct de la nature exige-t-il quelque chose
» de plus ? Et qu'a donc de préférable le dur
» joug du mariage ? Son indissolubilité ? Une
» union fondée sur la tendresse n'est-elle pas plus
» *pure*, plus *sainte*, plus *estimable* que celle
» qui n'est affermie que par la nécessité ? »
(*page* 347 *et* 348.)

Quel coup, s'écria-t-on, pour les *superstitieux* et les *fanatiques!* Il faut dit le philosophe en promenant fièrement ses regards sur son auditoire, « il faut qu'ils conviennent de ces vérités sans » contester.» (*Ibid.*)—Ils sont trop opiniâtres pour cela.—J'ai de quoi les confondre. Vous connoissez mon principe : *Quiconque est capable d'aimer est vertueux.* Qu'ils tremblent : voici la conséquence accablante qui en résulte. Donc le concubinage si calomnié par nos moralistes qui le peignent comme une suite de crimes, est un des plus puissans ressorts des vertus.

Quelques athées applaudirent à ce déiste. Il est digne, dirent-ils, de prendre place parmi nous. Guérissons-le de la foiblesse qu'il a de croire en Dieu; nous aurons en lui un philosophe parfait : ils travaillèrent en effet à lui donner cette dernière façon. Pour mieux piquer son amour-propre, on le tourna en ridicule, en l'appelant *le philosophe capucin.* Le coup fut manqué. Revenu du vertige qui l'avoit égaré quelque temps, il renonça dans un âge plus mûr à la première de ces qualités pour ne conserver que la seconde. Il ne voulut plus être, quoique en pussent dire ses anciens confrères athées ou déistes qu'un *capucin*, c'est-à-dire en langue philosophique, un Chrétien.

Ce fut sans doute une perte pour la philosophie : elle s'en consola sans peine en considérant qu'en dépit de l'apostasie de ce lâche adepte, elle de-

meuroit en possession des précieuses découvertes dont il venoit de grossir ses trésors. Le droit de les retenir, malgré le désaveu solennel de leur auteur, ne pouvoit lui être contesté. C'étoit un bien qui lui appartenoit en propre : quels nobles efforts ne fit-elle pas pour assurer leur triomphe? Les lois civiles qui consacroient et maintenoient le lien conjugal et l'autorité paternelle, leur opposèrent long-temps une barrière insurmontable; mais enfin cette barrière fut forcée: pour l'instruction du genre humain, la philosophie a été quelques momens sur le trône; elle s'est hâtée d'en profiter pour venger la raison, de ces lois honteuses, fruits de la barbarie des siècles qui les avoient instituées. Autant qu'il étoit possible, tout a été ramené avec énergie à ce *droit naturel* dont elle nous avoit si bien fait connoître les principes. A la vérité, ses travaux n'ont pas eu toute la solidité dont elle se flattoit. Mais du moins, sous son règne, la France a respiré, libre du *joug absurde* qui pesoit sur elle depuis tant d'années.

CHAPITRE XV.

Fin de la huitième séance. — Dernières instructions de Voltaire à ses associés. — Leur zèle à mettre leurs projets à exécution. — Leurs succès.

Le code de doctrine de nos sages étoit achevé, un secrétaire eut ordre d'en faire la lecture à haute voix. Il fut trouvé excellent, admirable, digne en tout de la philosophie, propre à élever le siècle où il verroit le jour à une *hauteur incalculable*, et à lui assurer pour toujours à l'exclusion de tout autre le nom glorieux de *siècle des lumières;* il ne restoit plus qu'à le commenter et à le publier. Ce soin fut abandonné au génie de chacun des coopérateurs : on sait comment ils s'en sont acquittés.

D'Alembert gardoit le silence : mais il n'étoit pas moins ardent à servir la cause commune. C'étoit lui qui sous main excitoit le zèle de ses compagnons dont il rioit quelquefois en particulier avec Voltaire. Mes amis, leur cria-t-il enchanté de leurs travaux, « quel furieux abattis » nous allons faire dans la forêt des préjugés ! » C'est pour cela, dirent en eux-mêmes quelques uns des assistans dont la philosophie consistoit à

moquer de tout, « c'est pour cela que nous débi-
» terons bien des fagots. » (*)

Cependant ils n'étoient pas sans inquiétude sur le sort de ces *fagots* : Ils craignoient que le public ne les rejetât avec mépris. Et pourquoi cette crainte qui nous déshonore ? leur dirent d'autres philosophes ; les passions ne sont-elles pas d'intelligence avec nous pour accréditer nos raisonnemens et nos systèmes ? — Les préjugés les repousseront : vous voyez que nous les attaquons sans ménagement. — Il est possible que les préjugés s'opposent à nous dans le principe, mais soyons persévérans et nous triompherons. — Et croyez-vous que ce triomphe soit durable ? — Pourquoi ne le seroit-il pas ? Les passions sont intéressées à le maintenir. — On pourra se dégoûter de nos idées. — Nous devons nous y attendre. Qu'importe ? On ne reviendra pas pour cela à la religion, et c'est tout ce qu'il nous faut. *Quand une fois on en a perdu le goût, il est difficile de le reprendre ; il est plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu.* (*Em.*, *t.* 3.) Il faudroit se faire d'autres idées, d'autres affections, se donner un nouveau cœur et un nouvel entendement. Quel travail ! et à quoi conduiroit-il ? à des résultats désolants pour les passions. Ce seroit bien la peine de l'entreprendre : on jugera qu'il vaut mieux

---

(*) C'est la réponse que fit une dame à ce propos de d'Alembert.

demeurer dans l'inaction. D'ailleurs nous serons là, multipliant sans nous lasser les livres et les systèmes. Il en coûte si peu pour cela ! il y aura bien du malheur, si avec une telle ressource nous n'empêchons pas les esprits de remonter à la sphère des idées d'où nous les aurons fait descendre. L'essentiel est d'être persévérans.

Et unis, dit Voltaire. « Ameutons-nous et nous » serons les maîtres? (*Lett. à d'Al.*, 19 *janv.* 1757.) O mes amis, combien la philosophie que je vous ai apportée de l'Angleterre a prospéré entre nos mains ! « A la vérité nous la devons aux Anglois, » qui nous ont appris à raisonner hardiment, » mais nous l'avons bien perfectionnée. » (*Lett. à Marm.*, 1 *août* 1769.) De l'union : et elle triomphera. Je prévois qu'il y aura des guerres civiles parmi nous : c'est un malheur inévitable. *Ce fou de Jean-Jacques* à donné un exemple qui deviendra contagieux : mais ne nous rebutons pas. « Il faudra que les chefs travaillent à réunir » les différens partis en leur disant, passez-moi » l'émétique et je vous passerai la saignée. (*Lett. à d'Al.*, 27 *juil.* 1770.) Marchons serrés comme la » phalange macédonienne. Elle ne fut vaincue que » pour avoir été dispersée. (*Ibid.* 1761 *et* 1769.) » Dieu nous aidera, si nous restons unis : (*Lett.* 66.) » mais ayons bien soin de nous tenir cachés. Il » faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent » le monstre, et qu'il tombe sous mille coups

» redoublés. (1 *mai* 1768.) Le Socrate d'Athènes
» étoit un homme très-imprudent, un ergoteur
» impitoyable qui s'étoit fait mille ennemis, et
» qui brava ses juges très mal à propos. Il faut
» que les philosophes soient plus adroits. (*Corr. gén.*, 20 *déc.* 1768.) Ah ! si nous pouvions
» former à Clèves ou dans quelque autre ville
» une colonie de philosophes françois, qui
» pussent y dire librement la vérité sans craindre,
» ni ministres, ni prêtres, ni parlement, (*Corr. de Volt. et de Fréd.*) nous n'aurions pas besoin
» de recourir à ces honteux ménagemens. Mais
» je prévois trop d'obstacles à un établissement
» d'une si haute importance : il faut y suppléer
» de quelque autre manière. »

C'est un soin dont je me charge, dit d'Alembert: jusqu'à ce jour on a constamment repoussé des honneurs académiques, ceux dont la religion paroissoit suspecte : je vais disposer tout secrètement dans Paris, de manière que ces mêmes honneurs ne soient désormais accordés qu'à des écrivains, qui auront brûlé au moins quelques grains d'encens sur l'autel de la philosophie. Ainsi dans peu l'académie françoise, devenue le foyer de notre conjuration, donnera le ton à tous les gens de lettres, et ceux-ci à leur tour le donneront à l'opinion publique. (*Corr. de Voltaire et de d'Alembert.*)

Ah ! reprit Voltaire, « je ne me consolerai » jamais de ne pouvoir fonder la colonie dont » j'avois formé le projet, et pour laquelle j'avois » déjà obtenu la protection de notre ami Frédéric » et de deux autres princes : c'étoit là où je devois » achever ma vieillesse : » (*Lett. à Fréd.*, 12 *oct.* 1770 *et à Damil.*, 6 *août* 1766, *et lett. de Fréd.*, 24 *oct.* 1765 *et* 1766.) mais ce sera un grand soulagement dans ma douleur de voir le sanctuaire des lettres, où ont siégé autrefois Bossuet, Massillon, Fénélon, Fléchier, etc., devenir le camp des ennemis de *l'infâme*. « Ce que » je vous recommande le plus est d'y mettre Di- » derot ; l'académie est indignée contre le Franc » de Pompignan : elle lui donnera avec plaisir ce » soufflet à tour de bras. » (*Lett. à d'Al.* 9 *juil.* 1760.)

» J'aurois plus d'envie que vous de voir Diderot » à l'académie, dit d'Alembert ; je sens tout le » bien qui en résulteroit pour la cause commune, » mais cela est plus impossible que vous ne » pouvez l'imaginer. » (18 *juil.* 1770.)

Que craignez-vous ? reprit Voltaire. « Les » dévots diront que Diderot a fait un ouvrage » de métaphysique qu'ils n'entendent pas ; il n'a » qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait, et qu'il est » bon catholique ; il est si aisé d'être catholique. » (*à d'Al.*, 11 *août* 1761.) Employez la médiation de la Pompadour notre protectrice, « il se peut

» qu'elle

» qu'elle se fasse un mérite et un honneur de
» soutenir Diderot; qu'elle désabuse le roi sur
» son compte, et qu'elle se plaise à confondre
» une cabale qu'elle méprise. » (24 *juil.* 1760.)

Ensuite, s'adressant à d'Argental : « Mon divin
» ange, mettez Diderot dans l'Académie, c'est
» le plus beau coup qu'on puisse faire dans la
» partie que la raison joue contre le fanatisme
» et la sottise. Imposez pour pénitence au duc de
» Choiseuil de faire entrer Diderot à l'Académie.
(*Lett. à d'Arg.*, 15 *juin* 1761.) Je ferai un feu
» de joie lorsqu'il sera nommé. Ah ! qu'il seroit
» doux de recevoir à la fois Diderot et Helvétius ! »
(*Lett. à d'Al.*, 9 *juil.* 1760.)

Nous ferons tous nos efforts pour les avoir, répondit d'Alembert, mais si nous les manquons, voilà Chamfort, Condorcet, l'ex-prêtre Millot, l'archevêque Brienne, et quelques autres, qui nous dédommageront de cette perte.

— A la bonne heure. Mais ce n'est pas tout : il faut construire un arsenal où seront amassées toutes les armes avec lesquelles nous combattrons les fanatiques. « Je m'intéresse bien à une bonne
» pièce de théâtre, mais j'aimerois encore mieux
» un bon livre de philosophie, qui écrasât pour
» jamais l'infâme. C'est vous, d'Alembert, et
» vous, Diderot, que cette bonne œuvre regarde :
» réunissez-vous ensemble pour former le plan
» de cette Encyclopédie dont vous m'avez déjà

» parlé; j'y mets toutes mes espérances : vous
» serez Atlas et Hercule, qui porterez le monde
» sur vos épaules.» (*Lett. à Damil*, 23 *mai* 1764 *et à d'Al.*, 5 *avr.* 1755.)

Oui, sans doute, répondit d'Alembert en s'échauffant enfin une fois contre sa nature, « l'Encyclopédie est devenue un ouvrage néces-
» saire.» (*à Volt.* 28 *janv.* 1727.)

Le plan en est tout fait, ajouta Diderot. Jugez de l'excellence de ce plan par l'usage nouveau et merveilleux que nous nous proposons de faire des *renvois*. « Prévus de loin et préparés avec adresse,
» ils ont la double fonction de confirmer et de
» réfuter, de troubler et de concilier; l'ouvrage
» entier en reçoit une force interne et une utilité
» secrète dont les effets sourds sont nécessai-
» rement sensibles avec le temps. Toutes les fois,
» par exemple, qu'un préjugé national mérite du
» respect, nous l'exposons à son article particulier
» respectueusement, avec tout son cortège de
» vraisemblance et de séduction; mais nous ren-
» versons l'édifice de fange; nous dissipons un
» vain amas de poussière, en renvoyant aux arti-
» cles où des principes solides servent de base
» aux vérités opposées. Cette manière de détrom-
» per les hommes opère très-promptement sur
» les bons esprits, et elle opère infailliblement et
» sans aucune fâcheuse conséquence, secrètement
» et sans éclat, sur tous les esprits.» (*art. Enc.*)

J'aurai soin de publier moi-même cette marche ; afin que les lecteurs que nous voulons instruire 'y soient pas trompés.

Ce sont là des ménagemens, dit Diderot ; mais la dureté du temps nous y force. « Si nous ne les » gardions pas, nous serions traités de fous par » ceux mêmes que nous voulons convertir. Sans » doute nous aurons de mauvais articles de théo» logie et de métaphysique, mais avec des » censeurs théologiens et un privilége, il est im» possible de les faire meilleurs. Il y aura d'autres » articles moins au jour où tout sera réparé. » (*Lett. à Volt.*, 6 *et* 21 *juil.* 1757.)

J'approuve cette tactique, dit Voltaire ; au moins par là vous vous affranchirez un peu de l'injuste contrainte où l'on vous tient : car « il est » bien cruel d'imprimer le contraire de ce qu'on » pense. » (*Lett. à d'Al.*, 9 *oct.* 1755.)

Et si on nous reproche notre innocent artifice, dirent plusieurs philosophes, nous crierons à la persécution et à la calomnie.

C'est fort bien, reprit Voltaire : allons, mes amis, « éclairons et méprisons le genre humain. (29 *janv.* 1757.) Surtout, je le répète, tâchons » d'instruire la jeunesse. » (15 *sept.* 1762.) J'ai dans mon porte-feuille plusieurs ouvrages, et sur tout ma *Jeanne d'Arc*, à l'aide desquels j'y réussirai facilement. Je compte sur des grands, sur des ministres, sur des princes et des rois

même. — Nous aurons bien quelques boutades à essuyer de leur part, dit d'Alembert : je m'y attends, « ce sont des élèves dont la philosophie » ne doit pas trop se vanter : mais que voulez- » vous ? Il faut aimer ses amis avec leurs défauts. » (4 *oct.* 1764.)

Prenons patience, repartit Voltaire, jusqu'à ce que « les philosophes soient assez nombreux, » assez zélés, assez riches, pour aller détruire » avec le fer et la flamme la secte abominable des » Chrétiens, ces ennemis du genre humain. Heu- » reusement ce ne sera pas long ; nous sommes » venus dans des circonstances qui nous sont fa- » vorables ; les frères seroient bien abandonnés de » Dieu, s'ils n'en profitoient pas. Les Jansénistes » et les Molinistes se déchirent, et découvrent » leurs plaies honteuses : nous n'avons plus qu'à » tirer sur ces bêtes féroces pendant qu'elles se » mordent, et que nous pouvons les mirer à » notre aise. Allons, mes amis, il faut les écraser » les uns par les autres, et que leur ruine soit le » marche-pied du trône de la vérité. » (*Lett. à Damil.*, 30 *janv.*, 26 *juin* 1762 *et ailleurs.*)

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrons le cou du dernier roi,

s'écria de nouveau Diderot, avec enthousiasme. Ceux qui étoient présents répétèrent ces deux vers, (*Œuv. choisies de La Harpe*, *t.* 1.) dans les-

quels est renfermé tout l'esprit de la philosophie, de l'aveu même d'un de ses héros. (*Enc. méth.*, *art. philosophie anc. et nouv.*, *t.* 3, *p.* 329.)

« Allons, brave Diderot, continua Voltaire, » intrépide d'Alembert, joignez-vous à mon cher » Damilaville, courez sus aux fanatiques et aux » fripons. » (*Lett. à Damil.*, 1765.)

Allons, dirent les philosophes en poussant un cri de rage, *courons sus aux fanatiques et aux fripons ;* ils y coururent en effet.

Qu'auroit pensé un homme de bon sens, en les voyant partir pour une telle entreprise ? Les François, auroit-il dit, sont spirituels et éclairés. Ils seront révoltés de tous ces systèmes pernicieux, aussi opposés à la saine raison qu'au bien de la société. Ils sont *nés malins :* les sifflets et un ridicule inévitable attendent ces champions de la philosophie, et les forceront à se taire ou à revenir au bon sens auquel ils paroissent avoir renoncé. Combien une telle attente auroit été déçue ! Indépendamment de leurs systèmes, les philosophes avoient des ressources qui rendoient leur succès assuré. Ils se ménagèrent adroitement la faveur des grands assez inconsidérés pour ne pas voir quels serpens ils réchauffoient dans leur sein. Sous leur funeste protection, ils répandirent avec la plus étonnante rapidité des maximes destinées à préparer une révolution dont ces grands devoient être les premières victimes. Pour comble

de malheur, la France étoit alors surchargée d'un grand nombre de ces êtres bizarres, aussi méprisables qu'orgueilleux, fléaux des sociétés dans lesquelles ils s'introduisent, et qui les perdent infailliblement lorsqu'ils parviennent à exercer sur elles quelque influence. C'étoient des *beaux esprits*, c'est-à-dire, des hommes en qui ce qu'on appelle *l'esprit* dominoit ou même se trouvoit seul à l'exclusion du bon sens et des mœurs. La philosophie leur parut un moyen prompt et sûr de se distinguer : ils se hâtèrent de grossir son parti. Les philosophes ainsi fortifiés poussèrent vivement l'exécution de leurs projets : en peu de temps ils inondèrent la France d'une multitude de brochures, qui devenoient chaque jour plus audacieuses. Leurs nombreux émissaires parmi lesquels étoient des précepteurs, des instituteurs particuliers, des professeurs de colléges, et jusqu'à des maîtres d'école de village, quelques abbés, et surtout des journalistes, fidèles à la mission qu'ils avoient reçue de leurs maîtres, préparoient tout, et hâtoient, chacun selon son pouvoir le succès de ces perfides productions. Ils entraînèrent une grande partie de tout ce qu'il y avoit en France d'hommes imprudents, ou livrés à leurs passions, ou peu instruits de leur religion, et des vrais principes de la morale et du raisonnement. Le nombre en étoit déjà bien considérable : sous les auspices de la philosophie, il s'accrut à l'infini. Les gens

de bien, les hommes zélés pour la cause du bon sens, de la morale, et de la religion, tentèrent de s'opposer à la violence du torrent. Leurs efforts furent inutiles, ou du moins ils n'eurent qu'un succès très-médiocre. Le *mal gagna comme la gangrène :* les philosophes furent élevés par l'intrigue, par l'enthousiasme, et par l'ignorance, au rang des grands hommes de leur nation, et bientôt ils occupèrent ce rang seuls et sans partage. On vit leur secte toujours plus entreprenante usurper insolemment le sceptre de notre littérature, la gouverner en despote ; non pour favoriser les vrais talens, mais pour les étouffer; non pour faire servir les lettres au maintien des bonnes mœurs, mais pour les renverser et les détruire. Ce fut fait de la France : elle changea entièrement de face. Selon le nouveau code qu'elle venoit de recevoir, la vertu n'étoit plus qu'un nom; ou si, pour sauver les apparences, on en rappeloit encore les devoirs, on ne lui donnoit ni base, ni motifs. Les enfans se voyoient déchargés de la *pénible obligation d'aimer* leur père et leur mère, de les respecter, de les assister dans leurs besoins. Les pères et les mères étoient déchargés de celle de les élever et de s'intéresser à leur sort. A la vérité, il existoit encore peu d'ames assez fortes pour s'élever à toute la hauteur d'une telle philosophie; mais cette philosophie existoit, et son influence sur l'éducation et sur

les sentimens qui devoient animer et unir les pères et les enfans, se faisoit sentir d'une manière terrible. Les peuples apprenoient à mépriser l'autorité et à la regarder avec dédain, jusqu'à ce que des circonstances favorables les missent en état de la renverser et de la fouler aux pieds. Bon Dieu ! s'écrièrent les observateurs effrayés ; à présent que *la France s'est mise à penser*, que va-t-elle devenir ? . . . . Et qu'est-elle devenue ? . . . .

CHAPITRE XVI.

Conclusion.

Ici finit le second écrit de Clairville ; et là se termine aussi le Recueil que je vous adresse. Je pense, mon cher Belmont, qu'il est inutile d'y joindre aucun commentaire. Les passages que je viens de mettre sous vos yeux sont clairs et précis : mieux que *le grand et sublime livre de la nature*, *ils parlent un langage intelligible à tous les esprits :* ils rendent sensible à tout homme de bonne foi, la vérité de ce que dit Pascal des ennemis du Christianisme ; « si on leur fait rendre » compte de leurs sentimens et des raisons qu'ils » ont de douter de la religion, ils diront des » choses si foibles et si basses qu'ils persuaderont » plutôt le contraire. » Et je ne doute pas qu'en

les lisant, vous ne vous soyez écrié plusieurs fois avec le même auteur. « En vérité, il est glorieux » à la religion d'avoir pour ennemis des hommes » si déraisonnables ; et leur opposition est si peu » dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'éta- » blissement des principales vérités qu'elle nous » enseigne. Car la foi chrétienne ne va principa- » lement qu'à établir ces deux choses ; la cor- » ruption de la nature, et la rédemption de Jésus- » Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la » vérité de la rédemption par la sainteté de leurs » mœurs, ils servent au moins admirablement à » montrer la corruption de la nature par des sen- » timens si dénaturés. » Telle est la réflexion qui m'a souvent occupé.

» Si vous continuez à discourir de la sorte, » leur disoit un jour quelqu'un, en vérité vous » me convertirez : et il avoit raison. Car qui » n'auroit horreur de se voir dans des sentimens » où l'on a pour compagnons, des personnes si » méprisables. » (*Pens. de Pasc.*, *part.* 2, *art.* 2.)

Au reste, ne croyez pas que je vous aie rapporté toutes les folies, toutes les extravagances, toutes les abominations de la philosophie : la matière n'est véritablement qu'ébauchée. Dans les longs et nombreux entretiens que j'ai eus avec Clairville et Valcourt, j'en ai appris vingt fois plus que mon Recueil n'en contient. Ce spectacle m'amusa d'abord par sa bizarrerie, et il me fournit

plusieurs instructions utiles; ensuite je n'y vis plus que ce qu'il a d'affligeant; et enfin, il me devint, absolument insupportable. Aussi Clairville et moi nous l'abandonnâmes pour nous occuper des grandes et importantes vérités de religion, de métaphysique, et de morale qui ont été attaquées avec tant de fureur par nos écrivains philosophes. Clairville ne s'attacha point à discuter ces vérités, ni à combattre les sophismes par lesquels ils ont prétendu les détruire, la chose étoit faite depuis long-temps. Mais sur tous ces points, il se contenta de les mettre en opposition avec les écrivains dont le christianisme s'honore, et avec eux-mêmes lorsque, oubliant qu'ils sont philosophes, le flambeau de la raison se rallume momentanément pour eux. C'étoit d'un côté le bon sens, la dignité, l'éloquence; le langage de la décence, de la vertu et du savoir : de l'autre, la folie, la bassesse, la bouffonnerie; le langage de l'infamie, du vice et de l'ignorance. Le moyen de résister à l'effet qui résulte d'un tel contraste ! Ce fut là le dernier coup porté dans mon esprit à la philosophie et aux philosophes : je regrette de ne pouvoir vous envoyer encore ces derniers entretiens. Vous recherchez les instructions solides, vous les auriez trouvées dans les admirables morceaux que Clairville a extraits de nos meilleurs écrivains : mais pour ce moment vous êtes condamné à ne vous repaître que des sottises que nos philosophes ont écrites.

L'ennui, le mépris, le dégoût me firent cesser mes entretiens avec Valcourt. Je vous ai rapporté deux de ces entretiens; il le falloit pour compléter mon Recueil, mais je me suis borné à ces deux, et j'espère que vous m'en saurez gré. Qu'auriez-vous vu dans ceux que je supprime? Une répétition de ce que contiennent les deux écrits de Clairville, ou bien d'ineptes blasphèmes, de plates et dégoutantes impiétés, dont vous n'auriez pu supporter la lecture. Je me contins pour les entendre, parce que j'étois curieux de savoir jusqu'où la rage de la philosophie peut dégrader l'entendement humain, mais enfin je me vis forcé d'éclater. Valcourt m'exposoit avec sa confiance ordinaire les systèmes de métaphysique et de morale, de ceux qu'il appeloit toujours ses maîtres! Quels systèmes, bon Dieu! Vous avez vu en quoi ils consistent, et s'il étoit possible d'y tenir plus long-temps. J'eus horreur de ce que j'entendois. Je proposai quelques difficultés: Valcourt croyant que je ne voulois que m'instruire me répondit, comme il avoit toujours fait, avec le ton doctoral qui convient à un philosophe. Ses réponses accrurent mon mécontentement: je rendis mes objections plus pressantes. Il ne s'agit pas de discourir, dis-je assez vivement, mais de raisonner. Au fait; justifiez, si vous le pouvez, d'absurdité, d'atrocité, ou d'infamie, les systèmes que vous

venez de m'exposer. Il balbutia quelques mots que j'eus de la peine à entendre ; mais bientôt reprenant toute son audace, êtes-vous, me dit-il, un ami ou un adversaire de la philosophie ?— Depuis ce que vous m'en avez appris, j'en suis l'ennemi irréconciliable. — Ah ! quel tour ! Quoi ! vous êtes. . . . . . — Tout ce qu'il vous plaira. Le seul nom que je refuse de votre part, c'est celui de philosophe. — Adieu donc, *ame basse et indigne de penser*, *vil superstitieux*, *sanguinaire fanatique*, *dupe et esclave imbécile des prêtres plus cruels que les bourreaux ;* allez-vous joindre à nos persécuteurs, aiguisez ensemble vos poignards, et préparez contre nous une *Saint-Barthélemi*. J'ai voulu vous éclairer, je serai votre victime : hélas ! tel est le sort d'un ami de l'humanité. Valcourt me quitta brusquement en disant ces mots, et depuis ce temps j'ai cessé de le voir. Cette rupture ne me laissa qu'un regret, celui de n'avoir pu lui témoigner à mon aise au moment où elle éclata, tout le mépris et toute l'horreur que j'éprouvois pour les abominables principes de ses *maîtres*, et de me dédommager ainsi de la pénible contrainte à laquelle je m'étois condamné si long-temps avec lui.

« Je te rejèterai sur le visage les vêtemens qui » te couvrent, est-il dit dans les prophètes, j'expo- » serai ta nudité aux nations, et ton ignominie à » tous les royaumes. Je jetterai sur toi des ordures

» qui font horreur; je te couvrirai d'infamie, et » je ferai de toi un exemple. » (*Nahum*, *c.* 3.) Est-ce la sentence de la philosophie que Dieu a prononcée dans cette terrible prédiction ? On seroit tenté de le croire en voyant qu'une sentence semblable a été exécutée sur elle avec éclat presque depuis le moment où elle a commencé à montrer son front hideux. *Sa nudité et son ignominie ont été exposées aux yeux des nations*, par les systèmes extravagans qu'elle n'a cessé d'enfanter sur Dieu, sur l'homme, et sur l'univers. Elle s'est couverte *d'infamie et d'ordures qui font horreur*, en publiant impudemment à la face de l'Europe entière, des principes qui ouvrent la porte à tous les crimes. C'est une vérité à laquelle rend hommage celui de ses écrivains dont elle se glorifie le plus, et s'il en falloit des preuves, combien n'en trouve-t-on pas dans ce Recueil, qui ne contient que la doctrine, et souvent même les propres paroles des auteurs qu'elle inspire ?

Mais voici un autre vêtement *d'ignominie et d'ordure* qui couvre la philosophie, et qu'on ne peut méconnoître qu'en s'obstinant à repousser l'évidence même : ce sont les crimes de notre révolution. Ces crimes sont bien incontestablement son ouvrage. Ils sont une suite et un résultat de ses principes. Ce sont proprement ses maximes mises en pratique. La philosophie ne peut pas les

désavouer sans se désavouer elle-même. C'est un sceau de réprobation dont Dieu l'a marquée, et qui la flétrira aux yeux de la postérité la plus reculée. En vain aujourd'hui elle cherche à s'en défendre : elle n'en imposera pas à ceux qui la connoissent : loin de la croire innocente, ils ne verront en elle que la *femme adultère* du livre des Proverbes, *qui après avoir mangé s'essuie la bouche et dit : je n'ai point fait de mal.* (c. 30, v. 20.)

Aveugle que j'étois ! comment ai-je pu fermer si long-temps les yeux à cette lumière qui éclaire la philosophie pour sa honte, et qui en fait voir si clairement toute la difformité ? Mais enfin mon illusion s'est dissipée, et je vois aujourd'hui les choses non point telles que l'ignorance et la prévention me les avoient montrées autrefois, mais telles qu'elles sont dans la réalité. La ressemblance des noms ne m'en impose plus ; et je me garde bien de confondre la prétendue philosophie du dix-huitième siècle avec cette philosophie douce, sublime, lumineuse, cultivée dans l'antiquité par Socrate, Platon, Cicéron, Plutarque, etc. ; rétablie depuis et perfectionnée à l'aide de l'Évangile par Descartes, Mallebranche, Bossuet, Fénélon, Nicole, Pascal, etc. Celle-ci est une divinité bienfaisante descendue du ciel pour ouvrir aux hommes les vrais trésors de la science, pour leur présenter les résultats précieux d'une raison sage, éclairée, profonde, et pour les faire entrer et

marcher à grands pas dans la route de la lumière, de la vertu, et du bonheur. L'autre est un monstre échappé des enfers, qui, se parant du nom et des vêtemens de cette ancienne philosophie si respectée et si respectable, ne s'occupe qu'à détruire son empire ; et tantôt en se déguisant, tantôt en se montrant à découvert, exerce partout les plus affreux ravages, et ne signale son existence que par des bouleversemens et des ruines. Leur union est aussi impossible que celle de la lumière et des ténèbres, de la vertu et du vice : ce sont les deux principes du bien et du mal qui se font une guerre implacable et éternelle ; et si dans un sujet aussi grave, il est permis de faire usage des fictions des poëtes, l'une de ces philosophies est la *Logistille* et l'autre l'*Alcine* de l'Arioste.

« Logistille est le fruit d'un mariage légitime ; » son ame est le sanctuaire de toutes les vertus. » On ne trouve dans son palais que de ces beautés » éternelles, de ces plaisirs purs qui nourris- » sent le cœur, qui le remplissent, et qui lui pa- » roissent toujours nouveaux : elle élève l'ame » par les sentimens que ses leçons et sa présence » savent inspirer à ceux qui ont le bonheur de la » connoître. Tous les autres plaisirs alors n'ont » plus d'attraits pour eux ; ils ne sont sensibles » qu'à celui de la voir et de l'entendre. »

« Alcine est née d'un inceste. Son cœur est » perfide et capable des plus grands crimes : sans

» principes et sans mœurs, elle se livre à la vie
» la plus vicieuse et la plus méprisable. Elle dé-
» teste Logistille dont la bienfaisance et les vertus
» la condamnent, et la font rougir. Continuelle-
» ment en guerre avec elle, elle lui a enlevé une
» partie de ses états, et elle ne peut être satisfaite
» jusqu'à ce qu'elle se soit emparée du peu qui
» lui reste. »

« Les vertus célestes de Logistille sont connues
» dans tout l'univers. Souvent des voyageurs pour
» la contempler de plus près, et pour participer
» aux bienfaits qu'elle répand sur tous ceux qui
» ont le bonheur de l'approcher, entreprennent
» de se rendre dans son royaume. Mais des obs-
» tacles presque insurmontables élevés par Alci-
» ne, des remparts, des monstres, des fantômes
» que sa méchanceté a créés, s'opposent à leur
» passage. Effrayés de tout ce qu'ils rencontrent,
» ils se jettent loin de leur route, et d'illusion en
» illusion ils sont conduits dans la cité de cette
» infâme magicienne. Toute hideuse qu'elle est,
» elle a l'art de les séduire en se montrant revê-
» tue de toutes les grâces de la jeunesse et de la
» beauté, et bientôt, par la force de ses enchan-
» temens, elle parvient à leur inspirer une pas-
» sion qui les prive de l'usage de la raison. Ces
» malheureux ainsi abusés se croient auprès d'elle
» au comble de la félicité : mais cette félicité n'a
» pas plus de durée et de solidité qu'un songe.

» Après

» Après qu'elle les a fait servir à ses détestables
» plaisirs, elle les métamorphose en oliviers, en
» pins, en cèdres, en palmiers, en fontaines,
» en rochers, en bêtes farouches, selon ce qui
» se présente à son idée. »

« Le Ciel las de ses crimes déploya un jour sur
» elle sa justice vengeresse. Les prestiges aux-
» quels elle doit ses charmes apparens furent
» détruits. On ne vit plus en elle que ce qu'elle est
» effectivement, un petit monstre défiguré tout
» à la fois par la nature, par l'âge, et par ses cri-
» minelles passions, et qui est un mêlange affreux
» de ce que l'esprit peut imaginer de plus ridicule
» et de plus atroce. Les images, les talismans,
» les caractères et tous les maléfices que la mé-
» chante magicienne avoit accumulés, furent bri-
» sés et livrés aux flammes. Aussitôt cette multi-
» tude de malheureux qu'elle avoit changés en
» fontaines, en arbres, en rochers, en bêtes fé-
» roces, reprirent leur première forme et leur
» liberté, et tous se rendirent en hâte chez la
» sage Logistille où ils acquirent promptement
» la vraie philosophie qui acheva d'en faire des
» hommes. »

« Cependant la cruelle Alcine, outrée de l'hu-
» miliation qu'elle venoit de recevoir, assembla
» une flotte et entreprit la conquête des états qui
» restoient encore à Logistille. Mais le temps de
» ses succès étoit passé. Ses vaisseaux furent pris

» et coulés à fond ; et non seulement elle ne put
» rien conquérir de nouveau, mais ce combat
» lui fit perdre tout ce qu'elle avoit usurpé jus-
» qu'alors. Elle se retira presque seule, baignée
» de larmes, détestant la vie, et s'affligeant dans
» son désespoir de ne pouvoir se donner la mort.»

Je n'avois pas encore éprouvé le sort affreux que cette infâme enchanteresse réserve à ses crédules amans. Je n'avois pas même été admis à goûter les criminelles douceurs dont elle les enivre. Heureusement préservé par le Ciel des cruelles épreuves auxquelles j'aurois succombé comme tant d'autres infortunés, mes yeux se sont ouverts sur son caractère atroce et perfide. Je n'ai pas balancé un instant : j'ai fui d'une course rapide l'approche de ses états ; et je me suis retiré auprès de Logistille. Je ne cesse de lui offrir mes hommages, et la sage Fée me prodigue ses leçons, qui, pénétrant jusqu'à mon cœur, y répandent un calme et des jouissances que je n'avois point connues jusqu'alors.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

OBSERVATIONS

SUR LES NOTES

DONT VOLTAIRE ET CONDORCET

ONT ACCOMPAGNÉ

LES PENSÉES DE PASCAL.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de *la Philosophie du dix-huitième siècle dévoilée par elle-même*, a exposé dans son ouvrage les cabales formées par les philosophes, et les moyens qu'ils ont employés pour avilir les talens et le mérite personnel des écrivains du siècle de Louis XIV. On a vu tour-à-tour Boileau, Racine, Corneille, Descartes, Mallebranche, Bossuet, etc, cités devant leur tribunal, et passer, pour ainsi dire, par les *armes philosophiques*. Parmi ces illustres auteurs, Pascal est celui qu'ils ont le moins épargné. Condorcet se chargea de faire une édition des *Pensées de Pascal*, et la mit au jour avec des notes (1). Voltaire la fit réimprimer, (2) en y ajoutant encore une préface à la louange de Condorcet et des notes *très-philosophiques*. On pense bien que le religieux Pascal entre les mains de ces deux philosophes, ne pouvoit qu'être impitoyablement déchiré, et rapetissé. Pascal étoit un géant,

(1) Edition de Londres, 1776, *in*-8°, sans nom d'éditeur.

(2) Edit. de Genève, postérieure avec notes de Voltaire.

il falloit en faire un nain pour l'outrager impunément. On pourra juger s'ils remplirent dignement la tâche qu'ils s'étoient imposée par les *Observations* qu'on va lire *sur les notes de Condorcet et de Voltaire.*

Ces courtes observations furent écrites par l'auteur sur deux exemplaires des pensées de Pascal, pour en faire présent à deux personnes. C'est un don de l'amitié que l'on communique au Public, et non un ouvrage destiné à voir le jour ; mais l'esprit qui règne dans cet écrit, est toujours le même que celui de la *Philosophie du dix-huitième siècle dévoilée par elle-même*, et sous ce point de vue il se lie en quelque sorte à cet ouvrage. On y trouvera plus que des observations critiques, et l'esprit se reposera avec plaisir sur des réflexions qui mettent au grand jour quelques idées peu développées dans les Pensées de Pascal. On y trouvera une courte dissertation sur les fondemens de la morale, que l'auteur a tirée d'un autre ouvrage qu'il a composé. Elle sert d'introduction *aux Observations sur les notes dont Voltaire et Condorcet ont accompagné les Pensées de Pascal*. C'est avec confiance qu'on livre ce petit ouvrage au public.

DISSERTATION

Pour servir d'Introduction aux pensées de Pascal sur la morale.

QUOIQUE Pascal ait beaucoûp écrit sùr la morale, nulle part néanmoins il ne démontre cette science : il n'en avoit que faire pour l'objet qu'il se propose. Il y a plus : pour mieux confondre la raison humaine et la convaincre de sa foiblesse et de sa corruption, il s'attache dans plusieurs articles de ses *Pensées* à faire voir que sur cette matière elle est extrêmement vacillante et incertaine, et qu'elle nous a souvent entrainés dans les plus déplorables égaremens. De là, Voltaire a pris occasion de l'accuser d'ignorer les principes fondamentaux de la morale, et Condorcet d'en avoir arraché les bases ; de professer les mêmes maximes que l'exécrable Hobbes ; enfin d'être l'ennemi de toute morale. Il n'y a personne sans doute qui ajoute foi à des impostures aussi grossières, mais elles peuvent brouiller les idées de quelques lecteurs peu attentifs, et les porter à croire que par les lumières naturelles il n'y a aucune morale démontrée, et que nos connoissances dans ce genre se réduisent tout au plus à [illegible]s, comme Condorcet ose l'ensei-

gner dans ses notes. Pour prévenir cet inconvénient, j'ai cru devoir les faire précéder d'une courte dissertation qui pourra aider à pénétrer le véritable sens des pensées de Pascal sur la morale.

L'objet de cette dissertation est de prouver qu'il existe une morale ; qu'outre la révélation Dieu nous a donné deux moyens naturels de la connoître, la conscience et la raison ; que ces moyens sont sûrs, et qu'ils nous conduisent à une morale saine et pure, lorsque nous en usons comme il faut ; mais que souvent aussi ils nous égarent parce que notre cœur est déréglé, et que par un effet de ce dérèglement nous faisons un mauvais usage de ces deux moyens. Je commence.

I.

Considérons ce qui se passe en nous avant et après nos actions : nous y verrons paix, joie et satisfaction ; ou remords, peines secrètes et reproches intérieurs. Joignons à ces sentimens les mouvemens d'amour ou de haine que font naître en nous les actions dont nous sommes témoins, ou qui parviennent par quelque autre voie à notre connoissance, et, ce qui en est une suite, le discernement que nous faisons de ces actions, l'approbation que nous donnons aux unes, et l'éloignement que notre cœur éprouve pour les autres ; et nous aurons l'idée d'un sentiment inté-

rieur bien différent de celui par lequel notre ame se rend témoignage à elle-même de ses affections, de son état, et même de son existence. Pour le distinguer, nous l'appellerons *sentiment moral*, ou *conscience*. Sa fonction est de prononcer sur la moralité de nos actions et de celles d'autrui.

L'existence d'un tel sentiment ne peut pas être mise en question ; elle est trop attestée par une expérience de tous les jours, de tous les instans. Aussi nous voyons qu'on rappelle souvent les hommes à leur conscience; mais on ne leur prouve pas plus que cette conscience existe qu'on ne leur prouve qu'ils ont un entendement par lequel ils jugent que deux et deux font quatre, que le tout est plus grand qu'une de ses parties. Les ennemis de la morale sont bien embarrassés de cette précieuse faculté qui convainc de folie tous leurs systèmes. Que d'efforts ne font-ils pas pour l'anéantir? Néanmoins ils n'osent pas la nier: ils sentent que ce seroit se montrer trop clairement absurdes : tous leurs traits se dirigent contre les caractères et l'origine qu'on lui a toujours attribués. Nous allons voir si c'est avec quelques succès.

II.

Le premier caractère que nous remarquons dans le sentiment moral, c'est la *promptitude* avec laquelle il agit : souvent il précède en nous toute réflexion. Un enfant n'a jamais raisonné sur

le juste et l'injuste : voyez cependant avec quelle vivacité il s'indigne de l'injustice d'un traitement que vous voulez lui faire essuyer. Dans une histoire vraie ou feinte, on fait passer sous vos yeux différens personnages : vous éprouvez de l'amour, de l'estime, et de l'admiration pour les uns ; les autres ne vous inspirent que haine, horreur ou mépris. Ce n'est pas la réflexion qui anime ces sentimens : ils sont dans votre cœur avant que vous ayez pensé que les actions dont on vous entretient dussent les faire naître.

Le second caractère du sentiment moral est une *force* à laquelle on ne résiste pas. Il est au-dessus de notre pouvoir de n'être pas attendris à la vue ou au récit d'une action de bienfaisance, de ne pas admirer l'héroïsme, de n'être pas pénétrés d'horreur pour les crimes d'un scélérat : il est également au-dessus de notre pouvoir d'étouffer le cri importun du remord qui vient troubler la jouissance que nous nous flattions de goûter dans l'infraction de nos devoirs : enfin il est au-dessus de notre pouvoir de confondre des actions que notre conscience a distinguées, et de porter le même jugement des unes et des autres. On sent bien que je parle ici de ceux dont l'ame s'est conservée saine ; car je ne disconviens pas que lorsque le cœur est corrompu par les passions ou par des systèmes qui tendent à les favoriser, on ne puisse venir à bout d'obscurcir ou d'affoiblir le

sentiment moral ; mais même dans ce cas, on ne se soustrait pas à son empire : on ferme l'oreille à sa voix, ou l'on s'étourdit volontairement pour ne pas l'entendre ; mais dans le calme des passions, cette voix reprend toute sa force, et si on ne lui obéit pas, au moins on reconnoît sans hésiter la justice des jugemens qu'elle prononce.

En troisième lieu le sentiment moral agit en nous d'une *manière uniforme :* ce que j'approuve ou condamne, les autres l'approuvent ou le condamnent comme moi. Les actions qui excitent dans mon cœur des mouvemens d'amour ou de haine, d'estime ou de mépris, produisent dans le cœur de tous les hommes des sentimens semblables. Je sais bien que tous ne s'accordent pas à donner les mêmes définitions des qualités morales, telles que la vertu, la probité, la justice, la bonté; que plusieurs même sont hors d'état de les définir : mais ce n'est pas le sentiment moral qui est ici en défaut, c'est l'entendement, qui, faute de lumière ou d'attention, ou parce que ces idées sont très-composées, n'a fait que des analyses fausses ou incomplètes. Présentez une action de bonté, de justice, de probité, et en général de vertu à l'examen de ces hommes si divisés entre eux, ou si ignorans sur le sens précis qu'il faut attacher à ces mots, vous les verrez tous réunis pour approuver cette action, et tous fondant leur approbation sur les mêmes motifs ; c'est qu'alors

ils sont dirigés par le sentiment moral, et qu'ils ne prononcent que d'après l'impulsion qu'ils en reçoivent : preuve incontestable de la parfaite uniformité qui règne dans les jugemens qu'il dicte à chacun de nous.

Enfin le sentiment moral est universel : il est de tous les âges, de tous les temps, de tous les lieux. De tous les âges : nous le voyons de nos propres yeux ; l'enfant même qui ne sait pas encore parler, nous fait connoître par les signes les moins équivoques, qu'il juge avec un parfait discernement ce qu'il y a de juste ou d'injuste dans la conduite que nous tenons à son égard. Il est de tous les temps et de tous les lieux : c'est un fait attesté par l'histoire et par tous les récits des voyageurs. Là où il y a des hommes, là aussi se trouve le sentiment moral ; là toutes les actions sont jugées sans appel ; et partout d'une manière uniforme comme bonnes ou mauvaises. Montaigne, Locke et plusieurs sophistes du siècle dernier, ont nié cet accord unanime de toutes les nations : sur la foi de quelques voyageurs obscurs, ils ont prétendu qu'il existe des peuples chez lesquels il n'y a aucun principe de morale. Mais, dit Voltaire, « un homme comme le sage » Locke, ne devoit-il pas tenir ces voyageurs pour » suspects ? Rien n'est si commun parmi eux, » que de mal voir, de mal rapporter ce qu'on a » vu, de prendre, surtout dans une nation dont

» on ignore la langue, l'abus d'une loi pour la loi
» même ; et enfin de juger des mœurs de tout un
» peuple par un fait particulier dont on ignore
» encore les circonstances. »

Admettons toutefois que les récits de ces voyageurs soient exacts : que pourrons-nous en conclure ? qu'il existe quelques peuplades d'hommes abrutis, qui ne ressemblent à ceux que nous connoissons que par la forme extérieure de leurs corps : ce qui ne prouve rien contre l'opinion que nous défendons ici : autrement, comme l'observe très-bien Rousseau, il faudroit dire que « tous
» les penchans de la nature sont anéantis par la
» dépravation d'un peuple ; et que sitôt qu'il est
» des monstres, l'espèce n'est plus rien : » ce qui seroit le comble de l'absurdité.

Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables.

III.

Ces quatre caractères du sentiment moral sont, comme on le voit, autant de vérités de fait qu'on ne peut attaquer sans aller ouvertement contre l'évidence. Plusieurs sophistes l'ont tenté : mais à quoi se réduisent les argumens qu'ils nous opposent ? à nier impudemment ce que tout le monde voit, ce que tout le monde sent. Aussi quels prosélytes ont-ils faits ?

Ils ne se bornent pas là : ils assignent au sentiment moral une origine telle qu'ils ont besoin de la supposer pour établir leurs systèmes destructeurs de toute morale. « Qu'est-ce que la con» science et les remords ? dit Helvétius. La » prévoyance des peines physiques auxquelles le » crime nous expose. Elevez-vous au-dessus des » lois : vous commettrez sans repentir l'action » malhonnête qui vous est utile. » (*De l'hom., et de ses fac*, *t.* 1, *s.* 2, *c.* 7.) Voltaire trouve l'observation incontestable : selon lui, « nous » n'avons point d'autre conscience que celle qui » nous est inspirée par le temps, par l'exemple, » par notre tempéramment et par nos réflexions. » (*Dict. phil. et Quest. sur l'Enc.*, *art. consc.*) En veut-on des preuves? en voici ; et Dieu sait quelles ! elles sont de la façon de Diderot. « Dans » quelque contrée que ce soit il n'y a pas un père » qui, sans la honte qui le retient, n'aimât mieux » perdre son enfant, un mari qui n'aimât mieux » perdre sa femme que sa fortune et l'aisance de » sa vie. (*Supp. au voy. de Bougainv.*) Franche» ment je ne doute pas que sans la crainte des » châtimens, bien des gens n'eussent moins de » peine à tuer un homme à une distance où ils » ne le verroient gros que comme une hirondelle, » qu'à égorger un bœuf de leurs propres mains. » Si nous avons de la compassion pour un che» val qui souffre, et si nous écrasons une fourmi

» sans scrupule n'est-ce pas le même principe qui
» nous détermine ? (*Lett. sur les aveug.*)

On ne sait ce qu'on doit admirer le plus de l'atrocité ou de l'absurdité de pareilles opinions. Pour réfuter Voltaire et les *philosophes* ses confrères, il suffit de leur citer ce vers de son Irène auquel tout le monde applaudit :

La voix de l'univers est-elle un préjugé ?

Nous venons de le prouver : le sentiment moral est *invincible*, il est *indépendant* de la réflexion et du raisonnement, il est *uniforme* et *universel* : le bon sens ne permet pas de douter qu'il ne soit inhérent à notre nature. Il est en nous, sans nous, et je puis même ajouter, malgré nous : il est donc l'ouvrage de l'auteur de notre être ; et en cela nous devons admirer sa sagesse et sa bonté. La voie du raisonnement est longue, pénible ; et lorsqu'elle est seule, elle nous laisse dans notre froideur naturelle : mais celle du sentiment est prompte et facile ; elle intéresse, échauffe et fixe le cœur ; il convenoit que nous fussions conduits par elle à la connoissance de nos devoirs.

IV.

La conséquence qui résulte de là est incontestable. Puisque le sentiment moral nous vient de Dieu, il est par lui-même un guide sûr et infaillible ; tous les jugemens qu'il prononce sont

conformes à la nature des choses ; ce qu'il approuve, ce qu'il condamne est approuvé ou condamné par la vérité éternelle : il faut de toute nécessité en convenir ou soutenir que Dieu lui-même nous induit en erreur.

Mais outre l'absurdité et le blasphème qu'il y auroit à supposer dans la divinité du mensonge et de l'artifice, comment nous persuader, comment même soupçonner que le sentiment moral soit un principe d'illusion ? Ce n'est pas en hésitant, ni d'une voix foible, incertaine et obscure qu'il nous fait entendre ses réponses : il ordonne, il force le consentement que nous leur donnons; et il nous est aussi impossible de douter de leur vérité que de celle des axiomes que notre entendement aperçoit. Souvent ils nous servent de preuves, mais nous ne les prouvons pas eux-mêmes : si quelqu'un les contredit, nous cessons de contester avec lui comme nous le ferions s'il refusoit de tomber d'accord de cette vérité, qu'il n'y a point d'effet sans cause. Dans l'un et dans l'autre cas, l'opposition que nous éprouverions seroit à nos yeux une preuve manifeste de mauvaise foi. Et remarquez que ce n'est pas l'expérience qui nous donne cette certitude des jugemens portés par le sentiment moral : ils tirent cette force irrésistible avec laquelle ils nous subjuguent de l'évidence qui les accompagne. Soyez injuste à l'égard d'un enfant : voudriez-vous, dira-

t-il

t-il aussitôt, qu'on vous traitât ainsi ? Personne ne lui a appris cette maxime : *nous ne devons pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes :* il ne l'a lue que dans son cœur ; et sans l'avoir jamais mise à l'épreuve, il la réclame contre vous d'un ton ferme et avec une pleine confiance, bien sûr que c'est votre sentence qu'il prononce ; et que, quelque soit l'avantage que vous donnent sur lui les années, la force ou l'adresse, votre conscience n'osera pas en appeler. Et quel bonheur pour nous que les choses soient ainsi ! « Nous sommes en» tourés d'hommes plus forts que nous, dit Mon» tesquieu, ils peuvent nous nuire de mille ma» nières différentes ; les trois quarts du temps ils » peuvent le faire impunément. Quel repos pour » nous de savoir qu'il y a dans le cœur de tous » ces hommes un principe intérieur qui combat » en notre faveur, et nous met à couvert de leurs » entreprises ! Sans cela nous devrions être dans » une frayeur continuelle, nous passerions de» vant les hommes comme devant les lions, et » nous ne serions jamais assurés un moment de » notre vie, de notre bien, ni de notre honneur. » (81 *Lett., pers.*)

V.

Quelque sûres néanmoins, et quelque évidentes que soient les réponses du sentiment moral, il ne faut pas en conclure que nous ne sommes jamais exposés à nous tromper en le consultant.

une punition terrible d'en être privé. Or, il ne peut y avoir ni mérite à posséder de grands talens, ni démérite à en être dépourvu. Au contraire un cœur droit est nécessairement agréable à Dieu; et un cœur corrompu ne peut que lui déplaire. C'est donc uniquement la disposition de notre cœur qu'il doit considérer, pour nous récompenser ou nous punir en nous accordant ou en retirant de nous ses lumières. Voilà pourquoi ceux qui cherchent sincèrement les vérités dont nous parlons, et plus encore ceux qui les pratiquent en obtiennent une vue si nette et si distincte, quelle que soit la médiocrité de leurs talens; tandis qu'il permet que par rapport à ces mêmes vérités, l'entendement des plus beaux esprits soit obscurci par les passions auxquelles ils s'abandonnent. Les premiers en conservent et en accroissent le sentiment : ceux-ci ne travaillent qu'à l'affoiblir et à l'éteindre. Les uns et les autres sont traités selon les désirs de leurs cœurs.

Nous ne disons rien ici sur l'affoiblissement du sentiment moral, sur les causes qui le produisent, sur les effets qui en résultent, et sur les moyens de le prévenir et d'y remédier, qui ne soit universellement reconnu. Prenez Diderot dans quelques-uns de ses momens lucides, et demandez-lui comment il se fait qu'il existe des athées: « il faut en convenir, vous répondra-t-il naïve-
» ment, l'existence de Dieu répugne à la raison
» de ceux qui ne l'adorent pas. » (*Nouv. pens.*

philosophiques.) Demandez-lui encore, pourquoi les objections contre l'existence de Dieu, ont parues insoutenables au célèbre Sannderson : « c'est, » vous dira-t-il, qu'il avoit une pureté de mœurs » et une ingénuité de caractère qui manquent aux » athées ; » (*Lett. sur les av.*) et il vous dévoilera ainsi, sans s'en douter, le véritable principe de l'athéisme.

Rousseau est en cela parfaitement d'accord avec l'athée Diderot. « Tenez votre ame, dit-il, en » état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et » vous n'en douterez jamais. » (*Prof. de foi*)

Aussi quel moyen propose Pascal pour ramener un athée à la connoissance de Dieu? Veut-il qu'on étale à ses yeux les preuves sans nombre de l'existence de la Divinité qui nous environnent de toutes parts? Ce seroit une peine perdue. « Je ne me sens pas assez fort, dit-il, pour trou- » ver dans la nature de quoi convaincre des athées » endurcis : » (*Pens.*, *part.* 2, *art.* 3.) et il a raison. Comment donner à un aveugle quelque idée des admirables effets de la lumière ? il faut avant tout, que la vue lui soit rendue. Le sentiment moral par lequel les preuves de l'existence de Dieu doivent passer pour arriver jusqu'à l'entendement, est nul chez l'athée. Pascal l'exhorte à le rétablir ; le moyen qu'il lui indique pour cela, est de *mettre son ame en état de désirer qu'il y ait un Dieu ;* et il lui fait toucher au doigt que la chose en soi est d'une telle importance, qu'il

ne peut sans renoncer au sens commun, se refuser à une invitation, où il y a tout à gagner pour lui et rien à perdre ; tandis que, en demeurant dans son apathie, il a tout à perdre et rien à gagner. Il a été plus facile à Voltaire, à Condorcet et à quelques autres philosophes, de dénaturer et travestir les raisonnemens, par lesquels Pascal presse si fortement les athées, et d'y jeter un vernis de ridicule, que de les réfuter. Quoiqu'ils en puissent dire, le procédé qu'indique ce grand-homme est sûr ; et il est hors de doute qu'un athée qui en feroit sincèrement usage, ne seroit pas long-temps athée. « On n'entre, dit » saint Augustin, dans la vérité que par la cha- » rité ; » et cela est très-vrai : mais aussi on y entre bien sûrement par cette voie. L'expérience le prouve ; et d'ailleurs nous en avons pour garant la parole même de celui qui a formé le cœur de l'homme. « Si quelqu'un, dit-il, veut faire la » volonté de Dieu, il reconnoîtra si ma doctrine » est de lui, ou si c'est de moi-même que je parle.» (*St. Jean*, *c.* 7, *v.* 17.)

VI.

Cette doctrine est solide ; elle a pour elle le suffrage de tous les siècles, et ce qui la rend inébranlable, la sanction de tous les gens de bien. Néanmoins elle est peu goûtée de certains esprits, qui, égarés par une étude exclusive et mal entendue des mathématiques, ne croient à d'autre certitude qu'à celle qui se trouve dans cette science.

Une telle opinion est visiblement outrée : s'ils se bornoient à dire que la certitude des vérités morales et religieuses n'est pas de même nature que celle des vérités mathématiques, leurs prétentions seroient plus soutenables. Mais combien de choses qui ne sont pas démontrées de la même manière qu'une proposition de géométrie, combien même qui ne sont pas démontrées du tout, et dont il est impossible de douter ? On peut appliquer ici ce que Montesquieu dit sur un autre sujet : si les ames droites et honnêtes, dirigées par leur seule conscience s'élèvent à une vue claire des objets de morale et de religion, *vous verrez que le cœur n'a pas appris* aux personnes dont nous parlons *toutes les règles* du raisonnement, ni toutes les voies de parvenir à la connoissance de la vérité.

VII.

Néanmoins je suis loin de prétendre que nous ne puissions acquérir la connoissance et la certitude des principes de la morale que par la conscience. Cette voie est sans contredit la plus courte, la plus facile et la plus efficace pour nous en instruire : mais les vérités auxquelles elle nous conduit sont aussi du ressort de la raison, et peuvent être démontrées par les idées claires de l'entendement. Que sont en effet les loïs morales ? ce que sont, selon Montesquieu, *les lois en général prises dans leur signification la plus étendue, des rapports nécessaires qui dérivent de*

la nature des choses. (*Esp. des lois*, *l.* 1, *c.* 1.) Or notre esprit aperçoit clairement ces rapports: il voit, par exemple, qu'entre Dieu et l'homme il existe un rapport nécessaire, celui de créateur et de créature : la conséquence à déduire de là est évidente : l'homme doit à Dieu, amour, reconnoissance, hommage de tout son être ou adoration.

Nous voyons avec la même clarté les autres rapports qui nous lient avec Dieu et avec nos semblables : nous pouvons donc en les contemplant y découvrir des vérités auxquelles nous soyons forcés d'adhérer. De ces vérités nous en déduisons d'autres qui sont également certaines; et ainsi s'élève l'édifice de la morale, composé, comme celui de toutes les connoissances humaines, de principes évidens par eux-mêmes, et de conséquences plus ou moins éloignées de ces principes. Aussi tous les vrais philosophes ont pensé que cette science est *aussi capable de démonstrations que les mathématiques.* « Les idées sur lesquelles » roule la morale, dit Locke, étant toutes des » essences réelles, et de telle nature qu'elles ont » entr'elles, si je ne me trompe, une connexion » et une convenance qu'on peut découvrir, il » s'ensuit de là, qu'aussi avant que nous pourrons » trouver les rapports de ces idées, nous serons » jusque là en possession d'autant de vérités cer- » taines, réelles et générales; et je suis bien sûr » qu'en suivant une bonne méthode, on pourroit » porter une grande partie de la morale à un tel

» degré d'évidence et de certitude, qu'un homme
» attentif et judicieux, n'y pourroit trouver non
» plus de sujet de doute que dans les propositions
» de mathématiques qui lui ont été démontrées. »
(*Ent. hum.*, *l.* 4, *c.* 5, §. 8.) La chose est difficile et peut-être même impossible dans le système adopté par ce philosophe, que nos idées viennent des sens : au moins si on entend par là que nos sens n'en sont pas seulement l'occasion, mais la cause, et qu'elles ne sont dans le principe que nos sensations mêmes qui se sont ensuite transformées, comme l'enseigne Condillac ; parce que dans un tel système on ne peut rien démontrer, tout est essentiellement conditionnel et arbitraire. Mais elle est facile, lorsqu'on se tient éloigné des erreurs que la philosophie de Locke a introduites dans la grande question sur l'origine et la nature de nos idées.

VIII.

Il est vrai que, pour l'ordinaire, on ne traite pas la morale en procédant comme dans les mathématiques, par des démonstrations suivies et rigoureuses qui ne convainquent que l'esprit : et en cela on agit sagement. Cette manière de nous enseigner nos devoirs n'est en soi ni la meilleure, ni la plus utile. Elle laisse le cœur froid et sec, et c'est surtout cette sécheresse et cette froideur qu'il s'agit de combattre ; parce que c'est là l'unique source des doutes qui s'élèvent dans notre esprit sur les règles de conduite qui nous sont imposées,

et sur l'usage que nous devons en faire. On voit par les sermons de Massillon, combien il étoit pénétré de cette vérité. Ce fut sa fidélité à la mettre en pratique qui lui attira de Louis XIV, cet éloge si flatteur et si bien mérité : « Toutes les fois » que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent » de moi-même. » Tel étoit aussi le talent de Socrate. « Quand je l'entends, disoit Alcibiade, » je me sens plus agité que les Corybantes ; mon » cœur palpite, les larmes coulent de mes yeux ; » je ne suis pas le seul, je vois beaucoup de ses » auditeurs qui ressentent la même émotion que » moi. J'ai entendu Périclès et beaucoup d'autres » grands orateurs, ils me sembloient éloquens ; » mais leurs discours ne me faisoient éprouver » rien de semblable : mon ame n'étoit point trou» blée ; je n'étois point saisi d'indignation contre » moi-même ; je ne me méprisois pas comme un » vil esclave ; mais en écoutant Socrate, la vie » honteuse que je menois me paroissoit pire que » la mort. » (*Banq. de Platon.*) Lorsqu'un moraliste a produit un tel effet, il n'a rien à désirer de plus ; il a atteint la perfection de son art.

Il est vrai encore qu'avec les démonstrations les plus exactes, on ne parviendra jamais par le raisonnement à donner aux vérités morales la même certitude qu'aux vérités mathématiques, ni à les mettre comme ces dernières à l'abri de toute contestation : mais ce n'est pas la faute de la science qui en elle-même est très-claire et très-

certaine ; c'est celle des passions dont l'effet est de tout obscurcir. Les mathématiques ont à cet égard un très-grand avantage : les vérités qu'elles enseignent n'ont aucun point de contact avec les passions: de là, comme Leibnitz l'a très-bien remarqué, le privilége particulier et presque exclusif dont elles jouissent, de n'être jamais contestées. Ajoutez à cela que les idées morales ne peuvent pas être représentées par des signes sensibles comme les idées de quantité, et qu'elles sont communément plus complexes. On sent quel parti les passions peuvent tirer de là pour les embrouiller : mais encore une fois ces idées ne s'obscurcissent et ne s'altèrent que pour ceux qui ont le cœur corrompu. Les gens de bien les voient toujours clairement et sans nuage ; ce qui prouve qu'elles ont toute la certitude et toute l'évidence, qu'un esprit raisonnable puisse désirer.

IX.

Toute cette dissertation n'est point étrangère aux pensées de Pascal ; elle n'est au fond qu'un commentaire de ces paroles : « il y a sans » doute des lois naturelles ; mais cette belle » raison corrompue a tout corrompu. » Pascal ne s'attache pas, comme nous l'avons déjà observé, à prouver la première partie de cette phrase, la chose lui étoit inutile ; il suppose que tout le monde en reconnoît la vérité : mais il insiste avec force sur la seconde partie. Voici

en peu de mots quelle est sa doctrine. Il y a des principes de morale qui sont certains et inébranlables : rien de plus simple et de plus facile que de les découvrir, il suffit d'y appliquer notre conscience et notre raison. Cependant les hommes sont tombés sur ce sujet dans les erreurs les plus monstrueuses : et c'est leur conscience et leur raison qui ont enfanté ces erreurs. Que conclure de là ? que nous naissons dans le désordre et dans le dérèglement. Or il est de la plus haute importance pour nous de ne pas nous tromper sur la morale : il faut donc que notre conscience et notre raison soient réctifiées et affermies : un secours extraordinaire est nécessaire pour cela, et ce secours ne peut venir que de Dieu : il faut donc, que Dieu ait pitié de nous, et qu'il nous instruise lui-même immédiatement de nos devoirs. C'est ce qu'il a fait par une révélation expresse : nous devons donc recevoir cette révélation avec joie et avec reconnoissance. Il paroîtroit nécessaire de donner quelques développemens à ces vérités pour compléter notre dissertation ; mais nous aurons assez souvent occasion d'y revenir dans nos observations sur les notes de Voltaire et de Condorcet : il suffit pour le présent d'avoir établi quelques principes à l'aide desquels on puisse éviter toute méprise sur le sens de Pascal ; c'est tout ce que je me suis proposé.

OBSERVATIONS

SUR LES NOTES (*)

DONT VOLTAIRE ET CONDORCET

ONT ACCOMPAGNÉ

LES PENSÉES DE PASCAL.

PENSÉE. Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les règles que de la première; et encore au cas qu'on ait accordé les principes, et qu'on demeure ferme à les avouer: autrement je ne sais s'il y auroit un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de nos caprices. La manière d'agréer est bien, sans comparaison, plus difficile, plus subtile, plus utile et plus admirable; aussi si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable; et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois pour moi la chose absolument impossible.

NOTE. Il l'a trouvée très-possible dans les *Provinciales*. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Pascal ne se contredit point, comme on voudroit le faire entendre. Dans les *Provinciales* et dans

(*) On a été obligé de présenter les pensées de Pascal, dans une étendue quelquefois plus grande que ne l'exigent les notes de Voltaire et de Condorcet : on en sentira la nécessité par la lecture des Observations sur ces notes.

d'autres ouvrages il a mis en pratique l'art de plaire ; mais il n'en a pas donné les règles ; et c'est de ces règles qu'il s'agit ici. Tout ce qu'on peut conclure de l'aveu qu'il fait de son incapacité, c'est qu'il parle beaucoup trop modestement de lui-même.

PENSÉE. Cet art, que j'appelle l'*art de persuader*, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques et parfaites, consiste en trois parties essentielles : à expliquer les termes dont on doit se servir par des définitions claires ; à proposer des principes ou axiomes évidens, pour prouver les choses dont il s'agit ; et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

NOTE. Mais ce n'est pas là l'*art de persuader*, c'est l'art d'argumenter. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Ce sera si l'on veut l'art d'*argumenter*, mais comme il est évident qu'en observant les règles données par Pascal, on ne peut manquer de convaincre un homme intelligent et de bonne foi, et qu'en les violant on ne prouve rien ou on prouve mal, c'est aussi *l'art de persuader*. Au reste ces deux arts que Voltaire distingue sont essentiellement les mêmes. S'ils diffèrent dans l'usage qu'on en fait, c'est accidentellement et uniquement quant à la forme.

PENSÉE. Pour la première objection, qui est que ces règles (de l'art de persuader) sont connues dans le monde, qu'il faut tout définir et tout prouver, et que les logiciens mêmes les ont mises

entre les préceptes de leur art, je voudrois que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts des raisonnemens qui sont véritablement communs. Mais cela l'est si peu, que, si l'on en excepte les seuls géomètres, en si petit nombre chez tous les peuples et dans tous les temps, on ne voit personne qui le sache en effet.

NOTE. Locke, le Pascal des Anglais, n'avoit pu lire Pascal. Il vint après ce grand-homme, et ces pensées paroissent, pour la première fois, plus d'un demi siècle après la mort de Locke. Cependant Locke, aidé de son seul grand sens, dit toujours : *définissez les termes* (*Voltaire.*)

OBSERVATION. *Locke le Pascal des Anglais :* voilà un plaisant éloge. Locke est le *sage Locke*, et la preuve en est claire : il a révoqué en doute la spiritualité de l'ame. Quant à Pascal c'est *un fou*, *un cerveau dérangé*, *un homme toujours malade de corps et d'esprit*, *un misantrope*, *un fanatique*, *un énergumène*, *etc.* Si on étoit moins accoutumé aux inconséquences de Voltaire, il y auroit lieu de s'étonner de voir accollés ici par honneur deux hommes dont il fait des portraits si différens.

Mais parlons sérieusement. En quoi Locke est-il le *Pascal des Anglais !* Il n'a point eu cette multiplicité, et cette variété de talens extraordinaires, et presque incompatibles qui ont fait de Pascal un homme unique. A la vérité, il a été philosophe ainsi que Pascal; mais quelque succès qu'ait eu en France sa philosophie dans le siècle dernier, il s'en faut bien qu'elle ait la profondeur et l'exactitude de celle de ce grand-homme : ce succès même en est une preuve. Ne parlons que de l'article qui a donné lieu à cette note de Voltaire : Pascal en

vrai philosophe, a très-bien vu que le raisonnement tire toute sa force de principes ou axiomes évidens : Locke nie expressément cette vérité, et par là il ébranle toute espèce de certitude. Voltaire observe avec raison que Locke n'a pu lire ce petit traité de *l'Art de persuader* dans le recueil des pensées de Pascal : mais il a pu lire et il a lu certainement la logique de Port-royal qui en renferme une grande partie : il a donc pu y apprendre cette règle importante : *définissez les termes.* Au reste la difficulté n'est pas de dire : *définissez ;* mais de le bien dire ; et ce n'est pas ce qu'a fait Locke qui répète assez mal ce que d'autres avoient dit sur ce sujet de la manière la plus exacte et la plus judicieuse.

PENSÉE. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne. Il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que chaque lecteur croit qu'il auroit pu faire ; la nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

NOTE. Cela n'est pas vrai dans les sciences : il n'y a personne qui croie qu'il eût pu faire les principes mathématiques de Newton. Cela n'est pas vrai en belles-lettres ; quel est le fat qui ose croire qu'il auroit pu faire l'Iliade et l'Énéide ? (*Voltaire.*)

OBSERVATION. *Cela n'est pas vrai*, non sans doute, dans le sens que Voltaire donne à cette pensée. Mais est-ce là ce qu'a voulu dire Pascal ? il a prétendu seulement exprimer l'effet que produit sur nous un ouvrage bien fait, et nous donner un signe non équivoque auquel nous pouvons reconnoître le naturel.

PENSÉE.

PENSÉE. Il ne faut pas guinder l'esprit ; les manières tendues et pénibles le remplissent d'une sotte présomption par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule, au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. L'une des raisons principales qui éloignent le plus ceux qui entrent dans ces connoissances, du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de *grandes*, *hautes*, *élevées*, *sublimes*. Cela perd tout. Je voudrois les nommer *basses*, *communes*, *familières* : ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais les mots d'enflure.

NOTE. C'est la chose que vous haïssez ; car pour le mot, il vous en faut un qui exprime ce qui vous déplaît. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. On ne voit pas en quoi cette note contredit le texte.

NOTE. Voici un moyen de découvrir la vérité, qui me paroît avoir échappé à tous les philosophes. Il est tiré de la relation d'un voyage fait aux Moluques, en 1769, par le capitaine Dryden.

« On emploie dans ces îles une singulière méthode de découvrir » la vérité ; voici en quoi elle consiste : quand on veut savoir si un » homme a commis ou n'a pas commis une certaine action, et » que des gens qui ont acheté, pour une somme assez modique, le » droit de s'en informer, n'ont pas eu l'esprit de découvrir la » vérité, ils font lier fortement les jambes de l'accusé entre des » planches ; ensuite on serre entre ces planches un certain nombre » de coins de bois à force de bras et de coups de maillet Pendant » ce temps-là les rechercheurs interrogent tranquillement le patient, » font écrire ses réponses, ses cris, les demi-mots que les tourmens » lui arrachent, et ils ne le laissent en repos qu'après être parvenus » à le faire évanouir deux ou trois fois par la force de la douleur,

» et que le médecin, témoin de l'opération, a déclaré que, si » on continue, le patient mourra dans les tourmens. Quelquefois il » arrive que les rechercheurs n'ont pas eu besoin de recourir à ce » moyen pour se croire sûrs de la vérité, mais qu'il leur reste un » léger scrupule; alors ils ordonnent qu'avant de punir l'accusé, » on recourra à la méthode infaillible des maillets et des coins. A » la vérité, ils remplissent de tourmens horribles les derniers » momens de cet infortuné; mais ces aveux, extorqués par la » torture, rassurent leur conscience; et au sortir de là, ils en dînent » bien plus tranquillement : quand ils voient que l'accusé a pu » avoir des complices, ils ont grand soin de recourir à leur mé- » thode favorite. Enfin, il y a des crimes pour lesquels on l'ordonne » par pure routine, et où cette clause est de style.

» Ces rechercheurs, aussi stupides que féroces, ne se sont pas » encore avisés d'avoir le moindre doute sur la bonté de leur mé- » thode. Ils forment une caste à part. On croit même, dans ces » îles, qu'ils sont d'une race d'hommes particulière, et que les » organes de la sensibilité manquent absolument à cette espèce. En » effet, il y a des hommes fort humains dans les mêmes îles. La » première caste même est formée de gens très-polis, très-doux et » très-braves. Ceux-là passent leur vie à danser; et portant de » grands chapeaux de plumes, ils se croiroient déshonorés, s'ils » dansoient avec un homme de la caste des rechercheurs; mais ils » trouvent très-bon que ces rechercheurs gardent le privilége ex- » clusif d'écraser, entre des planches, les jambes de toutes les » castes.

» On m'a assuré que, quelques personnes de la caste des lettrés » s'étant avisées de dire tout haut qu'il y avoit des moyens plus » humains et plus sûrs de découvrir la vérité, les rechercheurs à » maillets les ont fait taire, en les menaçant de les brûler à » petit feu, après leur avoir PRÉALABLEMENT brisé les jambes; car » le crime de n'être pas du même avis que les rechercheurs est » un de ceux pour lesquels ils ne manquent jamais d'employer » leur méthode.

» Des politiques profonds prétendent que, depuis ce temps-là, » les rechercheurs sont eux-mêmes convaincus de l'absurdité de leur » méthode; que, s'ils l'emploient encore de temps en temps sur » des accusés obscurs, c'est afin de ne pas laisser rouiller cette » vieille arme, et de la tenir toujours prête pour effrayer leurs » ennemis, ou pour s'en venger.

» J'ai lu qu'il y avoit eu autrefois en Europe des usages aussi » abominables, mais ils n'y subsistent plus depuis long-temps. » Pour les conserver au milieu d'un siècle éclairé, et des mœurs » douces de l'Europe, il auroit fallu, dans les magistrats de ce » pays, un mélange d'imbécillité et de cruauté, portées toutes » deux à un si haut point, que ce seroit calomnier la nature » humaine que de l'en supposer capable. » (*Condorcet.*)

OBSERVATION. *Voici un moyen* d'établir *la vérité qui me paroît* aussi *avoir échappé à tous les vrais philosophes* anciens et modernes. Il consiste à briser toute espèce de frein qui sert à contenir les scélérats, à les lâcher ensuite sur la classe des honnêtes gens, et à les autoriser à employer tour à tour la lanterne, les sabres, les guillotines en permanence, les fusillades, les canonnades, les noyades et généralement tous les crimes que l'enfer peut inventer, et tout cela pour réaliser je ne sais quels rêves absurdes et atroces d'impiété et de démagogie. *J'ai lu* que ce moyen avoit été parfaitement connu de quelques soi-disant philosophes français et nommément de Condorcet, qui en a été ensuite la victime ainsi que plusieurs de ses complices; mais j'ai peine à le croire : pour se porter à de tels excès *au milieu d'un siècle éclairé et des mœurs douces* de la France, il auroit fallu dans ces philosophes un mélange *d'imbécillité et de cruauté*, *portées toutes deux à un si haut point que ce seroit calomnier la nature humaine que de l'en supposer capable.*

PENSÉE. La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent ; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit ; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini ? Qui peut le comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt

n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

Qui se considèrera de la sorte s'effraiera sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes, et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature ; et tout ce qu'elle peut faire, est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend ; nul autre ne peut le faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu de nourriture troublent ses actions; trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottans entre l'ignorance et la connoissance; et si nous pensons aller plus avant notre objet branle et échappe à nos prises; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle: rien ne peut l'arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'ap-

profondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

NOTE. Cette éloquente tirade ne prouve autre chose, si non que l'homme n'est pas Dieu. Il est à sa place comme le reste de la nature, imparfait, parce que Dieu seul peut être parfait; ou, pour mieux dire, l'homme est borné et Dieu ne l'est pas. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. La misérable philosophie dont Voltaire s'étoit fait le chef, lui avoit-elle donc ôté tout sentiment du beau et du vrai? « Il y a un monument curieux de la » philosophie chrétienne et de la philosophie du jour, » dit Château-Briand: ce sont les pensées de Pascal com- » mentées (il auroit pu dire contredites) par les édi- » teurs. On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes » du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du » désert a bâti sa misérable hutte. » (*Génie du Christ.*, *t.* 3, *c.* 6.)

NOTE. *Que la terre lui paroisse comme un point, aux prix du vaste tour que décrit le soleil.* La superstition avoit-elle dégradé Pascal au point de n'oser penser que c'est la terre qui tourne, et d'en croire plutôt le jugement des dominicains de Rome, que les preuves de Copernic, de Keppler, et de Galilée! (*Condorcet.*)

OBSERVATION. La rage philosophique avoit-elle ôté le sens commun à Condorcet, au point de ne pas voir qu'il ne s'agit ici ni du système de Copernic, ni du langage qui convient à ce système. Il falloit parler le langage commun pour se faire entendre du commun des lecteurs.

NOTE. *C'est une* [illegible] *le centre* [illegible] *conférence nulle* [illegible] ssion est [illegible] Pascal étoit dig[illegible] is il faut [illegible] bien. (*Voltai*[illegible]

OBSERVATION. Oui, dit un journaliste, rendons à chacun son bien, et nous rendrons à Voltaire un beau mensonge. Cette belle expression que sa haine voudroit enlever à Pascal est bien de lui : on ne la trouve ni dans Timée de Locres, ni dans aucun autre auteur.

PENSÉE. L'homme n'est qu'un roseau, le plus foible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser; voilà le principe de la morale.

NOTE. Que veut dire ce mot, NOBLE ? Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil : mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques pensées, est plus noble que le soleil, qui anime tout ce que nous connoissons de la nature ? Est-ce à l'homme à en décider ? Il est juge et partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, et qu'il est d'un usage plus utile; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil que de pétrir un petit animal, haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal ? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal, ou de l'astre qui éclaire tant de globes ? Et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel ? (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Voici ce que dit M. Petitot de la pensée de Pascal et de la note de Voltaire, dans son *Essai sur l'origine et la formation de la langue françoise*, p. 181.

« Je n'ai pas besoin de faire remarquer l'éloquence avec » laquelle la pensée de Pascal est exprimée. La vérité » peut seule donner cette force et cette justesse dans la » tournure et dans l'expression. »

Il rapporte ensuite la note de Voltaire et il continue.

« Le lecteur a déjà remarqué la différence du style » des deux auteurs. Pascal, en observant la noblesse et » la dignité de l'homme qu'il appelle *un roseau* pensant; » et en le mettant au-dessus de l'univers matériel, rend » une idée sublime et vraie, avec toute la magnificence » de l'expression. Voltaire en s'abaissant lui-même au » vil état des animaux, parle d'une manière basse et tri- » viale. *Il est vrai*, dit-il, *que ma pensée est autre chose* » *que le globe du soleil.* Ensuite il compare Dieu à un » ouvrier qui eut plus de peine à faire le soleil que » l'homme, comme si le grand Être avoit eu de la peine » a créer quelques uns de ses ouvrages. *En quoi*, ajoute- » t-il, *quelques pensées sont-elles préférables à l'uni-* » *vers matériel!* Ainsi la fange qui fait, comme le » soleil, partie de l'univers matériel, est aussi noble que » l'homme : quel déplorable usage de l'esprit, lorsqu'on » l'emploie à se ravaler jusqu'à se mettre au niveau des » animaux et de la matière. »

PENSÉE. Je blâme également, et ceux qui prennent le parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de le divertir; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

NOTE. Hélas! si vous aviez souffert le divertissement, vous auriez vecu davantage. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Hélas ! Voltaire, vous avez souffert vous-même le divertissement, et vous avez vécu deux fois et au-delà plus que Pascal : avez-vous honoré autant que lui l'humanité par vos vertus ? avez-vous laissé un nom aussi grand que le sien ? votre existence a-t-elle été aussi utile au genre humain ? C'est par là qu'il faut juger du prix de la vie d'un homme, et non par le nombre d'années qu'il a honteusement passées à s'agiter sur la terre avec ses viles passions. « La peine et le plaisir passent comme un ombre, » a dit Rousseau dans un de ces momens où il déposoit le personnage de sophiste, et d'homme à paradoxes ; « la vie s'écoule en un instant ; » elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son » emploi ; le bien seul que l'on a fait demeure, et c'est » par lui qu'elle est quelque chose. » (*Nouv. Hél.*)

PENSÉE. Les Stoïques disent : rentrez au-dedans de vous-mêmes ; et c'est là où vous trouverez votre repos : et cela n'est pas vrai. Les autres disent : sortez dehors, et cherchez le bonheur en vous divertissant : et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent : le bonheur n'est ni dans nous, ni hors de nous ; il est en Dieu et en nous.

NOTE. En vous divertissant vous aurez du plaisir ; et cela est très vrai. Nous avons des maladies ; Dieu a mis la petite vérole et les vapeurs au monde. Hélas encore ! hélas Pascal ! on voit bien que vous êtes malade. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. *Hélas encore !* hélas, Voltaire ! on voit bien à votre philosophie que vous êtes du nombre de ceux dont parle Horace, *Epicuri de grege porcum.*

PENSÉE. Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être: nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire ; et nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons incessamment à embellir et à conserver cet être imaginaire, et nous négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination: nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre ; et nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infâme. La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

NOTE. On n'a pas besoin de toute cette métaphysique pour expliquer les effets que produit l'amour de la gloire. Il est impossible à quelqu'un qui vit dans une société nombreuse et policée, de ne pas voir combien, dans la dépendance où il est sans cesse des autres hommes, il lui est avantageux d'être l'objet de leur enthousiasme. « Mais on s'occupe plus de ce que la postérité dira de » nous, que de ce qu'en disent nos contemporains. Mais on sacrifie » sa vie entière à une gloire dont on ne jouira jamais, mais on » court à une mort certaine. » Tel est l'effet du désir si naturel d'être estimés des autres hommes, lorsque ce désir est porté jusqu'à l'enthousiasme. Il en est de même de l'amour physique, qui n'est que le désir de jouir ; laissez l'enthousiasme en faire une passion ;

alors on poignarde sa maîtresse, on meurt pour elle. Le hasard peut amener des circonstances où un amant aimerait mieux mourir d'une mort cruelle que de jouir de la femme qu'il adore.

Ne pourroit-on pas dire que l'enthousiasme consiste à se présenter vivement, à la fois, toutes les jouissances que notre passion peut répandre sur un long espace de temps ; alors on jouit comme si on les réunissoit toutes ; on craint, comme si un instant pouvoit nous faire éprouver, à la fois, toutes les douleurs d'une longue vie : et lorsque ce sentiment a épuisé toute la force de nos organes, qu'il ne nous en reste plus pour raisonner, nous ne pouvons plus nous apercevoir si ces jouissances sont impossibles.

Cet état d'espérances enivrantes est en lui-même un plaisir, et un plaisir assez grand pour préférer ces jouissances imaginaires à des plaisirs réels et présents. Car on se tromperoit dans tous les raisonnemens qu'on fait sur les passions, si on se bornoit à ne compter que les plaisirs ou les peines des sens qu'elles font éprouver. Les différens sentimens de désir, de crainte, de ravissement, d'horreur, etc. qui naissent des passions, sont accompagnés de sensations physiques, agréables ou pénibles, délicieuses ou déchirantes. On rapporte ces sensations à la région de la poitrine ; et il paroît que le diaphragme en est l'organe. Le sentiment très-vif de plaisir et de douleur dont cette partie du corps est susceptible, dans les hommes passionnés, suffiroit peut-être pour expliquer ce que les passions offrent, en apparence, de plus inexplicable. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Où est donc cette métaphysique dont se plaint Condorcet ? Tout ce que je vois ici, c'est que Pascal s'attache à constater par des observations simples, et à la portée de tout le monde, l'amour que les hommes ont pour la gloire, et à faire remarquer que dans cet amour, il n'y a que misère, folie, et aveuglement : ce qui est très-philosophique, plein d'instruction et nullement abstrait. Condorcet a cru mieux faire en substituant à cette pensée si belle et si simple de Pascal, quelques subtilités qui ne nous apprennent rien, et qui le conduisent par je ne sais quelles cascades à cette grande découverte, digne de ce qu'on nomme la philosophie du dix-huitième siècle : « le sentiment très-vif de plaisir et

» de douleur, dont la poitrine est susceptible dans les » hommes passionnés, suffiroit peut-être pour expliquer » ce que les passions offrent en apparence de plus inex» plicable. » De là à cette idée que le siége de notre ame ou d'une de nos ames, (car nos philosophes tantôt ne nous en laissent point, tantôt nous en donnent plusieurs :) c'est la poitrine, il n'y a qu'un pas. Voltaire éclairé par Condorcet, et toujours prêt à adopter ce qui peut favoriser le matérialisme a fait hardiment ce pas, mais en prenant l'astucieuse précaution de se cacher sous le manteau de l'antiquité qu'il a l'impudence de charger presque toute entière de cette extravagance insigne. Il laisse ensuite le lecteur *intelligent*, conclure que notre ame n'est que la respiration ou le jeu des poumons. « Il est » vrai, dit-il en venant à l'appui de Condorcet, que dans » les mouvemens subits des grandes passions, on sent » vers la poitrine des convulsions, des défaillances, des » agonies, qui ont quelquefois causé la mort ; et c'est » ce qui fait que presque toute l'antiquité imagina une » ame dans la poitrine. Les médecins placèrent les pas» sions dans le foie. Les romanciers ont mis l'amour dans » le cœur. » Telle est un jour l'opinion de Voltaire : un autre jour, si cela plaît à son ami d'Alembert, il placera son ame dans son estomac, et alors elle ne sera à ses yeux que le résultat d'une digestion bonne ou mauvaise, voyez leur correspondance.) Et voilà l'étrange philosophie qu'on oppose à celle de Pascal. Peut-on mieux justifier l'observation de Château-Briand que nous avons rapportée plus haut !

PENSÉE. La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs: et les philosophes même en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu: et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi.

NOTE. Oui, vous couriez après la gloire de passer un jour pour le fléau des Jésuites, le défenseur de Port-Royal, l'apôtre du jansénisme, le réformateur des Chrétiens. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. C'est ce qu'on ne peut prouver ni par la vie, ni par les écrits de Pascal. L'éditeur de ses œuvres complètes, lui a rendu plus de justice dans l'avertissement qui est à la tête du premier volume. « Indifférent » pour la réputation littéraire, il ne cherchoit point à » répandre ses productions, ni à les transmettre à la » postérité. Nous dirions qu'il outra cette indifférence, » surtout dans les dernières années de sa vie, si des » considérations humaines pouvoient balancer les motifs » supérieurs qui le dirigeoient. L'étude de la religion et » la pratique des vertus qu'elle enseigne, étoient les » grands objets qui l'occupoient et qui le consoloient dans » ses douleurs. De là un renoncement presque absolu à » tout autre soin : de là il est arrivé que plusieurs de ses » ouvrages sur les mathématiques et sur la physique se » sont perdus; que d'autres, demeurés en manuscrit ou » imprimés, mais tirés à un petit nombre d'exemplaires, » étoient devenus si rares qu'on étoit menacé de les per- » dre tout-à-fait d'un moment à l'autre. » Voilà qui est

positif et appuyé sur des faits non-équivoques. On voit que Voltaire est dans une grande colère, et ce n'est pas sans sujet : Pascal étoit Chrétien et sincèrement Chrétien ; et pour comble de maux, il est de toute impossibilité de lui appliquer l'axiome reçu de tous les prétendus philosophes du siècle dernier, que Chrétien et imbécile, sont deux termes synonimes.

PENSÉE. Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudens, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et nous pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but : le passé et le présent sont nos moyens ;

moyens ; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais ; mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

NOTE. Il est faux que nous ne pensions point au présent ; nous y pensons en étudiant la nature, et en faisant toutes les fonctions de la vie : nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme, est cette espérance qui adoucit nos chagrins, et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens. Si les hommes étoient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne semeroit point, on ne bâtiroit point, on ne planteroit point, on ne pourvoiroit à rien, on manqueroit de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit comme Pascal pouvoit-il donner dans un lieu commun comme celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouiroit du présent, en se nourrissant, en faisant des enfans, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser et de sentir, et qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états mêmes, il penseroit au lendemain, sans quoi il périroit de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfans et les imbéciles qui ne pensent qu'au présent; faudra-t-il leur ressembler ? (*Voltaire.*)

On connoît ce vers de M. de Voltaire.

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

Et celui-ci de Manilius :

« Victuri semper agimus, nec vivimus unquam. »

OBSERVATION. Ce que dit Pascal est très-vrai et très-propre à mettre dans tout son jour la foiblesse de l'homme et sa misère. Voltaire a l'air de vouloir le réfuter : quel moyen prend-il pour cela ? il prouve qu'il est bon que

nous pensions à l'avenir. Pascal ne prétend pas le contraire : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. *Un esprit comme* Voltaire, *pouvoit-il donner dans un lieu commun comme celui-là*, et aussi étranger au sujet.

PENSÉE. On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

NOTE. Il n'est point ridicule que les lois de la France et de l'Espagne diffèrent ; mais il est très-impertinent que ce qui est juste à Romorantin soit injuste à Corbeil ; qu'il y ait quatre cents jurisprudences diverses dans le même royaume, et surtout que, dans un même parlement, on perde dans une chambre le procès qu'on gagne dans une autre chambre. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Non sans doute, cela n'est point ridicule. Mais en est-il moins vrai que c'est une plaisante justice que celle qui est bornée par une rivière ou par une montagne ; et que tel est l'ordre de justice institué par les hommes. Voici la suite et l'enchaînement des idées de Pascal. Nous sommes appelés à être gouvernés par le droit naturel absolu qui est essentiellement invariable ; mais dans notre état actuel nous ne pouvons pas être gouvernés par ce droit. Cela est si vrai que le moyen le plus sûr de tout bouleverser seroit d'entreprendre de l'établir. Nous en avons fait l'expérience dans notre révolu-

tion. Au droit naturel il a donc fallu substituer ce que nous appelons le droit civil : mais ce droit, quoique réglé jusqu'à un certain point par le droit naturel, varie nécessairement selon les besoins ou les caprices des peuples et des rois. De là dans plusieurs esprits des idées confuses, fausses ou du moins incertaines, sur ce qui constitue la justice. Il est étrange que Voltaire n'ait pas compris, ou qu'il n'ait pas voulu comprendre une chose aussi simple.

D'autres se sont mépris encore plus grossièrement sur le sens de cette pensée : ils ont accusé Pascal d'avoir voulu élever des doutes sur la vérité et sur la certitude de la loi naturelle. Ses sentimens sur ce sujet sont connus : mais quand ils ne le seroient pas, y a-t-il ici un seul mot qui puisse donner lieu à une aussi absurde interprétation? Cette pensée s'explique très-bien par celle-ci qui la précède : « l'opinion dispose de tout : elle fait la beauté, » la justice et le bonheur, qui est le tout du monde. » C'est comme si Pascal disoit : « on ne voit presque rien » de juste ou d'injuste qui ne change de qualité *dans* » *l'opinion des hommes* en changeant de climat. » (Remarquez bien qu'il ne dit pas de *nature* mais de *qualité*.) » Ce qui est vérité *dans l'opinion* en deçà des Pyrénées, » est erreur au-delà *dans l'opinion*; » et cette différence vient de l'institution du droit civil qui forme ou détermine *l'opinion* dans les différens climats. Quelle condition humiliante pour l'homme d'être dirigé dans des choses d'une si haute importance, non par la raison, mais par l'opinion! Quelle condition également humiliante pour lui d'être assujéti à un ordre de choses qui brouille ainsi ses idées sur la justice! la conséquence qu'il doit tirer de là, c'est qu'il n'est pas dans son état naturel, mais qu'il naît dans le désordre et dans le déréglement. Qu'importe que Montaigne dont cette pensée

est tirée, en ait abusé pour ébranler toute certitude ? Elle est vraie dans Pascal; et elle devient entre ses mains une excellente preuve de notre foiblesse, de l'incertitude de nos connoissances naturelles, de notre perversité originelle et du besoin que nous avons que Dieu éclaire notre raison obscurcie par le péché. « Montaigne jète » l'homme à terre, dit Racine le fils, et l'y laisse sans » consolation et sans espérance : Pascal l'humilie; mais » en même temps qu'il l'abaisse, il le relève; » en lui montrant la révélation qui vient à son secours. (*Poëme de la Religion*, *c.* 2, *note.*)

PENSÉE. Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfans et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses. Se peut-il rien de plus plaisant (*Voyez la Note* 1) qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle avec le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui ?

Il y a sans doute des lois naturelles; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu : *Nihil amplius nostrî est ; quod nostrum dicimus, artis est ; ex senatus-consultis et plebiscitis crimina exercentur ; ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus.*

De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur; l'autre, la commodité du souverain; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi; tout branle

avec le temps ; la coutume fait toute l'équité, par cela seul qu'elle est reçue ; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe, l'anéantit ; rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes : qui leur obéit, parce qn'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée en soi ; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si foible et si léger, que, s'il n'est accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un siècle lui ait tant acquis de pompe et de révérence. L'art de bouleverser les états, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source pour y remarquer leur défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'état, qu'une coutume injuste a abolies, et c'est un jeu sûr pour tout perdre : rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête aisément l'oreille à ces discours : il secoue le joug dès qu'il le reconnoît ; et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. C'est pourquoi le plus sage des législateurs disoit, que pour le bien des hommes, il faut souvent les piper ; et un autre, bon politique : *Cùm veritatem quâ liberetur ignoret, expedit quod fallatur.* Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation : elle

a été introduite autrefois sans raison ; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement, si on ne veut qu'elle prenne bientôt fin.

NOTE. 1 *Se peut-il rien de plus plaisant, etc.* Plaisant n'est pas le mot propre ; il falloit *démence exécrable.* (*Voltaire.*)

OBSERVATION. 1. Il ne s'agit pas ici de ce qu'une telle institution peut avoir d'exécrable et d'atroce, mais de ce qu'elle a de révoltant pour la raison, lorsqu'on la considère en elle-même et dépouillée de toutes les circonstances. C'est ce que Pascal explique plus amplement, art. IX, n°. III. «Pourquoi me tuez-vous? — Et quoi, ne » demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, » si vous demeuriez de ce côté, je serois un assassin, » cela seroit injuste de vous tuer de la sorte ; mais puis» que vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, » et cela est juste. » Ainsi n'en déplaise à Voltaire, plaisant est bien le *mot propre.* Pascal est toujours dans son sujet ; Voltaire affecte continuellement d'en sortir pour avoir le plaisir de le critiquer. C'est ce qu'on verra par les observations sur la note suivante.

NOTE. 2 On ne manquera pas d'accuser l'éditeur qui a rassemblé ces pensées éparses, d'être un athée, ennemi de toute morale ; mais je prie les auteurs de cette objection, de considérer que ces Pensées sont de Pascal, et non pas de moi ; qu'il les a écrites en toutes lettres ; que si elles sont d'un athée, c'est Pascal qui étoit athée, et non pas moi ; qu'enfin, puisque Pascal est mort, ce seroit peine perdue que de le calomnier.

Il est beau de voir dans cet article M. de Voltaire prendre contre Pascal la défense de l'existence de Dieu ; mais que diront ceux à qui il en coûte tant pour convenir qu'un vivant puisse avoir raison contre un mort ! (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Quelle perfidie dans cet éditeur ! Le reproche d'athéisme n'est pas ce qu'il craignoit, personne ne l'a plus désiré que lui : on sait qu'il se faisoit gloire de haïr Dieu. Mais il falloit décrier Pascal ; et pour cela il tâche d'insinuer malignement que ce grand-homme étoit un athée, ou plutôt un hypocrite ou un sot. Si Condorcet avoit eu quelque bonne foi, il se seroit épargné cette infâme note qui après tout ne déshonore que lui. La plupart des pensées contenues dans ce paragraphe, sont de Montaigne qui s'en sert pour établir le système de scepticisme universel qu'il avoit embrassé. Pascal qui trouvoit dans cet auteur un talent rare pour humilier la raison humaine, comme il le déclare dans son discours sur Epictète et Montaigne, a adopté ces pensées ainsi que plusieurs autres, mais, semblable à ces plantes qui absorbent un air corrompu et infect pour rendre ensuite un air pur et vivifiant, il a changé le poison de Montaigne en un aliment salutaire. Condorcet ne pouvoit pas l'ignorer : il savoit très-bien que, quelque mauvaise que soit dans Montaigne cette tirade où il ne voit que le langage d'un athée et d'un ennemi de toute morale, elle a dans Pascal un sens très-beau et très-vrai. On découvre ce sens très-facilement : il suffit pour cela de compléter le raisonnement de Pascal à l'aide de ses principes connus. Nous allons nous en occuper.

Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfans et des pères, etc. Le larcin, lorsqu'il étoit fait avec adresse, étoit en honneur chez les Lacédémoniens ; les mariages incestueux des frères avec les sœurs sont un devoir religieux chez les Guèbres ; les Massagètes tuoient leurs pères lorsqu'ils étoient accablés de vieillesse, et en cela ils croyoient faire un acte de piété filiale ; dans les anciennes républiques on a comblé de louanges certains meurtres des enfans et des pères : *tout a eu sa place entre les*

actions vertueuses. Où trouverons-nous donc une règle invariable et universellement reconnue pour discerner le bien et le mal, le juste et l'injuste, d'une manière certaine et inébranlable ? *Il y a sans doute des lois naturelles :* ces lois, nous les trouvons gravées dans nos cœurs par la main de Dieu même : rien n'est plus facile à démontrer, *mais cette belle raison corrompue a tout corrompu.* Si elle n'a pas éteint les principes, elle nous a égarés, et elle nous égare encore tous les jours sur les conséquences et sur les applications. Ce n'est donc pas notre raison dans l'état où elle est qui peut nous donner cette règle ; elle a besoin elle-même d'être épurée, rectifiée, et affermie dans sa marche. Encore un pas ; et voilà la nécessité d'une révélation démontrée. Ce n'est pas tout : notre raison est corrompue ; on vient d'en voir la preuve. Mais pourquoi l'est-elle ? certainement cette corruption n'est pas dans la nature primitive de l'homme : il faut donc reconnoître un péché originel.

Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme, etc. Pour éclaircir cette pensée, joignez-y celle déjà rapportée de l'art. IX, n°. III. « Pourquoi me tuez-vous ? » — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de » l'eau ? Mon ami si vous demeuriez de ce côté, je serois » un assassin, cela seroit injuste de vous tuer de la sorte; » mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis » un brave, et cela est juste. » Vous trouverez dans cette pensée un principe de justice d'après lequel le monde se gouverne, et que personne ne pense à révoquer en doute; qu'on l'examine néanmoins sans prévention : *se peut-il rien de plus plaisant ?* Ici la raison humaine est à bout : niera-t-elle la vérité de ce principe ? Que devient ce qu'on appelle le droit de la guerre et la sûreté des nations ? Accordera-t-elle que ce même principe est incontestable ? Il faudra le prouver, et c'est ce qu'elle est

dans l'impuissance de faire. Car enfin, comment la différence de territoire et de domination peut-elle faire changer de nature à l'action d'un homme qui en tue un autre? C'est, dira-t-on, que le genre humain est partagé en différens corps de nations, dont chacun a son chef qui exerce par lui-même ou par ses délégués, le droit de vie et de mort sur ses sujets et même sur ses voisins en cas de guerre. C'est très-bien : mais qui a établi cet ordre de choses ? Qui l'a rendu légitime ? qui a donné aux princes ce droit de vie et de mort dont ils se prétendent revêtus ? C'est Dieu, dira-t-on : je conviens qu'en effet l'intervention de la divinité est ici nécessaire, sans quoi tout est radicalement injuste, et il n'existe plus d'autre droit que celui du plus fort. Mais il s'agit de savoir si cette intervention a eu lieu : je consulte ma raison; elle me laisse sans réponse : il me faut donc d'autres lumières que celles qu'elle peut me donner. Et d'où tirerai-je ces lumières ? de la révélation : elle seule peut éclaircir toutes mes difficultés, et me montrer dans une volonté positive de Dieu, les bases solides et légitimes sur lesquelles les sociétés sont fondées, et l'origine du droit qui les régit. Elle seule peut me dire : « c'est par Dieu » que les rois règnent, que les grands commandent, que » les princes ordonnent ce qui est juste; (*Prov*, *c.* 8.) » il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et » c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre : » celui donc qui s'oppose aux puissances, s'oppose à » l'ordre de Dieu. » (*Ep. aux Rom.*, *c.* 13.) Si on sort de là, on tombe dans un cahos inextricable d'idées. La raison éclairée par ces salutaires maximes, ne tarde pas d'en sentir toute la vérité et toute la justice; mais livrée à elle-même, elle n'auroit eu ni assez de lumières pour les découvrir, ni assez de force pour s'y fixer, ni assez d'autorité pour les persuader aux hommes.

De cette confusion il arrive, *etc.* Pascal continue de pousser à bout la raison humaine. Nous sommes gouvernés par des lois, et notre raison ne sait ni ce qui rend une loi juste, ni d'où dérive l'obligation de nous y soumettre. Le premier moyen qui se présente pour résoudre cette importante question, celui qui au premier coup-d'œil paroît le plus sensé, c'est d'examiner le motif de la loi et de remonter à l'origine et aux fondemens de l'autorité qu'on est obligé de reconnoître. Mais lorsqu'on considère la chose de près, rien n'est plus dangereux : souvent *le motif de la loi est si foible et si léger*, l'origine de l'autorité si suspecte ou même si criminelle, qu'on ne rapporte de cette recherche que mépris ou aversion et pour la loi et pour l'autorité. Lorsqu'on en est venu à ce point, tout est prêt pour opérer des révolutions et des bouleversemens, et c'est par là en effet, qu'on y dispose les esprits. Quel parti faut-il donc prendre ? S'interdire tout examen, et se soumettre aveuglément à la loi et à l'autorité des chefs de l'état, uniquement parce que tout cela est établi ? C'est bien le *plus sûr ;* mais c'est donner à cette soumission ce que Pascal appelle un *fondement mystique :* c'est nous soumettre comme des êtres sans intelligence. La conséquence de toutes ces observations, c'est que nous sommes placés dans une étrange défilé. Examiner, c'est exposer la sûreté de l'état et la nôtre propre : nous soumettre sans examen, c'est faire le sacrifice de notre raison : ainsi il faut que nous renoncions à notre raison ou à notre sûreté. Il n'existe qu'une manière de concilier ces deux choses : c'est de dire, que Dieu ayant établi toutes les puissances qui sont sur la terre, c'est s'opposer à son ordre que de s'opposer aux puissances, et qu'ainsi nous devons nous soumettre à l'ordre que nous trouvons établi sans nous permettre d'en sonder indiscrètement la nature ou le prin-

cipe. Par là nous conservons la sûreté et la tranquillité dans l'état, et nous tenons une conduite très-raisonnable, puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable que d'obéir à l'ordre de Dieu. Mais cette solution, ce n'est pas notre raison qui nous la donne ; où l'auroit-elle trouvée ? et d'ailleurs, quelle garantie pourrions-nous en avoir ? C'est de la révélation seule que nous la tenons, et il n'est pas possible de l'obtenir par une autre voie. Voilà donc encore la révélation démontrée nécessaire, pour nous éclairer et fixer toutes nos incertitudes sur des objets qui sont du plus grand intérêt pour nous.

Pascal ne borne pas là ses instructions ; il nous montre l'homme placé dans un ordre de choses en apparence bien bizarre, bien incompréhensible à sa raison, bien humiliant pour lui, et qui est la source d'une foule de crimes, d'injustices et de maux. Mais pourquoi s'y trouve-t-il placé ? C'est que cet ordre est nécessaire pour l'empêcher de devenir une véritable bête féroce, pour le rappeler à ses devoirs, et pour lui rendre l'usage de ses facultés intellectuelles. « L'homme, dit David, étant en » honneur a été sans intelligence; il est devenu compa- » rable aux animaux qui sont sans raison ; il leur est de- » venu semblable : » (*Ps.* 48.) il a donc fallu le mettre sous le joug comme ces animaux au rang desquels il est descendu. Aussi voyons-nous qu'averti par ses besoins, sans même penser à ce qui pouvoit rendre légitime l'autorité de ses semblables sur lui, partout il s'est hâté de l'établir ou de la reconnoître; et qu'il l'a regardée comme sacrée par une espèce d'instinct qui ne pouvoit lui venir que de Dieu. La conséquence de ces observations saute aux yeux : par l'institution des gouvernemens et du droit civil, l'homme est puni, il est humilié, il est traité comme un malade qu'il faut guérir, ou comme un forcené qu'il faut charger de chaînes ; et tout cela est né-

cessaire : il naît donc dans le désordre. Nous voilà encore ramenés au dogme du péché originel.

La loi est reçue ; c'est le fondement mystique de son autorité, ... l'usurpation a été introduite autrefois sans raison ; elle est devenue raisonnable...... pour le bien des hommes , il faut souvent les piper , etc. Toutes ces maximes dont on peut faire un abus détestable, s'entendent ici parfaitement et dans un très-bon sens. Pascal s'en sert pour établir cette vérité de fait ; que dans l'hommage que l'homme rend aux lois et à l'autorité , il est conduit par son imagination et non par sa raison ; que vû le caractère que présentent les lois et l'autorité , il est avantageux pour lui que les choses soient ainsi ; et qu'un des plus grands malheurs qui puissent lui arrirer , c'est que les illusions de son imagination vinssent à se dissiper , et que les lumières de la raison en prissent la place. Tel est ici-bas son état. Pascal ne prétend pas que cet état soit bon , ni qu'il soit selon l'ordre : mais il le décrit tel qu'il est. Répétons ici les raisonnemens que nous venons de faire ; ils nous conduiront encore à ce résultat si triste et si humiliant pour nous , mais dont il nous importe extrêmement d'être bien persuadés ; que l'homme en venant au monde est un être dégradé et par conséquent coupable.

Ainsi tout est clair , tout est beau , tout est exactement vrai dans ce paragraphe : tout tend a prouver que hors de la révélation , nous ne sommes par rapport aux choses qui nous intéressent le plus, que mensonge , erreur, incertitude ; que notre condition sur la terre est des plus tristes et des plus humiliantes , que cette condition n'est pas naturelle , et qu'elle ne peut s'expliquer qu'en reconnoissant en nous une dépravation originelle : ce sont là autant de vérités auxquelles Pascal ne cesse de nous rappeler dans tout ce qu'il a écrit sur l'homme. Pour

expliquer sa pensée nous n'avons eu besoin que de lui-même : c'est ainsi qu'on doit commenter un auteur. Voltaire et Condorcet ont suivi d'autres principes.

Nous nous sommes peut-être étendus dans cette note au-delà des justes bornes : mais le sujet le demandoit. D'ailleurs nos observations ne sont pas particulières à la pensée que nous venons d'examiner : elles s'appliquent encore à plusieurs autres que nous verrons dans la suite, et qui n'étant présentées comme celles-ci, que d'une manière très-imparfaite, ont besoin de quelques éclaircissemens. A mesure qu'elles paroîtront, nous rappellerons les raisonnemens qu'on vient de lire, mais nous nous dispenserons de les répéter ; il sera facile d'en faire l'application.

Il est à remarquer que les premiers éditeurs avoient supprimé presque tout cet article ; apparemment, ils ne le trouvoient pas assez développé. Ils n'avoient conservé que ce qui est compris depuis ces mots *l'art de bouleverser* jusqu'à ceux ci *coutumes reçue*. Ce morceau qui est de Pascal, ne demande point de commentaire ; il est d'une clarté et d'une vérité frappantes : notre révolution l'a prouvé. Il est suivi de cette phrase qui manque dans les dernières éditions, et qui, à raison de son importance dans la morale, n'auroit pas dû être omise quoiqu'elle paroisse peu liée avec ce qui précède « par un » défaut contraire, les hommes croient quelquefois pou- » voir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple. »

PENSÉE. Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un avocat, bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide !

NOTE. Je compterois plus sur le zèle d'un homme espérant une grande récompense que sur celui d'un homme l'ayant reçue. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Voltaire peut avoir raison ; mais qu'importe ? en est il moins vrai qu'un avocat bien payé par avance, trouve plus juste la cause qu'il plaide ? or cela suffit pour l'objet que se propose Pascal.

PENSÉE. Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés ? Dans les enfans, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les pères craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée ? La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai bien peur

que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature:

NOTE. Ces idées ont été adoptées par Locke. Il soutient qu'il n'y a nul principe inné; cependant il paroît certain que les enfans ont un instinct, celui de l'émulation, celui de la piété, celui de mettre, dès qu'ils le peuvent, les mains devant leur visage quand il est en danger, celui de reculer pour mieux sauter dès qu'ils sautent. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Non : Locke n'a point adopté ces idées. Pascal veut nous faire connoître le pouvoir de la coutume, la force qu'elle exerce sur nous, l'illusion qu'elle produit et qui est telle que souvent nous la prenons pour la nature même ; et par là il nous donne une nouvelle preuve de la foiblesse de l'esprit humain et de l'incertitude de ses connoissances naturelles. Comme il se déclare ailleurs nettement pour les principes naturels, il est clair qu'il ne faut pas prendre la première phrase dans le sens rigoureux qu'elle présente : elle doit être entendue ainsi : « qu'est-ce que *plusieurs* de nos principes *que nous ap-* » *pelons* naturels, sinon nos principes accoutumés ? » Tout cela n'a rien de commun avec le système de Locke qui ne reconnoît aucun principe inné, et qui fait dériver originairement toutes nos idées de nos sens, chose dont Pascal n'a pu ni voulu parler. Au reste Voltaire réfute ici Locke d'une manière péremptoire : il le refute encore mieux dans quelques autres ouvrages où il soutient contre lui que les règles de la morale sont innées en nous.

Il est vrai qu'en cela comme dans beaucoup d'autres choses il se montre très-inconséquent. Le système qu'il combat est le fondement de toute la philosophie de Locke; or si ce fondement est ruineux, quelle solidité peut avoir l'édifice même ? Et comment Voltaire a-t-il pu le prôner avec tant d'ardeur ? Mais Locke, tout en soutenant que

notre ame est spirituelle, a révoqué en doute l'incompatibilité essentielle de la matière et de la pensée : il n'en falloit pas davantage : au risque de se contredire grossièrement, on s'est empressé de le représenter comme le premier des métaphysiciens, et même comme le créateur de la méthaphysique.

PENSÉE. Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecteroit peut-être autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan étoit sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il seroit presque aussi heureux qu'un roi qui rêveroit toutes les nuits, douze heures durant, qu'il seroit artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, et agités par des fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage, on souffriroit presque autant que si cela étoit véritable, et on appréhenderoit de dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer réellement dans de tels malheurs. En effet ces rêves feroient à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tous différens et se diversifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pas pourtant si continue et égale, qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand

quand on voyage ; et alors on dit : Il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant.

NOTE. Tous ceux qui ont attaqué la certitude des connoissances humaines ont commis la même faute. Ils ont fort bien établi que nous ne pouvons parvenir, ni dans les sciences physiques, ni dans les sciences morales, à cette certitude rigoureuse des propositions de la géométrie ; et cela n'étoit pas difficile ; mais ils ont voulu en conclure que l'homme n'avoit aucune règle sûre pour asseoir son opinion sur ces objets, et ils se sont trompés en cela. Car il y a des moyens sûrs de parvenir à une très-grande probabilité dans plusieurs cas ; et, dans un grand nombre, d'évaluer le degré de cette probabilité. (*Condorcet.*)

Je crois qu'il seroit presque aussi heureux qu'un roi, qui etc. Être heureux comme un roi, dit le peuple hébété. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Il n'est pas facile de deviner le rapport de cette note avec le texte. Pascal parle de nos plaisirs et de nos peines ; il fait observer qu'étant passagers on ne doit guère les considérer que comme des songes agréables ou pénibles ; et Condorcet nous jète sur nos connoissances physiques ou morales. C'est une perfidie de sa part : il a voulu se ménager une occasion de nous débiter cette maxime perverse, que hors les vérités mathématiques, nous n'avons aucune certitude rigoureuse, et que nous pouvons tout au plus obtenir des probabilités plus ou moins fortes. Cette assertion est d'une fausseté manifeste : nous l'avons prouvé dans la dissertation qu'on a lue précédemment par rapport aux connoissances morales, les seules dont nous ayons à nous occuper ici.

Etre heureux comme un roi dit le peuple hébété. Il faut avoir bien envie de prendre de travers le sens d'un auteur pour croire que Pascal ait voulu vanter ici le bonheur d'un roi, et prendre de là occasion de le comparer au *peuple hébété.* D'ailleurs il ne dit pas d'une manière absolue : *aussi heureux qu'un roi*, *mais aussi heureux qu'un roi qui* etc., ce qui est bien différent.

PENSÉE. Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux : mais nous le supposons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle est blanche ; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idées : mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

NOTE. Il y a toujours des différences imperceptibles entre les choses les plus semblables ; il n'y a jamais eu peut-être deux œufs de poule absolument les mêmes, mais qu'importe ? Leibnitz devoit-il faire un principe philosophique de cette observation triviale. (*Voltaire.*)

OBSERVATION.

On ne s'attendoit guère
A voir Leibnitz en cette affaire.

Son grand principe de la *raison suffisante* n'a rien de commun avec ce que dit ici Pascal. Voltaire auroit dû le sentir, et ne pas perdre son temps à faire une observation aussi triviale que celle qu'on vient de lire.

PENSÉE. Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences ; rien ne peut

fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient. Cela étant bien compris, je crois qu'on s'en tiendra au repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu, étant toujours distant des extrêmes, qu'importe que l'homme ait un peu plus d'intelligence des choses? S'il en a, il les prend d'un peu plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné des extrêmes? Et la durée de notre plus longue vie n'est-elle pas infiniment éloignée de l'éternité?

Dans la vue de ces infinis tous les finis sont égaux; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre? La seule comparaison que nous faisons de nous au fini, nous fait peine.

NOTE. Tout cet article, d'ailleurs obscur, semble fait pour dégoûter des sciences spéculatives. En effet, un bon artiste en haute-lisse, en horlogerie, en arpentage, est plus utile que Platon. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Cet article n'est point obscur, c'est une espèce de commentaire assez clair, quoiqu'en dise Voltaire, de ce passage de l'Ecclésiaste. « J'ai appliqué » mon cœur pour connoître la sagesse et la science, les » erreurs et l'imprudence; et j'ai reconnu que cela même » étoit une peine et une affliction d'esprit. » (*Cap.* 1, *v.* 17.)

NOTE. *La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.* Il eût plutôt fallu dire à l'infini. Mais souvenons-nous que ces pensées jetées au hasard étoient des matériaux informes qui ne furent jamais mis en œuvre. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Oui : si Pascal eut été un philosophe du dix-huitième siècle : mais il étoit philosophe chrétien; et en cette qualité, pénétré de la grandeur à laquelle l'homme est appelé et de l'éternelle durée de son être, il a dû dire comme il a dit en effet ; « la seule compa- » raison que nous faisons de nous au fini, nous fait » peine. »

PENSÉE. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connoît. Ceux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple et les habile composent, pour l'ordinaire, le train du mond les autres le méprisent et en sont méprisés.

NOTE. Cette pensée paroît un sophisme et la fausseté con dans ce mot D'IGNORANCE, qu'on prend en deux sens diffé Celui qui ne sait ni lire, ni écrire, est un ignorant; ma mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la n n'est pas au point d'ignorance d'où il étoit parti quand il com à apprendre a lire. Newton ne savoit pas pourquoi l'homm son bras quand il le veut, mais il n'en étoit pas moins sa le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu, et qui sait le la savant, par comparaison [illegible] sait que le (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Je dirai avec plus de vérité que cette note de Voltaire est un vrai sophisme : c'est celui qu'on appelle en logique *ignoratio elenchi*, *ignorance du sujet*. Pascal n'a dit ni pu dire, qu'un vrai savant est aussi ignorant qu'un homme qui n'a rien appris. Sa pensée n'est que le commentaire de ce mot si connu de Socrate, et si admiré à cause de sa profondeur et de sa vérité : *je sais que je ne sais rien.*

PENSÉE. L'ame est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée.

NOTE. Pour dire L'AME EST JETÉE, il faudroit être sûr qu'elle est substance, et non qualité. C'est ce que presque personne n'a recherché, et c'est par où il faudroit commencer, en métaphysique, en morale, etc. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. De combien de manières n'a-t-on pas démontré que l'ame, c'est-à-dire ce qui pense en nous, est une *substance* essentiellement distincte de la matière, et que par conséquent elle n'est pas une *qualité* des corps. *C'est ce que personne n'a recherché.* Peut-on mentir avec plus d'impudence ! *C'est par où il faudroit commencer en métaphysique et en morale.* C'est par où Descartes, Malebranche et tous les bons philosophes ont *commencé en métaphysique et en morale :* ils ont réduit en poudre [illegible] matérialisme moderne avant sa naissance. Voltaire le [illegible]voit parfaitement ; mais il feint de l'ignorer. Un artifice familier aux sophistes du siècle dernier, a été de [illegible]poser constamment que la philosophie n'a commencé avec eux. Les jeunes gens et les ignorans ont eu l'im[illegible] de les croire sur leur parole.

Mais qu[illegible] y [illegible]i regardé de plus près, que cet [illegible] nent que les hommes [illegible]r avec eux-mêmes,

vient d'une cause bien effective ; c'est-à-dire, du malheur naturel de notre condition foible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

NOTE. Ce mot, NE VOIR QUE NOUS, ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agiroit point, et qui est supposé se contempler ? Non-seulement je dis que cet homme seroit un imbécile, inutile à la société ; mais je dis que cet homme ne peut exister Car cet homme que contempleroit-il ? Son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens ? ou il seroit un idiot, ou bien il feroit usage de tout cela. Resteroit-il à contempler sa faculté de penser ? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues, ou il en composera de nouvelles ; or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé, ou de ses sens, ou de ses idées ; le voilà donc hors de soi, ou imbécile. Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire, il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé, et n'exister pas, c'est la même chose pour l'homme ; toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles. Job a bien dit : « L'homme est né pour le » travail, comme l'oiseau pour voler ; » mais l'oiseau, en volant, peut être pris au trébuchet. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Le sens de Pascal est clair et n'a besoin d'aucun commentaire. Si Condorcet ne l'a pas compris, où est son intelligence ? S'il l'a compris, comme on a tout lieu de le croire, où est sa bonne foi ? Il valoit bien la peine de se jeter hors de la question pour nous prouver cette vérité triviale, que l'homme est né pour le travail et non pour se contempler dans le sens où il l'entend. Il ne s'agit de rien de tout cela dans le texte.

PENSÉE. Qu'on en fasse l'épreuve ; qu'on laisse un roi tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, et l'on verra qu'un roi qui se voit est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre.

NOTE. Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser et alors très-occupé ; mais s'il n'arrêtoit sa pensée que sur soi, en disant à soi-même : JE RÈGNE, et rien de plus, il seroit un idiot. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Oui : *toujours le même sophisme.* Voltaire répète ici celui que vient de faire Condorcet. Ces deux éditeurs triomphent toutes les fois qu'ils attaquent autre chose que ce que dit Pascal : aussi ont-ils grand soin de lui faire dire autre chose que ce qu'il a dit en effet.

PENSÉE. Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation audehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'est, en effet, que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par-là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles dont on est menacé. Et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

NOTE. Cet instinct secret étant le premier principe et le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de DIEU et il est plutôt l'instrument de notre bonheur qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères faisoient dans le paradis terrestre ; mais si chacun d'eux n'avoit pensé qu'à soi, l'existence du genre humain étoit bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avoient des sens parfaits, c'est-à-dire, des instrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation ? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action un rabaissement de notre nature ? (*Voltaire.*)

OBSERVATION. *Toujours le même sophisme.* On ne se lasse pas de supposer *toujours* que pour élever l'homme, Pascal veut le réduire à l'inaction et à une indifférence stupide, et que c'est là ce qu'il entend par *repos en soi-même et contemplation de soi-même. N'est-il pas plaisant qu'une tête pensante* comme Voltaire croit l'être, *puisse imaginer* qu'un grand-homme est capable d'une telle sottise, ou du moins qu'il le persuadera à ses lecteurs ? Je ne m'attacherai point à expliquer ici le sens de Pascal : je l'ai déjà dit : ce sens est clair, et ce seroit l'obscurcir que de le commenter.

PENSÉE. Lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans aller le chercher par tant de fatigues, il lui donnoit un conseil qui souffroit de grandes difficultés, et qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoient que l'homme peut se contenter de soi-même et de ses biens présens, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux, ni avant, ni après avoir conquis le monde; et peut-être que la vie molle que lui conseilloit son ministre étoit encore moins capable de le satisfaire que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditoit.

* NOTE. L'exemple de CINÉAS est bon dans les satires de Despréaux, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne Pyrrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Quelle négligence dans les citations de Voltaire! plût à dieu qu'il n'en eût jamais fait de plus importantes que celle-ci! Ce n'est pas dans les satires de Despréaux, mais dans une de ses épîtres morales et par conséquent *philosophiques*, qu'on lit l'entretien de Cinéas et de Pyrrhus, et il méritoit d'y trouver place; car c'est un morceau *très-philosophique*, quoiqu'en dise Voltaire. Pascal ne le cite pas pour conclure de l'exemple d'un fou, qu'un roi sage ne peut pas être heureux

chez lui, comme son critique le suppose, mais pour y faire remarquer une erreur très-importante : c'est celle de Cinéas qui s'imagine bonnement que Pyrrhus trouvera dans le repos, le bonheur qu'il cherchoit vainement en courant le monde. Pascal pense qu'il n'auroit été heureux dans aucun de ces deux états; et il a raison. Telle est la misère de l'homme, que s'il est seul avec lui-même, l'ennui s'empare de son ame ; et s'il cherche de la dissipation et du divertissement au dehors, il ne peut ni se connoître, ni remédier à ses maux ; et par là il ne fait que les accroître. Cette vérité déplaît à Voltaire, parce qu'elle nous conduit tout droit au dogme du péché originel, et à la nécessité d'un secours particulier de Dieu; mais il a beau s'épuiser en sophismes et en injures contre Pascal : ce grand-homme l'a mise dans tout son jour.

PENSÉE. On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle : et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives ; et ses divertissemens sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

NOTE. Ne seroit-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain et à nous-mêmes ! (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Sans doute, cela seroit aussi vrai : mais Pascal parle-t-il ici de cette inaction que condamne son critique ? *Toujours le même sophisme.*

PENSÉE. La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas ; et quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à un nouvel état.

NOTE. La nature ne nous rend pas toujours malheureux. Pascal parle toujours en malade qui veut que le monde entier souffre. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. C'est-à-dire, qu'elle ne nous fait pas toujours sentir le malheur. Aussi ce n'est point là ce que veut dire Pascal : mais il n'y a aucun état où nous puissions être véritablement ce qu'on appelle heureux : et cela est vrai par les raisons que Pascal en donne. Au lieu de l'accuser de parler avec l'aigreur d'un homme toujours malade, il auroit fallu le réfuter.

PENSÉE. Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour ; c'est l'image de la condition des hommes.

NOTE. Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux, non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est, ni d'être enchaîné, ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits, comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leur semblable, et pour mourir. On peut, dans une satire, montrer l'homme, tant qu'on voudra, du mauvais côté; mais, pour peu qu'on se serve de sa raison on avouera que, de tous les animaux, l'homme est le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus long-temps; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable : au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que, par notre nature, nous devons être mieux que nous ne sommes. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Cette comparaison assurément est très-juste :

Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné, ni d'être égorgé. Non sans doute, et c'est pour cela qu'étant enchaînés ici-bas et condamnés à être égorgés, c'est-à-dire, à mourir, notre sort nous paroît si misérable.

Mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leurs semblables et pour mourir. L'admirable chef-d'œuvre que Dieu a fait là ! Voilà donc l'homme au rang des animaux et des plantes : il n'est rien de plus. C'est une philosophie bien sublime et bien consolante que celle du dix-huitième siècle ! comme elle élève l'homme ! On peut se rappeler ici la réflexion de Châteaubriand, sur les notes des deux éditeurs de Pascal.

A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité, à prétendre que par notre nature, nous devons être mieux que nous ne sommes. Voilà *l'état de pure nature* que les déistes

ont adopté, mais toute cette misérable philosophie, vient se briser contre ce grand adage de Saint Augustin : « Sous un Dieu juste, nul n'est malheureux sans l'avoir » mérité. »

PENSÉE. Nous allons voir que toutes les opinions du peuple sont très-saines ; que le peuple n'est pas si vain qu'on le dit ; et ainsi l'opinion qui détruisoit celle du peuple sera elle-même détruite.

Il est vrai, en un sens, de dire que tout le monde est dans l'illusion : car encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, parce qu'il croit que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se le figurent.

NOTE. Pascal prouve dans cet article que les préjugés du peuple sont fondés sur des raisons, mais non pas que le peuple ait raison de les avoir adoptés. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Pascal prouve très-bien l'un et l'autre. Il fait voir que les opinions du peuple sont fondées sur des raisons : Condorcet en convient. Il fait voir aussi que tout iroit mal, s'il en adoptoit de contraires ; d'où il suit qu'il a bien fait, et par conséquent qu'il a eu raison d'adopter ces opinions. Ainsi la providence dirige très-bien l'instinct du peuple. Condorcet appelle cela des *préjugés*. Des préjugés, soit : mais ces *préjugés* valoient mieux que les *vérités* que les *philosophes* sont venus nous faire connoître. Nous l'avons bien vu dans notre révolution.

PENSÉE. Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récompenser le mérite; car tous diroient qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr.

NOTE. Cela mérite explication. Guerre civile, si le prince de Conti dit: J'ai autant de mérite que le grand Condé; si Retz dit: Je vaux mieux que Mazarin; si Beaufort dit: Je l'emporte sur Turenne, et s'il n'y a personne pour les mettre à leur place. Mais quand Louis XIV arrive, et dit: Je ne récompenserai que le mérite; alors plus de guerre civile. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Cette observation est juste; mais elle ne contredit pas celle de Pascal: elle prouve seulement que sous un gouvernement vigoureux et qui sait tout mettre à sa place, on n'a pas à craindre de voir des guerres civiles excitées par des hommes qui ont du mérite ou qui croient en avoir; mais aussi ce n'est pas là le cas dont parle Pascal.

PENSÉE. Pourquoi suit-on la pluralité? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison? non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et les anciennes opinions? est-ce qu'elles sont plus saines? non, mais elles sont uniques, et nous ôtent la racine de diversité.

L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination règne quelque temps, et cet empire est doux et volontaire: celui de la force règne toujours. Ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran.

NOTE. Ces articles ont besoin d'explication, et semblent n'en pas mériter. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Voilà qui est bien tranchant : ces articles, à la vérité, sont du nombre de ceux que Pascal n'a pas assez développés ; mais ils méritent explication vu l'importance des questions que l'auteur s'y propose.

PENSÉE. Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l'autre ? le moins habile ? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible ; il n'y a qu'à compter ; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je conteste. Nous voilà en paix par ce moyen ; ce qui est le plus grand des biens.

NOTE. Non. Turenne avec un laquais sera respecté par un traitant qui en aura quatre. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Il est vrai que Turenne connu, avec un laquais ou même sans laquais, sera respecté et même considéré par un traitant qui en aura quatre : mais ce n'est pas là la question. Pascal parle de distinction, et Voltaire de respect ; Pascal parle au figuré, et Voltaire au propre : Pascal parle en général, et Voltaire cite un exemple particulier et étranger au sujet dont il s'agit.

PENSÉE. Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept à huit laquais ! Eh quoi, il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit,

c'est une force ; il n'en est pas de même d'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre.

NOTE. Bas et indigne de Pascal. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Peut-être quant à l'expression, mais non quant à la pensée qui est juste et solide. Voltaire auroit dû faire cette distinction. Quoiqu'il en soit, c'est une manière de conduire les hommes bien singulière, ou pour mieux dire, bien peu raisonnable que celle que Pascal fait remarquer ici et dans d'autres endroits de cet article : il faut pourtant qu'ils soient conduits de cette manière. De là une conséquence bien simple et en même temps bien désespérante pour les ennemis de la révélation : Voilà l'état humiliant auquel nous sommes condamnés ; donc nous sommes coupables.

PENSÉE. Le peuple a des opinions très-saines, par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie : les demi-savans s'en moquent, et triomphent à montrer là-dessus sa folie ; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, il a raison. Il fait bien aussi de distinguer les hommes par le dehors, comme par la naissance ou le bien : le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très-raisonnable.

NOTE. Il semble qu'on ait proposé au peuple de jouer à la boule ou de faire DES VERS. Non, mais ceux qui ont des organes grossiers cherchent des plaisirs où l'âme n'entre pour rien ; ceux qui ont un sentiment plus délicat veulent des plaisirs plus fins : il faut que tout le monde vive. (*Voltaire.*)

OBSERVATION.

OBSERVATION. La pensée auroit pu être exprimée d'une manière plus exacte ; mais elle présente un sens clair et vrai, et c'est l'essentiel. N'oublions pas que plusieurs de ces pensées sont des matériaux informes que Pascal avoit amassés pour lui seul, et qu'il devoit un jour polir et mettre en œuvre.

PENSÉE. Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature ; et ils croient la suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont dans le vaisseau ; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

NOTE. Dans cette seule maxime, reçue de toutes les nations : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Voilà bien en effet le principe d'où découlent nos devoirs envers nos semblables. Mais ce n'est pas là à beaucoup près toute la morale. Nos philosophes du siècle dernier, comptent pour rien nos devoirs envers Dieu et envers nous-mêmes. Au reste, Pascal n'a jamais douté de la maxime que rappelle ici Voltaire : il savoit comme lui et mieux que lui, que c'est là le point fixe ou plutôt un des points fixes de la morale : mais il s'agit de trouver un moyen sûr et irréfragable de le faire reconnoître sans exception de tous les hommes ainsi que ce qui en dépend.

Cette pensée et quelques-unes de celles qui suivent et qui ont été tirées en partie de Montaigne, sont du nombre de celles que Pascal n'a pas suffisamment déve-

loppées, et qui par cette raison avoient été supprimées dans les premières éditions. Elles se rapportent à celle que nous avons déjà citée, p. 294, et doivent être entendues dans le même sens. C'est tout ce qu'il en faut pour réfuter cette note de Voltaire et les quatre suivantes.

PENSÉE. La justice est ce qui est établi; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies.

NOTE. Un certain peuple a eu une loi par laquelle on faisoit pendre un homme qui avoit bu à la santé d'un certain prince : il eût été juste de ne point boire avec cet homme, mais il étoit un peu dur de le pendre : cela étoit établi, mais cela étoit abominable. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. La pensée qui a donné lieu à cette note est de Montaigne. Elle est mauvaise dans l'intention de cet auteur, et bonne dans le sens que lui donne Pascal. Il est évident qu'elle se rapporte à la pensée citée, p. 294.

La loi que cite Voltaire n'étoit point abominable, parce que *boire* à la santé de ce prince étoit un signal de révolte en sa faveur, et que dans des temps orageux on ne sauroit prendre des précautions trop sévères pour prévenir toute sédition. Le mal qu'il y avoit en cela, c'est que cette précaution étoit prise par l'usurpateur contre le prince légitime. Pour bien juger d'une loi, il ne suffit pas toujours de la considérer en elle-même; il faut encore avoir égard aux circonstances dans lesquelles elle a été portée et aux objets auxquels elle a rapport.

PENSÉE. Sans doute que l'égalité des biens est juste. Mais, ne pouvant faire que l'homme soit forcé d'obéir à la justice, on l'a fait obéir à la

force; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que la justice et la force fussent ensemble, et que la paix fût : car elle est le souverain bien. *Summum jus, summa injuria.*

NOTE. L'égalité des biens n'est pas juste. Il n'est pas juste que, les parts étant faites, des étrangers mercenaires, qui viennent m'aider à faire mes moissons, en recueillent autant que moi. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Quand et comment se sont faites ces parts? De quel droit les a-t-on faites? Pourquoi a-t-on donné plus à d'autres qu'à moi? Pourquoi n'ai-je droit à rien pour être venu au monde après que ces parts ont été faites? On peut multiplier à l'infini les questions sur cette matière; et il n'y en a aucune sur laquelle la raison ne soit réduite à rester court. Selon le droit naturel rien de plus injuste que l'inégalité des biens : suivant le droit civil rien de plus juste. Mais pourquoi sommes-nous gouvernés par le droit civil et non par le droit naturel? Et qu'est-ce qui peut rendre légitime l'institution du droit civil? On ne répond à ces questions d'une manière satisfaisante qu'à l'aide de la révélation et du dogme du péché originel. C'est où Pascal veut nous amener.

PENSÉE. La justice est sujette à disputes : la force est très-reconnoissable, et sans dispute. Ainsi on n'a qu'à donner la force à la justice. Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

NOTE. Pascal semble se rapprocher ici des idées de Hobbes, et le plus dévot des philosophes de son siècle est, sur la nature du juste et de l'injuste, du même avis que le plus irréligieux. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Pascal se contente d'observer un fait dont il tire des conséquences favorables au christianisme ; Hobbes érige ce fait en droit et s'en sert pour détruire toute distinction essentielle du juste et de l'injuste, et ensuite toute religion. Voilà comment, sur ce point, *le plus dévot des philosophes de son siècle, est du même avis que le plus irréligieux.*

PENSÉE. Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes; car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il faut lui dire en même-temps qu'il doit obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par-là toute sédition est prévenue, si on peut faire entendre cela. Voilà tout ce que c'est proprement que la définition de la justice.

NOTE. Selon Platon les bonnes lois sont celles que les citoyens aiment plus que leur vie; l'art de faire aimer aux hommes les lois de leur patrie étoit, selon lui, le grand art des législateurs. Il y a loin d'un philosophe d'Athènes à un philosophe du faubourg Saint-Jacques. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Platon et Pascal ne sont pas opposés : il est vrai qu'ils ne disent pas les mêmes choses ; mais cela ne doit pas être, puisqu'ils traitent l'un et l'autre des objets tout différens. Nous avons assez fait connoître celui que se propose Pascal : sa pensée rentre dans celle déjà rapportée p. 294, et doit s'interpréter de la même manière. Il n'y a donc rien qui autorise Condorcet à tirer cette conclusion si singulière et si singulièrement énoncée : « il y a loin d'un philosophe d'Athènes à un philosophe du faubourg Saint-Jacques. »

PENSÉE. Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été sues; et ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite: car c'est là le plus beau, d'avoir voulu les cacher.

NOTE. Voici une action dont la mémoire mérite d'être conservée, et à qui il ne me paroît pas possible qu'on puisse appliquer la réflexion de Pascal.

Le vaisseau, que montoit le chevalier de Lordat, étoit prêt à couler à fond à la vue des côtes de France. Il ne savoit pas nager; un soldat, excellent nageur, lui dit de se jeter avec lui dans la mer, de le tenir par la jambe, et qu'il espère le sauver par ce moyen. Après avoir long-temps nagé les forces du soldat s'épuisent, M. de Lordat s'en aperçoit, l'encourage; mais enfin le soldat lui déclare qu'ils vont périr tous deux. — Et si tu étois seul! — Peut-être pourrois-je encore me sauver. Le chevalier de Lordat lui lâche la jambe et tombe au fond de la mer. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Cette action ne contredit point l'observation de Pascal; il ne s'agit que d'expliquer cette phrase: « ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite. » Cela veut dire: « ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite, *par l'attention que leurs auteurs ont eue de les montrer.* » Pascal n'a pas pu entendre autre chose. Si Condorcet paroît triompher ici, c'est d'un triomphe bien vain à son ordinaire.

PENSÉE. César étoit trop vieux, ce me semble pour aller s'amuser à conquérir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre: c'étoit un jeune

homme qu'il étoit difficile d'arrêter; mais César devoit être plus mûr.

NOTE. L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre et César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre. Ce n'est point cela. Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Grèce, et fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse; il battit l'ennemi commun, et continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le royaume de Darius s'étendoit jusqu'à l'Inde : de même que le duc de Malborough seroit venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de Villars. A l'égard de César, il étoit un des premiers de la république : il se brouilla avec Pompée, comme les jansénistes avec les molinistes, et alors ce fut à qui s'extermineroit : une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués décida de tout. Au reste, la pensée de Pascal est peut-être fausse en un sens. Il falloit la maturité de César pour se démêler de tant d'intrigues; et il est peut-être étonnant qu'Alexandre, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Il n'y a pas de véritable opposition entre la pensée qui termine cette note de Voltaire et celle de Pascal. Elles sont vraies l'une et l'autre; mais celle de Pascal est bien plus profonde et plus philosophique.

PENSÉE. En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma foiblesse, que j'oublie à toute heure; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée; car je ne tends qu'à connoître mon néant.

NOTE. Les idées de Platon sur la nature de l'homme sont bien plus philosophiques que celles de Pascal. Platon regardoit l'homme comme un être qui naît avec la faculté de recevoir des sensations, d'avoir des idées, de sentir du plaisir et de la douleur; les objets que le hasard lui présente, l'éducation, les lois, le gouvernement, la religion, agissent sur lui, et forment son intelligence, ses opinions, ses passions, ses vertus et ses vices. Il ne seroit rien de ce

que nous disons que la nature l'a fait, si tout cela avoit été autrement. Soumettons-le à d'autres agens, et il deviendra ce que nous voudrons qu'il soit, ce qu'il faudroit qu'il fût pour son bonheur, et pour celui de ses semblables; qui osera fixer des termes à ce quo l'homme pourroit faire de grand et de beau ? Mais ne négligeons rien. C'est l'homme tout entier qu'il faut former, et il ne faut abandonner au hasard, ni aucun instant de sa vie, ni l'effet d'aucun des objets qui peuvent agir sur lui. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Il y a dans cette note des idées vraies, mais communes et qui ne contredisent point la pensée de Pascal, et d'autres qui sont fausses ou du moins bien défectueuses, puisqu'elles supposent l'homme sans corruption originelle. Voilà ce que Condorcet appelle *des idées plus philosophiques que celles de Pascal.* Les ennemis de la religion n'aiment pas qu'on parle de la foiblesse et de la misère de l'homme, du moins d'une certaine manière. Selon eux, c'est manquer de philosophie.

PENSÉE. On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes, et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis : et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, c'a été en se jouant et pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement et tranquillement.

NOTE. Cette expression HONNÊTES GENS, a signifié, dans l'origine, les hommes qui avoient de la probité. Du temps de Pascal, elle signifioit les gens de bonne compagnie; et maintenant ceux qui ont de la naissance ou de l'argent. (*Condorcet.*)

Non, monsieur, les honnêtes gens sont ceux à la tête desquels vous êtes. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Dans le langage de Voltaire et de ceux de sa secte, les honnêtes gens sont ceux qui frondent toutes les opinions religieuses et morales. Quels honnêtes gens ! Condorcet étoit à leur tête. Quel honnête-homme ! quel chef d'honnêtes gens ! on l'a vu dans la révolution.

PENSÉE La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

NOTE. Quelquefois. Mais jamais on n'a commencé ni une histoire, ni une tragédie, par la fin, ni aucun travail. Si on ne sait souvent par où commencer, c'est dans un éloge, dans une oraison funèbre, dans un sermon, dans tous ces ouvrages de pur appareil, où il faut parler sans rien dire. (*Voltaire.*)

OBSERVATION Tout le monde connoît ce mot de Molière, devenu proverbe : *Monsieur Josse vous êtes orfévre.* Une oraison funèbre, un sermon, ne sont que des ouvrages insignifiants, où il *faut parler sans rien dire :* une tragédie ! voilà un vrai travail.

PENSÉE. Épictète veut que l'homme soit humble.

NOTE. Si Épictète a voulu que l'homme fût humble, vous ne deviez donc pas dire que l'humilité n'a été recommandée que chez nous. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Misérable abus des termes ! l'humilité chrétienne consiste essentiellement à reconnoître que nous ne possédons en propre que le mensonge et le péché, et que tout ce que nous pouvons avoir de bien est dû à la grâce de Jésus-Christ. Les philosophes païens n'ont point connu cette humilité : ils ont donné ce nom à cette disposition du cœur qui fait que nous nous tenons abaissés devant Dieu : ils ne sont pas allés plus loin. Pascal ne contredit donc pas ici, comme Voltaire l'en accuse, ce qu'il dit ailleurs.

PENSÉE. Montaigne, né dans un état chrétien, fait profession de la religion catholique.

NOTE. On vient de faire un livre pour prouver que Montaigne étoit bon Chrétien. Selon nos zélés, tout grand homme des siècles passés étoit croyant, tout grand homme vivant est incrédule. Leur première loi est de chercher à nuire ; l'intérêt de leur cause ne marche qu'après (*Condorcet.*)

OBSERVATION. La tâche étoit difficile. *Selon nos zélés, tout grand-homme vivant est incrédule.* Les zélés n'ont point appelés les incrédules des grands-hommes ; ou s'ils l'ont fait, ils ont eu tort. Quelques-uns d'entr'eux ont été des écrivains distingués ; et voilà tout. Les sectateurs de Voltaire l'appeloient bien le *grand-homme* par excellence, mais c'étoit seulement un homme à grands talens ; ce qui n'est, certes, pas la même chose.

Leur première loi est de chercher à nuire. On n'a jamais attaqué les principes et les sinistres desseins de nos prétendus philosophes du siècle dernier, qu'ils n'aient crié qu'on cherchoit à leur nuire. C'étoit un langage convenu entr'eux.

PENSÉE. Les principales raisons des Pyrrhoniens sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous.

NOTE. Les pyrrhoniens absolus ne méritoient pas que Pascal parlât d'eux. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Voilà comme d'un mot Voltaire, avec sa légèreté ou sa mauvaise foi ordinaire, traite de puérilité un des plus beaux chapitres que Pascal ait écrits.

On peut mettre en fait que le pyrrhonisme universel et effectif n'a jamais existé. Jamais il n'y a eu d'homme qui ait sérieusement douté de ses sensations, de ses perceptions, de son existence, ni même des premiers principes. « La nature, dit Pascal, soutient la raison impuis» sante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. » Il est vrai que ceux qui jouent le rôle de sceptiques, ne manquent pas d'argumenter pour soutenir leur système. Mais quelque artificieux que soient leurs discours, ils n'ont jamais convaincu personne, non pas même ceux qui prennent plaisir à les inventer, et qui déploient toutes les ressources de leur esprit à leur donner quelque force apparente. Celui-là seroit bien malheureux qui croiroit y trouver l'évidence dont toute démonstration doit être accompagnée. « Ce seroit, comme dit Vauvenargues, » dans l'ordre des intelligences, un monstre qu'il faudroit » plaindre. Le pyrrhonisme parfait est le délire de la rai» son et la production la plus ridicule de l'esprit humain.» (*Réf. sur div. sujets*, *Pyrr.*) Tout cela est incontestable ; mais tout cela ne prouve pas, comme Voltaire le prétend, que Pascal ait eu tort de s'occuper d'eux ; ils servent merveilleusement au dessein qu'il s'étoit proposé d'humilier et d'instruire la raison humaine ; et voici de quelle manière.

Leurs argumens ne produisent pas la conviction, mais ils embarrassent : on peut en juger par le peu que Pascal en expose dans cet article. Ils prouvent que « notre rai» son est un principe de destruction et non d'édification, » qu'elle n'est propre qu'à fomenter des doutes et à se » tourner à droite et à gauche pour éterniser une dispute, » qu'ainsi son seul usage est de faire connoître ses téné» bres et son impuissance, et la nécessité d'une révéla» tion. » C'est Bayle qui fait cette réflexion, (*Dict.*, *art. Man.*) et qui nous la présente comme le résultat du

perfide et cruel amusement auquel son esprit se livre en mettant sans cesse aux prises la vérité avec l'erreur, et en leur prêtant tour-à-tour des armes dont elles se percent mutuellement. Avant lui, Montaigne avoit tenu à peu près le même langage. Il est vrai que de la part de ces deux fameux sceptiques une telle déclaration, n'est qu'un artifice pour tromper les lecteurs et leur cacher les intentions dont ils sont animés. Uniquement occupés des moyens d'égarer notre raison, ils éteignent jusqu'au dernier flambeau qui peut éclairer ses recherches, ils la poussent dans un labyrinthe ténébreux où le chemin lui manque à chaque pas, et l'y abandonnant sans secours à tous les fantômes dont ils l'ont environnée, ils rient de son effroi et du désespoir auquel ils l'ont réduite. Mais la conséquence qu'ils tirent de cette lutte astucieuse qu'ils établissent entre la vérité et l'erreur, n'est pas moins solide.

Pascal l'a parfaitement senti, et il en a fait usage. Comme Bayle et Montaigne, il se plaît à abaisser notre fière raison et à mettre dans tout leur jour ses incertitudes et sa foiblesse. Jusque-là il est d'accord avec eux, mais plus véritablement philosophe que ni l'un ni l'autre ne l'a été, il n'humilie et ne dépouille notre raison que pour nous ôter les faux appuis sur lesquels nous serions tentés de nous reposer, et qui peuvent à tout moment s'écrouler et nous entraîner dans leur chute. Après être entrés avec lui dans les profondeurs du pyrrhonisme, nous sommes tout étonnés de le voir, à l'aide de cette vigueur de logique et d'éloquence qui lui est propre, faire jaillir des épaisses ténèbres dans lesquelles ce désolant système tend à nous précipiter, les lumières les plus précieuses sur la nature de l'homme, sur son état actuel, sur ses besoins, sur ses obligations et sur les sources d'où la vérité découle pour lui ici-bas. Nous avons

dis-je, remarqué plus d'une fois, que c'est à ce point si important pour nous que Pascal tend toujours à nous ramener.

Il nous donne lieu aussi de faire cette utile réflexion. Si l'on peut à l'aide de quelques charlataneries dialectiques, préparer des tortures aux vrais philosophes, sur une matière aussi évidente pour tous les esprits que le sont les premiers principes, et qui paroissoit devoir être à l'abri de toute chicane; si on vient à bout de *froisser invinciblement la raison par ses propres armes*, comme Pascal le dit de Montaigne; combien est-il plus facile de répandre des nuages sur tant d'autres vérités, qui sont d'un genre plus relevé; et que l'esprit de l'homme saisit plus difficilement ? Doit-on trouver étrange que des sophistes un peu adroits obscurcissent ces vérités, et qu'ils leur opposent des difficultés qui paroissent souvent insolubles ? et lorsqu'on rencontre des difficultés de cette nature, convient-il d'y donner son adhésion ? Ne doit-on pas dire au contraire : ces difficultés me fatiguent, mais elles ne produisent pas la conviction; elles éblouissent l'esprit, mais elles ne l'éclairent pas : elles peuvent bien contredire des sentimens vifs, profonds, irrésistibles : mais elles sont hors d'état de les détruire ? Or, comme disoit fort bien Rousseau aux athées de son temps: « Que vous sert de me réduire au silence si vous ne pou- » vez m'amener à la persuasion ? Et comment m'ôterez- » vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours » malgré moi ? » (*Prof. de foi.*) Votre opinion est-elle vraie ? Etablissez-là par des preuves directes, ou détruisez celles que j'ai données pour base à la croyance que vous combattez. J'avoue que la solution de vos difficultés passe la portée de mon esprit; mais elles laissent subsister la conviction qui résulte de mes preuves, et elles n'en produisent aucune en votre faveur. Est-il raisonnable

que j'abandonne la lumière pour me jeter dans les ténèbres ? En me proposant des objections que je ne puis résoudre, vous me donnez une nouvelle preuve de ma foiblesse et de l'insuffisance de mes lumières ; c'est tout ce que j'ai droit d'en conclure : aller plus loin, ce seroit résister à la vérité et mentir à ma propre conscience.

Telles sont les différens usages que Pascal nous invite à faire des subtilités imaginées par les pyrrhoniens absolus, il n'étoit donc pas inutile d'en parler ; c'est ce que Voltaire n'a vu ni voulu voir, ou plutôt c'est ce qu'il a très-bien vu. Et voilà pourquoi il traite Pascal avec si peu de ménagement.

PENSÉE. N'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant.

NOTE. La foi est une grâce surnaturelle. C'est combattre et vaincre la raison que Dieu nous a donnée, c'est croire fermement et aveuglément un homme qui ose parler au nom de Dieu, au lieu de recourir soi-même à Dieu. C'est croire ce qu'on ne croit pas. Un philosophe étranger qui entendit parler de la foi, dit que c'étoit se mentir à soi-même. Ce n'est pas là de la certitude; c'est de l'anéantissement. C'est le triomphe de la théologie sur la foiblesse humaine. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Tout l'esprit de Voltaire se montre dans cette note. Il donne des bouffonneries pour des raisons : répondons par des raisons à ses bouffonneries.

Notre foi a pour garant les paroles de Dieu même, ou pour me servir de l'expression consacrée, une révélation divine. Il seroit superflu de prouver que les choses dont nous sommes instruits par cette voie sont incontestables : il y auroit de l'extravagance à en douter. On est même forcé de convenir que nous n'avons pas de plus grande

certitude que celle qui nous viens de la révélation, c'est un axiome, dit fort bien l'auteur de *l'Art de penser*, que « le témoignage d'une personne infiniment puissante, » infiniment sage, infiniment bonne et infiniment véritable, doit avoir plus de force pour persuader notre » esprit que les raisons les plus convaincantes ; car nous » devons être plus assurés que celui qui est infiniment » intelligent ne se trompe pas, et que celui qui est infiniment bon ne nous trompe pas, que nous ne sommes » assurés que nous ne nous trompons pas dans les choses » les plus claires. » (*Part.* 4.me, *c.* 7.) Reste à savoir si c'est véritablement Dieu qui nous a révélé les dogmes qui sont l'objet de notre foi.

Dans les matières de cette nature nous avons à nous tenir en garde contre trois sortes d'erreurs ; la première de méconnoître une révélation qui est véritablement divine : la seconde d'attribuer à Dieu l'ouvrage de l'imposture, de l'ignorance, du fanatisme ou de l'enthousiasme ; et la troisième de donner à sa parole de fausses interprétations.

On évitera les deux premières erreurs en prenant pour règle de n'admettre une révélation que lorsque nous la verrons appuyée sur des preuves solides. Le bon sens nous dit que si Dieu charge un homme d'être l'organe de ses volontés, cet envoyé extraordinaire, doit porter sur soi des marques éclatantes et non équivoques de l'auguste mission dont il est revêtu : autrement on ne seroit pas obligé d'ajouter foi à ses paroles.

Ces marques peuvent être très-multipliées et très-variées ; mais il n'y en a aucune qui soit plus frappante pour nous que les miracles. Ces coups extraordinaires qui étonnent et confondent la nature, sont tellement le partage exclusif de la puissance divine, qu'en tout temps à la vue d'une merveille, les hommes ont levé les mains

au ciel ; et, ouvrant les yeux et les oreilles, ils se sont tenus prêts à écouter avec respect et avec docilité les paroles du maître de la terre.

On sent bien que nous ne parlons ici que des ames droites et sincères ; car il n'est que trop démontré par l'expérience qu'on est souvent entraîné à une conduite toute différente par la prévention, la mauvaise foi, la haine obstinée de la vérité et la violence des passions ; mais aussi il n'est personne qui ne convienne qu'une telle conduite est le comble de l'extravagance et de la perversité.

Les miracles sont donc reconnus pour être comme la voix de Dieu et le sceau de sa puissance. Ainsi quiconque se présentera à nous comme son envoyé, et emploiera pour le prouver cet étonnant langage aura droit à toute notre confiance, et nous ne pourrons sans renoncer à la raison même, refuser d'adhérer aux instructions que sa voix nous fera entendre. Tirons de là la conséquence : Jésus-Christ et Moïse ont confirmé leur mission par des miracles sans nombre ; je crois aux révélations qu'ils sont venus m'annoncer. Mahomet n'en a fait aucun ; je ne vois en lui qu'un fourbe et un imposteur.

Quant à la troisième erreur, voici de quelle manière on peut l'éviter.

Si Dieu a révélé une doctrine aux hommes, il a dû prendre des moyens pour la préserver de toute altération ; autrement il auroit fait un ouvrage inutile, ce que sa sagesse ne permet pas de penser. Nous venons de reconnoître que de toutes les révélations, celle qui a été faite par Jésus-Christ, est la seule que la raison nous permette de suivre aujourd'hui : or c'est un des dogmes de cette révélation que Dieu a fondé une société toujours visible et partout répandue, à laquelle il a confié le dépôt et le véritable sens de ses oracles, avec une promesse

positive et plusieurs fois répétée de lui en conserver l'intelligence et de la défendre contre l'erreur : de manière que celle-ci, malgré tous ses artifices et toutes ses violences, ne prévaudra jamais contre la vérité. Et on prouve que cette société ne peut-être que l'Eglise catholique, puisque c'est en elle seule qu'on trouve les trois caractères dont nous venons de faire mention. Il ne m'en faut pas davantage, si j'ai le cœur droit, pour être inaccessible à l'erreur. Que les hommes élèvent de vaines disputes sur les objets révélés; qu'ils se permettent toutes les interprétations que la passion, l'amour de leurs propres idées, une fausse science, peuvent leur suggérer; je n'entre dans aucune discussion avec eux : je me tourne vers le corps des pasteurs qui gouvernent l'Eglise; j'écoute ce qu'ils décident, et au défaut d'un décret, ce qu'ils enseignent publiquement: ce sera pour moi la voix de Dieu même qui dissipera tous les nuages que d'insolens novateurs s'efforcent d'élever, et qui me montrera dans tout son éclat cette vérité éternelle et inaltérable, à laquelle il ordonne de se tenir inviolablement attaché.

Voilà donc les deux bases sur lesquelles portent tous les dogmes et toutes les maximes du christianisme, la révélation et l'autorité de l'Eglise. Par la révélation nous sommes instruits de ces dogmes et de ces maximes; et par l'autorité infaillible de l'Eglise, du sens précis et rigoureux dans lequel nous devons les entendre. Nous ne pousserons pas plus loin nos réflexions, parce que ce sont des matières qui appartiennent à la théologie. Tout ce qu'il nous importe d'établir ici, c'est que les vérités que nous apprenons par ces deux voies sont très-certaines; et ce que nous avons dit suffit pour le prouver.

Nous en conclurons contre les prétentions de Voltaire et des autres incrédules, que *croire* comme nous le faisons, ce n'est pas *combattre et vaincre la raison que*

Dieu

Dieu nous a donné, mais suivre cette raison ; que ce n'est pas *croire fermement et aveuglément un homme qui ose parler au nom de Dieu, au lieu de recourir soi-même à Dieu*, mais que c'est croire Dieu lui-même ; que ce n'est là ni de *l'anéantissement*, ni le *triomphe de la théologie sur la foiblesse humaine* ; mais une certitude véritable et, comme nous l'avons déjà remarqué, la plus grande que nous puissions avoir.

En vain objectera-t-on, pour avoir un prétexte de rejeter plusieurs des vérités auxquelles nous adhérons, qu'elles sont incompréhensibles à l'esprit humain ; la raison elle-même condamne ce langage. Ces vérités sont évidemment liées avec les principes incontestables d'où nous les déduisons : pour les rejeter il faudroit de toute nécessité nier ces principes, ce qui entraîneroit dans une absurdité palpable : on se voit donc réduit à opter entre l'incompréhensible et l'absurde. Dans cette alternative, il n'y a pas à balancer pour un homme de bon sens. D'ailleurs, les objets révélés que nous ne pouvons pas concevoir sont Dieu, son essence, ses attributs, ses décrets, ses œuvres, etc. Mais devons-nous être étonnés qu'ils soient au-dessus de notre intelligence ? Ces objets sont infinis ; et c'est un axiôme « qu'il est » de la nature d'un esprit fini de ne pouvoir compren- » dre l'infini. » La révélation est démontrée par les miracles et par une foule d'autres preuves : l'autorité infaillible de l'Eglise est démontrée par la révélation ; et nous savons bien positivement ce que l'Eglise croit et enseigne sur ces dogmes incompréhensibles : voilà qui est clair. Or notre raison nous apprend, et c'est encore un de ses axiômes « qu'on ne doit pas nier ce qui est clair et évi- » dent pour ne pouvoir comprendre ce qui est obscur. »

Vos dogmes ne manquent pas seulement de clarté, ajoutent les déistes, mais ils contredisent les vérités

éternelles ; ils sont absurdes : et jamais on n'a pu s'appuyer du nom de Dieu pour autoriser une absurdité. J'en conviens ; mais il ne suffit pas de dire que nos dogmes sont absurdes, il faut le prouver, et c'est ce que nos incrédules n'ont pas encore fait, et ce qu'ils ne feront jamais. Leur impuissance à cet égard est attestée par les honteux travestissemens auxquels ils sont forcés d'avoir recours, pour venir à bout de donner à nos dogmes un tour extravagant. L'absurdité d'une proposition n'est autre chose dans le fond que l'incompatibilité qui se trouve entre son sujet et son attribut. Mais pour découvrir que ces deux termes se repoussent il faut en avoir des idées claires, et c'est ce qui nous manque quand nous voulons raisonner sur la nature de nos mystères. Sur combien de vérités notre entendement n'est-il pas en défaut, sans que nous nous croyions pour cela autorisés à renoncer à la certitude que nous en avons obtenue ? La physique et les mathématiques elles-mêmes, en fournissent des exemples nombreux et connus de tous ceux qui cultivent ces sciences.

De tout ce que nous venons de dire il résulte évidemment que la foi et la raison ne sont point opposées entre elles. Bien loin qu'elles se combattent, il y a plusieurs points qui leur sont communs et sur lesquels elles s'accordent parfaitement, tels sont les attributs de Dieu, ses œuvres, du moins celles que nous pouvons connoître par les lumières naturelles, l'origine de l'homme, sa destination, ses devoirs, etc. De plus ces deux facultés se prêtent des secours mutuels. C'est la raison qui conduit l'homme à la foi ; Dieu lui-même lui a appliqué cette auguste fonction. La foi à son tour guide, éclaire, soutient et affermit la raison dans sa marche ; elle l'étonne d'abord et la confond par la hauteur des mystères qu'elle lui propose : mais en les considérant de plus près, et en les considérant avec attention, la raison est frappée d'une

multitude de vérités sublimes, intéressantes, lumineuses qu'elle en voit jaillir de toutes parts, et qu'elle auroit toujours ignorées si la révélation ne lui eût fait connoître ces mystères dont elles découlent : « certainement, dit » Pascal, rien ne nous heurte plus rudement que la doc» trine du péché originel, et cependant sans ce mystère » le plus incompréhensible de tous, nous sommes incom» préhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condi» tion prend ses retours et ses replis dans cet abîme : » de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce » mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.» Ainsi l'homme instruit à la fois par ces deux maîtres, la raison et la révélation, accroît et étend ses idées, et enrichit son esprit d'une multitude de connoissances précieuses, toutes très-certaines et très-incontestables, puisqu'il n'y a rien de plus inébranlable que les bases sur lesquelles elles sont fondées.

PENSÉE. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre.

NOTE. Ce n'est point le raisonnement, c'est l'expérience et le tâtonnement qui démontrent cette singularité et tant d'autres. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Pourquoi parler de ce qu'on ne connoît pas ? Les démonstrations de géométrie ne sont ni ne peuvent être appuyées sur *l'expérience* et le *tâtonnement*, mais seulement sur le raisonnement. Ainsi c'est bien la raison qui *démontre qu'il n'y a point deux nombres quarrés dont l'un soit double de l'autre* : et il n'y a qu'elle qui puisse le faire.

PENSÉE. Considérons l'homme maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes désirent d'être heureux : cela est sans exception. Quelques différens moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, et que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent. Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieillards, jeunes ; forts, foibles ; savans, ignorans ; sains, malades, de tout pays, de tout temps, de tous âges et de toutes conditions.

NOTE. Je sais qu'il est doux de se plaindre : que de tout temps on a vanté le passé pour injurier le présent ; que chaque peuple a imaginé un âge d'or, d'innocence, de bonne santé, de repos et de plaisirs, qui ne subsiste plus. Cependant j'arrive de ma province à Paris ; on m'introduit dans une très-belle salle où douze cents personnes écoutent une musique délicieuse : après quoi toute cette assemblée se divise en petites sociétés qui vont faire un très-bon souper, et après ce souper elles ne sont pas absolument mécontentes de la nuit. Je vois tous les beaux arts en honneur dans cette ville, et les métiers les plus abjects bien récompensés, les infirmités très-soulagées ; les accidens prévenus ; tout le monde y jouit ou espère jouir, ou travaille pour jouir un jour, et ce dernier partage n'est pas le plus mauvais. Je dis alors à Pascal : Mon grand homme, êtes-vous fou ?

Je ne nie pas que la terre n'ait été souvent inondée de malheurs et de crimes, et nous en avons eu notre bonne part. Mais certainement, lorsque Pascal écrivoit, nous n'étions pas si à plaindre. Nous ne sommes pas non plus si misérables aujourd'hui.

Prenons toujours ceci, puisque Dieu nous l'envoie,
Nous n'aurons pas toujours tels passe-temps. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Pascal n'est pas le premier qui ait observé que l'homme ne peut trouver le bonheur sur la terre. Cette vérité est exposée avec la plus grande force dans plusieurs endroits de nos livres sacrés. On la retrouve dans Lucrèce, dans Cicéron, dans Pline et dans beaucoup d'autres auteurs païens. Une des sentences des anciens étoit celle-ci ! « Le premier bonheur est de ne pas » naître ; le second de mourir promptement. » Voltaire semble combattre Pascal ; et il est assez mal-adroit pour venir sans s'en apercevoir, à l'appui de son opinion. Il avoue que dans tous les temps on s'est plaint du présent : dans tous les temps les hommes ont été mécontens de leur sort, et parconséquent ils ont été malheureux dans tous les temps. C'est ainsi que l'erreur et la malignité mentent contre elle-même.

J'arrive de ma province à Paris, etc. C'est-à-dire, douze cents épicuriens cherchent à s'étourdir en se plongeant dans les plaisirs des sens : donc la condition humaine n'est pas bien déplorable. Sublime philosophie ! elle est digne d'un homme qui ne voit pas dans la société de profession plus importante que celle d'auteur de théâtre, et de comédien, et qui fait dépendre de là la gloire et la prospérité d'une nation Un tel homme doit trouver que tout va bien pourvu qu'on assiste à la représentation de ses pièces.

Je vois tous les beaux arts etc., et je dis à Pascal : mon grand-homme êtes-vous fou ! S'il étoit permis d'emprunter cet indécent langage, on pourroit dire avec

plus de raison : mon *grand-homme*, vous qui voyez tant de choses dans ce monde, et aux yeux de qui ces choses sont des preuves sans replique que le genre humain est heureux, *avez-vous la berlue!*

Je ne nie pas que la terre n'ait été souvent inondée de malheurs et de crimes, etc. Vous nous avez cruellement prouvé cette affreuse vérité : vous avez plus fait; vous l'avez outrée avec une complaisance maligne dans ce triste roman philosophique intitulé : *Essai sur l'histoire générale*, dont la lecture faisoit dire à Thomas : « Ce Voltaire est un mauvais génie qui est venu rire d'un » rire de démon aux malheurs de l'espèce humaine. » Pascal a fait de vives et effrayantes peintures de nos maux; mais il n'a rien exagéré; mais il nous plaint; mais il nous présente par tout des consolations solides et bien supérieures à ces maux. Jamais il n'eût fait le désespérant roman de *Candide*, où se trouve renfermé ce que le fatalisme et le manichéisme réunis, peuvent se permettre de plus injurieux contre la divinité et de plus désolant pour l'homme : jamais surtout il ne se fût permis le dialogue suivant entre le héros de cet infâme roman et un derviche. « Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme? — De quoi te mêles-tu? — Pourquoi Dieu a-t-il voulu que l'homme fut exposé à tant de maux? — Quand sa Hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'inquiète-t-elle du sort des souris qui se trouvent dans ce vaisseau? Et là dessus le derviche ferme sa porte. » On laisse à juger lequel de Pascal ou de l'auteur d'un tel ouvrage mérite le nom de *misantrope*.

Nous ne sommes pas non plus si misérables. Rousseau a dit avec plus de vérité, « il ne suffit pas pour que » tout aille bien qu'un poëte ait cent mille livres de » rente. »

PENSÉE. Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au-dehors, quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les philosophes ont beau dire : Rentrez en vous-même, vous y trouverez votre bien : on ne les croit pas ; et ceux qui les croient, sont les plus vides et les plus sots. Car qu'y a-t-il de plus ridicule et de plus vain que ce que proposent les Stoïciens, et de plus faux que tous leurs raisonnemens ? Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, et que, puisque le désir de la gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvemens fiévreux, que la santé ne peut imiter.

NOTE. La morale des Stoïciens étoit fondée sur la nature même, quoiqu'elle semble toujours la combattre. Ces philosophes avoient observé que les passions violentes, l'enthousiasme, la folie même, non-seulement donnent à l'homme la force de supporter la douleur, mais l'y rendoient souvent insensible ; et comme il est une foule de douleurs que notre prudence et nos lumières ne peuvent ni prévenir, ni soulager ; comme la crainte de la douleur est l'instrument avec lequel les tyrans dégradent l'homme et le rendent misérable, les Stoïciens jugèrent, avec raison, que l'on ne pourroit opposer aux maux où nous a soumis la nature un remède à la fois plus utile et plus sûr que d'exciter dans notre ame un enthousiasme durable, qui, s'augmentant en même temps que la douleur, par nos efforts pour nous roidir contre elle, nous y rendit presque insensibles ; cet enthousiasme avoit contre la douleur la même force que le délire, et cependant laissoit à l'ame le libre usage de

toutes ses facultés. Ainsi le Stoïcien dit : la douleur n'est poin un mal, et il cessa presque de la sentir. Le même remède s'applique encore, avec plus de succès, aux maux de l'ame, plus cruels que ceux du corps. Celle du sage s'élève si haut, que les opprobres, les injustices, ne peuvent y atteindre. L'amour de l'ordre, porté jusqu'à l'enthousiasme, fut sa seule passion, et la rendit inaccessible à toute autre. Le bonheur du Stoïcien consistoit dans le sentiment de la force et de la grandeur de son ame ; la foiblesse et le crime étoient donc les seuls maux qui pussent le troubler, et, occupé de se rapprocher des dieux, en faisant du bien aux hommes, il savoit mourir quand il ne lui en restoit plus à faire.

Si donc on peut regarder comme des enthousiastes les sectateurs de cette morale, on ne peut se dispenser de reconnoître dans son inventeur un génie profond et une ame sublime. (*Condorcet.*)

Il est vrai que c'est le sublime des petites maisons. Mais il est bien respectable. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Vouloir nous élever à la vertu en excitant en nous un enthousiasme durable qui éteigne toutes nos passions, qui nous rende insensibles à tous les maux du corps et de l'ame, et qui nous apprenne à nous donner la mort pour devenir semblables aux dieux, lorsque nous avons décidé dans notre sagesse qu'il ne nous reste plus de bien à faire, c'est ce qui paroît très-naturel à Condorcet, ce que sa philosophie regarde comme l'invention d'un *génie profond et d'une ame sublime;* et ce que des hommes mieux organisés appelleront : renversement de la nature, orgueil délirant, extravagance. Voltaire dit très-bien que *s'il y a là du sublime , c'est le sublime des petites-maisons.* Il est vrai qu'il le trouve *bien respectable :* mais que peut-il y avoir de respectable dans l'orgueil et dans la folie ? Le stoïcisme avec son austérité et son élévation apparente n'étoit au fond qu'une jonglerie. « Le sage des stoïciens, dit Cicéron, » ne prend pas moins tous les plaisirs de la vie que les » philosophes des autres sectes qui paroissent moins ri- » goureux, et n'évite pas avec moins de soin les maux » et les incommodités. La seule différence qui existe

» entr'eux et les autres philosophes, c'est que ceux-ci se » servent des mots ordinaires de biens et de maux ; au » lieu que les Stoïciens en jouissant des plaisirs ne les » appellent pas des biens, mais des choses préférables ; » et en fuyant les maux ils ne les appellent pas des maux, » mais seulement des choses qui doivent être rejetées. » C'est ainsi qu'ils pratiquoient cet art si bien perfectionné depuis de changer les noms pour paroître changer les choses.

PENSÉE. Voilà ce que peut l'homme par lui-même et par ses propres efforts à l'égard du vrai et du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le dogmatisme ; nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et nous sommes incapables et de certitude et de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

NOTE. Comment peut-on dire que le désir du bonheur, ce grand présent de Dieu, ce premier ressort du monde moral, n'est qu'un juste supplice ! O éloquence fanatique ! (*Voltaire.*)

OBSERVATION. O insigne mauvaise foi ! Pascal ne dit pas que le désir du bonheur *n'est qu'un juste supplice*, mais qu'il nous est *laissé tant pour nous punir que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés* ; ce qui est bien différent. Sa proposition prise hypothétiquement comme

elle doit l'être, est incontestable. Dans la supposition où l'homme demeure abandonné à ses seules forces naturelles, quoique créé pour la vertu et pour le bonheur, il ne trouvera jamais ni l'un ni l'autre : les anciens philosophes en sont les preuves. Après plusieurs siècles de méditations, de lectures et d'interminables disputes, ils n'ont pu découvrir ni une règle sûre pour discerner la vérité de l'erreur, ni connoître en quoi consiste le souverain bien de l'homme.

PENSÉE. Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ! Juge de toutes choses; imbécile ver de terre; dépositaire du vrai; amas d'incertitude ; gloire et rebut de l'univers : s'il se vante je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

NOTE. Vrai discours de malade. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. *Discours de malade : soit.* Mais c'est un malade qu'il est plus facile d'injurier que de réfuter.

PENSÉE. Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est, avant que de la combattre. Si cette religion (*voyez la note* 1.) se vantoit d'avoir une vue claire de Dieu, et de la posséder à découvert et sans voile, (*note* 2.) ce seroit la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence.

Mais puisqu'elle dit, au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres (*note* 3) et dans l'éloignement de Dieu ; qu'il s'est caché à leur connoissance ; et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Ecritures, *Deus absconditus :* et enfin si elle travaille également à établir ces deux choses ; que Dieu a mis des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire reconnoître à ceux qui le chercheroient sincèrement ; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur : quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque, dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre ; puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Eglise, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et confirme sa doctrine, bien loin de la ruiner ?

NOTE. 1. Il ne faut pas commencer d'un ton si impérieux. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Ce ton n'est pas impérieux ; mais quand il le seroit, l'avis est bon ; nos prétendus philosophes devroient en profiter. Il leur est impossible de se tirer de ce dilemme : ou vous connoissez la religion que vous attaquez, ou vous ne la connoissez pas ; si vous la connoissez, comment pouvez-vous lui reprocher tant de maximes qu'elle désavoue ; si vous ne la connoissez pas, comment pouvez-vous écrire tant de choses dont vous n'êtes pas assurés ? Dans la première supposition vous êtes de mauvaise foi ; dans la seconde vous êtes bien

téméraires, pour ne pas dire bien impudens; et dans tous les cas vous êtes inexcusables.

NOTE. 2. Elle seroit bien hardie. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Cette note ainsi que la précédente nous fait connoître tout le fiel qui étoit dans l'ame de Voltaire. Ce chapitre l'a mis en fureur ainsi que son ami Condorcet : on peut en juger par la multitude de notes dont ils l'ont accompagné. Cette fureur étoit naturelle : Pascal met ici en évidence toute la folie et toute l'extravagance des impies. Au reste, il y a dans le passage cité une faute assez considérable : *si elle travaille également ;* dans les anciennes éditions on lit : *puisqu'elle travaille.* Le bon sens dit qu'il faut *puisque* et non pas *si.*

NOTE. 3. Voilà une plaisante façon d'enseigner. Suivez-moi, car je marche dans les ténèbres. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Ce n'est pas là le raisonnement de Pascal, ce n'est qu'une misérable parodie. On connoît tout le talent de Voltaire pour ce genre honteux dont il sait si bien sentir l'injustice lorsqu'il en est l'objet. C'étoit son arme favorite contre ses adversaires et presque la seule qui lui procurât quelques succès. Mais quels succès ! Rien de plus clair que la pensée de Pascal. De quoi vous plaignez-vous ? dit-il aux incrédules. — De ce que votre religion ne nous donne pas une vue claire de Dieu. — Elle ne se vante pas de cela ; au contraire, elle vous dit expressément que Dieu s'est caché à la connoissance des hommes. — Au moins devroit-il avoir mis dans l'Eglise des marques sensibles pour se faire reconnoître. — Oui : à ceux qui le cherchent sincèrement : aussi l'a-t-il fait. — C'est ce que nous ignorons. — Vous ne pouvez pas prouver le contraire. — Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne l'y trouvons pas. — Le cherchez-vous sincèrement ? — Nous avons

à cet égard une négligence dont nous faisons profession. — Je vous crois sans peine; et quand vous ne feriez pas de vous-même cet aveu, on vous prouveroit facilement que telles sont vos dispositions. Puisque votre cœur est en cet état vous ne devez pas trouver Dieu. Si vous aviez ce précieux avantage, notre religion seroit fausse, car « elle » travaille également à établir ces deux choses, la pre- » mière que Dieu a mis dans l'Eglise des marques sensi- » bles, pour se faire reconnoître à ceux qui le cherchent » sincèrement; la seconde, que Dieu a couvert ces mar- » ques de telle sorte qu'il n'est aperçu que de ceux qui » le cherchent de tout leur cœur. » A quoi donc aboutit cette difficulté que vous faites contre notre religion, *qu'elle ne nous donne pas une vue claire de Dieu?* A ne point prouver la fausseté de la première de ces deux choses, et à confirmer la seconde par votre exemple. Il n'est guère possible d'être plus mal-adroits, cela ne vous arriveroit pas, si vous preniez la peine de vous mettre au fait de notre croyance. On a donc raison de vous dire: « Apprenez au moins quelle est notre reli- » gion, avant que de la combattre. » Et il n'y a rien là d'impérieux; on ne veut que vous avertir charitablement d'éviter une lourde sottise.

PENSÉE. L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer,

ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre premier objet.

NOTE. Il ne s'agit pas encore ici de la sublimité et de la sainteté de la religion chrétienne, mais de l'immortalité de l'ame, qui est le fondement de toutes les religions connues, excepté de la juive; je dis excepté la juive, parce que ce dogme n'est exprimé dans aucun endroit du Pentateuque, qui est le livre de la loi juive; parce que nul auteur juif n'a pu trouver aucun passage qui désignât ce dogme ; parce que, pour établir l'existence reconnue de cette opinion si importante, si fondamentale, il ne suffit pas de la supposer, de l'inférer de quelques mots dont on force le sens naturel : mais il faut qu'elle soit énoncée de la façon la plus positive et la plus claire. Parce que, si la petite nation juive avoit eu quelque connoissance de ce grand dogme avant Antiochus Epiphane, il n'est pas à croire que la secte des Saducéens, rigides observateurs de la loi, eût osé s'élever contre la croyance fondamentale de la loi juive.

Mais qu'importe en quel temps la doctrine de l'immortalité et de la spiritualité de l'ame a été introduite dans le malheureux pays de la Palestine ? Qu'importe que Zoroastre aux Perses, Numa aux Romains, Platon aux Grecs, aient enseigné l'existence et la permanence de l'ame ? Pascal veut que tout homme, par sa propre raison, résolve ce grand problème. Mais lui-même le peut-il ? Locke, le sage Locke, n'a-t-il pas confessé que l'homme ne peut savoir si Dieu ne peut accorder le don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir ? N'a-t-il pas avoué par-là qu'il ne nous est pas plus donné de connoître la nature de notre entendement que de connoître la manière dont notre sang se forme dans nos veines ? Jescher a parlé ; il suffit.

Quand il est question de l'ame, il faut combattre Epicure, Lucrèce, Pompenace, et ne pas se laisser subjuguer par une faction de théologiens du faubourg Saint-Jacques, jusqu'à couvrir d'un capuce une tête d'Archimède. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. La question de l'immortalité de l'ame et celle de la vérité du christianisme sont inséparables. Nous ne sommes intéressée à nous assurer si notre religion est véritable qu'autant que notre ame est immortelle. Pascal démontre que c'est le comble de l'extravagance de demeurer indifférent sur cette seconde question; donc nous ne devons pas l'être sur la première. Ainsi il ne sort pas de son sujet ; mais nous dira Voltaire, « l'im- » mortalité de l'ame est le fondement de toutes les reli- » gions connues. » Il n'y a donc rien de particulier ici pour le christianisme. Remarquons que Voltaire n'a pas toujours tenu ce langage : mais n'importe : j'admets son observation qui est fondée sur les faits : le consentement unanime de tous les peuples sur l'immortalité de l'ame, est une forte preuve de la vérité de ce dogme contre lui et contre tous ceux qui osent l'attaquer ; mais on ne peut rien en conclure contre Pascal. Quoique dans toutes les religions connues on fasse profession de croire à l'immortalité de l'ame, il n'y a aucune de ces religions qui nous donne des preuves particulières de ce dogme, aucune qui ajoute rien à ce que nous apprennent à cet égard les lumières naturelles. La seule religion chrétienne nous enseigne l'immortalité de l'ame, comme expressément révelée de Dieu même, et elle en donne des preuves irrécusables. De plus, ce dogme important n'est point du tout dirigé, ou il l'est mal dans les autres religions : il n'en est pas de même dans la religion chrétienne. Ecoutons Montesquieu qui ne peut pas être suspect à nos prétendus philosophes. « La religion des Tao et des Foé, dit- » il, croit l'immortalité de l'ame : mais de ce dogme si » saint, ils ont tiré des conséquences affreuses. Presque » partout le monde et dans tous les temps, l'opinion de » l'immortalité de l'ame mal prise a engagé les femmes, » les enfans, les sujets, les amis à se tuer, pour aller » servir dans l'autre monde l'objet de leur respect ou de

» leur amour. Cela étoit ainsi dans les Indes orientales,
» cela étoit ainsi chez les Danois, et cela est encore au-
» jourd'hui au Japon, à Macassar et dans plusieurs au-
» tres endroits de la terre..... Ce n'est pas assez pour
» une religion d'établir ce dogme ; il faut qu'elle le diri-
» ge : c'est ce que fait admirablement la religion chré-
» tienne à l'égard des dogmes de l'immortalité de l'ame
» et de la résurrection des corps. » (*Esp. des lois*, *l.* 24, *c.* 19.) Il n'existe donc aucune parité sur ce sujet entre le christianisme et les autres religions.

On peut insister et dire : l'immortalité de l'ame nous est connue par la raison : Quelle nécessité peut-il donc y avoir d'étudier la religion chrétienne pour s'en assurer? Je réponds à cela que la raison nous donne en effet des preuves incontestables de cette vérité ; mais comme ces preuves sont toutes spirituelles, comme elles ne sont confirmées ni par les sens ni par l'expérience, elles ne font pas sur nous l'impression qu'on devroit en attendre. Cela est si vrai que les philosophes de l'antiquité qui ont le plus travaillé à les faire valoir finissent souvent par dire comme Sénèque. « Je m'attache volontiers aux » opinions de ces illustres personnages qui me promet- » tent une chose agréable plus qu'ils ne la garantissent » et ne la prouvent. » La religion chrétienne fixe toutes nos incertitudes et toutes nos défiances, donc encore une fois, il est nécessaire de l'étudier pour reconnoître avec exactitude la vérité du dogme sur lequel le bon sens ne nous permet pas de nous endormir.

Excepté de la Juive : Qui croiroit que le dogme de l'immortalité de l'ame ne faisoit pas partie de la religion des Juifs? Il falloit, toute l'impudence de Voltaire pour avancer un aussi étrange paradoxe et pour le répéter jusqu'à satiété, malgré toutes les réfutations qu'on en a faites. « Nul auteur Juif, dit-il, n'a pu trouver dans le

» Pentateuque

» Pentateuque aucun passage qui désignât ce dogme. » Mais ce dogme se tire des écrits de Moïse, *on ne l'infère pas de quelques mots dont on force le sens naturel*; ses lois, ses récits, ses instructions le supposent évidemment. Si vous le supprimez, toute sa doctrine devient inintelligible. Voyez sur ce sujet *les lettres de quelques Juifs à Voltaire.*

La petite nation Juive n'a eu aucune connoissance de ce grand dogme avant Antiochus Epiphanes. Qu'est-ce donc, pour en citer un exemple entre mille, que ce passage de Salomon qui vivoit plus de huit-cents ans avant Antiochus? « à la mort, la poussière rentrera dans la » terre d'où elle a été tirée, et l'esprit retournera à » Dieu qui l'a donné pour être jugé de tout ce qu'il aura » fait de bien ou de mal. » C'est ce qu'on lit dans le douzième chapitre de *l'Ecclésiaste.* Voltaire avoit sans doute oublié ce livre, ou il ne l'avoit lu que dans l'infidèle précis qu'il nous en a donné et dans lequel on ne trouve aucune trace de ces paroles. Qu'est-ce encore que ce passage du livre de Job, que plusieurs critiques attribuent à Moïse, et que Voltaire croit antérieur à ce législateur. « Je sais que mon rédempteur est vivant et que » je ressusciterai de la terre au dernier jour; que je serai » encore revêtu de cette peau, que je verrai mon Dieu » dans ma chair, que je le contemplerai de mes yeux; » c'est là l'espérance que j'ai et qui reposera toujours » dans mon cœur. » (*Chap.* 19.) Le dogme de l'immortalité de l'ame a donc été professé de toute antiquité chez les Juifs.

Il n'est pas à croire que la secte des Saducéens rigides observateurs de la loi eût osé s'élever contre la croyance fondamentale de la loi Juive. Les Saducéens de *rigides observateurs de la loi!* Il faut bien mépriser ses lecteurs pour leur faire de semblables contes. Tout

le monde sait que les Saducéens étoient une secte d'épicuriens qui s'introduisit parmi les Juifs dans les derniers temps de leur république, comme nous avons vu de nos jours la secte de nos prétendus philosophes s'élever au milieu du christianisme. L'opposition des Saducéens à la croyance de l'immortalité de l'ame, ne prouve pas plus que cette croyance n'étoit pas fondamentale chez les Juifs, que l'opposition de nos philosophes à ce même dogme, ne sera entre les mains de quelque Voltaire futur, une preuve qu'il n'est pas enseigné dans l'Evangile.

Qu'importe en quel temps ? etc. C'est en effet une chose fort étrangère au texte de Pascal qui a provoqué cette note. Mais il falloit décharger sa colère sur le *malheureux pays de la Palestine*, sur la *petite nation Juive.* Cela valoit bien la peine de se jeter hors du sujet.

Pascal veut que tout homme, par sa propre raison, résolve ce grand probléme. Ce n'est point là l'objet de Pascal, il en a un autre que nous avons déjà fait connoître et qui se montre assez clairement. *Mais lui-même le peut-il ?* Qu'il le puisse ou non, qu'importe ? Ce n'est pas de quoi il s'agit ; d'ailleurs le problême est résolu depuis long-temps. *Le peut-il ?* Cela veut dire : personne ne peut résoudre ce problême ; et là dessus, Voltaire triomphe, il en a un juste sujet.

Locke, le sage Locke : Locke est appelé par Voltaire le *sage Locke*, parce qu'il a énoncé un dogme favorable au matérialisme. *N'a-t-il pas confessé que l'homme ne peut savoir si Dieu ne peut accorder le don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir ?* Locke ne dit pas *à tel être qu'il daigne choisir*, mais à un *certain amas de matière :* c'est plus franc et plus net : Voltaire a trouvé que c'étoit parler trop crûment, c'est pour cela qu'il a substitué à l'expression de Locke une expression plus

vague et plus indéterminée. Cet artifice lui est familier ainsi qu'aux autres sophistes du dernier siècle. *N'a-t-il pas avoué par là qu'il ne nous est pas plus donné de connoître la nature de notre entendement ?* Quelle logique que celle de Voltaire ! Qu'importe ici la nature de notre entendement ? Il s'agit dans ce chapitre de Pascal de savoir si nous pouvons, sans manquer aux plus simples règles du sens commun, demeurer indifférens sur le dogme de l'immortalité de l'ame. *N'a-t-il pas confessé ? N'a-t-il pas avoué ?* C'est-à dire, Locke doute si la matière ne peut pas penser : donc Pascal, donc aucun homme ne peut savoir si l'ame est immortelle. Cela suppose évidemment qu'on ne peut sans se tromper voir autrement ni plus loin que Locke. Cette prétention est un peu étrange : telle est la manière de raisonner du chef et de l'oracle de la philosophie moderne.

Au reste, sachons gré à Voltaire de la franchise qu'il montre dans cette circonstance, et qui n'est commune ni à lui ni aux autres matérialistes. Dans les premiers temps lorsqu'on leur faisoit observer que détruire la spiritualité de l'ame, c'étoit détruire en même temps son immortalité, point du tout, disoient-ils ; que l'ame soit spirituelle ou matérielle, Dieu peut également la conserver. Voltaire reconnoît ici que ces deux questions sont intimément liées, puisqu'il doute de l'immortalité de l'ame, par la raison que Locke prétend qu'on peut douter de sa spiritualité : et il a raison. Si notre ame est corporelle, l'homme est composé de deux corps dont l'un pense et l'autre ne pense pas ; pourquoi de ces deux corps l'un survivroit-il à l'autre ? Ce n'est pas tout, le plus difficile étoit d'accorder la pensée à un corps : ce point une fois décidé, on dira : toute matière peut penser ; pourquoi donc supposer un corps que nous ne voyons point joint à celui que nous voyons, pour faire de

nous des êtres pensans ? C'est une chose absurde. Il est bien plus simple de n'admettre en nous qu'un seul corps qui pense en vertu de son organisation. A la mort, cette organisation se détruit, donc tout finit pour nous à la mort. Voilà où conduit le doute exprimé par Locke, et qu'on a voulu représenter comme étranger à la question de l'immortalité de l'ame. Voilà aussi pourquoi ce métaphysicien est si cher aux matérialistes modernes, quoique lui-même ne fût pas matérialiste.

Quand il est question de l'ame, il faut combattre Epicure, Lucrèce, Pomponace. C'est ce qu'on a fait mille fois : Voltaire ne pouvoit pas l'ignorer. Si Pascal ne réfute pas ici ces misérables philosophes, c'est que son objet n'étoit pas de prouver la spiritualité de l'ame, ni son immortalité ; mais de nous faire sentir qu'un homme sensé ne peut demeurer indifférent sur cette seconde question.

Et ne pas se laisser subjuguer par une faction de théologiens du faubourg Saint-Jacques. Une faction ! Quand on parlera des philosophes du dix-huitième siècle, on pourra bien dire que c'étoit une faction : ils ont justifié ce nom ; mais on ne peut pas le donner aux écrivains de Port-Royal, quelque opinion qu'on ait des démêlés théologiques dans lesquels ils se sont trouvés engagés. *Une faction !* Ces écrivains que Voltaire injurie et auxquels il reproche d'avoir subjugué et abâtardi le génie de Pascal, sont ces mêmes hommes dont il fait dans d'autres ouvrages les éloges les plus magnifiques et les mieux mérités. *Subjugué par une faction !* Il a donc fallu que Pascal fut subjugué par une *faction de théologiens*, pour découvrir et pour démontrer qu'on ne peut être indifférent sur la question de l'immortalité de l'ame : sans cela il eût grossi le nombre de ces hommes méprisables, dont il fait un portrait si hideux. Voltaire abuse étran-

gement, pour me servir d'une expression de Madame de Sévigné, de la permission qu'ont *les philosophes* d'extravaguer.

Au point de couvrir d'un capuce une tête d'Archimède. C'est donc une capucinade que de dire que nous avons intérêt à savoir ce que nous deviendrons après notre mort? Quelle capucinade! tournons la phrase de Voltaire; et donnons lui un sens sinon plus noble, du moins plus vrai. *Quand on parle de l'ame*, il faut raisonner avec Descartes, Malebranche, Pascal, Bossuet, Fénélon, etc; et *ne pas se laisser subjuguer par la manie* d'être chef d'une secte corruptrice au point *de couvrir* d'un chapeau de paillasse *une tête* d'Euripide. J'ai honte de ce langage; mais il faut comme l'Ecriture nous le recommande, répondre à l'insensé selon sa folie.

PENSÉE. Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur ame est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer, ou le néant.

NOTE. Il n'y eut ni malheur éternel, ni anéantissement dans les systèmes des Bracmanes, des Egyptiens et chez plusieurs sectes grecques. Enfin ce qui parut aux Romains de plus vraisemblable,

ce fut cet axiome tant répété dans le sénat et sur le théâtre: « Que » devient l'homme après la mort ! Ce qu'il étoit avant de naître. » Pascal raisonne ici contre un mauvais Chrétien, contre un Chrétien indifférent qui ne pense point à sa religion ; qui s'étourdit sur elle. Mais il faut parler à tous les hommes, il faut convaincre un Chinois et un Mexicain, un déiste et un athée. J'entends des déistes et des athées qui raisonnent, et qui par conséquent méritent qu'on raisonne avec eux ; je n'entends pas des petits-maîtres. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Voltaire est toujours hors de la question. Il ne s'agit point ici de ce qu'ont pensé les Brackmanes, les Egyptiens, plusieurs sectes grecques, et les Romains dans les derniers temps ; mais de savoir si l'énumération de Pascal est exacte : Or elle l'est bien évidemment, quelles qu'aient été les opinions de ces différens peuples sur une autre vie.

Ce qui parut aux Romains de plus vraisemblable, etc. Ne diroit-on pas que la question de l'immortalité de l'ame fut agitée dans le sénat ou dans une assemblée du peuple, et que la maxime rapportée par Voltaire fut consignée dans un sénatus-consulte ou dans un plébiscite ?

...... *Cet axiome : que devient l'homme après la mort ! Ce qu'il étoit avant de naître.* Donner le nom *d'axiome* à une maxime aussi détestable ; quel étrange abus du langage ! ou pour mieux dire quelle impudence !

Tant répété dans le sénat et sur le théâtre. Où Voltaire a-t-il pris ce fait ? On connoît son talent pour se procurer au besoin des anecdotes historiques. La maxime en question est tout simplement un vers de tragédie. Les Romains n'en furent point scandalisés, parce que dans ce temps là, la secte d'Epicure avoit fait beaucoup de progrès parmi eux : fut-ce pour leur avantage ? écoutons là dessus Montesquieu.

« Cynéas, dit-il, ayant discouru à la table de Pyrrhus » sur la secte d'Epicure, Fabricius souhaita que les

» ennemis de Rome, pussent tous prendre les principes
» d'une pareille secte. Je crois, ajoute-t-il, que cette
» secte qui s'introduisit à Rome sur la fin de la républi-
» que, contribua à gâter le cœur et l'esprit des Ro-
» mains. Les Grecs en avoient été infatués avant eux :
» aussi avoient-ils été plutôt corrompus. *Si vous prêtez
» aux Grecs*, dit Polybe, *dix talens avec dix promesses,
» dix cautions, autant de témoins, il est impossible qu'ils
» gardent leur foi. Mais parmi les Romains, soit qu'on
» doive rendre compte des deniers publics, ou de ceux
» des particuliers, on est fidèle à cause du serment que
» l'on a fait. On a donc sagement établi la crainte des
» enfers, et c'est sans raison qu'on la combat aujour-
» d'hui.* Il y a un fait dans les lettres de Cicéron à Atticus,
» poursuit Montesquieu, qui nous montre combien les
» Romains avoient changé à cet égard depuis le temps
» de Polybe. » (*Grandeur et décad. des Rom.*, *c.* x.)
C'est à ce changement arrivé dans les mœurs, que Montesquieu attribue la décadence de leur empire, et les épouvantables fléaux politiques dont ils furent écrasés. Que Voltaire triomphe maintenant avec son axiome épicurien qu'il répète si souvent et avec tant de complaisance.

Pascal raisonne ici contre un mauvais Chrétien, contre un Chrétien indifférent, etc. Il raisonne contre tout homme qui est indifférent sur la question de l'immortalité de l'ame. La chose est évidente.

Il faut parler à tous les hommes : Pascal dans ce chapitre parle à tous les hommes : ses raisonnemens sont convaincans pour un Chinois et un Mexicain, pour un déiste et un athée.

J'entends des déistes et des athées qui raisonnent. Ajoutez *de bonne foi :* mais où sont ces athées et ces déistes de bonne foi ? Pourquoi donc, pourra-t-on

objecter, faire des écrits pour combattre ceux qui existent ? C'est qu'il faut prémunir les ames droites et sincères contre leurs sophismes. Si on n'avoit qu'eux en vue, ce seroit perdre son temps et sa peine que de leur répondre.

Je n'entends pas des petits maîtres. Voltaire distingue deux classes d'athées et de déistes. Dans laquelle des deux doit-il être rangé ? On en jugera par ses notes sur Pascal.

PENSÉE. Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais ; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

NOTE. Si vous ne savez ou vous allez, comment savez-vous que vous tombez infailliblement ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité ? Qui vous a dit que l'Être suprême peut être irrité ? N'est-il pas infiniment plus probable que vous serez entre les mains d'un Dieu bon et miséricordieux ? Et ne peut-on pas dire de la nature divine ce que le poëte philosophe des Romains en a dit ? (*Voltaire.*)

« Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri,
» Nec benè promeritis capitur, neque tangitur irâ. »
Lucr. lib. 2, v. 649.

OBSERVATION. Il n'y a pas de milieu : il faut tomber dans le néant ou dans les mains de Dieu ; et comme dans la supposition que fait ici Pascal, on aura vécu dans l'oubli ou dans la négligence de ses devoirs envers Dieu, on tombera dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité : il n'y a rien là que de très-exact. Il semble que Voltaire n'ait pas compris une vérité aussi simple.

Un Dieu bon et miséricordieux. Qu'on ne s'y trompe pas : ces deux mots signifient ici la même chose que foible, indifférent au bien et au mal, et voyant du même œil l'homme vertueux et le méchant. Voilà le Dieu de Voltaire et du philosophe Lucrèce. Est-il possible de concevoir un être plus méprisable et même plus odieux.

PENSÉE. Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer; il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence, que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie, et un supplice passager que ce prisonnier appréhenderoit. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux, pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

NOTE. Il semble qu'il manque quelque chose à ce raisonnement de Pascal. Sans doute il est absurde de ne pas employer son temps à la recherche d'une chose qu'on peut connoître, et dont la connoissance nous est d'une importance infinie. Mais un homme qui seroit persuadé que cette connoissance est impossible à acquérir, que l'esprit humain n'a aucun moyen d'y parvenir, peut, sans folie, demeurer dans le doute; il peut y demeurer tranquille, s'il croit qu'un Dieu juste n'a pu faire dépendre l'état futur des hommes de connoissances auxquelles leur esprit ne sauroit atteindre.

Un homme, enfermé dans un cachot, ne sachant pas si son arrêt est donné, mais sûr de son innocence, et comptant sur l'équité de ses juges, n'ayant aucun moyen d'apprendre encore ce que porte son arrêt, pourroit l'attendre tranquillement, et ne seroit alors que raisonnable et ferme. Il faut donc commencer par prouver qu'il n'est pas impossible que l'homme parvienne à quelque connoissance certaine sur la vie future. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Il ne manque rien à ce raisonnement. Les indifférens dont il est ici question, ressemblent parfaitement à l'homme que suppose Pascal : ils ont à craindre de tomber entre les mains d'un Dieu irrité ; on les invite à faire là dessus des réflexions sérieuses : ils sont prévenus que c'est le seul moyen de se préserver d'un tel malheur ; et au lieu d'examiner, ils emploient le peu de temps qui leur est accordé pour cela à jouer et à se divertir. C'est une chose *qui est contre la nature.*

Un homme qui seroit persuadé que cette connoissance est impossible à acquérir, etc. Que cet homme se montre et qu'il nous donne les motifs de sa persuasion.

Un homme enfermé dans un cachot ne sachant pas si son arrêt est donné, mais sûr de son innocence, etc C'est cette comparaison qui n'est pas juste. Les indifférens dont nous parlons ne sont pas sûrs de leur innocence, l'état même dans lequel ils passent leur vie est criminel ; il renferme un mépris bien formel de leur juge et des devoirs qu'ils ont à remplir à son égard.

Il faut commencer par prouver qu'il n'est pas impossible que l'homme parvienne à quelque connoissance certaine sur la vie future. Pascal n'a que faire de prouver cela dans ce moment ; il n'est encore occupé qu'à combattre l'indifférence où l'on peut être sur le sort futur des ames. Cette indifférence est-elle raisonnable ou ne l'est-elle pas ? Voilà la question : Voltaire et Condorcet la perdent de vue à chaque instant.

Il faut commencer par prouver qu'il n'est pas impossible, etc. Pascal vous répondra : je ne puis rien vous prouver à cet égard tant que vous serez dans votre indifférence ; commencez par en sortir, et ensuite je vous donnerai mes preuves. Mais, vous qui ne voulez rien examiner, prouvez-moi qu'il est impossible à l'homme de parvenir à quelque connoissance sur la vie future. Jusqu'à ce que vous l'ayez fait, j'ai droit de vous regarder comme un insensé et un extravagant.

Il faut commencer par prouver qu'il n'est pas impossible, etc. Cela veut dire dans le langage de Condorcet, qu'il est réellement impossible de parvenir à quelque connoisance certaine sur la vie future. La Bruyère dit très-bien dans son chapitre des *esprits forts*. « Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu, (ou que tout finit pour nous à la mort :) il parleroit du moins sans intérêt. Mais cet homme ne se trouve pas. »

PENSÉE. Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant semble si beau, que non-seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux, s'en glorifient, mais que ceux mêmes qui n'y sont pas, croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre ; que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paroître. Ce sont des personnes qui

ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug ; et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

NOTE. Cette capucinade n'auroit jamais été répétée par un Pascal, si le fanatisme janséniste n'avoit pas ensorcelé son imagination. Comment n'a-t-il pas vu que les fanatiques de Rome en pouvoient dire autant à ceux qui se moquoient de Numa et d'Égérie ! Les énergumènes d'Égypte aux esprits sensés qui rioient d'Isis, d'Osiris et d'Horus ! Le sacristain de tous les pays aux honnêtes gens de tous les pays ! (*Voltaire.*)

OBSERVATION. *Si le fanatisme* philosophique *n'avoit pas ensorcelé* l'imagination de Voltaire, il n'auroit jamais regardé cette pensée comme une capucinade.

Comment n'a-t-il pas vu que les fanatiques de Rome, etc. Si les *fanatiques de Rome*, si les *énergumènes d'Egypte*, si les *sacristains de tous les pays* en avoient dit autant que Pascal, et qu'ils eussent poussé aussi vigoureusement que lui les *esprits sensés* et les *honnêtes gens* de tous les pays, j'en suis fâché pour l'honneur de la *philosophie*, mais il n'auroient pas mal prouvé que ces esprits sensés et ces honnêtes gens, malgré toutes leurs prétentions et toute leur suffisance pourroient très-bien n'être que des insensés ou des trompeurs.

PENSÉE. S'ils y pensoient sérieusement, ils verroient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire

passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentimens, et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si foibles et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'étoit ce que leur disoit un jour fort à propos une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disoit-il, en vérité, vous me convertirez. Et il avoit raison ; car qui n'auroit horreur de se voir dans des sentimens où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables ?

NOTE. Ce n'est donc pas contre ces insensés méprisables que vous devez disputer, mais contre des philosophes trompés par des argumens séduisants. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Où sont ces philosophes ?

PENSÉE. Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentimens sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinens des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de ne pas avoir plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent point. Cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à ne point en avoir. Rien ne découvre davantage une étrange foiblesse d'esprit que de ne pas connoître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses

éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables ; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être Chrétiens : et qu'ils reconnoissent enfin qu'ils n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables ; ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent ; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas encore.

NOTE. Il s'agit ici de savoir si l'opinion de l'immortalité de l'ame est vraie, et non pas si elle annonce plus D'ESPRIT, UNE AME PLUS ÉLEVÉE que l'opinion contraire ; si elle est plus GAIE, ou DE MEILLEUR AIR. Il faut croire cette grande vérité, parce qu'elle est prouvée, et non parce que cette croyance excitera les autres hommes à avoir en nous plus de confiance. Cette manière de raisonner ne seroit propre qu'à faire des hypocrites. D'ailleurs il me semble que c'est moins d'après les opinions d'un homme sur la métaphysique, ou la morale, qu'il faut se confier en lui, ou s'en défier, que d'après son caractère ; et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'après sa constitution morale. L'expérience paroît confirmer ce que j'avance ici. Ni Constantin, ni Théodose, ni Mahomet, ni Innocent III, ni Marie d'Angleterre, ni Philippe II, ni Aureng-zeb, ni Jacques Clément, ni Ravaillac, ni Balthazar Gérard, ni les brigands qui dévastèrent l'Amérique, ni les capucins qui conduisoient les troupes piémontoises au dernier massacre des Vaudois, n'ont jamais élevé le moindre doute sur l'immortalité de l'ame. En général même, ce sont les hommes foibles, ignorants et passionnés, qui commettent des crimes : et ces mêmes hommes sont naturellement portés à la superstition. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Il ne s'agit point ici de savoir si l'opinion de l'immortalité de l'ame est vraie, mais de combattre l'indifférence de certaines personnes sur cette grande

question : je l'ai déjà fait observer plusieurs fois. Les réflexions que blâme Condorcet, ne sont donc point étrangères au sujet que traite Pascal, au contraire, elles se présentent très-naturellement. Condorcet a l'air de vouloir en plaisanter : mais comme dit St. Augustin, *nihil est fœdius risu irrisione dignissimo.* On sait qu'il n'y a rien de plus facile que de rendre ridicules les expressions d'un auteur en les tirant de leur place et en les parodiant.

Il faut croire cette grande vérité parce qu'elle est prouvée. Ce n'est pas ainsi que parle Condorcet dans la note p. 362. Mais ici il faut accuser Pascal d'avoir mal raisonné : qu'importe qu'on se contredise.

Et non parce que cette croyance excitera les autres hommes à avoir *en nous plus de confiance.* Pascal n'a dit ni n'a pu dire une semblable absurdité. Il observe seulement que les athées qui recherchent l'estime et la confiance ne prennent pas un bon moyen pour y parvenir du moins auprès des hommes sensés ; ce qui est bien différent.

Il me semble que c'est moins d'après les opinions d'un homme sur la métaphysique ou la morale qu'il faut se confier en lui ou s'en défier , etc. Pascal ne dit point qu'il faut se confier en un homme ou s'en défier, d'après ses opinions sur la métaphysique ou la morale , mais d'après ses opinions religieuses , bien ou mal entendues, gravées dans son cœur , ou indifférentes pour lui.

D'après son caractère , et s'il est permis de s'exprimer ainsi , d'après sa constitution morale. Voilà comment nos philosophes donnent lec hange à leurs lecteurs : ce sont là de grands mots qui ne contredisent en rien [illegible] de Pascal. Ce que Condorcet appelle [illegible] résultat du naturel , de l'édu- [illegible] s opinions au milieu desquel- [illegible] les coutumes et les opinions,

ne peuvent conserver le naturel, lorsqu'il est bon, ou le corriger lorsqu'il est mauvais, qu'autant qu'elles sont bonnes en elles-mêmes; et elles ne peuvent être bonnes qu'autant qu'elles sont fondées sur des dogmes religieux bons, bien entendus, bien dirigés. C'est donc en dernière analyse de la religion que dérive une bonne *constitution morale*. Ainsi il est très-vrai de dire que je n'agirois pas prudemment, en me confiant en un homme qui auroit rejeté le dogme de l'immortalité de l'ame et celui d'un Dieu rémunérateur et vengeur. « Je vous de» manderai toujours, dit Voltaire, si quand vous avez » prêtez quelque argent à quelqu'un de votre société, » vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procu» reur, ni votre notaire, ni votre juge ne crussent en » Dieu. » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. athée.*)

Ni Constantin, ni Théodose, ni Mahomet etc. Il y auroit bien des choses à dire sur ces exemples, et surtout sur les deux premiers: mais venons directement au fait. On n'a jamais dit: qu'il fallut se fier aveuglément à quiconque fait profession de dogmes religieux: on sait bien qu'il y a des fourbes et des fanatiques: mais on soutient, et c'est une vérité reconnue universellement excepté de quelques têtes délirantes, qu'on ne peut faire aucun fonds sur un athée, à moins qu'il ne soit lié par son intérêt.

En général, ce sont des hommes foibles, ignorans, passionnés, qui commettent des crimes; et ces mêmes hommes sont naturellement portés à la superstition. Le paradoxe en lui-même est fort; mais il l'est bien plus encore, si par *superstition* on entend *religion*, comme on doit le faire dans la langue *philosophique*, car dans cette langue il n'a pas d'autres sens. La phrase de Condorcet entendue de cette manière, renferme une fausseté manifeste; la chose est prouvée par des exemples sans nombre, et surtout par les horreurs dont nous avons été

témoins

témoins dans notre révolution. Les monstres qui les ordonnoient ou qui les dirigeoient, ne prétendoient être ni *foibles* ni *ignorans* : ce n'étoient pas non plus des hommes *naturellement portés* à la religion ni même à la *superstition.*

PENSÉE. (*) A. Parlons selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à nous : nous sommes donc incapables de connoître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant ainsi, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

B. Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, ni aucune des choses de cette nature, non-seulement parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connoissance sans Jésus-Christ, est inutile et stérile. Quand un homme seroit persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent, et qu'on appelle *Dieu*, je ne le trouverois pas beaucoup avancé pour son salut.

A. C'est une chose admirable, que jamais au-

(*) Le morceau qu'on rapporte ici étant un dialogue entre Pascal et un incrédule, on a distingué les interlocuteurs par les lettres A et B.

teur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu : tous tendent à le faire croire ; et jamais ils n'ont dit : Il n'y a point de vide ; donc il y a un Dieu. Il falloit qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servis.

B. Si c'est une marque de foiblesse de prouver Dieu par la nature, ne méprisez pas l'Ecriture : si c'est une marque de force d'avoir connu ces contrariétés, estimez-en l'Ecriture.

A. L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu ; ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité et l'infini qu'entre notre justice et celle de Dieu.

B. Nous connoissons qu'il y a un infini, et nous ignorons sa nature. Ainsi, par exemple, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis : donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair ; car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature : cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair ; il est vrai que cela s'entend de tous nombres finis.

On peut donc bien connoître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est : et vous ne devez pas con-

clure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connoissons pas parfaitement sa nature.

Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous la connoissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne voulez pas les recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir, par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu.

A. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison, dites-vous, ne peut rien y déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous? Par raison, vous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre; par raison, vous ne pouvez nier aucun des deux.

B. Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix; car vous ne savez pas s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi.

A. Je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix; et celui qui prend croix, et celui qui prend pile, ont tous deux tort: le juste est de ne point parier.

A. Oui, mais il faut parier : cela n'est pas volontaire ; vous êtes embarqué, et ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel choisirez-vous donc ? Voyons ce qui vous intéresse le moins : vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien ; et deux choses à engager, votre raison et votre volonté, votre connoissance et votre béatitude : et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Pariez donc qu'il est, sans hésiter ; votre raison n'est pas plus blessée en choisissant l'un que l'autre ; puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé ; mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte : en prenant le parti de croire, si vous gagnez, vous gagnez tout, si vous perdez, vous ne perdez rien. Croyez donc, si vous le pouvez.

B. Cela est admirable : oui, il faut croire ; mais je hasarde peut être trop.

B. Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gagner. Et s'il y en avoit dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner, avec pareil hasard de perte et de gain ; et ce que vous jouez est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce que l'on gagnera égale le bien fini, qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude du gain ; cela est faux. Il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte; et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, la partie est à jouer égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif; et si les hommes sont capables de quelques vérités, ils doivent l'être de celle-là.

A. Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y auroit-il point de moyen de voir le dessous du jeu?

B. Oui, par le moyen de l'Écriture, et par toutes les autres preuves de la religion qui sont infinies.

A. Ceux qui espèrent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela ; mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

B. Mais qui a le plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a ; ou celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est ?

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre ne jugeroit pas que le parti le plus sûr est de croire que tout cela n'est pas un coup de hasard, auroit entièrement perdu l'esprit. Or, si les passions ne nous tenoient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnoissant, bienfaisant, sincère, véritable. A la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie ; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant dans ce que vous hasardez, que vous connoîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

A. Oui, mais j'ai les mains liées et la bouche muette ; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté, on ne me relâche pas : et je suis fait de telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ?

B. Apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin ; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes : apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et qui n'ont présentement aucun doute. Ils savent ce chemin que vous voudriez suivre ; et ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé ; imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures ; quittez ces vains amusemens qui vous occupent tout entier.

J'aurois bientôt quitté ces plaisirs, dites-vous, si j'avois la foi. Et moi je vous dis que vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté ces plaisirs. Or c'est à vous à commencer. Si je pouvois, je vous donnerois la foi : je ne le puis, ni par conséquent éprouver la vérité de ce que vous dites ; mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai.

A. Ce discours me transporte, me ravit.

B. Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après pour prier cet être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse.

NOTE 1. *Par les lumières naturelles...... nous sommes incapables de connoître, ni ce qu'il est, ni s'il est.* Il est étrange que Pascal ait cru qu'on pouvoit deviner le péché originel par la raison, et qu'il dise qu'on ne peut connoître par la raison si Dieu est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le père Hardouin à mettre Pascal dans sa liste ridicule des athées. Pascal eût manifestement rejeté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits. En effet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas. « J'existe, donc quelque chose existe de toute » éternité, » est une proposition évidente : cependant, comprenons-nous l'éternité ? (*Condorcet.*)

OBSERVATION. Nous avons rapporté ces pensées de Pascal dans la forme d'un dialogue entre Pascal et un incrédule, telles qu'elles ont été données dans la dernière édition de ses pensées. Ce dialogue est si naturel, qu'il est évident que Pascal n'a pu avoir autre chose en vue. Ces pensées ainsi présentées suffisent pour répondre aux notes de Condorcet et de Voltaire, qui portent entièrement à faux. Nous les rapportons pour qu'on puisse les comparer avec le dialogue de Pascal.

NOTE 2. *Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité..... parce que je ne me sentirois pas assez fort.....* Encore une fois, est-il possible que ce soit Pascal qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. *Voyez la note, page 178, tome 1.*

NOTE 3. *C'est une chose admirable que jamais auteur canonique n'a dit : Il n'y a point de vide, donc il y a un Dieu.....* Voilà un plaisant argument ; Jamais la Bible n'a dit comme Descartes : Tout est plein, donc il y a un Dieu. (*Voltaire.*)

NOTE 4. *Ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas.* Il est évidemment faux de dire : Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas ; car celui qui doute et demande à s'éclaircir, ne parie assurément ni pour, ni contre. D'ailleurs cet article paroît un peu indécent et puéril : cette idée de jeu, de perte et de gain, ne convient point à la gravité du sujet. De plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Vous me promettez l'empire du monde, si je crois que vous avez raison. Je souhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raison ; mais, jusqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourroit-on dire à Pascal, par convaincre ma raison : j'ai intérêt, sans doute, qu'il y ait un Dieu ; mais si, dans votre système, Dieu n'est venu que pour si peu de personnes, si le petit nombre des élus est si effrayant, si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? N'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire ? De quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel, d'un million d'hommes, un seul à peine a droit d'aspirer ! Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, et n'allez pas tantôt me parler de jeux de hasard, de pari, de croix et de pile, et tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux et que je dois suivre. Votre raisonnement ne serviroit qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous crioit qu'il y a un Dieu avec autant de force que ces subtilités ont de foiblesse. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Cela seroit faux dans toute autre matière, mais quand il s'agit de Dieu, *ne point parier qu'il est, c'est parier qu'il n'est point.* La disposition de l'ame n'est pas la même si on veut. Mais il n'y a pas de différence quant aux résultats et aux conséquences. C'est tout ce que veut dire Pascal.

Cet article paroît un peu indécent et puéril. Et en quoi ? Voltaire trouvoit l'argument embarrassant ; ne pouvant le réfuter, il a pris le parti d'en plaisanter.

C'est ce qu'il fait dans cette note et plus encore dans quelques unes de ses lettres.

L'intérêt que j'ai à croire une chose n'est pas une preuve de cette chose. Non sans doute : mais aussi Pascal n'a pas dit cette sottise.

N'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire ? On a un intérêt visible à être persuadé de la vérité, quelle qu'elle soit. Pour parler plus exactement, il auroit fallu dire : j'ai un intérêt visible à ce que les choses ne soient pas telles que vous me les annoncez. Mais cette proposition est également fausse : il est vrai que *de deux choses que la religion chrétienne tend principalement à établir*, *savoir la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ*, la première n'est nullement désirable pour nous : qu'au contraire il seroit à souhaiter qu'elle ne fût pas. Mais puisqu'elle existe et que tout concourt à la prouver, il est absolument nécessaire que nous en soyons intimément persuadés ; et quant à la seconde, nous avons un intérêt visible, non seulement à en être persuadés, mais à ce qu'elle soit réellement, puisque notre nature étant corrompue, nous sommes perdus si Jésus-Christ n'est pas venu nous racheter.

Mais, dira Voltaire, « S'il est venu pour si peu de » personnes, si le petit nombre des élus est si effrayant, » si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, » je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire. »

Admettons tout cela ; au moins il me reste encore quelque espérance : au lieu que je n'en ai plus, si vous m'ôtez Jésus-Christ. Ainsi la rédemption est toujours un bien que je dois désirer.

« D'un million d'hommes un seul à peine a droit d'as- » pirer au bonheur que vous me promettez. »

Voltaire sait la chose au juste : il en a fait autrefois le calcul dans une note de sa Henriade et dans d'autres ouvrages, car cet homme si fécond en livres ne craignoit pas de se répéter, et puis de se répéter encore. Admettons un instant ce calcul et le résultat : dans cette supposition j'ai au moins un degré de probabilité contre un million, c'est toujours plus que rien ; et quand il s'agit d'un objet d'une si haute importance, ce degré est quelque chose de bien précieux.

Mais au fond ce sont là autant d'absurdités. Le salut n'est pas donné au sort ; et lorsque Jésus-Christ a dit: *il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus*, il n'a pas voulu nous faire entendre que sur une multitude prodigieuse de chances, chacun de nous n'en a qu'un très-petit nombre en sa faveur : c'est une vérité de fait qu'il a voulu exprimer, c'est comme s'il avoit dit : vous avez tous mérité une réprobation éternelle : Dieu dans sa miséricorde vous a ouvert des voies inespérées de salut, mais peu en profiteront quoiqu'elles soient présentées à plusieurs ; il arrivera de là que le salut auquel beaucoup sont appelés, ne sera réellement que pour un très-petit nombre. Que devez-vous donc faire ? « vous efforcer de » plus en plus d'affermir et de rendre certaine votre » vocation et votre élection par les bonnes œuvres. » (2.me *épître de Saint Pierre*, *chap.* 1, v. 10.) Et alors vous aurez une juste confiance d'être du petit nombre des élus. Ainsi si d'une part il est très-vrai que sur un grand nombre d'appelés il y a peu d'élus, parce que peu sont fidèles à leur vocation, d'un autre côté il n'est pas moins incontestable que sur le petit nombre de ceux en qui on remarque cette fidélité, il y en a très-peu qui ne parviennent au salut. Sur un million d'appelés, il n'y aura si l'on veut et pour parler le langage de Voltaire, qu'un seul homme fidèle ; mais sur un

million d'hommes fidèles, il n'y en aura peut-être pas un seul qui manquera le but. Certainement il n'y a rien là de bien terrible pour ces hommes fidèles ; et quoi qu'on puisse dire, ils n'ont point un intérêt visible à trouver l'Evangile faux. Or dans la question présente, ce sont eux uniquement que nous devons considérer.

Faisons une autre observation.

L'Evangile nous apprend qu'il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus : mais quand l'Evangile garderoit le silence sur ce sujet ; je dis plus, quand même il n'existeroit pas ; aux yeux de tout homme imbu des principes d'une morale saine, ce ne seroit pas moins une vérité certaine et évidente : Voici en effet le raisonnement qu'on peut faire ; tous les hommes sont appelés à un bonheur éternel ; mais ils ne peuvent y parvenir, qu'en observant les préceptes de la loi naturelle dans toute leur étendue et selon leur véritable esprit : or le nombre de ceux qui les observent est très-petit ; donc il y a très-peu d'hommes qui parviennent au bonheur éternel que Dieu a néanmoins préparé à tous. Donc, abstraction faite du christianisme, il est très-vrai de dire, comme dans la doctrine du christianisme, qu'il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

On objectera peut-être que l'Evangile nous impose des obligations plus étroites et plus difficiles à remplir que la loi naturelle. Je le nie ; toute la morale de l'Evangile se trouve dans ce peu de paroles : « Vous aimerez le » Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute vo- » tre ame, de toutes vos forces, et votre prochain » comme vous-même. » C'est aussi là toute la loi naturelle, et il n'est pas permis d'en rien retrancher.

Concluons de-là, contre tout le verbiage de Voltaire, qu'il n'y a rien à gagner pour nous à supposer que l'Evangile est une fable.

Mais d'un autre côté ce même Evangile dissipe toutes nos erreurs, et toutes nos incertitudes sur la loi naturelle ; il nous excite à l'accomplir par des motifs de la plus grande force et qui lui sont particuliers ; il nous présente tous les secours qui nous sont nécessaires et sans lesquels nous l'accomplissons mal, ou nous ne l'accomplissons pas du tout.

Tirons de là une autre conséquence bien plus accablante pour Voltaire ; c'est qu'il est d'un intérêt visible pour nous que Jésus-Christ soit venu sur la terre, et que cette vérité nous soit parfaitement démontrée. Qu'on apprécie maintenant le ton de jactance de ce sophiste qui parle comme s'il avoit terrassé Pascal et tout le christianisme, et qu'on juge lequel de ces deux hommes mérite le nom de raisonneur absurde.

Au reste, il est bon d'observer que tout ce que nous venons de réfuter est un hors-d'œuvre et entièrement étranger au texte de Pascal. Voltaire ne craint pas de sortir de son sujet et de battre la campagne, pourvu que chemin faisant il trouve quelque occasion d'exhaler sa rage contre l'Evangile.

PENSÉE. Il ne faut pas se méconnoître : nous sommes corps autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens, qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons ? et qu'y a-t-il de plus universellement cru ?

C'est donc la coutume qui nous en persuade; c'est elle qui fait tant de turcs et de païens; c'est elle qui fait les métiers, les soldats, etc.

NOTE. Coutume n'est pas ici le mot propre. Ce n'est pas par coutume qu'on croit qu'il fera jour demain. C'est par une extrême probabilité. Ce n'est point par les sens, par le corps, que nous nous attendons à mourir; mais notre raison sachant que tous les hommes sont morts, nous convainc que nous mourrons aussi. L'éducation, la coutume fait sans doute des musulmans et des Chrétiens, comme le dit Pascal. Mais la coutume ne fait pas croire que nous mourrons, comme elle nous fait croire à Mahomet ou à Paul, selon que nous avons été élevés à Constantinople ou à Rome. Ce sont choses fort différentes. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Pascal ne dit point que l'éducation, la coutume fait des Musulmans et des Chrétiens. C'est une impiété dont il n'étoit pas capable. Il dit que la *coutume fait des turcs et des païens*, ce qui n'est pas la même chose. Il est de fait que dans les pays chrétiens, Dieu se sert pour faire des Chrétiens de l'éducation, de la coutume etc.; mais la foi n'est point, comme Voltaire voudroit l'insinuer, l'effet de l'éducation, de la coutume, etc. C'est un pur don de Dieu qu'il accorde à qui il veut, de la manière dont il le veut, et par telle voie *qu'il juge à propos.*

PENSÉE. La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, et l'impuissance où il est par lui-même d'acquérir la vertu. Elle doit y avoir apporté les remèdes, dont la prière est le prin-

cipal. Notre religion a fait tout cela ; et nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.

NOTE. Épictète esclave, et Marc-Aurèle empereur, parlent continuellement d'aimer Dieu et de le suivre. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Pascal parle ici des différentes religions qui ont régné sur la terre, et Voltaire lui oppose deux philosophes. Pascal dit qu'aucune de ces religions *n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre* ; et Voltaire lui répond que deux philosophes ont dit : *qu'il faut aimer Dieu et le suivre.* Ce n'est pas là combattre son adversaire, c'est marcher sur une ligne parallèle à la sienne. Qu'Epictète et Marc-Aurèle aient enseigné qu'il faut aimer Dieu et le suivre ; qu'importe? L'ont-ils persuadé ? Ont-ils rendu cette morale populaire, lui ont-ils donné un caractère religieux ? car rien de plus sensé que cette parole de Rousseau : « Philosophe, tes lois » morales sont fort belles ; mais montre m'en de grâce » la sanction. » Enfin ont-ils dit que pour aimer Dieu et le suivre, nous avons besoin que Dieu nous en donne la force ? Or c'est de tout cela qu'il s'agit dans la pensée de Pascal attaquée par Voltaire.

PENSÉE. Dieu étant caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable.

NOTE. Pourquoi vouloir toujours que Dieu soit caché ? On aimeroit mieux qu'il fût manifeste. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Je le crois, mais Dieu ne juge pas toujours à propos de faire ce que les hommes aimeroient le mieux. Cela ne contredit en rien le raisonnement de Pascal. Dieu est caché : c'est un fait incontestable ; donc

toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas la véritable. La chose est évidente, puisque une telle religion dément un fait qui saute aux yeux.

PENSÉE. Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement ; qu'une religion, si contraire à la nature, se soit établie par elle-même si doucement, sans aucune force, ni contrainte, et si fortement néanmoins qu'aucuns tourmens n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser ; et que tout cela se soit fait, non-seulement sans l'assistance d'aucun prince, mais malgré tous les princes de la terre, qui l'ont combattue.

Que l'on considère la sainteté, la hauteur et l'humilité d'une ame chrétienne. Les philosophes païens se sont quelquefois élevés au-dessus du reste des hommes par une manière de vivre plus réglée, et par des sentimens qui avoient quelque conformité avec ceux du christianisme. Mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les Chrétiens appellent humilité, et ils l'auroient même crue incompatible avec les autres dont ils faisoient profession. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait su joindre ensemble des choses qui avoient paru jusque-là si opposées ; et qui ait appris

appris aux hommes que, bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices et des défauts.

Que l'on considère les merveilles de l'Écriture-Sainte, qui sont infinies, la grandeur et la sublimité plus qu'humaine des choses qu'elle contient, et la simplicité admirable de son style, qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, et qui porte un caractère de vérité qu'on ne sauroit désavouer.

Que l'on considère la personne de Jésus-Christ en particulier. Quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas disconvenir qu'il n'eût un esprit très-grand et très-relevé, dont il avoit donné des marques dès son enfance, devant les docteurs de la loi : et cependant, au lieu de s'appliquer à cultiver ses talens par l'étude et la fréquentation des savans, il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains et dans une retraite entière du monde ; et pendant les trois années de sa prédication, il appelle à sa compagnie et choisit pour ses apôtres des gens sans science, sans étude, sans crédit ; et il s'attire pour ennemis ceux qui passoient pour les plus savans et les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on considère en particulier ces apôtres choisis par Jésus-Christ, ces gens sans lettres,

sans étude, et qui se trouvent tout d'un coup assez savans pour confondre les plus habiles philosophes, et assez forts pour résister aux rois et aux tyrans qui s'opposoient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçoient.

Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes qui se sont succédés les uns aux autres pendant deux mille ans, et qui ont tous prédit en tant de manières différentes jusques aux moindres circonstances de la vie de Jésus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des apôtres, de la prédication de l'Evangile, de la conversion des nations, et de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la religion chrétienne et l'abolition du judaïsme.

Que l'on considère l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne pas le reconnoître, à moins de vouloir s'aveugler soi-même.

Que l'on considère l'état du peuple Juif, et devant, et après la venue de Jésus-Christ, son état florissant avant la venue du Sauveur, et son état plein de misères depuis qu'ils l'ont rejeté : car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris et le rebut de toutes les nations.

Que l'on considère la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les saints de l'ancien Testament, qui ont vécu dans l'attente de Jésus-Christ avant sa venue; soit dans ceux qui l'ont reçu, et qui ont cru en lui depuis sa venue : au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité, qui est la principale marque de la véritable.

Enfin, que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine, qui rend raison de tout jusques aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, et toutes les autres choses singulières, surnaturelles et divines qui y éclatent de toutes parts.

Et qu'on juge après tout cela s'il est possible de douter que la religion chrétienne soit la seule véritable; et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

NOTE. *Que l'on considère l'établissement de la religion......malgré tous les princes de la terre.* Heureusement il fut dans les décrets de la divine providence que Dioclétien protégeât notre sainte religion pendant dix-huit années avant la persécution commencée par Galerius, et qu'ensuite Constancius le pâle, et enfin Constantin, la missent sur le trône. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Je ne dis rien de l'indécente ironie de cette phrase, je m'en tiens à la pensée qu'elle exprime. A entendre Voltaire, la religion chrétienne ne fut persécutée que par Dioclétien, et encore cette persécution n'eût lieu qu'après que ce prince l'eut protégée pendant

dix-huit ans ; et incontinent après elle fut mise sur le trône par Constantin. Le premier fait est de toute fausseté. Il n'y a personne qui ignore que lorsque Dioclétien commença à régner, il y avoit environ deux cent cinquante ans que la religion étoit persécutée. Seulement elle éprouvoit de temps à autre quelques courts intervalles de repos.

NOTE. *Les philosophes païens n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les Chrétiens appellent humilité.* Platon la recommande, Épictècte encore davantage. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Cela est faux. Ni Platon, ni Epictète n'ont connu ce que les Chrétiens appellent humilité. Voyez ce qui a été dit à ce sujet, page 328.

NOTE. *Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes qui se sont succédés les uns aux autres pendant deux mille ans, etc.* Mais que l'on considère aussi cette suite ridicule de prétendus prophètes, qui tous annoncent le contraire de Jésus-Christ, selon ces Juifs, qui seuls entendent la langue de ces prophètes. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Que n'a pas fait Voltaire pour justifier cette épithète de *ridicules* qu'il donne aux prophètes Juifs ? Combien de fois, et de combien de manières n'a-t-il pas tronqué, dénaturé, falsifié leurs passages ? On peut voir là-dessus *les Lettres de quelques Juifs*. Il est faux que les Juifs soient les seuls qui entendent la langue des prophètes ; il est même faux que sur ce point leurs savans soient supérieurs aux nôtres. Mais d'ailleurs qu'importe, ce n'est pas sur la signification des mots, ni sur le sens littéral et naturel des prophéties, que nous sommes en contestation avec eux : nous ne différons d'eux que dans l'application que nous en faisons à Jésus-Christ dont ils reconnoissent comme nous l'existence,

la passion et la mort. Or pour faire cette application, l'érudition n'est point nécessaire, il ne faut que du jugement. La question est de savoir qui des Juifs ou des Chrétiens, en montrent le plus dans cette circonstance. Or aux yeux de quiconque procède avec quelque sincérité, cette question ne peut pas être douteuse. Selon la prédiction de Jacob, le Messie devoit paroître avant que les Juifs eussent cessé de former un corps de nation. (*Gen.*, *c.* 49, ℣. 10.) Il devoit honorer le second temple de sa présence; et, selon Daniel (*c.* 9, ℣. 24—27,) il devoit accomplir tous ses mystères avant qu'il se fût écoulé soixante et dix semaines d'années, c'est-à-dire, cent quatre-vingt-dix ans, depuis l'édit donné pour le rétablissement des murs de Jérusalem. Les Juifs sont d'accord avec nous sur ces trois prophéties. Il est vrai que dans le douxième siècle, ils ont adopté cet article de foi dressé par Maimonide, l'un de leurs plus fâmeux rabbins : « Maudits soient ceux qui supputent le temps » du Messie. » Mais un tel article ne fait que prouver l'embarras dans lequel ils se trouvent. Or, voilà bientôt dix-huit siècles que les Juifs ne forment plus un corps de nation; que le second temple est détruit, que les soixante et dix semaines de Daniel sont révolues. Donc le Messie a paru sur la terre depuis environ dix-huit siècles; c'est l'époque à laquelle nous rapportons la mission de Jésus-Christ. Les prophètes ont désigné le Messie par des caractères frappans auxquels on devoit facilement le reconnoître. Les Juifs conviennent de ces caractères avec nous. Cela est si vrai que, pour se débarrasser du poids incommode des prophéties, plusieurs de leurs docteurs obstinés à attendre un Messie destiné à régner glorieusement sur la terre, ont pris le parti d'admettre deux Messies, l'un puissant et glorieux, et l'autre foible et souffrant ; ce qui est évidemment

absurde. Ils conviennent également avec nous des principales circonstances de la vie de Jésus-Christ : or ces circonstances quadrent parfaitement avec les caractères que, de leur propre aveu, le Messie souffrant doit avoir, Donc Jésus-Christ est ce Messie ; et par conséquent il est faux que « les prophéties que nous citons, ne ressem-» blent pas plus à Jésus-Christ qu'au grand Thomas, » ce charlatan du Pont-neuf, qui abusoit de la crédulité » de la populace par ses prédictions, et qu'à la faveur » d'un sens forcé, Pascal ait pris des vessies pour des » lanternes. »(*Lett. de Volt. à Form.*, 26 *juil.* 1737.)

Au reste il est bon d'observer que nos philosophes ne sont pas adroits en nous opposant l'incrédulité des Juifs, les prophètes ayant prédit tant de fois et dans les termes les plus clairs et les plus précis, que ce peuple rejèteroit le Messie qui lui étoit promis ; il falloit pour que Jésus-Christ fût véritablement ce Messie, que les Juifs refusassent de le reconnoître et qu'ils le fissent mourir. Ainsi la conduite qu'ils ont tenue à son égard et qu'ils tiennent encore aujourd'hui, bien loin de nous être contraire, devient une preuve décisive en notre faveur.

NOTE. *Enfin, que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine, qui rend raison de tout, jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme...... et qu'on juge après tout cela s'il est possible de douter que la religion chrétienne soit la seule véritable, et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.* Lecteurs sages, remarquez que ce coryphée des jansénistes n'a dit, dans tout ce livre sur la religion chrétienne, que ce qu'ont dit les jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus serrée et plus mâle. Port-royalistes et Ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes. Tous ont crié : croyez aux livres juifs dictés par Dieu même, et détestez le judaïsme. Chantez les prières juives que vous n'entendez point, et croyez que le peuple de Dieu a condamné votre Dieu à mourir à une potence. Croyez que votre Dieu juif, la seconde personne de Dieu, coéternel avec Dieu le père, est né d'une vierge juive, a été en-

gendré par une troisième personne de Dieu, et qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étoient que des hommes. Croyez, qu'étant mort par le supplice le plus infâme, il a par ce supplice même ôté de dessus la terre tout péché et tout mal, quoique depuis lui et en son nom la terre ait été inondée de plus de crimes et de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-royal et les fanatiques jésuites se sont réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthousiasme. Et en même temps ils se sont fait une guerre mortelle. Ils se sont mutuellement anathématisés avec fureur, jusqu'à ce qu'une de ces deux factions de possédés ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, sages lecteurs, des temps mille fois plus horribles de ces énergumènes, nommés papistes et calvinistes, qui prêchoient le fond des mêmes dogmes, et qui se poursuivirent par le fer, par la flamme, et par le poison, pendant deux cents années, pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la messe que l'on commit les massacres d'Irlande et de la Saint-Barthélemi; que ce fut après la messe et pour la messe qu'on égorgea tant d'innocens, tant de mères, tant d'enfans, dans la croisade contre les Albigeois; que les assassins de tant de rois ne les ont assassinés que pour la messe. Ne vous y trompez pas; les convulsionnaires qui restent encore en feroient tout autant, s'ils avoient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de Damiens.

O Pascal! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables sur des dogmes, sur des mystères qui ne pouvoient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Pascal a été géomètre et éloquent; la réunion de ces deux grands mérites étoit alors bien rare: mais il n'y joignoit pas la vraie philosophie. L'auteur de l'éloge indique avec adresse ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. *Lecteurs sages, remarquez, etc.* Quand cela seroit, devroit-on s'étonner que Pascal et les Jésuites, ayant à défendre la même cause, et contre les mêmes adversaires se fussent servi des mêmes armes? Le reste de cet alinéa n'est qu'une exposition infidèle de quelques uns de nos dogmes, et ne mérite aucune réfutation.

Les fanatiques de Port-royal et les fanatiques Jésuites, etc. On n'a pas besoin de faire remarquer le ton d'emportement, de fureur, et de mauvaise foi, qui règne dans cette note.

Se sont réunis. Dans l'ancienne Rome, les Patriciens et les Plébéiens étoient perpétuellement en guerre : cela ne les empêchoit pas de se réunir contre leurs ennemis communs. Plût à Dieu que ceux dont parle ici Voltaire, eussent pu ou voulu se réunir comme eux ! l'incrédulité n'auroit pas fait d'aussi prompts et aussi épouvantables progrès. On ne peut trop s'affliger de ce qu'il s'est trouvé dans le sein de l'Eglise, des hommes amis du trouble et de la discorde, et malheureusement assez puissans, pour faire naître et pour perpétuer au gré de leurs intérêts et de leurs passions ces scandaleuses disputes. Qui peut en calculer les funestes effets ?

Souvenez-vous..... Ce fut en allant à la messe.... Ce fut après la messe et pour la messe. Il ne s'agit pas de savoir si c'est pour la messe, ni si c'est en revenant de la messe ou en y allant, que des fanatiques ont commis ces horreurs ; mais si elles étoient inspirées par la doctrine de la messe, et si elles étoient conformes à son esprit. C'est ce que nos prétendus philosophes n'ont jamais pensé à examiner ; cependant c'est là toute la question. Ce n'est pas ainsi que nous nous conduisons, lorsque nous attribuons à la philosophie du dix-huitième siècle, notre révolution et tous les crimes qui l'ont caractérisée. Nous prouvons par les écrits des philosophes, par les aveux qu'ils ont faits eux-mêmes, et par la conduite que plusieurs d'entr'eux ont tenue ; que ces crimes sont véritablement son ouvrage, et qu'on ne pouvoit pas attendre d'autres résultats des monstrueuses maximes qu'elle avoit osé proclamer.

Pascal a été géomètre et éloquent. La réunion de ces deux grands mérites étoit alors bien rare. A-t-elle été bien commune depuis Pascal ? La Harpe a cru apercevoir cette réunion dans deux hommes du siècle dernier, d'Alembert et Buffon. D'Alembert a été un grand géomètre ; mais il n'étoit pas un écrivain éloquent ; il n'étoit pas même un grand écrivain. Quant à Buffon, il étoit éloquent, mais il n'est point compté parmi les grands géomètres. Pascal est le seul homme en qui ces deux mérites aient été réunis dans un degré éminent.

Mais il n'y joignoit pas la vraie philosophie. On sait ce que Voltaire entendoit par *la vraie philosophie*. Heureusement pour le genre humain, cette philosophie n'étoit pas celle de Pascal. Son esprit si juste et si pénétrant, n'auroit pu en dévorer les absurdités ; et son cœur, formé à la vertu par la nature et par l'excellente éducation qu'il avoit reçue de son père, la repoussoit avec horreur.

NOTE. *Il faut encore que la véritable religion nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.* Cette manière de raisonner paroît fausse et dangereuse : car la fable de Prométhée et de Pandore, les Androgynes de Platon, les dogmes des anciens Egyptiens, ceux de Zoroastre, rendroient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tireroit pas ces conclusions ingénieuses, qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée, et point du tout qu'elle rende raison de ces contrariétés prétendues ; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la métaphysique que l'astronomie. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Il est certain que si ces contrariétés ne sont qu'imaginaires, il ne faut pas que la véritable religion en rende raison. Mais il est démontré par une expérience journalière et par le sentiment intérieur, qu'elles ne sont que trop réelles. De la connoissance que nous

pouvons en obtenir découle celle de nos devoirs, des obstacles qui s'opposent à leur accomplissement, et des secours dont nous avons besoin pour surmonter ces obstacles. C'est là une vérité fondamentale ; si on s'obstine à la nier ou à la méconnoître, on ne peut avoir qu'une morale incertaine ou fausse : des milliers d'exemples en font foi. Or, comme un des caractères de la vrai religion, est de nous enseigner une morale sûre et exacte dans tout, il faut qu'elle nous remette ces contrariétés sous les yeux, et que par son autorité divine elle donne, si on peut parler ainsi, sa sanction à leur réalité.

Mais si on se contente de les connoître sans en savoir la raison, on ne sera guère plus avancé. *Quelle chimère que l'homme !* sera-t-on tenté de s'écrier. Pourquoi Dieu l'a-t-il créé ainsi ? Le beau présent qu'il nous a fait en nous donnant l'existence ? De là des murmures et des blasphèmes contre ses attributs : de là enfin l'athéisme. Les prétendus philosophes du siècle dernier, et Voltaire surtout l'ont prouvé par leurs écrits. En voici un exemple qu'on peut citer entre mille : il est tiré du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, article *guerre*. « La » famine, la peste, et la guerre, sont les trois ingrédiens » les plus fameux de ce bas monde : on peut ranger dans » la première classe toutes les mauvaises nourritures..... » On comprend dans la peste toutes les maladies conta» gieuses..... Ces deux présens nous viennent de la pro» vidence, mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous » vient de l'imagination de trois ou quatre cents personnes » répandues sur la surface de ce globe, sous le nom de » princes ou de ministres ; et c'est peut-être pour cette » raison, que dans plusieurs dédicaces on les appelle les » images vivantes de la divinité. » Il falloit donc que la véritable religion, opposât sur ce point à l'impiété une barrière qu'elle ne pût franchir ; et pour cela il étoit nécessaire qu'elle nous rendît raison, des étonnantes con-

trariétés qui se rencontrent dans l'homme. Aussi le fait-elle en nous disant : « j'ai créé l'homme saint, inno- » cent, parfait, etc. etc., » Il faut avoir perdu toute pudeur pour oser mettre en parallèle avec cette sublime doctrine, la fable de Pandore et les Androgynes de Platon. Ce sont là, si l'on veut d'ingénieuses fictions : mais elles n'ont ni ne peuvent avoir d'autre mérite. Il n'y a rien qui nous les garantisse : d'ailleurs elles pèchent essentiellement en ce que, nous montrant l'homme puni sans avoir été coupable, elles renversent toutes les idées que nous devons avoir de la justice de Dieu. Les dogmes des anciens Egyptiens, ceux de Zoroastre, ceux des Indiens, des Phéniciens et de plusieurs autres peuples, ne sont pas infectés des mêmes vices ; mais il est facile de reconnoître, malgré quelques altérations, la ressemblance qu'ils ont avec ceux de Moïse. Ces dogmes ne sont que la tradition de l'homme tombé, conservée par les enfans de Noé, *et devenue*, comme le dit Voltaire, (*Dict. philosophique*,) *le fondement de la théologie de toutes les nations.*

La religion véritable n'est pas plus faite pour nous enseigner la métaphysique que l'astronomie. Ceci demande explication. Parmi les vérités métaphysiques, il y en a qui sont en même temps et par essence des vérités religieuses ; telles sont celles dont il s'agit dans cet article ; d'autres n'appartiennent point essentiellement à la religion, mais elles s'y rapportent de près ou de loin ; d'autres enfin lui sont totalement étrangères. On convient que la religion véritable *n'est pas plus faite pour nous enseigner celles-ci que celles de l'astronomie ;* mais elle doit éclairer et affermir notre raison sur les premières, et la diriger dans la recherche de celles de la seconde espèce. Voltaire abuse ici du mot métaphysique.

PENSÉE. Il faut, pour rendre l'homme heureux, qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu ; qu'on est obligé de l'aimer ; que notre véritable félicité est d'être à lui, et notre unique mal d'être séparé de lui ; qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connoître et de l'aimer ; et qu'ainsi, nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous enseigne les remèdes, et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignoient les philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous ?

NOTE. Les philosophes n'ont point enseigné de religion : ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu ; car dès-lors il eût cessé d'être philosophe, et il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ doit l'emporter sur Aristote ; il s'agit de prouver que la religion de Jésus-Christ est la véritable, et que celle de Mahomet, de Zoroastre, de Confucius, d'Hermès, et toutes les autres, sont fausses. Il n'est pas vrai que les philosophes nous aient proposé, pour tout bien, un bien qui est en nous. Lisez Platon, Marc-Aurèle, Épictète ; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous sommes émanés. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Voltaire joue ici sur les mots. Pour enseigner une religion, il n'est pas nécessaire de faire le prophète; mais de prescrire, soit au nom de Dieu, soit au nom de la raison, un culte quelconque à rendre à la divinité; et c'est ce qu'ont fait les philosophes dont parle Pascal.

Il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ doit l'emporter sur Aristote. Non sans doute : mais il s'agit de savoir si la religion chrétienne nous enseigne des vérités de la dernière importance, dont aucun philosophe n'a jamais parlé. Pascal prouve dans cet article et dans plusieurs autres, que c'est là un des grands avantages qu'elle présente.

Il n'est pas vrai que les philosophes nous aient proposé pour tout bien un bien qui est en nous. Pascal explique sa pensée dans la suite de l'alinéa : Est-ce sa faute si Voltaire n'a pas voulu la comprendre? Il ne suffit pas de *vouloir que nous aspirions à mériter d'être rejoints à la Divinité :* il faut encore nous montrer le moyen de parvenir à cette réunion. Les philosophes anciens ont cru que nous en avions la force en nous-mêmes. Quelques-uns ont assez bien soupçonné la grandeur de l'origine et de la destination de l'homme, mais aucun n'a bien connu sa foiblesse et sa misère : par une conséquence nécessaire ils ont cru et enseigné que l'homme avoit en lui-même tout son bien ou du moins toutes les facilités pour l'obtenir. Voyez ce que dit Saint Augustin dans le septième livre de ses Confessions, c. 9, 20 et 21, sur ce que la philosophie des Platoniciens avoit de bon et de défectueux. Ces chapitres qui peuvent être regardés comme une excellente explication de la pensée de Pascal, sont en même temps une réfutation de la critique que Voltaire en a faite.

PENSÉE. N'attendez donc ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme, saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumière et d'intelligence. Je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la majesté de Dieu. Il n'étoit pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption.

NOTE. Ce furent les premiers bracmanes qui inventèrent le roman théologique de la chute de l'homme, ou plutôt des anges : et cette cosmogonie, aussi ingénieuse que fabuleuse, a été la source de toutes les fables sacrées qui ont inondé la terre. Les sauvages de l'occident, policés si tard, et après tant de révolutions et après tant de barbaries, n'ont pu en être instruits que dans nos derniers temps. Mais il faut remarquer que vingt nations de l'orient ont copié les anciens bracmanes, avant qu'une de ces mauvaises copies, j'ose dire la plus mauvaise de toutes, soit parvenue jusqu'à nous. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Où est la preuve de toutes ces assertions? Elles sont singulières, mais elles ne doivent pas étonner ceux qui sont au fait des mensonges historiques de Voltaire.

Avant qu'une de ces mauvaises copies, j'ose dire la plus mauvaise de toutes. Où est la preuve que la cosmogonie de Moïse est une copie? Nous prouvons, nous, qu'elle est originale, qu'elle est authentique, et qu'elle est incontestable. Jusqu'à présent on n'a opposé à nos raisons que des absurdités.

PENSÉE. Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme; et entendez de votre maître votre condition véritable, que vous ignorez.

Car enfin, si l'homme n'avoit jamais été corrompu, il jouiroit de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit aucune idée, ni de la vérité, ni de la béatitude.

NOTE. Il est sûr, par la foi et par notre révélation, si au-dessus des lumières des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la raison. Car je voudrois bien savoir si Dieu ne pouvoit pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui; et ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est ? L'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du Créateur ? Qui vous a dit que Dieu vous en devoit davantage ? Qui vous a dit que votre être exigeoit plus de connoissances et plus de bonheur ? Qui vous a dit qu'il en comporte davantage ? Vous vous étonnez que Dieu ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux ! Vous vous plaignez d'une vie courte et si infortunée ; remerciez Dieu de ce qu'elle n'est pas plus courte et plus malheureuse. Quoi donc ! selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudroit que tous les hommes accusassent la Providence, hors les métaphysiens qui raisonnent sur le péché originel. (*Voltaire.*)

OBSERVATION Cette vérité est tellement manifeste par la raison que Platon l'a découverte sans le secours de la révélation. Il pensoit que nous ne venons dans ce monde que pour expier quelque crime commis dans une vie précédente.

Car je voudrois bien savoir si Dieu ne pouvoit pas sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui, etc. Pour renverser ce monstrueux édifice d'orgueil, il suffit, comme nous l'avons déjà fait observer, de ce principe si simple de Saint Augustin : *Sous un Dieu juste, nul n'est malheureux sans l'avoir mérité.* Il est bien évident que ce système est un acheminement au déisme, ou un déisme déguisé; comme le déisme est un acheminement à l'athéisme, ou un athéisme déguisé, selon l'expression de Bossuet.

Pour raisonner conséquemment il faudroit que tous les hommes accusassent la providence, etc. N'est-ce pas, pour parler le langage de Voltaire, prendre des vessies pour des lanternes, que de regarder et vouloir nous donner le dogme du péché originel pour un système de métaphysique ?

PENSÉE. Ces deux états d'innocence et de corruption étant ouverts, il est impossible que nous ne les reconnoissions pas. Suivons nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures. Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple ?

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames.

NOTE. Cette pensée est prise entièrement de Montaigne, ainsi que beaucoup d'autres. Elle se trouve au chapitre de l'inconstance de nos actions. Mais Montaigne s'explique en homme qui doute. Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature, et l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes. Si un seul de ces organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, et que l'animal ait de nouvelles pensées et de nouvelles volontés. Il est

est très vrai que nous sommes, tantôt abattus de tristesse, tantôt enflés de présomption, et cela doit être, quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal, que son maître caresse et nourrit, et un autre qu'on égorge lentement et avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sentimens bien contraires. Ainsi faisons-nous; et les différences qui sont en nous sont si peu contradictoires qu'il seroit contradictoire qu'elles n'existassent pas. Les fous qui ont dit que nous avions deux ames, pouvoient, par la même raison, nous en donner trente et quarante. Car un homme, dans une grande passion, a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, et doit nécessairement les avoir, selon que cet objet lui paroît sous différentes faces. Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique; j'aimerois autant dire que le chien qui mord et qui caresse est double; que la poule, qui a tant soin de ses petits, et qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnoître, est double; que la glace, qui représente des objets différens, est double; que l'arbre, qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable en un sens; mais tout le reste de la nature l'est aussi : et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Pascal n'approuve point ce système de la duplicité des ames ; il le cite seulement en preuve qu'on a toujours reconnu qu'il y a des contrariétés dans l'homme. Voltaire réfute ce système et il a raison ; mais il ne contredit point Pascal, puisque celui-ci ne s'en est point déclaré le défenseur. Il est vrai que de cette réfutation Voltaire conclut, je ne sais comment, qu'il n'y a point dans l'homme de contradictions même apparentes. Nous avons déjà vu que cette opinion est fausse ; mais d'ailleurs qu'on y fasse attention, on verra que pour le prouver, Voltaire parle de toute autre chose que Pascal. Quant à ce qu'il dit de ce *nombre innombrable d'organes qui déterminent nécessairement nos pensées et nos volontés*, c'est un trait qu'il est bien aise de lâcher en passant en faveur des matérialistes qu'il méprisoit, mais dont il aimoit la philosophie.

PENSÉE. Je vois des multitudes de religions en plusieurs endroits du monde, et dans tous les temps. Mais elles n'ont, ni morale qui puisse me plaire, ni preuves capables de m'arrêter. Et ainsi j'aurois refusé également la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Egyptiens, par cette seule raison, que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

NOTE. La morale est par-tout la même, chez l'empereur Marc-Aurèle, chez l'empereur Julien, chez l'esclave Épictète, que vous-même admirez dans saint Louis et dans Bondebar son vainqueur, chez l'empereur de la Chine Kien-Long, et chez le roi de Maroc. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. La morale est partout essentiellement la même ou du moins elle doit l'être, puisqu'elle n'est autre chose que la loi naturelle que Dieu a gravée dans tous les cœurs, et que chacun peut découvrir facilement en rentrant en soi-même. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Il est question de savoir si, hors du christianisme, il existe quelque religion à laquelle la morale soit liée, dont elle soit une dépendance qui nous la rappelle, et qui lui donne quelque sanction. Pascal le nie et il a raison : c'est une vérité qui saute aux yeux de quiconque ne veut pas s'aveugler. Je dis plus : ce n'est que dans l'Evangile qu'on trouve une morale exacte dans tous les points, et appuyée sur les motifs les plus solides et les plus puissans. « Je ne sais pourquoi, dit » Rousseau, l'on veut attribuer au progrès de la philo- » sophie la belle morale de nos livres. Cette morale,

» tirée de l'Evangile étoit chrétienne avant d'être philo-
» sophique..... Les préceptes de Platon sont souvent
» très-sublimes, mais combien n'erre-t-il pas quelque-
» fois, et jusqu'où ne vont pas ses erreurs ? Quant à
» Cicéron, peut-on croire que sans Platon ce rhéteur
» (cette expression de *rhéteur* est bien singulière quand
» elle est appliquée à un homme tel que Cicéron,) eût
» trouvé ses offices ? L'Evangile seul est quant à la mo-
» rale toujours sûr, toujours vrai, toujours semblable à
» lui-même. » (3.me *lett. de la mont.*) Voilà ce que dit Rousseau, et quand il ne le diroit pas la chose ne seroit pas moins vraie, seulement il se montre trop généreux : il fait honneur à l'Evangile de la *belle morale* des livres de nos prétendus philosophes. A l'exception de quelques points qu'ils n'ont pas dénaturés, l'Evangile rejète avec mépris et avec indignation cette *belle morale*, il ne veut pas même de celle de Rousseau, quoique celui-ci ose dire que ses livres sont les *commentaires de l'Evangile*, et qu'il n'est, lui, que *l'écolier* de Jésus-Christ, (4.me *lett. de la mont.*)

PENSÉE. Mais, en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de croyance dans les divers temps, je trouve en une partie du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères ; que tous

les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens et à leur propre esprit; et que de là viennent les étranges égaremens et les changemens continuels qui arrivent entr'eux, et de religion, et de coutume; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite : mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer; qu'ils sont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avénement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

NOTE. Peut-on s'aveugler à ce point et être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes! Grand Dieu! un reste d'Arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux et usuriers, seroit le dépositaire de tes secrets! cette horde barbare seroit plus ancienne que les sages Chinois, que les bracmanes qui ont enseigné la terre, que les Égyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monumens! cette chétive nation seroit digne de nos regards pour avoir conservé quelques fables ridicules et atroces, quelques contes absurdes, infiniment au-dessous des fables indiennes et persannes! Et c'est cette horde d'usuriers fanatiques qui vous en impose! ô Pascal! et vous donnez la torture à votre esprit, vous falsifiez l'histoire, et vous faites dire à ce misérable peuple tout le contraire de ce que ses livres ont dit! vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait! et cela pour plaire à quelques jansénistes qui ont subjugué votre imagination ardente et perverti votre raison supérieure. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Ce sont là des assertions mensongères, des déclamations forcenées, des invectives, d'atroces calomnies et rien de plus. On peut en voir la réfutation dans les *Lettres de quelques Juifs*.

Et cela pour plaire à quelques jansénistes, etc. C'est-à-dire, que sans sa complaisance pour *quelques jansénistes*, Pascal eût été déiste ou athée. Présenter de telles idées à ses lecteurs, n'est-ce pas, comme dit Voltaire quelque part, *les prendre pour des têtes de choux !* Jamais Pascal n'a eu besoin d'avoir une telle complaisance : et s'il l'avoit eue, il en auroit été bien récompensé par le bonheur d'avoir évité les monstrueuses absurdités dans lesquelles sont tombés Voltaire et tous ceux qui avant et après lui ont osé attaquer l'authenticité, la vérité et l'inspiration de nos livres sacrés.

PENSÉE. La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne d'une extrême attention, par quantité de choses admirables et singulières qui y paroissent.

C'est un peuple tout composé de frères : et, au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme ; et étant ainsi une même chair et membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille. Cela est unique.

NOTE. Il n'est point étrangement abondant. On a calculé qu'il n'existe pas aujourd'hui six cent mille individus juifs. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Oui ; on a calculé, mais véritablement calculé : et on a trouvé un résultat dix fois plus grand que celui de Voltaire, et encore on n'a pas tout calculé, parce qu'on n'avoit pas toutes les bases nécessaires pour cela : Voyez les *Lettres de quelques Juifs*.

PENSÉE. Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connoissance des hommes ; ce qui me semble devoir lui attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons ; puisque, si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

NOTE. Certes ils ne sont pas antérieurs aux Egyptiens, aux Chaldéens, aux Perses, leurs maîtres ; aux Indiens, inventeurs de la théologie. On peut faire comme on veut sa généalogie. Ces vanités impertinentes sont aussi méprisables que communes : mais un peuple ose-t-il se dire plus ancien que des peuples qui ont eu des villes et des temples plus de vingt siècles avant lui ? (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Non : mais ce peuple est le plus ancien de tous ceux qui existent aujourd'hui : mais il n'y en a aucun parmi ceux que nomme Voltaire, dont l'origine soit plus ancienne, mieux connue et mieux constatée. Je sais qu'*on peut faire comme on veut sa généalogie ;* mais on ne la prouve pas comme on veut : celle des Juifs est rigoureusement démontrée. Jamais ils n'ont eu pour *maîtres*, du moins dans ce qui tient à la religion, ni les Egyptiens, ni les Chaldéens, ni les Perses. C'est également une fausseté reconnue d'attribuer aux Indiens l'invention de la théologie. *Ces peuples*, ajoute Voltaire, *ont eu des villes et des temples plus de vingt siècles avant les Juifs*. Pourquoi pas cent, mille, dix mille, un million de siècles avant eux ? il n'en auroit pas coûté davantage. Lorsque non-seulement on se dispense de preuves, mais qu'on est réduit à l'impuissance d'en donner aucune, on peut dire impunément tout ce qu'on veut.

PENSÉE. La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un état. C'est ce que Philon, juif, montre en divers lieux, et Joseph admirablement, contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après; en sorte qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paroît par celles qu'ils appellent *des douze tables*, et par les autres preuves que Joseph en donne.

NOTE. Il est très-faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisqu'avant Moïse, leur législateur, ils demeuroient en Egypte, le pays de la terre le plus renommé par ses sages lois, selon lesquelles les rois étoient jugés après la mort. Il est très-faux que le nom de LOI n'ait été connu qu'après Homère; il parle des lois de Minos dans l'Odyssée. Le mot de loi est dans Hésiode; et quand le nom de loi ne se trouveroit ni dans Hésiode, ni dans Homère, cela ne prouveroit rien. Il y avoit d'anciens royaumes, des rois et des juges : donc il y avoit des lois. Celles des Chinois sont bien antérieures à Moïse.

Il est encore très-faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs. Ce ne peut être dans les commencemens de leurs républiques; car alors ils ne pouvoient connoître les Juifs. Ce ne

peut être dans le temps de leur grandeur; car alors ils avoient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme Cicéron les traite en parlant de la prise de Jérusalem par Pompée. Philon avoue qu'avant la traduction imputée aux Septante, aucune nation n'a connu leurs livres. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Voltaire joue ici sur les mots. Sans doute il existoit des lois avant celles de Moïse, puisque avant Moïse il y avoit des hommes réunis en société. Mais qu'importe pour l'objet dont il s'agit ici? Moïse est le premier qui ait rédigé un code complet de lois politiques, civiles, morales et religieuses, et ce code, comme on l'a prouvé dans le troisième volume des *Lettres de quelques Juifs*, est le plus parfait qui ait encore été publié.

Celles des Chinois sont bien antérieures à Moïse. Il a été démontré qu'au delà de deux siècles avant Jésus-Christ, l'histoire des Chinois ne nous présente plus rien de positif, ni pour les faits, ni pour les dates. Voyez la *Préparation et la démonstration évangélique de Pluche.*

Il est encore très-faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs. Le garant de Pascal est Joseph. Au lieu de déclamer, Voltaire auroit du le réfuter : cette marche eût été plus philosophique. A l'entendre, les Grecs et les Romains n'ont pu connoître les Juifs. Cependant on voit dans le premier livre des Machabées, chap. 12 et 14, qu'il existoit depuis bien longtemps des relations très-intimes entre les Juifs et les Lacédémoniens ; que ces deux peuples se regardoient comme frères et comme descendans les uns et les autres d'Abraham. On voit aussi dans ce même livre chap. 8, 14 etc., que les Romains dans les plus beaux jours de leur république, firent plusieurs traités d'alliance avec les Juifs, et que ces traités furent très-honorables pour ces derniers.

Dans le temps de leur grandeur, etc. Ce temps étoit aussi celui de la philosophie et de la corruption des

mœurs Nous venons de voir qu'avant cette époque si brillante et si honteuse, les Romains étoient loin de mépriser les Juifs.

Ils avoient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Ceci est fort exagéré. Au reste, on sait que les Romains méprisoient souverainement toutes les nations et tous les rois. On n'étoit quelque chose à leurs yeux qu'autant qu'on étoit citoyen romain.

Avant la traduction imputée aux Septante, aucune nation n'a connu leurs livres. Ces livres ne commencèrent à être répandus qu'à l'aide de cette traduction ; mais ils étoient connus auparavant. Saint Clément d'Alexandrie, dont les païens eux-mêmes ont admiré le savoir a démontré aux Grecs à la fin du second siècle, que leurs philosophes et leurs poëtes ont emprunté de nos livres saints, une foule de choses qu'ils se sont appropriées après les avoir altérées ou falsifiées.

PENSÉE. Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort ; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contr'eux, qu'il le leur a assez dit : qu'enfin Dieu, s'irritant contr'eux, les dispersera par tous les peuples de la terre : que, comme ils l'ont irrité en adorant des dieux, qui n'étoient point leurs Dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'étoit point son peuple. Cependant ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie.

C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

NOTE. Cette sincérité a par tout des exemples, et n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossièreté, qui l'ont perdu; mais que c'est la colère de Dieu qui le punit : il pense, avec satisfaction, qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, et que sa nation est toujours la bien-aimée du Dieu qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, et dise aux François : « Vous êtes des misérables qui n'avez ni cœur, ni » conduite; vous avez été battus à Hochstet et à Ramillies, parce » que vous n'avez pas su vous défendre, » il se fera lapider. Mais s'il dit : « Vous êtes des Catholiques chéris de Dieu. Vos péchés » infâmes avoient irrité l'éternel, qui vous livra aux hérétiques à » Hochstet et à Ramillies : et quand vous êtes revenus au Seigneur, » alors il a béni votre courage à Denain. » Ces paroles le feront aimer de l'auditoire. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Voltaire ne réfute point la pensée de Pascal, parce qu'il n'y a aucune parité à établir entre l'exemple qu'il cite et les Juifs qui conservent avec un respect religieux, des livres dans lesquels ils sont flétris et déshonorés de la manière la plus humiliante pour eux.

Sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossièreté, etc. C'est la passion toute pure qui parle ici. Voltaire disoit à ses amis, que la vue d'un Juif le faisoit entrer en fureur. Il a prouvé dans plusieurs de ses notes sur Pascal, que c'étoient là ses dispositions pour ce peuple. Il avoit raison ; les Juifs sont des preuves toujours vivantes de la vérité du christianisme.

PENSÉE. La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien contemporain, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus au-

thentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne peut savoir que par-là.

NOTE. Contemporain : ah ! (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Moïse étoit un historien contemporain de la création du monde, si on le considère par rapport à nous : il l'étoit parce que entre Sem fils de Noé et lui, il n'y avoit que trois générations : il l'étoit encore parce qu'il a trouvé dans la grande famille à laquelle il appartenoit, la tradition pure, sans mélange et universellement connue des premiers temps du monde. Or il n'étoit pas bien difficile que cette tradition présentât tous ces caractères. Adam avoit vécu avec Mathusalem ; Mathusalem avec Sem ; Sem avec Isaac ; Isaac avec Levi ; Levi avec Amram père de Moïse.

PENSÉE. Moïse étoit habile homme : cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il eût fait en sorte qu'on n'eût pu le convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire ; car, s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en eût pu reconnoître l'imposture.

NOTE. Oui, s'il avoit écrit en effet ces fables dans un désert, pour deux ou trois millions d'hommes qui eussent eu des bibliothèques. Mais si quelques lévites avoient écrit ces fables plusieurs siècles après Moïse, comme cela est vraisemblable et vrai !......

De plus, y a-t-il une nation chez laquelle on n'ait pas débité ces fables ! (*Voltaire.*)

OBSERVATION. On croiroit, en voyant ce ton tranchant et décisif de Voltaire, qu'il ne fait qu'exposer une vérité toute simple, ou qu'il réfute une erreur palpable. Il n'en

est rien néanmoins. L'authenticité des livres de Moïse, a été démontrée mille fois par les argumens les plus invincibles. On peut voir dans le *Discours sur l'histoire universelle de Bossuet*, 2.e *part.*, *c.* 13, les absurdités auxquelles sont réduits ceux qui s'efforcent d'y porter quelque atteinte. Les incrédules ont le courage de les dévorer.

De plus : y a-t-il une nation chez laquelle on n'ait pas débité ces fables ! Il y a en effet un rapport frappant entre les cosmogonies des anciennes nations et la cosmogonie de Moïse ; entre certaines histoires de l'ancien Testament et certaines fables mythologiques. Les premiers peuples ont dû avoir, du moins quant au fond, la même cosmogonie que Moïse, puisqu'ils tenoient comme lui des enfans de Noé, ce qu'ils savoient sur ce sujet. Quant aux fables mythologiques, nous avons déjà dit que Saint Clément d'Alexandrie, avoit prouvé aux Grecs qu'avec toute leur vanité, ils n'étoient à cet égard que des plagiaires, et des plagiaires infidèles. Ce rapport des fables païennes et de l'histoire de Moïse que Voltaire nous fait remarquer ici, ne forme donc point un argument contre cette histoire ; il sert au contraire à la confirmer.

PENSÉE. La vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant Moïse met deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir, la création et le déluge, si proches, qu'on y touche par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps où il écrivoit ces choses, la mémoire devoit encore en être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

NOTE. Les Egyptiens, Syriens, Chaldéens, Indiens, n'ont-ils pas donné des siècles de vie à leurs héros, avant que la petite horde juive, leur imitatrice, existât sur la terre ! (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Il est fort singulier que, quoique la vie humaine fût si courte, tous ces peuples sans avoir pu se concerter entr'eux, se soient accordés à donner des siècles de vie aux hommes qui les avoient précédés; il me semble que c'est là une preuve assez forte de la vérité du fait.

Leur imitatrice. Il est clair pour quiconque connoît le Pentateuque, que les Juifs n'ont pu imiter personne, et qu'ils n'en ont eu aucun besoin.

PENSÉE. L'Ecriture nous dit bien que la beauté des créatures fait connoître celui qui en est l'auteur; mais elle ne nous dit pas qu'elles fassent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit, au contraire, que, quand elles le font, ce n'est pas par elles-mêmes, mais par la lumière que Dieu répand en même temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre par ce moyen: *Quod notum est Dei, manifestum est in illis; Deus enim illis manifestavit.* (*Rom.* 1, 19.) Elle nous dit généralement que Dieu est un Dieu caché: *Verè tu es Deus absconditus* (*Is.* 45, 15;) et que depuis la corruption de la nature, il a laissé les hommes dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu nous est ôtée: *Nemo novit patrem nisi filius, et cui voluerit filius revelare.* (*Matth.* 11, 27.)

NOTE. *Mais elle ne nous dit pas qu'elles fassent cet effet dans tout le monde.* Et qu'est-ce donc que le *Cæli enarrant gloriam Dei !* (*Volt.*)

OBSERVATION. Pascal nous fait observer que l'Ecriture nous apprend deux vérités; l'une « que la beauté des » créatures fait connoître celui qui en est l'auteur; » l'autre que « lorsqu'elles font cet effet, ce n'est pas par elles- » mêmes, mais par les lumières que Dieu répand en » même temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre » par ce moyen. » Et Voltaire nous dit que l'Ecriture nous apprend que *la beauté des créatures, nous fait connoître celui qui en est l'auteur*. Il nous répète une de ces deux vérités et ne dit rien de l'autre. C'est ainsi qu'il réfute Pascal.

PENSÉE. Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imsposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne seroit pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de croyance, s'il n'y en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils pourroient en donner; et encore plus que tant d'autres eussent donné croyance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que, si un homme se vantoit d'empêcher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connoissance même des plus grands hommes,

la croyance des hommes s'est pliée par là ; parce que , la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables , le peuple , qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune , c'est qu'il y en a de vrais , comme le flux de la mer.

Ainsi il me paroît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles , de fausses révélations, de sortiléges , etc. , que parce qu'il y en a de vrais ; ni de fausses religions , que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avoit jamais eu rien de tout cela , il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé , et encore plus que d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu de très-grandes choses véritables , et qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi , au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles , puisqu'il y en a de faux ; il faut dire, au contraire, qu'il y a de vrais miracles , puisqu'il y en a tant de faux ; et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais ; et qu'il n'y a de même de fausses religions que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme , se trouvant plié de ce côté-là par la vérité , devient susceptible par-là de toutes les faussetés.

NOTE. La solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires ; des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune ; et des sots crurent que la fièvre étoit plus forte parce que la lune étoit pleine. Un malade qui devoit guérir se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses ; et on conclut que les écrevisses purifioient le sang, parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru sans peine le premier charlatan ; personne n'a vu de loups-garoux ni de sorciers, et beaucoup y ont cru ; personne n'a vu de transmutation de métaux ; et plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les païens, ne croyoient-ils donc aux miracles dont ils étoient inondés que parce qu'ils en avoient vu de véritables ? (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Pascal parle de la pente qu'ont tous les hommes à croire des choses fausses et il en donne la raison. Voltaire nous parle aussi de la pente des hommes pour les choses fausses, et il n'en donne aucune raison. C'est ainsi qu'il résoud un problème qui lui paroît si aisé. Qu'importe que les Romains, les Grecs, les païens n'aient pas vu de véritables miracles ? Ceux dont ils descendoient en avoient vu ; de là la pente qui s'étoit communiquée jusqu'à eux d'ajouter foi à des miracles faux.

PENSÉE. La conduite ne Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par sa grâce. Mais de vouloir la mettre dans le cœur et dans l'esprit par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur.

Commencez

Commencez par plaindre les incrédules ; ils sont assez malheureux. Il ne faudroit les injurier qu'au cas que cela servît ; mais cela leur nuit.

NOTE. Et vous les avez injuriés sans cesse. Vous les avez traités comme des jésuites ! Et en leur disant tant d'injures, vous convenez que les vrais Chrétiens ne peuvent rendre raison de leur religion ; que, s'ils la prouvoient, ils ne tiendroient point parole ; que leur religion est une sottise, que si elle est vraie, c'est parce qu'elle est une sottise. O profondeur d'absurdités ! (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Où Pascal les a-t-il injuriés ? Voltaire à l'exemple de ceux à qui on prouve qu'ils ont tort prend sans doute ici *les raisons pour des injures*.

Et en leur disant tant d'injures...... O profondeur d'absurdités ! A qui espère-t-on persuader que les magnifiques pensées de Pascal sur la religion, se réduisent à ce pitoyable galimatias ? O profondeur de mauvaise foi !

PENSÉE. A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison ; ensuite, qu'elle est vénérable, et en donner du respect ; après, la rendre aimable, et faire souhaiter qu'elle fût vraie ; et puis, montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur et par son élévation, et enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

NOTE. Ne voyez-vous pas, ô Pascal ! que vous êtes un homme de parti qui cherchez à faire des recrues ! (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Ne voyez-vous pas, ô Voltaire, qu'en vous offensant d'une pensée si raisonnable, si modérée, vous montrez clairement que *vous êtes un homme de parti*, à qui la rage philosophique ôte le sens commun?

PENSÉE. De se tromper en croyant vraie la religion chrétienne, il n'y a pas grand'chose à perdre. Mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse!

NOTE. Le flamen de Jupiter, les prêtres de Cybèle, ceux d'Isis, en disoient autant. Le muphti, le grand Lama en disent autant. Il faut donc examiner les pièces du procès. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Quand même tous ces gens-là en diroient autant, cela n'empêcheroit pas que Pascal n'eût raison. *Il faut donc examiner les pièces du procès.* Pascal n'a jamais prétendu le contraire. C'est ici une question toute différente.

PENSÉE. Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par un faux principe de conscience.

NOTE. Les crimes, regardés comme tels, font beaucoup moins de mal à l'humanité que cette foule d'actions criminelles qu'on commet sans remords, parce que l'habitude, ou une fausse conscience, nous les fait regarder comme indifférentes, ou même comme vertueuses.

1°. Combien, depuis Constantin, n'y a-t-il pas eu de princes qui ont cru servir la Divinité, en tourmentant de supplices cruels, ceux de leurs sujets qui l'adoroient sous une forme différente.

Combien n'ont-ils pas cru être obligés de proscrire ceux qui osoient dire leur avis sur ces grands objets, qui intéressent tous les hommes, et dont chaque homme semble avoir le droit de décider pour lui-même!

Combien de législateurs ont privé des droits de citoyen quiconque n'étoit pas d'accord avec eux sur quelques points de leur croyance, et forcé des pères de choisir entre le parjure, et l'inquiétude cruelle de ne laisser à leurs enfans qu'une existence précaire. Et ces lois subsistent ! Et les souverains ignorent que chaque mal qu'elles font est un crime pour le prince qui les ordonne, qui en permet l'exécution, ou qui tarde de les détruire !

2°. En ordonnant la guerre, qui n'est pas nécessaire pour la sûreté de son peuple, un prince se rend responsable de tous les maux qu'elle entraîne, et il est coupable d'autant de meurtres que la guerre fait de victimes. Combien cependant de guerres inutiles sont regardées comme justes, et entreprises sans remords, sur de frivoles motifs d'intérêt politique ou de dignité nationale.

3°. C'est un usage reçu en Europe, qu'un gentilhomme vende, à une querelle étrangère, le sang qui appartient à sa patrie ; qu'il s'engage à assassiner, en bataille rangée, qui il plaira au prince qui le soudoie ; et ce métier est regardé comme honorable.

4°. Tout juge qui décerne une peine de mort, sans y être condamné par une loi expresse, est un assassin. Ni une loi vague, qui permettroit de prononcer même la mort, suivant l'échéance des cas, ni ce qu'on appelle la jurisprudence des arrêts, ne peuvent le justifier : car la permission de tuer un homme n'en donne pas le droit : et c'est mal se justifier d'un meurtre, que de dire qu'on est dans l'habitude d'en commettre.

Tout juge qui décerne une peine capitale pour une action qui ne blesse aucune des lois de la nature ; pour une action ou indifférente, ou blâmable, mais qui n'est un crime qu'aux yeux des préjugés ; pour une action imaginaire enfin, se rend coupable de meurtre. La loi l'oblige, dit-il, de prononcer ainsi : mais la loi ne l'oblige pas d'être juge, et la nature lui défend d'être absurde et barbare. Il vaut mieux renoncer à la charge de président à mortier qu'à la qualité d'homme.

Nous oserons demander si les juges d'Anne du Bourg, de Dolet, de Morin, de Petit d'Herbé, des bergers de Brie, de Moriceau, de La Chaux, de Lalli, de La Barre, etc. ont été fidèles à ces règles, dictées par la nature et la raison, qui sont plus anciennes et plus sacrées que les registres OLIM.

5°. Arracher des hommes de leur pays par la trahison et par la violence, pour les exposer en vente dans des marchés publics, comme des bêtes de somme ; s'accoutumer à ne mettre aucune

différence entre eux et les animaux ; les contraindre au travail, à force de coups ; les nourrir non pour qu'ils vivent, mais pour qu'ils rapportent ; les abandonner dans la vieillesse ou dans la maladie, lorsque l'on n'espère plus de regagner par leur travail ce qu'il en coûteroit pour les soigner ; ne leur permettre d'être pères que pour donner le jour à des enfans destinés aux mêmes misères, devenus comme eux la propriété de leur maître, qui peut les leur arracher et les vendre ; que pour voir leurs femmes et leurs filles exposées à toutes les insultes de ces hommes sans humanité comme sans pudeur ! Voilà comme nous traitons d'autres hommes ; ce seroit une horrible barbarie si ces hommes étoient blancs ; mais ils sont noirs, et cela change toutes nos idées. Le trafiquant en Amérique oublie que les nègres sont des hommes ; il n'a avec eux aucune relation morale ; ils ne sont pour lui qu'un objet de profit : s'il les plaint, s'il évite de leur faire souffrir des maux inutiles, son insolente pitié est celle que nous avons pour les animaux qui nous servent ; et tel est l'excès de son mépris stupide pour cette malheureuse espèce, que, revenu en Europe, il s'indigne de les voir vêtus comme des hommes, et placés à côté de lui. Mais je n'ai pas tout dit : en vain les lois, en consacrant cet usage qu'aucune loi positive ne peut rendre légitime, parce qu'il viole les droits de la nature ; en vain les lois ont-elles voulu mettre une borne à la cruauté des maîtres, leur ingénieuse barbarie élude toutes les lois. Le colon, renfermé dans sa plantation, seul avec quelques satellites, au milieu de ses noirs, est sûr de n'avoir que des témoins dont la loi rejète le témoignage. Là, juge à la fois et partie, il prodigue en sûreté les tortures et les supplices ; le noir qu'il croit coupable est déchiré, tenaillé, jeté vivant dans des fours ardens, aux yeux de ses tristes compagnons, qui, tremblant d'être traités comme complices, n'osent même montrer une stérile pitié.

La jeune Américaine assiste à ces supplices ; elle y préside quelquefois ; on veut l'accoutumer de bonne heure à entendre sans frémir les hurlemens des malheureux ; on semble craindre qu'un jour sa pitié ne tente de désarmer le cœur de son époux.

Ces crimes sont publics, la loi les tolère, l'opinion ne les flétrit pas. On ose même en faire l'apologie ; sans cela, dit-on, nous ne pourrions avoir de sucre. Eh bien, si on ne peut en avoir qu'à force de crimes, il faut savoir se passer de sucre, il faut renoncer à une denrée souillée du sang de nos frères. Mais qui a dit qu'on ne pouvoit en avoir qu'à ce prix ? Quelles tentatives a-t-on faites

pour s'en procurer autrement ? Quoi, c'est sur la foi d'un préjugé, qu'on ne daigne pas même examiner, que la loi a autorisé cette horrible violation des droits de la nature, et qu'on exerce, ou qu'on tolère tranquillement ces barbaries. A peine quelques philosophes ont-ils osé élever, de loin en loin, en faveur de l'humanité, des cris que les gens en place n'ont point entendus, et qu'un monde frivole a bientôt oubliés.

Pourquoi ne pas faire cultiver nos colonies par des blancs ? La terre se plaît à être cultivée par des mains libres; et combien de malheureux en Europe qui fatiguent en vain un sol stérile et épuisé, iroient chercher en Amérique une terre féconde et nouvelle ! Alors, à ce petit nombre de colons corrompus et barbares, qui ne vivent dans nos colonies que pour avoir de l'or, parce qu'en Europe la considération s'achète avec de l'or, nous verrions succéder un peuple nombreux de citoyens laborieux et honnêtes, qui, regardant les colonies comme leur patrie, sauroient combattre pour les défendre.

Pourquoi ne pas remplir nos îles de ces galériens inutiles, des déserteurs, des voleurs domestiques, des faux-sauniers, qui ont vendu au peuple, à bas brix, une denrée nécessaire; des filles qui ont mieux aimé risquer leur vie que d'avouer leur honte; de tant d'autres condamnés à la mort par des lois que l'excès de leur sévérité rend inutiles ? Ces hommes, à qui on distribueroit des terres, devenus cultivateurs et propriétaires, perdroient, avec les motifs du crime, la tentation de le commettre. Est-ce qu'en rendant aux nègres les droits de l'homme, ils ne pourroient pas cultiver, comme ouvriers, comme fermiers, les mêmes terres qu'ils cultivent comme esclaves ? Ils peupleroient alors, et l'on ne seroit pas obligé, chaque année, d'aller chercher en Afrique de nouvelles victimes.

Et qu'on ne dise pas qu'en supprimant l'esclavage, le gouvernement violeroit la propriété des colons. Comment l'usage, ou même une loi positive, pourroit-elle jamais donner à un homme un véritable droit de propriété sur le travail, sur la liberté, sur l'être entier d'un autre homme innocent, et qui n'y a point consenti ? En déclarant les nègres libres on n'ôteroit pas au colon sa propriété; on l'empêcheroit de faire un crime, et l'argent qu'on a payé pour un crime n'a jamais donné le droit de le commettre.

On dit que les nègres sont paresseux; veut-on qu'ils trouvent du plaisir à travailler pour leurs tyrans ? Ils sont bas, fourbes, traîtres, sans mœurs : eh bien, ils ont tous les vices des esclaves, et c'est

la servitude qui les leur a donnés. Rendez-les libres : et, plus près que vous de la nature, ils vaudront beaucoup mieux que vous.

Ne pourroit-on pas, si on n'osoit être juste tout-à-fait, changer l'esclavage personnel des nègres en un esclavage de la glèbe, tel que celui sous lequel gémissent encore les habitans d'une partie de l'Europe ! L'exécution de ce projet seroit plus aisée. Le sort des nègres deviendroit plus supportable ; et cet ordre politique, une fois bien établi, seroit aisément remplacé par une liberté entière ; il y auroit servi de degré, il adouciroit ce passage de la servitude à la liberté, qui, sans cela, seroit peut-être trop brusque.

Sait-on si la Sardaigne, et surtout la Sicile, ne sont pas propres à la culture des cannes à sucre, et ne suffiroient point pour l'approvisionnement de l'Europe.

Et si, au lieu d'apprendre aux nègres d'Afrique à vendre leurs frères, nous leur avions appris à cultiver leur sol ; si, au lieu de leur apporter nos liqueurs fortes, nos maladies et nos vices, nous leur avions porté nos lumières, nos arts, et notre industrie, croit-on que l'Afrique n'eût pas remplacé nos colonies ! Compteroit-on pour rien l'avantage d'arracher à la barbarie et à la misère une des quatre parties du monde ! Et quand même il n'y auroit pas à gagner pour tous les peuples dans un tel changement, les nations ne devroient-elles pas se lasser de suivre, dans leur conduite, une morale dont le particulier le plus vil rougiroit d'adopter les principes.

6°. Personne n'a jamais douté que ce ne soit un délit grave de ravager un champ cultivé. Au dommage fait au propriétaire se joint la perte réelle d'une denrée nécessaire à la subsistance des hommes. Cependant il y a des pays où les seigneurs ont le droit de faire manger par des bêtes fauves le blé que le paysan a semé ; où, celui qui tueroit l'animal qui dévaste son champ seroit envoyé aux galères, seroit puni de mort ; car on a vu des princes faire moins de cas de la vie d'un homme que du plaisir d'avoir un cerf de plus à faire déchirer par leurs chiens. Dans ces mêmes pays il y a plus d'hommes employés à veiller à la sûreté du gibier qu'à celle des hommes ; souvent il arrive que, pour défendre des lièvres, les gardes tirent sur les paysans ; et comme tous les juges sont seigneurs de fiefs, il n'y a point d'exemple qu'aucun de ces meurtres ait été puni Là, des provinces entières y sont réservées aux plaisirs du souverain. Les propriétaires de ces cantons y sont privés du droit de défendre leur champ par un enclos, ou de l'employer d'une manière pour laquelle cette clôture seroit nécessaire. Il faut que le cultivateur

laisse l'herbe qu'il a semée pourrir sur terre jusqu'à ce qu'un garde-chasse ait déclaré que les œufs de perdrix n'ont plus rien à craindre, et qu'il lui est permis de faucher son herbe. Il y a long-temps que ces lois subsistent; il est évident qu'elles sont un attentat contre la propriété, une insulte aux malheureux, qui meurent de faim au milieu d'une campagne que les sangliers et les cerfs ont ravagée. Cependant aucun confesseur du roi ne s'est encore avisé de faire naître à son pénitent le moindre scrupule sur cet objet.

7°. Les impôts sont une portion du revenu de chaque citoyen, destinée à l'utilité publique. Dans toute administration bien réglée le nécessaire physique de chaque homme doit être exempt de tout impôt; mais, au contraire, le crédit des riches a fait retomber ce fardeau sur les pauvres, dans presque tous les pays où le peuple n'a point de représentant. Ainsi toute portion de l'impôt qui n'est point employée pour le public doit être regardée cnmme un véritable vol, et comme un vol fait aux pauvres. Ainsi, pour qu'un homme puisse croire avoir droit à cette portion, il faut qu'il puisse se rendre ce témoignage, qu'il fait à l'Etat un bien au moins équivalent à la somme qu'il reçoit pour salaire, ou plutôt au mal que cette partie de l'impôt fait souffrir au peuple sur qui il se lève. Cela même ne suffit pas; car l'homme riche doit compte à la nation de l'emploi de son temps et de ses forces; ce n'est même qu'à ce prix qu'il peut lui être permis de jouir d'un superflu sans travail, tandis que d'autres hommes manquent souvent du nécessaire malgré un travail opiniâtre. Il faut donc, pour avoir droit à une part sur le trésor public, que cette part soit employée, par celui qui la reçoit, d'une manière utile à la nation. Si ce principe d'équité naturelle n'avoit pas été étouffé par l'habitude, si l'opinion flétrissoit celui qui s'en écarte, alors les impôts cesseroient d'être un fardeau pénible, le peuple respireroit, le prix de son travail lui appartiendroit tout entier; et l'on ne verroit plus les premiers hommes de chaque pays se dévouer uniquement au métier de corrompre les rois pour s'enrichir de la subsistance du peuple.

8°. Le souverain n'a pas le droit de rien détourner du trésor public, pour satisfaire ou ses fantaisies, ou son orgueil; ce trésor n'est pas à lui, il est au peuple. Une partie du superflu du riche peut sans doute être employée à consoler le chef d'une nation des peines du gouvernement; mais cet emploi du tribut devient criminel, du moment où une partie de l'impôt se lève sur le peuple. Les courtisans parlent sans cesse des dépenses nécessaires à la ma-

jesté du trône. J'ignore toutefois si la vue d'un prince uniquement occupé du bonheur de ses peuples, menant une vie simple et frugale, sans gardes, sans appareil, sans courtisans, que quelques sages livrés aux mêmes soins que lui; j'ignore si un tel prince n'offriroit point un spectacle plus attendrissant, plus imposant même que celui de la cour la plus brillante, et par conséquent la plus ruineuse pour la nation qui la paie; mais du moins faut-il avouer qu'il est plus nécessaire à un peuple d'avoir du pain que d'éblouir les étrangers par la triste représentation d'une cour somptueuse. Cette morale devroit être celle de tous les rois. Presque aucun cependant ne l'a connue; et ceux qui ont paru s'en souvenir quelquefois dans leurs discours, l'ont oubliée dans leur conduite.

9°. L'usage d'ouvrir les lettres des citoyens, de leur arracher les secrets qu'ils n'ont pas confiés, ne peut être regardé que comme une violation ouverte de la foi publique. Il est clair encore que cette infâmie n'a aucune autre utilité que de fournir un aliment à la curiosité du prince, ou aux petites passions des ministres, et de donner au chef des espions les moyens de nuire à qui il veut auprès du gouvernement. Aucun secret important ne peut se connoître par cette voie, parce que cet espionnage est public, et que, si l'on confie encore quelquefois à la poste des réflexions ou des épigrammes, on n'y livre ni ses projets, ni ses complots. Les espions répandus dans les maisons particulières sont un autre ressort de la police moderne, aussi infâme et aussi inutile. On raconte qu'un ministre de Charles I d'Angleterre, Falkland, dédaigna de recourir à aucun de ces vils moyens, que jamais il n'intercepta une lettre, que jamais il n'employa un espion: mais malheureusement pour l'espèce humaine, cet exemple est unique jusqu'ici, et l'usage contraire, proscrit par la raison, par l'équité, par l'honneur, subsiste presque partout; on l'exerce sans remords, et même sans honte. L'opinion flétrit, à la vérité, les espions subalternes; mais elle s'arrête là, et elle ne dévoue pas à l'opprobre ceux qui les emploient, et qui, calomniant la nation auprès du prince, osent lui faire accroire que ces infâmes abus du pouvoir sont des précautions nécessaires.

J'ai choisi pour exemples des actions qui peuvent influer sur la prospérité publique: et je ne les ai choisies que dans nos mœurs. J'aurois pu étendre cette liste; et si j'avois parcouru l'histoire de toutes les nations, si j'avois voulu m'arrêter sur les actions particulières, cette liste auroit été immense.

Cela prouve, selon moi, que, pour donner aux hommes une morale bien sûre et bien utile, il faut leur inspirer une horreur pour ainsi dire machinale de tout ce qui nuit à leurs semblables; former leur ame de manière que le plaisir de faire du bien soit le premier de tous leurs plaisirs; que le sentiment d'avoir fait leur devoir soit un dédommagement suffisant de tout ce qu'il leur en a pu coûter pour le remplir. Il faut allumer, dans ceux que l'enthousiasme des passions peut égarer, un enthousiasme pour la vertu, capable de les défendre. Alors qu'on laisse à leur raison le soin de juger de ce qui est juste et de ce qui est injuste, et que leur conscience ne se repose pas sur un certain nombre de maximes de morale, adoptées dans le pays où ils naissent; ou sur un code dont une classe d'hommes, jalouse de régner sur les esprits, se soit réservé l'interprétation. (*Condorcet.*)

On voit bien dans cette terrible note que le LOUANT est plus véritablement philosophe que le LOUÉ : cet éditeur écrit comme le secrétaire de Marc-Aurèle, et Pascal comme le secrétaire de Port-Royal. L'un semble aimer la rectitude et l'honnêteté pour elles-mêmes, l'autre par esprit de parti. L'un est homme, et veut rendre la nature humaine honorable; l'autre est Chrétien, parce qu'il est janséniste. Tous deux ont de l'enthousiasme et embouchent la trompette; l'auteur des notes pour agrandir notre espèce, et Pascal pour l'anéantir. Pascal a peur, et il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur. L'autre s'abandonne à son courage, et le communique. Que puis-je conclure? Que Pascal se portoit mal, et que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Cette note n'est *terrible* que par sa longueur et par l'infatigable patience, avec laquelle Condorcet revient sur des lieux communs cent fois rebattus. Voltaire y trouve de quoi rabaisser Pascal, et relever Condorcet infiniment au-dessus de ce grand-homme : à la bo[illegible] heure!

[illegible] se rappeler que *l'illustre philo-* [illegible] *rrible* note soutient si vivement [illegible] a été un des grands moteurs

de notre révolution, qu'il a joué un rôle distingué dans cette faction si fameuse par ses crimes, connue sous le nom de *Girondins ;* qu'il a rédigé l'infâme journal de la *Chronique ;* que, sous prétexte de son horreur pour le sang, son hypocrisie prononça contre l'infortuné Louis XVI, une peine mille fois plus cruelle que la peine de mort, etc. etc. Ce monstre, alors jouissoit d'une santé parfaite. Dieu nous préserve de jamais dépendre de *philosophes* qui se portent si bien !

PENSÉE. Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

NOTE. La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de fanatiques ; mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela, si on a conservé leurs dépositions, s'ils ont habité les pays où on dit qu'ils sont morts; pourquoi Josephe, né dans le temps de la mort du Christ, Josephe, ennemi d'Hérode, Josephe, peu attaché au judaïsme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela ! Voilà ce que Pascal eût débrouillé avec succès. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Pascal ne parle pas ici de tous les martyrs, mais seulement de ceux qui ont été témoins des actions, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Sa pensée est claire et d'une vérité frappante : Voltaire ne cherche qu'à l'embrouiller. On sait bien qu'il y a eu des martyrs de l'erreur et du fanatisme : mais ceux-là sont morts pour soutenir des dogmes dont ils s'étoient follement entêtés, et non pour sceller de leur sang un témoignage rendu à des faits accomplis sous leurs yeux; ce qui est très-différent. Qu'importe au reste, que les apôtres et leurs disciples aient répandu leur sang directement pour attester que Jésus-Christ étoient ressuscité, ou pour ne pas vouloir renoncer à une mission qu'ils exerçoient en vertu de cette résurrection dont ils disoient avoir été

les témoins ? Dans l'un et dans l'autre cas, c'étoit toujours mourir pour rendre témoignage à ce fait. Ce n'est pas là, comme on voit une matière bien difficile à débrouiller, ni qui demande le génie d'un Pascal.

Pourquoi Josephe n'a-t-il pas dit un mot de tout cela ? Doit-on s'en étonner ? Il étoit tout naturel qu'un vil flatteur qui, pour faire sa cour à Vespasien, n'a pas honte de lui appliquer, au mépris des plus chers intérêts de sa nation, les prophéties qui regardent le Messie, gardât le silence sur les premiers disciples de Jésus-Christ.

PENSÉE. Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment : il est injuste que nous le voulions. Si nous naissions raisonnables, et avec quelque connoissance de nous-mêmes et des autres, nous n'aurions point cette inclination. Nous naissons pourtant avec elle : nous naissons donc injustes. Car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général ; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, etc.

NOTE. *Nous naissons injustes ; car chacun tend à soi : cela est contre tout ordre.* Cela est selon tout ordre ; il est aussi impossible qu'une société puisse se former et subsister sans amour-propre, qu'il seroit impossible de faire des enfans sans concupiscence, de songer à se nourrir sans appétit. C'est l'amour de nous-mêmes qui assiste l'amour des autres ; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain : c'est le fondement de tout commerce ; c'est l'éternel lien des hommes ; sans lui il n'y auroit pas eu un art inventé, ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre,

et la religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu auroit pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas, les marchands auroient été aux Indes par charité, le maçon eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain, etc. Mais Dieu a établi les choses autrement : n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, et faisons-en l'usage qu'il commande. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. S'il y a un Dieu, ce Dieu est essentiellement et nécessairement le centre de tout : tout doit tendre à lui ; et par conséquent il est contre tout ordre que nous tendions à nous-mêmes. Néanmoins c'est ce que nous faisons ; c'est ce que naturellement nous sommes portés à faire ; donc nous allons contre l'ordre : donc nous naissons injustes. Ce raisonnement est clair et ne souffre pas de réplique. Qu'est-ce que Voltaire y oppose? Que l'amour-propre règne dans le monde, et qu'il est le mobile de presque tout ce qui s'y fait. Il n'y a rien là qui contredise l'observation de Pascal ; mais il ajoute qu'il est selon tout ordre que les choses soient ainsi, et que c'est là une institution de Dieu même. Il étoit digne de la philosophie du dix-huitième siècle, d'enfanter un blasphème aussi absurde. On aime mieux supposer Dieu auteur du mal et de tout mal, (car tout mal dérive de l'amour-propre,) et démentant par là ses propres attributs ; que de reconnoître, comme l'évidence nous y force, que nous sommes coupables et déréglés.

PENSÉE. J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné ; (*) mais l'exemple de tant

---

(*) L'inquisition romaine condamna les *Lettres provinciales*, en donnant pour unique raison que Pascal y soutient les fameuses propositions hérétiques, ce qui est notoirement faux, puisqu'il y dit expressément qu'il *déteste de tout son cœur* ces propositions comme *luthériennes*, *hérétiques*, *impies et blasphématoires*. Le pape et les évêques de France, donnèrent évidemment gain de cause à Pascal, en condamnant *l'apologie des Casuistes*, dirigée contre les *Provinciales*.

de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire.

Toute l'inquisition est corrompue ou ignorante. Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. Je ne crains rien ; je n'espère rien : le Port-Royal craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer ; car quand ils ne craindront plus, ils se feront plus craindre.

Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation ; mais ce n'est pas des arrêts du conseil qu'il faut apprendre si l'on est appelé ; c'est de la nécessité de parler.

Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne, est condamné dans le ciel.

L'inquisition et la société sont les deux fléaux de la vérité.

NOTE .... *Ce que j'y condamne est condamné dans le* CIEL. Hélas! le ciel, composé d'étoiles et de planètes, dont notre globe est une partie imperceptible, ne s'est jamais mêlé des querelles d'Arnauld avec la Sorbonne, et de Jansénius avec Molina. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Quel misérable calembourg ! Il étoit assez du goût de Voltaire ; car il l'a employé dans d'autres circonstances.

Des querelles d'Arnauld avec la Sorbonne et de Jansénius avec Molina. Les querelles d'Arnauld avec la Sorbonne ont été l'occasion des *Provinciales*, mais elles n'en sont ni l'unique, ni même le principal objet ; il n'y est fait mention en aucune manière de celle de Jansénius avec Molina. Pascal y traite surtout de la morale chré-

tienne qui ne peut être indifférente à ce qu'il appelle le *Ciel*, c'est-à-dire, à Dieu.

NOTE. On voit ici l'homme de parti un peu emporté. Si quelque chose peut justifier Louis XIV d'avoir persécuté les jansénistes, c'est assurément ce paragraphe. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Qu'on prenne ces pensées pour ce qu'elles sont en effet, pour des réflexions et des réponses détachées, faites en différens temps et sur différens sujets, pour des anecdotes de la vie de l'auteur, et non pour des choses qu'il ait écrites pour le public ; qu'on ait surtout la justice de les considérer séparément et avec les circonstances qui les ont fait naître ; on verra si Pascal, placé dans des temps aussi orageux, pouvoit s'exprimer autrement. Il est vrai qu'il traite assez peu respectueusement l'inquisition : mais où étoit pour lui l'obligation de la ménager ? Ce n'étoit pas une puissance ; il ne lui devoit qu'une justice rigoureuse ; il l'a rendue, du moins au jugement de tout bon français et de tout bon catholique. Fleuri qui étoit l'un et l'autre, ne la regarde pas seulement comme ignorante ou corrompue, mais comme la cause de l'ignorance et de la corruption des pays où elle est établie. Pascal recommande à Port-Royal, l'union et la sécurité, en disant que par là ils se feront plus craindre, il faut ajouter de leurs ennemis : et cela est vrai. Quelle prise peut-on avoir sur des gens qui ne craignent rien, et qui n'opposent à la persécution que la tranquillité et le calme de la vertu et de la bonne conscience. Voltaire voudroit faire entendre que ce conseil est un cri de rébellion, ou du moins qu'il respire l'aigreur et l'emportement contre l'autorité ; mais il faudroit être bien méchant pour y apercevoir quelque chose de semblable.

PENSÉE. S'il ne falloit rien faire que pour le certain, on ne devroit rien faire pour la religion; car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles ! Je dis donc qu'il ne faudroit rien faire du tout; car rien n'est certain; et il y a plus de certitude à la religion qu'à l'espérance que nous voyions le jour de demain. Car il n'est pas certain que nous voyions demain. Mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? Or, quand on travaille pour demain et pour l'incertain, on agit avec raison.

NOTE. Vous avéz épuisé votre esprit en arguments, pour nous prouver que votre religion est certaine, et maintenant vous nous assurez qu'elle n'est pas certaine; et après vous être si étrangement contredit, vous revenez sur vos pas; vous dites qu'on ne peut avancer « qu'il soit possible que la religion chrétienne soit fausse. » Cependant c'est vous-même qui venez de nous dire qu'il est possible qu'elle soit fausse, puisque vous avez déclaré qu'elle est incertaine. (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Cette pensée n'a pas été mise à sa place; elle devroit se trouver dans l'article troisième, où Pascal raisonne avec un athée et le pousse à bout, en lui accordant pour un instant que la religion n'est pas certaine. Ici il raisonne dans la même hypothèse : ce qu'il dit se rapporte par conséquent à cet article et ne doit pas en être séparé. Qu'on apprécie par-là le reproche que lui fait Voltaire, de convenir que la religion est incertaine, et d'être ainsi en contradiction avec lui-même.

PENSÉE. Il faut avoir une pensée de derrière, et juger du tout par là.

NOTE. Sur un autre papier Pascal avoit écrit : *J'aurai aussi mes pensées de derrière la tête.* (*Condorcet.*)

NOTE. L'auteur de l'Eloge est bien discret, bien retenu, de garder le silence sur ces pensées de derrière. Pascal et Arnauld l'auroient-ils gardé, s'ils avoient trouvé cette maxime dans les papiers d'un jésuite ! (*Voltaire.*)

OBSERVATION. Qu'est-ce donc que cette maxime a de répréhensible ? Elle n'exprime autre chose que ce que fait tous les jours un homme prudent. Si Pascal n'avoit trouvé que des maximes de ce genre dans les écrits contre lesquels il s'est élevé, il eût été bien mal avisé, et le public auroit ri à ses dépends.

COPIE D'UNE NOTE (*).

trouvée dans la veste de Pascal.

†

L'an de grace 1654.
Lundi 23.e novemb. jour de St. Clément,
Pape et M. et autres au martirologe Romain,
veille de St. Crysogone, M., et autres, etc.
depuis enuiron dix heures et demi du soir,
Jusques enuiron minuit et demi.

(*) La pièce que nous rapportons ici se trouva écrite de la main de Pascal, sur un petit parchemin plié, et sur un papier écrit de la même main. Le parchemin et le papier, dont l'un étoit une copie fidèle de l'autre, étoient cousus dans la veste de Pascal, qui depuis huit ans, prenoit la peine de les coudre et découdre lorsqu'il changeoit d'habit. (*Condorcet.*)

FEV.

Dieu d'Abraham. Dieu d'Isaac. Dieu de Jacob,
non des philosophes et sçauans.

Joye

Certitude joye certitude sentiment veuë.

DIEU DE JÉSUS-CHRIST.

Deum meum et Deum vestrum. Joh. 20. 17.
Ton Dieu sera mon Dieu. Ruth.
Oubly du monde et de tout hormis DIEV;
Il ne se trouue que par les voyes enseignées
dans l'Evangile. GRANDEUR de l'ame humaine.
Père juste, le monde ne t'a point
connu, mais je t'ay connu. Joh. 17.
Joye joye joye et pleurs de joye,
Je m'en suis séparé.
Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ;
Mon Dieu me quitterez-vous;
Que je n'en sois pas séparé éternellement.
Cette est la vie éternelle. Qu'ils te connoissent,
seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé,
JÉSUS-CHRIST.
JÉSUS-CHRIST.
Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé, crucifié
Que je n'en sois jamais séparé.
Il ne se conserue que par les voyes enseignées
dans l'éuangile.

RENONTIATION TOTALE ET DOUCE.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon Directeur.
Eternellement en joye pour un jour d'exercice
sur la terre.
Non obliuiscar sermones tuos. Amen.

NOTE. Il y a loin de là au traité de la Roulette, et rien ne nous paroît plus propre à expliquer comment toutes ces pensées trou-

vées dans les papiers de Pascal ont pu sortir d'une même tête. L'auteur de la Roulette en a fait quelques-unes, le reste est l'ouvrage de l'auteur de l'Amulette. (*Condorcet.*)

OBSERVATION. C'est là ce qui s'appelle profiter de tout. Ce papier est évidemment un souvenir. Que rappeloit-il au juste à Pascal ? C'est ce qu'on ignore et ce que personne ne saura jamais. Il plaît à Condorcet d'en faire une amulette. Quand on a intention de nuire, on suppose tout ce qu'on veut. Vauvenargues a dit : « l'incrédulité » a ses enthousiastes, ainsi que la superstition : et » comme l'on voit des dévots qui refusent à Cromwel » jusqu'au bon sens, on trouve d'autres hommes qui » traitent Pascal et Bossuet, de petits esprits. (*Réfl. et max.*, *n°*. 537.)

L'auteur de la Roulette a fait quelques unes de ces pensées, le reste est l'ouvrage de l'auteur de l'Amulette. Ce sont apparemment celles qui ont été critiquées par Voltaire et par Condorcet, qui sont l'ouvrage de *l'auteur de l'Amulette.* Nous avons fait voir, je pense qu'elles ne sont pas indignes de *l'auteur de la Roulette* Mais quand même la distinction que suppose Condorcet, entre ces deux sortes de pensées seroit fondée, lors même qu'il trouveroit l'explication de ce mélange dans l'hypothèse qu'il se permet de faire qu'en Pascal il y a deux auteurs, l'un de *la Roulette*, et l'autre de *l'Amulette*. Ce seroit reculer la difficulté sans la détruire, il resteroit à expliquer comment deux hommes si opposés peuvent se trouver réunis en un seul. Avec un tel problème, on mène loin un philosophe ; j'entends un philosophe avec lequel on puisse raisonner.

FIN.

TABLE

Des Chapitres contenus dans le second volume.

TROISIÈME PARTIE,

Où l'on expose la doctrine des philosophes sur l'homme, sur Dieu, sur la morale, sur la politique, etc.

Fin de la table du second volume.









